ENCYCLOPÉDIE-RORET.

STYLE

ÉPISTOLAIRE.



PARIS.

LIBRAIRIE ENCYCLOPÉDIQUE DE RORET,

RUE HAUTEFEUILLE, N° 10 BIS.

ENCYCLOPÉDIE-RORET.

STYLE ÉPISTOLAIRE.

AVIS.

Le mérite des ouvrages de l'**Encyclopédie-Roret** leur a valu les honneurs de la traduction, de l'imitation et de la contrefaçon. Pour distinguer ce volume, il porte la signature de l'Editeur, qui se réserve le droit de le faire traduire dans toutes les langues, et de poursuivre, en vertu des lois, décrets et traités internationaux, toutes contrefaçons et toutes traductions faites au mépris de ses droits.

Le dépôt légal de ce Manuel a été fait dans le cours du mois de mars 1858, et toutes les formalités prescrites par les traités ont été remplies dans les divers Etats avec lesquels la France a conclu des conventions littéraires.

Roret

MANUELS-RORET.

NOUVEAU MANUEL COMPLET

DU

STYLE ÉPISTOLAIRE

OU

CHOIX DE LETTRES

PUISÉES DANS NOS MEILLEURS AUTEURS,

PRÉCÉDÉ

D'INSTRUCTIONS SUR L'ART ÉPISTOLAIRE

ET DE NOTICES BIOGRAPHIQUES

PAR M. F. BISCARRAT, PROFESSEUR,

ET

Mme LA COMTESSE D'HAUTPOUL.

NOUVELLE ÉDITION, AUGMENTÉE.



PARIS

A LA LIBRAIRIE ENCYCLOPÉDIQUE DE RORET,

RUE HAUTEFEUILLE, 12.

1858.

NOUVEAU MANUEL COMPLET

DU

STYLE ÉPISTOLAIRE.

DU STYLE ÉPISTOLAIRE.

Le style épistolaire prend tous les tons et se plie à toutes les formes : il n'est point, en littérature, de genre plus varié, plus étendu ; il comprend tout ce que la pensée embrasse, tout ce que la parole peut exprimer.

Une lettre reproduira la marche irrégulière de la conversation, ses expressions familières et naïves, enjouées et piquantes, elle empruntera, dans l'occasion, à l'éloquence la gravité de ses tours et ses traits les plus fiers ; confidente du cœur, elle sera l'interprète de ses sentiments les plus intimes ; la tendresse lui prêtera son accent passionné, et la haine ses sarcasmes les plus amers : toutes les couleurs lui conviennent, il n'en est aucune dont elle ne puisse se parer : elle mettra en scène les mœurs et le ridicule des hommes, aussi bien qu'elle peindra la nature physique et ses tableaux muets ; quelquefois elle pourra faire entrer dans les bornes de son cadre des récits dignes de l'histoire, développer les combinaisons de la politique, ou éclaircir les abstractions de la philosophie.

Parcourez les modèles du genre et vous y reconnaîtrez un style approprié à ses différents caractères : sublimité et tri-

vialité d'images, laconisme et intempérance de langage, sévérité et négligence, naïveté et coquetterie. Une lettre réunit souvent ce qu'il y a de plus opposé : toutes les nuances s'y trouvent contrastées, tous les contraires associés. On dirait que sa première loi est de n'en point avoir : or, comment soumettre à l'analyse un style qui y échappe sans cesse? Comment définir un art qui apprend au talent même à se jouer de toutes les règles et de tous les préceptes?

Il est aussi difficile en effet d'établir les principes du style épistolaire, que d'en fixer la définition. Comme ce style tient du ton de tous les autres, il ne peut être soumis qu'aux règles communes à tous les sujets et à tous les styles. Mais ces principes vagues et généraux n'apprennent rien, ne sont d'aucune utilité réelle : dire, par exemple, que la qualité essentielle d'une lettre est qu'elle soit naturelle; c'est déclarer implicitement qu'il existe des genres de littérature qui peuvent ne pas l'être, ce qui est évidemment absurde; ajouter qu'il faut, dans une lettre, représenter avec une sorte d'abandon la succession de nos pensées, et suivre sans loi et comme sans but apparent le mouvement de notre âme, n'est-ce pas encore assigner à un genre ce qui convient à beaucoup d'autres, et détourner au profit d'une composition particulière ce qui est le propre de presque tous les ouvrages d'esprit?

On a souvent répété qu'une lettre n'est qu'une conversation; on se fût exprimé avec moins d'inexactitude en disant, qu'une lettre est le résumé d'une conversation; mais cette définition n'en eût pas été moins contestable. Une lettre n'est point une conversation ou un entretien, pas plus qu'elle n'en est le résumé : elle sera, suivant les sujets, la description d'un objet, la narration ou la discussion d'un fait, l'expression d'un sentiment, limites dans lesquelles est renfermée toute espèce de lettre.

Cependant, il faut l'avouer, cette définition fausse sous bien des faces, est vraie par un côté : une lettre, quelle que

soit la nature du sujet, quelque éloignée qu'elle puisse être du ton de la conversation, ne s'en écartera que pour y rentrer souvent. De là ces formes consacrées dans le discours parlé, de là ces interruptions en style direct qui permettent de couper le fil des idées, et de le renouer à son gré, et par conséquent de lier et de détacher avec facilité les différentes parties d'une lettre.

Le style épistolaire, envisagé sous ce point de vue, emprunte véritablement à la conversation la facilité de passer brusquement et sans préparation d'une idée à une autre, et s'épargne ainsi l'extrême difficulté des transitions. C'est un des privilèges du genre.

Pour peu qu'on ait eu occasion d'écrire, on a dû s'apercevoir qu'après avoir médité sur le sujet, trouvé les idées à développer, déterminé l'ordre à suivre en les présentant, il reste encore un travail important, celui de lier entre elles les parties du sujet ainsi disposées, de les fondre avec art, d'en nuancer habilement les couleurs les plus disparates. Car le style doit être comme un tissu dans lequel les fils qui composent la trame s'ajoutent sans cesse l'un à l'autre, mais dont les extrémités échappent à l'œil : telle doit être aussi la liaison et l'enchaînement des pensées, et tout l'art consiste à en rendre les jointures insensibles. Si vos transitions sont heureuses et naturelles, mon esprit vous suivra sans peine sur une surface que vous aurez nivelée et rendue parfaitement plane. Soignez donc les transitions, cherchez-les, et pourtant ne paraissez pas les avoir cherchées : *quand la transition s'offre à moi*, a dit plaisamment un écrivain moderne, *je la saisis aux cheveux.*

Nous le répétons, si l'art des transitions est difficile dans tous les genres, il l'est moins dans le style épistolaire qu'ailleurs. Il suffit d'indiquer qu'on peut employer avec succès les tournures d'un entretien familier et les formes du dialogue, sans en donner des exemples. Convient-il de dire ici

que dans une lettre on trouve souvent ces locutions? *Il faut vous prévenir que..... A propos, je vous dirai..... Au reste, apprenez que....* On oublie trop souvent de respecter son lecteur.

En traçant ce précis très-abrégé, nous nous sommes fait une loi d'en écarter ces froides et méthodiques leçons, ces vains préceptes dont la prodigalité fatigue dans les ouvrages de ce genre. Ces dissertations, plus ou moins heureuses, sur le style, le goût, l'esprit, préambules obligés des rhétoriques et des poétiques, n'ont jamais appris à bien écrire, et c'est presque toujours au détriment du goût, qu'elles surchargent la mémoire et rebutent l'esprit sans l'éclaircir. Il y a près d'un siècle que Voltaire a signalé et combattu cet abus; écoutons cet oracle en fait de goût :

« On a accablé presque tous les arts d'un nombre prodigieux de règles, dont la plupart sont inutiles et fausses. » Nous trouvons partout des leçons, mais bien peu d'exemples; rien n'est plus aisé que de parler d'un ton de maître » des choses qu'on ne peut exécuter; il y a cent poétiques » contre un poète. On ne voit que des maîtres d'éloquence, » et presque pas un orateur : le monde est plein de critiques » qui, à force de commentaires, de définitions, de distinctions, sont parvenus à obscurcir les connaissances les plus » claires et les plus simples. Il semble qu'on n'aime que les » chemins difficiles.

» Chaque science, chaque étude a son jargon inintelligible, qui semble n'être inventé que pour en défendre les » approches.

» Que de noms barbares, que de puérilités pédantesques » on entassait, il n'y a pas longtemps, dans la tête d'un » jeune homme, pour lui donner en une année ou deux une » très-fausse idée de l'éloquence, dont il aurait pu avoir une » connaissance très-vraie, en peu de mois, par la lecture de » quelques bons livres!

» La voie par laquelle on a si longtemps enseigné l'art de » penser, est assurément bien opposée au sens commun.

» Mais c'est surtout en fait de poésie que les commentateurs et les critiques ont prodigué leurs leçons. Ils ont » laborieusement écrit des volumes sur quelques lignes que » l'imagination a créées en se jouant.

» Ce sont des tyrans qui ont voulu asservir à leurs lois une » nation libre, dont ils ne connaissent pas le caractère; aussi » ces prétendus législateurs n'ont fait souvent qu'embrouiller » tout dans les Etats qu'ils ont voulu régler. »

Ces observations s'appliquent parfaitement à l'objet qui nous occupe. Qu'on ne s'étonne donne pas de chercher vainement ici des définitions; car la définition, très-souvent fausse et toujours incomplète, n'est, quoi que l'on fasse, qu'une pétition de principe; et, pour notre part, il ne nous est jamais arrivé de définir sans penser involontairement à l'*homme* de Platon, et *au coq sans plumes* de son indocile disciple.

Supposons, pour un moment, qu'un homme absolument étranger à nos mœurs et à nos connaissances, arrive au milieu de nous. Est-ce en écoutant de longues dissertations sur notre civilisation, sur nos sciences et nos arts, qu'il s'en formerait une idée juste? Non sans doute. Mais prenez cet homme par la main, conduisez-le au milieu de nos villes et de nos monuments, faites passer sous ses yeux les productions du génie dans tous les genres, et cet homme vous comprendra. Raphaël et Rubens ont tracé pour lui sur la toile la meilleure définition de la peinture; la voix de Bossuet lui redira assez haut ce que c'est que l'éloquence; et la représentation des chefs-d'œuvre de notre scène sera pour ses yeux, pour ses oreilles et pour son cœur, l'explication la plus claire du drame, de ses moyens et de ses effets.

Si, semblable à cet étranger, vous voulez connaître les secrets du style épistolaire, ses lois, sa définition et ses préceptes, ouvrez le livre modèle, ouvrez les lettres immortelles

d'un auteur inimitable, d'une femme qui a si particulièrement excellé dans le style épistolaire, que ce genre ne rappelle plus d'autre nom que le sien.

Lisez donc madame de Sévigné, car tous les secrets de l'art lui ont été révélés. Sa plume, comme une baguette magique, transporte votre esprit où il lui plaît, resserre ou dilate votre cœur à son gré. Elle a reçu le don de l'illusion et du prestige : son humeur changeante et légère vous tient sous le joug de tous ses caprices : elle éveillera le sourire sur vos lèvres aussi facilement qu'elle fera couler les larmes de vos yeux. Quelquefois son babil charmant vous intéressera à des riens, à des bagatelles qu'elle a redites cent fois. Quand elle entretiendra sa fille de sa douleur et de ses regrets, il y aura tant d'émotion dans sa voix, qu'elle vous laissera entrevoir tout ce qu'il y a d'amour dans le cœur d'une mère. Quelquefois sa parole prend un accent si mesuré et si grave, que vous croyez entendre la raison même; et quand de hautes pensées viennent l'assaillir, des expressions si hardies et si inattendues s'accumulent sous sa plume, son langage est empreint d'une grandeur si simple, que vous admirerez ce rare génie auquel la nature a prodigué ses dons les plus brillants, et l'art ses trésors les plus cachés.

Nous ne saurions trop le répéter, c'est madame de Sévigné qu'il faut lire et relire sans cesse, non pour l'imiter, mais comme objet d'étude et comme source d'inspiration. Toutefois, gardez-vous de la prendre pour modèle, vous vous égareriez infailliblement sur les pas de ce guide trompeur. Le style, on l'a dit cent fois, ne doit recevoir que l'empreinte de notre âme. S'il n'est que le reflet d'un autre style, il n'a plus ni vérité ni naturel : avant tout, soyez vrai, soyez vous; que vos expressions soient la glace fidèle où se réfléchissent la physionomie de votre esprit, et, si j'ose le dire, celle de votre cœur.

I.

Ce sont ces qualités qui donnent une grâce suprême à notre grand auteur épistolaire; voilà le secret de tout son talent. Voyez si l'art ou l'imitation a dicté ces paroles touchantes qu'elle adresse à sa fille :

« Il y aura demain un an que je ne vous ai vue, que je ne
» vous ai embrassée, que je ne vous ai entendu parler, et
» que je vous quittai à Charenton. Mon Dieu ! que ce jour est
» présent à ma mémoire ! et que je souhaite en retrouver un
» autre qui soit marqué pour vous revoir, pour vous embras-
» ser, pour m'attacher à vous pour jamais ! Que ne puis-je
» ainsi finir ma vie avec la personne qui l'a occupée tout
» entière ? Voilà ce que je sens, et ce que je vous dis, ma
» chère enfant, sans le vouloir, en solennisant ce bout de
» l'an de notre séparation. »

Et dans une autre lettre :

« La bise de Grignan qui vous fait avaler la poudre de
» tous les bâtiments de vos prélats, *me* fait mal à *votre poi-*
» *trine.* »

Cette expression *me fait mal à votre poitrine* est aussi célèbre que le *qu'il mourût* du grand Corneille : l'un est le sublime de l'héroïsme, et l'autre de l'amour maternel.

Dans le passage suivant, quel langage affectueux et tendre ! qu'on y reconnaît bien les craintes et les appréhensions de la mère !

« Que ne vous dois-je point, ma chère enfant, pour tant
» de peines, de fatigues, d'ennui, de froid, de gelée, de fri-
» mas, de veilles ? Je crois avoir souffert toutes ces incom-
» modités avec vous ; ma pensée n'a pas été un moment sé-
» parée de vous, je vous ai suivie partout, et j'ai trouvé mille
» fois que je ne valais pas l'extrême peine que vous preniez
» pour moi ; c'est-à-dire, par un certain côté ; car celui de

» la tendresse et de l'amitié relève bien mon mérite à votre » égard. Quel voyage, bon Dieu ! et quelle saison! Vous ar- » rivez précisément le plus court jour de l'année, et par » conséquent vous nous ramènerez le soleil. »

Voilà bien la mère tendre qui écrivait à sa fille :

« Dieu vous conserve tous! mes compliments, mes ami- » tiés, mes caresses où elles doivent être; et pour vous, ma » chère enfant, vous savez votre part, c'est moi tout en- » tière. »

Le récit de leur séparation arrache des larmes. On sent que les siennes ont coulé quand elle a écrit cette lettre; que toutes les blessures de ce cœur trop sensible se sont rouvertes à ce funeste souvenir. On voit ses pas, ses démarches, son désespoir; on entend ses soupirs et ses sanglots :

« Ma douleur serait bien médiocre, si je pouvais vous la » dépeindre. Je ne l'entreprendrai pas aussi : j'ai beau cher- » cher ma fille, je ne la trouve plus, et tous les pas qu'elle » fait l'éloignent de moi.

» Je m'en allai donc à Sainte-Marie, toujours pleurant, » toujours mourant; il me semblait qu'on m'arrachait l'âme; » et en effet, quelle rude séparation ! Je demandai la liberté » d'être seule : on me mena dans une chambre, on me fit » du feu; Agnès me gardait sans me parler; c'était notre » marché. J'y passai jusqu'à cinq heures sans cesser de san- » gloter. J'allai ensuite chez madame de La Fayette, qui re- » doubla mes douleurs par l'intérêt qu'elle y prit. Elle était » seule, et triste de la mort d'une sœur religieuse. Elle était » comme je la pouvais désirer. M. de Larochefoucault y vint, » on ne parla que de vous et de la raison que j'avais d'être » touchée. Je revins enfin de chez madame de La Fayette; » mais en entrant ici, bon Dieu ! comprenez-vous bien ce » que je sentis en montant ce degré? Cette chambre, où » j'entrais toujours : hélas ! j'en trouvai les portes ouvertes; » mais j'y vis tout démeublé, tout dérangé, et votre petite

» fille qui me présentait la mienne. Comprenez-vous bien tout
» ce que je souffris? Les réveils de la nuit ont été noirs. Le
» soir je reçus votre lettre, qui me remit dans les premiers
» transports. »

Après avoir entendu les emportements de la douleur, voyons-en la résignation. La tristesse de ce style grave et mesuré fait voir l'étendue du sacrifice qu'elle impose à ses affections; mais son cœur dément à tout moment ses paroles :

« .... Je cède à la nécessité et à la force de vos raisons;
» je veux tâcher de m'y soumettre à votre exemple, et je
» prendrai cette douleur qui n'est pas médiocre, comme une
» pénitence que Dieu veut que je fasse, et que j'ai bien mé-
» ritée : il est difficile de m'en donner une meilleure, ni qui
» qui frappe plus droit à mon cœur : mais il faut tout sacri-
» fier et me résoudre à passer le reste de ma vie séparée de
» la personne du monde qui m'est le plus sensiblement
» chère, qui touche mon goût, mon inclination, mes en-
» trailles, qui m'aime plus qu'elle n'a jamais fait : il faut
» donner tout cela à Dieu, et je le ferai avec sa grâce; et
» j'admire la providence, qui permet qu'avec tant de gran-
» deurs et de choses agréables dans votre établissement, il
» s'y trouve des abîmes qui ôtent tous les plaisirs de la vie,
» et une séparation qui me blesse le cœur à toutes les heures
» du jour, et bien plus que je ne voudrais à celles de la
» nuit : voilà mes sentiments; ils ne sont pas exagérés, ils
» sont simples et sincères; j'en ferai un sacrifice pour mon
» salut. »

On chercherait vainement l'ombre d'un trait d'esprit, d'une tournure étudiée et recherchée dans les exemples que nous venons d'extraire : c'est que la douleur vive, comme tous les sentiments profonds, est ce qu'il y a de plus opposé à l'esprit. « Je cherche, » dit madame de Sévigné à sa fille, où
» vous pouvez trouver si précisément tout ce qu'il faut pen-

» ser et dire; c'est, en vérité, dans votre cœur; c'est lui
» qui ne manque jamais; et quoi que vous ayez voulu dire
» autrefois à la louange de l'esprit qui veut contrefaire le
» cœur, l'esprit manque, il se trompe, il bronche à tout
» moment : ses allures ne sont point égales, et les gens
» éclairés par le cœur n'y sauraient être trompés. Aimons
» donc, ma fille, ce qui vient si naturellement de ce lieu. »

II.

A ces émotions douces, mais tristes, à ce tendre épanchement d'une âme qui souffre, faisons succéder des tableaux moins sombres. Nous retrouverons, dans les images riantes, le même naturel et la même vérité; l'artiste a seulement changé la note.

« A force de me parler d'un torticolis, vous me l'avez
» donné. Je ne puis remuer le côté droit; ce sont de ces pe-
» tits maux que personne ne plaint, quoiqu'on ne fasse que
» criailler. Mon fils s'est pâmé de rire; je lui donnerai sur
» le nez tout aussitôt que je le pourrai. En attendant, ma
» chère enfant, je vous embrasse de tout mon cœur avec le
» bras gauche. Le *frater* va vous conter des *lanternes*. »

On connaît l'horrible histoire de la Brinvilliers, qui fut brûlée pour avoir empoisonné son père, ses deux frères et sa sœur. Madame de Sévigné se fait ici l'écho de la crédulité populaire qui ajoutait encore aux crimes de cette femme atroce.

« On ne parle ici que des discours, et des faits, et des
» gestes de la Brinvilliers. A-t-on jamais vu craindre d'oublier
» dans sa confession d'avoir tué son père? Les peccadilles
» qu'elle craint d'oublier sont admirables. Elle aimait ce
» Sainte-Croix, elle voulait l'épouser, et empoisonnait fort
» souvent son mari à cette intention. Sainte-Croix qui ne
» voulait point d'une femme aussi méchante que lui, don-

» nait du contre-poison à ce pauvre mari; de sorte qu'ayant
» été ballotté cinq ou six fois, tantôt empoisonné, tantôt
» *désempoisonné*, il est demeuré en vie, et il s'offre présen-
» tement de venir solliciter pour sa chère moitié : on ne
» finirait point sur toutes ces folies. »

Il faudrait être bien difficile pour blâmer ce *désempoisonné* que nous soulignons : le mot n'est pas français, mais l'expression est charmante.

Ce n'est point l'esprit, c'est le cœur qui a trouvé les traits de la malice plaisante, quoique inoffensive, qui fait le charme du portrait suivant :

« .... Vous ne pourriez pas reconnaître notre ami; sachez,
» monsieur, qu'il a pris une perruque comme un autre
» homme. Ce n'est plus cette petite tête frisottée, seule sem-
» blable à elle; jamais vous n'avez vu un tel changement;
» j'en ai tremblé pour notre amitié : ce n'était plus ces che-
» veux à qui je suis attachée depuis plus de trente ans; mes
» secrets, mes confiances, mes anciennes habitudes, tout
» était chancelant, il était plus jeune de vingt ans; je ne
» savais plus où retrouver mon ancien ami; enfin, je me suis
» un peu apprivoisée avec cette tête à la mode, et je re-
» trouve dessous celle de notre bon Corbinelli. »

Et cette phrase si malignement affectueuse :

« M. de Bailli vient de sortir : il vous fait cent mille bre-
» douillements, mais de si bon cœur, que vous devez lui en
» être obligée. »

Madame de Sévigné nous apprend l'art avec lequel on doit amener l'à-propos d'une allusion ou d'une citation; elle écrit au comte de Bussy :

« Ma fille vous fait bien des amitiés. Elle est occupée d'un
» procès qui la rend assez semblable à la comtesse de Pim-
» bêche. Je me réjouis avec vous que vous ayez à cultiver le
» corps et l'esprit du petit de Langhac. C'est un beau nom
» à médicamenter, comme dit Molière; et c'est un amuse-

» ment que nous avons ici tous les jours avec le petit de
» Grignan. »

Nous disions, il n'y a qu'un moment, qu'on doit se garder d'imiter le style de qui que ce soit, et surtout celui de madame de Sévigné ; car le talent d'écrire n'est que le résultat d'une heureuse organisation, toute particulière, toute individuelle. Qui pourra jamais s'approprier la naïveté, la finesse et la grâce de ce tableau :

« Ce petit fripon (son petit fils), après nous avoir mandé
» qu'il n'arriverait qu'hier mardi, arriva comme un petit
» étourdi avant-hier, à sept heures du soir, que je n'étais
» pas revenue de la ville. Son oncle le reçut, et fut ravi de
» le voir ; et moi, quand je revins, je le trouvai gai, tout joli,
» qui m'embrassa cinq ou six fois de très-bonne grâce ; il
» voulait me baiser les mains ; je voulais baiser ses joues,
» cela faisait une contestation : je pris enfin possession de
» la tête : je le baisai à ma fantaisie, je voulus voir sa con-
» tusion ; mais comme elle est, ne vous déplaise, à la cuisse
» gauche, je ne trouvai pas à propos de lui faire mettre
» chausses bas. »

III.

Si madame de Sévigné nous fournit des exemples de la plaisanterie la plus fine et la plus aimable, si la vérité des sentiments qu'elle exprime pénètre notre âme, c'est encore avec la même supériorité qu'elle représente les tableaux du monde extérieur ; la fidélité de son pinceau et la magie de ses couleurs en peignant ces scènes muettes, y répandent l'enchantement et la vie.

« Je fus hier au Buron, j'en revins le soir, je pensai pleu-
» rer en voyant la dégradation de cette terre : il y avait les
» plus vieux bois du monde ; mon fils dans son dernier
» voyage y a fait donner les derniers coups de coignée.....

» Toutes ces dryades affligées que je vis hier, tous ces vieux » sylvains qui ne savent plus où se retirer, tous ces anciens » corbeaux établis depuis deux cents ans dans l'horreur de » ces bois, ces chouettes qui, dans cette obscurité, annon- » çaient par leurs funestes cris, le malheur de tous les » hommes; tout cela me fit hier des plaintes qui me tou- » chèrent sensiblement le cœur; et sait-on même si plusieurs » de ces vieux chênes n'ont point parlé, comme celui où » était Clorinde? Ce lieu était *un luogo d'incanto*, s'il en fût » jamais : j'en reviens donc toute triste. »

« C'est proprement le printemps que j'allais voir arriver » dans tous les lieux où j'ai passé; il est d'une beauté ce » printemps, et d'une jeunesse, et d'une douceur que je » vous souhaite à tout moment, au lieu de cette cruelle bise » qui vous renverse, et qui me fait mourir quand j'y pense. »

Et cette description de l'automne :

« Je quitte ce lieu à regret : la campagne est encore » belle : cette avenue et tout ce qui était désolé des chenil- » les, et qui a pris la liberté de repousser avec votre permis- » sion, est plus vert qu'au printemps dans les plus belles » années. Les petites et les grandes palissades sont parées » de ces belles nuances de l'automne dont les peintres font » si bien leur profit. Les grands arbres sont un peu dépouil- » lés, et l'on n'a point de regret à ces feuilles picotées : la » campagne en gros est encore toute riante; j'y passais mes » jours seule avec des livres; je ne m'ennuyais que comme » je m'ennuierai partout, ne vous ayant plus. »

C'est surtout en traçant un portrait, qu'elle peint admirablement ce qu'elle voit, et qu'on croit voir ce qu'elle peint :

« Je lui (madame de Montespan) trouvai le dos bien plat, » comme disait la maréchale de La Meilleraie; mais sérieu- » sement c'est une chose surprenante que sa beauté; sa taille » n'est pas de la moitié si grosse qu'elle était, sans que son

» teint, ni ses yeux, ni ses lèvres en soient moins bien. Elle » était habillée de point de France, coiffée de mille boucles; » les deux des tempes lui tombent fort bas sur les joues ; des » rubans noirs à la tête, des perles de la maréchale de L'Hô- » pital, embellies de boucles et de pendeloques de diamants » de la dernière beauté, trois ou quatre poinçons, point de » coiffe ; en un mot une triomphante beauté à faire admirer » à tous les ambassadeurs. »

Quelquefois elle se contentera d'un trait :

« Votre fils plaît extrêmement; il a quelque chose de pi- » quant et d'agréable dans la physionomie : on ne saurait » passer les yeux sur lui comme sur un autre, on s'arrête. »

Madame de Sévigné nous a conservé le portrait de cette Pauline de Grignan, sa petite-fille, qui devint plus tard madame de Simiane.

« Ah ! que toute sa personne est assaisonnée ! que sa phy- » sionomie est spirituelle ! que sa vivacité lui sied bien ! » que ses yeux sont jolis, bleus, avec des paupières noires ! » une taille libre ; adroite ; pour moi, je la crois touchante ou » piquante, je ne sais pas bien lequel, je vous prie de me le » dire. »

IV.

Plusieurs narrations de madame de Sévigné sont comparables à ce que les historiens anciens nous ont laissé de plus beau. Celle de la mort de Turenne est un des chefs-d'œuvre du genre.

« Il monta à cheval le samedi à deux heures, après avoir » mangé; et comme il avait bien des gens avec lui, il les » laissa tous à trente pas de la hauteur où il voulait aller, et » dit au petit d'Elbeuf : « Mon neveu, demeurez-là, vous ne » faites que tourner autour de moi, vous me feriez recon- » naître. » M. d'Hamilton, qui se trouva près de l'endroit » où il allait, lui dit : « Monsieur, venez par ici, on tire du

» côté où vous allez. Monsieur, *lui dit-il*, vous avez raison, » je ne veux point du tout être tué aujourd'hui; cela sera » le mieux du monde. » Il eût à peine tourné son cheval, » qu'il aperçut Saint-Hilaire, le chapeau à la main, qui lui » dit : « Monsieur, jetez les yeux sur cette batterie que je » viens de faire placer là. » M. de Turenne revint, et dans » l'instant, sans être arrêté, il eut le bras et le corps fracas- » sés du même coup qui emporta le bras et la main qui te- » nait le chapeau de Saint-Hilaire. Ce gentilhomme, qui le » regardait toujours, ne le voit point tomber; le cheval l'em- » porte où il avait laissé le petit d'Elbeuf; il était penché le » nez sur l'arçon : dans ce moment le cheval s'arrête, le » héros tombe entre les bras de ses gens; il ouvre deux fois » de grands yeux et la bouche, et demeure tranquille pour » jamais : songez qu'il était mort, et qu'il avait une partie » du cœur emportée. On crie, on pleure; M. d'Hamilton fait » cesser ce bruit, et ôte le petit d'Elbeuf, qui s'était jeté sur » ce corps, qui ne voulait pas le quitter, et qui se pâmait de » crier. On couvre le corps d'un manteau, on le porte dans » une haie; on le garde à petit bruit; un carrosse vient, on » l'emporte dans sa tente : ce fut là où M. de Lorges, M. de » Roye, et beaucoup d'autres pensèrent mourir de douleur; » mais il fallut se faire violence, et songer aux grandes af- » faires qu'on avait sur les bras. On lui a fait un service mi- » litaire dans le camp, où les larmes et les cris faisaient le » véritable deuil : tous les officiers avaient pourtant des » écharpes de crêpe; tous les tambours en étaient couverts; » ils ne battaient qu'un coup; les piques traînantes et les » mousquets renversés; mais ces cris de toute une armée » ne peuvent pas se représenter sans que l'on en soit ému.

Le grand art de conter de petites choses, de donner de l'importance aux bagatelles et un tour frivole à la raison, ce commérage de bonne compagnie, est encore un des talents de madame de Sévigné : le sévère historien du grand Turenne n'est bien souvent qu'une caillette.

« La duchesse de Sault vient me voir comme une de mes » anciennes amies ; je lui plais : elle vint une seconde fois » avec madame de Brissac ; il faudrait des volumes pour » vous conter les propos de cette dernière : madame de Sault » vous plairait et vous plaira. Je garde ma chambre très-fi- » dèlement, et j'ai remis mes pâques à dimanche, afin d'avoir » dix jours à me reposer. Madame de Coulanges apporte au » coin de mon feu les restes de sa petite maladie : je lui » portais hier mon mal de genou et mes pantoufles. On y » envoya ceux qui me cherchaient ; ce fut des Schomberg, » des Senneterre, des Cœuvre, et mademoiselle de Méri, que » je n'avais point encore vue. Elle est, à ce qu'on dit, très- » bien logée ; j'ai fort envie de la voir dans son château. Ma » main veut se reposer ; je lui dois cette complaisance pour » celle qu'elle a pour moi. »

Quelle gaîté ! quel feu dans ce récit d'une cérémonie du jour de l'an à Versailles !

« Toute la troupe était magnifique, M. de la Trousse des » mieux ; il y eut un embarras dans sa perruque, qui lui fit » passer ce qui était à côté assez longtemps par derrière, de » sorte que sa joue était fort découverte ; il tirait toujours, » et ce qui l'embarrassait ne venait pas ; cela fut un petit » chagrin. Mais sur la même ligne, M. de Montchevreuil et » M. de Villars s'accrochèrent l'un à l'autre d'une telle » furie : les épées, les rubans, les dentelles, les clinquants, » tout se trouva tellement mêlé, brouillé, embarrassé, toutes » les petites parties crochues étaient si parfaitement entre- » lacées, que nulle main d'homme ne put les séparer ; plus » on y touchait, plus on brouillait, comme les anneaux des » armes de Roger. Enfin, toute la cérémonie, toutes les ré- » vérences, tout le manége demeurant arrêté, il fallut les » arracher de force, et le plus fort l'emporta. Mais ce qui » déconcerta entièrement la gravité de la cérémonie, ce fut » la négligence du bon M. d'Hocquincourt, qui était telle-

» ment habillé comme les Provençaux et les Bretons, que ses » chausses de pages étant moins commodes que celles qu'il » avait d'ordinaire, sa chemise ne voulut jamais y demeurer » quelque prière qu'il lui en fît; car, sachant son état, il » tâchait incessamment d'y donner ordre, et ce fut toujours » inutilement, de sorte que madame la Dauphine ne put te- » nir plus longtemps les éclats de rire, la majesté du roi » pensa en être ébranlée, et jamais il ne s'était vu dans les » registres de l'ordre, l'exemple d'une telle aventure : cela » fut fort plaisant. »

V.

Nos premiers orateurs chrétiens ne se sont jamais mieux inspirés que madame de Sévigné : elle aborde les plus hautes questions de philosophie religieuse avec sa supériorité ordinaire : elle envisage d'un œil fixe l'homme, sa destinée sur la terre, son but et son avenir, et ses expressions ont tant de gravité et un tour si libre, qu'on croit entendre la voix des Bourdaloue et des Bossuet.

« Vous me demandez si j'aime toujours bien la vie, je » vous avoue que j'y trouve des chagrins bien cuisants : » mais je suis encore plus dégoûtée de la mort; je me trouve » si malheureuse d'avoir à finir tout ceci par elle, que si je » pouvais retourner en arrière, je ne demanderais pas mieux. » Je me trouve dans un engagement qui m'embarrasse : je » suis embarquée dans la vie sans mon consentement; il faut » que j'en sorte, cela m'assomme. Et comment en sortirai- » je? par où, par quelle porte? quand sera-ce? en quelle » disposition? souffrirai-je mille et mille douleurs qui me » feront mourir désespérée? aurai-je un transport au cer- » veau? mourrai-je d'un accident? comment serai-je avec » Dieu? qu'aurai-je à lui présenter? la crainte, la nécessité, » feront-elles mon retour vers lui? n'aurai-je aucun autre

» sentiment que celui de la peur? que puis-je espérer? suis-
» je digne du paradis? suis-je digne de l'enfer? Quelle al-
» ternative! quel embarras! »

Et le passage suivant :

« La Providence nous conduit avec tant de bonté dans
» tous ces temps différents de notre vie, que nous ne les
» sentons quasi pas; cette perte va doucement, elle est im-
» perceptible : c'est l'aiguille du cadran que nous ne voyons
» pas aller. Si à vingt ans on nous donnait le degré de su-
» périorité dans notre famille, et qu'on nous fît voir dans
» un miroir le visage que nous avons, ou que nous aurons à
» soixante ans, en le comparant avec celui de vingt ans,
» nous tomberions à la renverse, et nous aurions peur de
» cette figure; mais c'est jour à jour que nous avançons :
» nous sommes aujourd'hui comme hier, et demain comme
» aujourd'hui; ainsi nous avançons sans le sentir, et c'est
» un miracle de cette Providence que j'adore. Voilà une ti-
» rade où ma plume m'a conduite sans y penser. »

Bossuet a-t-il beaucoup de traits supérieurs à cette élo-quence toute d'images: *Nous tomberions à la renverse, et nous aurions peur de cette figure?* Et, *cette aiguille du cadran que nous ne voyons pas aller,* ne vaut-il pas l'*image mobile de l'immobile éternité?* qui n'est au fond qu'une abstraction antithétique?

« J'admire toujours les jeux et les arrangements de la Pro-
» vidence. Elle veut que ce Rabutin d'Allemagne, notre ca-
» det de toutes façons, par des chemins bizarres et obliques,
» s'élève et soit heureux, et qu'un comte de Bussy, l'aîné de
» sa maison, avec beaucoup de valeur, d'esprit, de services et
» de bien, même avec la plus brillante charge de la guerre,
» soit le plus malheureux homme de la cour de France. Oh
» bien! Providence, faites comme vous l'entendrez, vous êtes
» la maîtresse: vous disposez de tout comme il vous plaît,
» et vous êtes tellement au-dessus de nous, qu'il faut encore

» vous adorer, quoi que vous puissiez faire, et baiser la main
» qui nous frappe et qui nous punit; car devant elle nous
» méritons toujours d'être punis. »

Cette apostrophe à la Providence est d'un bel effet, et tout-à-fait oratoire.

« Nous pensons souvent les mêmes choses, ma chère belle;
» je crois même vous avoir mandé des Rochers ce que vous
» m'écrivez dans votre dernière lettre sur le tems. Je con-
» sens maintenant qu'il avance; les jours n'ont plus rien pour
» moi de si cher, ni de si précieux; je les sentais ainsi quand
» vous étiez à l'hôtel de Carnavalet; je les goûtais, je mé-
» nageais les heures; j'en étais avare : mais dans l'absence
» ce n'est plus cela, on ne s'en soucie point, on les pousse
» même quelquefois; on espère, on avance dans un temps
» auquel on aspire; c'est cet ouvrage de tapisserie que l'on
» veut achever; on est libéral des jours, on les jette à qui on
» veut. Mais je vous avoue que quand je pense enfin où me
» conduisent cette dissipation et cette magnificence d'heures
» et de jours, je tremble, je n'en trouve plus d'assurés, et la
» raison me présente ce qu'infailliblement je trouverai dans
» mon chemin. »

On est libéral des jours, on les jette à qui on veut. La trivialité de l'expression en fait la beauté.

« Il me semble que j'ai été traînée malgré moi à ce point
» fatal où il faut souffrir *la vieillesse;* je la vois, m'y voilà,
» et je voudrais bien au moins ménager de ne pas aller plus
» loin, de ne point avancer dans ce chemin des infirmités,
» des douleurs, des pertes de mémoire, des *défigurements*
» qui sont près de m'outrager, et j'entends une voix qui dit :
» Il faut marcher malgré vous, ou bien, si vous ne voulez
» pas, il faut mourir, qui est une autre extrémité à quoi la
» nature répugne. Voilà pourtant le sort de tout ce qui avance
» un peu trop! Mais un retour à la volonté de Dieu, et à
» cette loi universelle qui nous est imposée, remet la raison

» à sa place et fait prendre patience : prenez-la donc aussi, » ma très-chère, et que votre amitié trop tendre ne vous » fasse point jeter des larmes que votre raison doit con- » damner. »

Cette figure, disent les rhéteurs, qui dépasse le domaine de l'éloquence pour entrer dans celui de la poésie, et qu'ils regardent comme le *nec plus ultrà* de la rhétorique, est employée ici avec un art admirable. C'est un bel exemple de la *Prosopopée. Il me semble que j'ai été traînée à ce point fatal,* etc. *Je la vois, m'y voilà,* etc. *Ne point avancer dans ce chemin des infirmités, des douleurs.....* On ne dit point comment un pareil style est beau.

Si nous cherchons dans madame de Sévigné ces expressions hardies que le génie sait trouver, les citations ne nous manqueront pas.

Après avoir raconté à sa fille la mort de leur tante, elle lui rapporte une anecdote qu'elle n'achève pas, s'arrête et dit :

« Je ne sais ce que disent les autres, car *je suis abîmée* » *dans la mort.* »

Elle écrit à la même en parlant de Turenne :

« Ne croyez point, ma fille que son souvenir soit déjà fini » dans ce pays-ci; *ce fleuve qui entraîne tout n'entraîne* » *pas sitôt une telle mémoire;* elle est consacrée à l'immor- » talité. »

« Voici encore de la mort et de la tristesse, mon cher » cousin; mais le moyen de ne vous pas parler de la plus » belle, de la plus magnifique et de la plus triomphante » pompe funèbre qui ait jamais été faite *depuis qu'il y a* » *des mortels !* »

DES DIFFÉRENTS GENRES DE STYLE.

Ce que nous avons à dire sur les différents genres de style sera très-court, et pourrait à la rigueur se réduire à ce seul conseil : Sachez approprier votre style au sujet que vous traitez.

La manie d'établir des distinctions interminables de genres et de tons, de réduire tout en classes et en genres, a fait imaginer presque autant d'espèces de styles que la pensée a de formes. Ainsi le style étant, suivant les sujets, *simple, naïf, familier, élégant, concis, périodique, riche, magnifique, fin, délicat, véhément, énergique, sublime*, etc., la plupart des rhéteurs se sont crus obligés de consacrer une définition à chacun d'eux en particulier.

Quelques-uns effrayés d'une classification si considérable, ont réduit tous les genres de style à trois, qui comprennent tous les autres : le *simple*, le *tempéré* et le *sublime*.

Il est inutile de dire que le style *simple* (ce mot l'indiquant suffisamment) n'admet point d'ornements recherchés, n'a que très-peu de mouvements passionnés, se contentant d'être clair, pur et précis.

Le style *tempéré* tient le milieu entre les deux autres (ce qui s'entend du reste) ; il a plus de force et d'élévation que le style simple ; il comporte l'éclat des figures, le brillant des pensées, l'harmonie du nombre et tous les ornements de l'art.

Le style *sublime*, disent toutes les rhétoriques, est celui qui, par la majesté et l'élévation des pensées, la richesse et la force des expressions, la vivacité des mouvements, la noblesse et la beauté des images, élève l'âme au-dessus des sens et la remplit d'un certain enthousiasme mêlé de plaisir, de respect et d'admiration.

Les passages que nous avons extraits des lettres de madame de Sévigné, présentent des exemples de chacun de ces trois genres, et pourraient nous dispenser de nouvelles citations; mais, fidèle à notre principe d'être avare de préceptes et prodigue d'exemples, nous transcrirons des modèles de lettres où la différence des styles soit parfaitement marquée.

Comme la mode, la littérature a ses exigences. Si nous citons d'abord madame de Sévigné pour le style simple, nous donnerons quelques lettres de Paul-Louis Courrier; ces lettres se rapprochent davantage de notre époque, et les modèles qu'elles offriront seront plus en rapport avec nos goûts et nos habitudes.

LETTRES DANS LE GENRE SIMPLE.

Madame de Sévigné à sa fille.

Voulez-vous savoir notre vie, ma chère enfant? la voici : nous nous levons à huit heures, la messe à neuf; le temps fait qu'on se promène, ou qu'on ne se promène pas, souvent chacun de son côté : on dîne fort bien; il vient un voisin, on parle de nouvelles; nous travaillons l'après-dînée; ma belle-fille à cent sortes de choses, moi à deux bandes de tapisserie que madame de Carman me donna à Chaulnes; à cinq heures on se sépare, on se promène, ou seule ou en compagnie, on se rencontre à une place fort belle, on a un livre, on prie Dieu, on rêve à sa chère fille, on fait des châteaux en Espagne, en Provence, tantôt gais, tantôt tristes. Mon fils nous lit des livres très-agréables et fort bons : nous en avons de dévotion, les autres d'histoire; cela nous amuse et nous occupe. Nous raisonnons sur ce que nous avons lu. Mon fils est infatigable; il lit cinq heures de

suite si l'on veut. Recevoir des lettres, y faire réponse, tient une grande place dans notre vie, principalement pour moi. Nous avons eu du monde, nous en aurons encore, nous n'en souhaitons point; quand il y en a, on est bien aise. Mon fils a des ouvriers; il a fait *parer*, comme on dit ici, ses grandes allées; vraiment elles sont belles : il fait sabler son parterre. Enfin, ma fille, c'est une chose étrange, comme, avec cette vie toute insipide et quasi triste, les jours courent et nous échappent; et Dieu sait ce qui nous échappe en même temps! Ah! ne parlons point de cela : j'y pense pourtant, et il le faut. Nous soupons à huit heures; Sévigné lit après souper, mais des livres gais, de peur de dormir : ils s'en vont à dix heures; je ne me couche guère que vers minuit. Voilà quelle est à peu près la règle de notre couvent; il y a sur la porte : *Sainte liberté* ou *fais ce que tu voudras*. J'aime cent fois mieux cette vie que celle de Rennes : ce sera assez tôt d'y aller passer le carême pour la nourriture de l'âme et du corps.

De madame de Sévigné à sa fille.

Blois, 9 mai 1680.

Nous sommes montés dans le bateau à six heures du matin par le plus beau temps du monde; j'y ai fait placer le corps de mon grand carrosse de manière que le soleil n'a point entré dedans : nous avons baissé les glaces : l'ouverture du devant fait un tableau merveilleux; les portières et les petits côtés nous donnent tous les points de vue qu'on peut imaginer. Nous ne sommes que l'abbé et moi dans ce joli cabinet, sur de bons coussins, bien à l'air, bien à notre aise; tout le reste, comme des cochons sur la paille. Nous avons mangé du potage et du bouilli tout chaud : on a un petit fourneau, on mange sur un ais dans le carrosse, comme

le roi et la reine : voyez je vous prie, comme tout s'est raffiné sur notre Loire, et comme nous étions grossiers autrefois que le *cœur était à gauche :* en vérité le mien, ou à droite ou à gauche, est tout plein de vous. Si vous me demandez ce que je fais dans ce carrosse charmant, où je n'ai point peur, j'y pense à ma chère fille, je m'entretiens de la tendre amitié que j'ai pour elle, de celle qu'elle a pour moi, des pays infinis qui nous séparent, de la sensibilité que j'ai pour tous ses intérêts, de l'envie que j'ai de la revoir, de l'embrasser; je pense à ses affaires, je pense aux miennes; tout cela forme un peu l'*humeur de ma fille*, malgré l'*humeur de ma mère* (1) qui brille tout autour de moi. Je regarde, j'admire cette belle vue qui fait l'occupation des peintres.

J'ai entendu mille rossignols, j'ai pensé à ceux que vous entendez sur votre balcon. Je n'ose vous dire la tristesse que l'idée de votre délicate santé a jetée sur toutes mes pensées, vous le comprenez bien, et à quel point je souhaite qu'elle se rétablisse. Adieu, ma très-chère, jusqu'à demain à Tours.

Paul-Louis Courier à sa femme.

Jeudi matin, mars 1824.

On m'envoie ici le feuilleton. Je ne sais pourquoi ni comment ils m'ont pu découvrir et savoir mon adresse. J'en suis fâché. Cette lecture aurait pu t'amuser là-bas.

J'ai dîné lundi chez Hersent, et de là on m'a mené chez Madame Gay, auteur, où j'ai entendu la lecture d'une comédie. Il y avait là beaucoup de monde; Madame Regnault de Saint-Jean-d'Angely m'a fait de grandes amitiés; elle est encore belle. Lémonty y était; Elleviou, tellement vieilli que je ne l'ai pas reconnu; Madame Dugazon, qui m'a parlé

(1) Expressions par lesquelles la mère et la fille désignaient entre elles certaines promenades et certains points de vue, soit à Ivry, soit aux Rochers.

aussi, et d'autres; Mademoiselle Delphine Gay, qui fait des vers assez beaux à dix-sept ans; mais je crois qu'elle en a bien vingt. Tout cela ne m'amuse point.

On imprime ma drogue, qui, je crois, ne sera point saisie. J'en ai débité quelques morceaux de mémoire. Ils font plaisir à tout le monde. On est furieusement prévenu en ma faveur.

Je dîne aujourd'hui chez Gasnaut, demain chez Madame*** Tout cela m'ennuie, j'aime mieux Desseur et sa femme. Ils ont une maison agréable. Ils gagnent beaucoup tous deux et ils maudissent le métier. Leur santé est mauvaise.

Du même à la même.

Ta description de Paul à table m'enchante. Que ne suis-je avec vous deux ! Cependant, mon absence aura cela de bon, que tu t'accoutumeras à te passer de moi pour toutes les affaires.

Je reçois des visites qui me font perdre un temps bien précieux. C'est à présent surtout que mes journées sont chères. Ta tante m'a fait demander si je tenais beaucoup à la voir.

Les chansons de Béranger, tirées à dix mille exemplaires, ont été vendues en huit jours. On en fait une autre édition. On lui a ôté sa place; il s'en moque; il en trouvera d'autres chez des banquiers ou négociants, ou dans des administrations particulières. Il était là simple copiste expéditionnaire. On ne sait s'il sera inquiété; je ne le crois pas. Il a pourtant chanté des choses qui ne peuvent se dire en prose.

Mes drogues se vendent aussi très-bien, le marchand est venu m'annoncer ici que nous pourrions bientôt compter ensemble, je crois que j'ai bien fait de m'en tenir au marché à moitié. On le dit honnête homme; et c'est pour commencer, je le tiens par l'espérance.

Du même à la même.

Ma brochure a un succès fou; tu ne peux pas imaginer cela; c'est de l'admiration, de l'enthousiasme, etc. Quelques personnes voudraient que je fusse député, et y travaillent de tout leur pouvoir. Je serais fort fâché que cela réussit, par bien des raisons que tu devines. Je n'oserais refuser; mais, je suis convaincu que ce serait pour moi un malheur. Cela ne me convient point. Au reste, il y a peu d'apparence, car je crois que je ne conviens à aucun parti.

Tu trouveras quatre exemplaires de la brochure avec tes souliers qui doivent être partis aujourd'hui.

Vendredi.

Je n'ai point mis ma lettre et j'ai mal fait, tu l'aurais reçue demain samedi. Tous les gens que je vois sont dans l'enthousiasme de ma brochure. On l'a lue avant-hier *au parquet* du procureur du roi; je ne sais ce que c'est que ce parquet. On la lisait tout haut, il y avait foule. Tout cela ne peut manquer, je crois, de bien tourner pour nous, tu m'entends.

P.-L. Courier à sa femme.

J'ai dîné hier avec ...... chez un traiteur du Palais-Royal. J'y ai trouvé des gens de connaissance. Nous avons politiqué à perte d'haleine. Je ne suis d'aucun parti; mais comme ils ont tous raison en un certain sens, je trouve toujours moyen de m'arranger avec eux. Cependant, ils m'ont appelé royaliste et m'ont assuré que je voyais mauvaise compagnie. Après dîné, nous sommes allés à je ne sais quel café, et puis nous nous sommes promenés. Ils ont voulu m'emmener au spectacle, mais je les ai plantés là, je me suis sauvé chez Visconti.

Je compte aller voir demain Lucy. Ton père vient de m'apprendre la destitution de M. Daunau, qui ne s'attendait pas à perdre sa place, s'étant, dit-il, déclaré à la convention pour le parti de Louis XVI.

Point de paume. Je tiens bon ; je ne veux pas m'y remettre pour si peu de temps.

Du même à la même.

Je reçois ta lettre de mercredi soir et jeudi, bien bonne et bien longue. Que te dirai-je ? Il faudrait t'adorer. Ta pauvre santé m'afflige bien. Je suis sûr que la campagne te rétablira. Mais ne songe point à venir ici, par cent raisons. D'abord, *le pays n'est pas tranquille*, et il y a *tel évènement qui pourrait nous engouffrer dans une bagarre effroyable.* Moi seul, je m'échappe aisément. Et puis tu me gênerais dans mes courses. Cette raison ne m'arrêterait pas si ta santé y devait gagner. Mais Luynes est un endroit malsain dans cette saison-ci ; j'y reste le moins que je puis, de peur de la fièvre, et je me sauve sur les hauteurs, où l'air est plus pur, mais où je ne pourrais me loger avec toi. Sitôt que je serai de retour, nous irons, si tu veux, nous établir quelque part, à Sceaux, à Saint-Germain. Au reste, attendez quelques jours. Si l'empereur gagne la partie, ce pays-ci sera bientôt calme.

Je retourne à Luynes, et j'y achèverai mes affaires. Je visiterai mes biens et ferai du tapage aux gens qui me doivent. Malheureusement, ils me connaissent, et ne s'effraient pas de mes menaces, ils finissent toujours par me payer quand ils veulent.

Du même à la même.

Tu me marques que tu as versé, et qu'il t'en coûtera soixante francs : voilà tout. Il paraît que tu n'es point bles-

sée; cependant ta tête est fêlée. Qu'est-ce que tout cela veut dire? et pourquoi ne t'expliques-tu pas?

Informe-toi doucement si l'on trouve que je fais bien d'écrire pour le Censeur. Haxo pourra te donner son avis là dessus. Demande-le-lui de ma part. Tu peux aussi interroger, mais moins directement, Duménil, si tu le vois. Il me semble que ce journal est bien peu répandu. Au reste, quand j'aurai mes livres, je pourrai m'occuper d'autres choses.

Du même à la même.

J'espère qu'enfin tu auras reçu de mes lettres; je t'ai écrit il y a eu hier huit jours, c'est-à-dire un mercredi, et je vois que le dimanche d'après tu n'avais encore rien reçu. Cela est étrange; mais tu t'es trop désolée, du devrais être accoutumée aux sottises de la poste. Tu avais raison de m'attendre, j'étais à tout moment sur le point de partir, et c'est ce qui m'empêchait de t'écrire.

Tes lettres me font toujours un plaisir infini.

Leur miel, dans tous mes sens, fait couler à longs traits
Une suavité qu'on ne goûta jamais.

C'est du Tartufe, je suis bien aise que tu n'ailles pas chez les C.; pour que nous puissions former quelque liaison avec eux, il faudrait qu'ils fussent bonnes gens, et rien n'est si rare. Tous tes détails sont bien aimables et valent de l'or pour moi. Les La Beraudière ne sont pour rien dans l'usurpation dont je t'ai parlé; leur gentilhommerie à part, ce sont des gens fort estimables; encore sont-ils sur leur noblesse plus supportables que les autres. Je voudrais être auprès de toi pour te faire travailler, tu auras de la peine à t'y remettre; mais il faut tenir bon, c'est l'affaire de quelques jours; je te prêcherai d'exemple. Tu ne m'as pas encore vu travailler tout de bon; je veux finir avec mon Ane tout d'un trait.

Je gêle et cependant je continue à t'écrire. Il y a ici beaucoup de gens fort mécontents que j'aie osé acheter cette forêt; ce sont les gros du pays et B... à la tête. Il m'avait dit d'abord avant l'acquisition : cela ne convient qu'aux gens riches de ce pays-ci. Un Monsieur de Rhodes a eu là-dessus une querelle avec sa femme; c'est l'histoire de M. et Mme de Sottenville. Sa femme lui disait : Comment avez-vous pu ne pas acheter cela? Il s'en justifie de son mieux; il dit que c'était trop cher. Moi je trouve qu'il aurait bien pu, lui ou quelque autre Sottenville, faire un petit sacrifice pour empêcher que cette forêt ne tombât en roture. Quel scandale, en effet, n'est-ce pas, qu'un si beau bien soit dans les mains de gens qui ne sont ni maires, ni préfets, ni marquis, ni négociants! cela crie vengeance!

Du même à la même.

Tu vois comme je t'écris. Je te parle de moi. C'est comme il faut que tu fasses. Tout ce que tu fais, ce que tu penses, tout ce qui te vient à l'esprit sans examen, il me le faut coucher par écrit.

Visconti est mort; je viens de recevoir son billet d'enterrement. Voilà trois places à l'Institut. En aurai-je une? je ne sais. S'ils me reçoivent, j'en serai bien aise; s'ils me refusent, j'en rirai; je ne vaudrai ni plus ni moins, le public sera pour moi. Je crois que je serai reçu. Mon Ane va paraître, je crois, la semaine prochaine. Il semble que Dobie ait envie d'en finir.

Adieu. Je m'arrange avec Rosine on ne peut mieux. Elle jouit du bonheur de voir son fils ne rien faire du tout. J'ai voulu hier l'envoyer porter quelques livres chez ta mère. Rosine s'en est emparée, et les a portés elle-même. Il ne faut pas qu'un gentilhomme sache rien faire, dit Molière. Adieu.

LETTRES DANS LE GENRE TEMPÉRÉ.

De J.-J. Rousseau à M. Dubelloy.

J'ignorais vos talens, monsieur; encore plus le digne usage que vous en faites; et j'admirais comment le même esprit patriotique nous avait conduits par la même route à des destins si contraires, vous à l'acquisition d'une nouvelle patrie et à des honneurs distingués, moi à la perte de la mienne et à des opprobres inouis.

Vous m'avez ressemblé, dites-vous, par le malheur; vous me feriez pleurer sur vous, si je pouvais vous en croire. Êtes-vous seul, en terre étrangère, isolé, séquestré, trompé, trahi diffamé par tout ce qui vous environne, enlacé de trames horribles dont vous sentiez l'effet, sans pouvoir pervenir à les connaître, à les démêler? Êtes-vous à la merci de la puissance, de la ruse et de l'iniquité, réunies pour vous traîner dans la fange, ponr élever autour de vous une impénétrable œuvre de ténèbres, pour vous enfermer tout vivant dans un cercueil? Si tel est ou fut votre sort, venez, gémissons ensemble; mais, en tous cas, ne vous vantez pas de faire avec moi société de malheurs.

M. Dubelloy, je ne pense pas de l'honneur comme vous de la vertu, qu'il soit possible d'en bien parler, d'y revenir souvent par goût, par choix, et d'en parler toujours d'un ton qui touche et remue ceux qui en ont, sans l'aimer et sans en avoir soi-même : ainsi, sans vous connaître autrement que par vos pièces, je vous crois dans le cœur l'honneur d'un ancien chevalier, et je vous demande de vouloir me dire, sans détour, s'il y a quelques vers dans votre Bayard dont, en m'écrivant, vous m'ayez voulu faire l'application. Dites-moi simplement oui ou non, et je vous en crois.

Quant au projet de réchauffer le cœur de vos compatriotes par l'image des antiques vertus de leurs pères, il est beau,

mais il est vain. L'on peut tenter de guérir des malades, mais non pas de ressusciter des morts. Vous venez soixante-dix ans trop tard. Contemporain du grand Catinat, du brillant Villars, du vertueux Fénélon, vous auriez pu dire : Voilà encore des Français dont je vous parle, leur race n'est pas éteinte ; mais aujourd'hui vous n'êtes plus que *vox clamans in deserto*. Vous ne mettez pas seulement sur la scène des gens d'un autre siècle, mais d'un autre monde; ils n'ont plus rien de commun avec celui-ci. Il ne reste à votre nation, pour se consoler de n'avoir plus de vertu, que de n'y plus croire et de la diffamer dans les autres. Oh! s'il était encore des Bayard en France, avec quelle noble colère, avec quelle vive indignation! ..... Croyez-moi, Dubelloy, ne faites plus de ces beaux vers à la gloire des anciens Français, de peur qu'on ne soit tenté, par la justesse de la parodie, de l'appliquer à ceux d'aujourd'hui.

Paul-Louis Courier à madame la comtesse d'Albany, à Florence.

Paris, le 12 novembre 1822.

Madame, puis-je espérer avoir de vos nouvelles par madame Clavier, ma belle-mère, qui vous remettra la présente? Vous n'avez point oublié, je pense, un helléniste qui eut l'honneur de vous accompagner avec M. Fabre dans votre voyage de Naples, et se rappelle toujours avec un grand plaisir cette époque de sa vie; vous ne savez pas, madame, que j'écrivis alors une relation de ce voyage et de toutes nos conversations, dans lesquelles nous n'avions point du tout l'air de nous ennuyer. J'ai tout cela en manuscrit, et quelque jour j'aurai l'honneur de vous le faire voir, si Dieu permet que je retourne dans ce beau pays où votre séjour est fixé. Un des motifs les plus puissants pour me ramener en Italie, ce serait, madame, l'espérance de vous y revoir et de jouir encore de votre conversation, aussi instructive qu'agréable.

En attendant, permettez, je vous prie, que madame Clavier ait l'honneur de vous voir, et me puisse apprendre à son retour comment vous vous portez. Cette occasion de me rappeler à votre souvenir m'est trop précieuse pour que je la laisse échapper, et j'en profite en vous priant, madame, de me croire toute la vie, etc.

Du même à M. Raoul de Rochette.

Paris, le 12 avril 1818.

Monsieur, je n'aurai point l'honneur de dîner demain avec vous, parce que je pars pour la campagne, à mon grand regret, je vous assure.

Ne croyez pas que je me plaigne de votre Académie, je reconnais au contraire qu'elle a eu toute sorte de raison de me refuser; que je n'étais point fait pour être académicien, et que c'était à moi une insigne folie de me mettre sur les rangs. Seulement, je ne veux pas qu'on me croie plus sot encore que je ne suis; et comme bien des gens s'imaginent que je me présente à chaque élection pour essuyer un refus, je ne dois pas négliger, ce me semble, de les désabuser. C'est là l'objet du petit mémoire que je vais publier, et dans lequel je ne prétends point justifier, mais atténuer ma sottise : je n'en ai guère fait en ma vie que par le conseil de mes amis. Ah ! Visconti ! Visconti!

P.-L. Courier à M. Clavier.

Monsieur, je suis parti de Paris si précipitamment, que je n'ai eu le temps de voir personne. Je crains que vous et monsieur Caillard n'ayez besoin des livres que vous avez bien voulu me prêter : je prends des mesures pour qu'ils vous soient remis.

Mon séjour dans ce pays pouvant être beaucoup plus long que je ne le voudrais, je vous demande en grâce de me don-

ner quelquefois de vos nouvelles et de celles de votre Pausanias. J'ai écrit au clarissime, dont j'ai lu la dissertation avec grand plaisir; j'en aurais au moins autant si vous m'envoyiez la vôtre sur la traduction de Gail; je suis bien fâché de n'avoir pu vous prêter ma main pour le grec.

Je vous écris sur un tonneau, entouré de tant de bruit et si obsédé de mes bacchantes (c'est ainsi que j'appelle mes vendangeuses un peu crottées), qu'il faut que je vous quitte malgré moi. J'aurai l'honneur, une autre fois, de vous écrire moins succinctement, si je reçois de vos nouvelles, comme je l'espère.

P.-L. Courier à M. Schweighæser.

Je vous envoie, mon cher ami, un livre que m'a prêté M. Boissonnade. Je ne puis retrouver son adresse pour le lui reporter moi-même, comme c'était mon dessein. Faites-lui, je vous prie, mes excuses et mes remercîments. J'ai la plus grande envie de causer avec vous avant mon départ, mais je ne puis vous donner de rendez-vous précis, à cause des affaires qui m'occupent dans le peu de temps que j'ai encore à rester ici. Je ne connais point Coupé, mais je ne crois pas que son courage puisse avoir rien de commun avec le mien(1). Si l'épisode de Thésée est sans intérêt aujourd'hui, j'ai manqué mon but. En cet endroit comme dans tout le reste, je n'ai presque rien pris d'Isocrate. Vous ne vous êtes pas aperçu que je voulais donner un ouvrage nouveau sous un titre ancien. C'est tout le contraire de ce que font les auteurs actuels. Vous m'étonnez bien davantage en m'apprenant que l'autre épisode, à la louange de la beauté, est assez connu. Je le croyais de mon invention. Du reste, toutes vos critiques sont justes, et vous avez découvert les endroits où j'ai bronché.

Je ne me rends pas cependant à ce que vous dites sur le

(1) L'Éloge d'Hélène.

mot créature. Toutes ces fautes ne sont pas aussi aisées à corriger que vous croyez, et mon imagination refroidie ne me fournit rien qui vaille. Je ne voudrais pas qu'on jugeât par ces échantillons, de ce que je puis faire aujourd'hui ; car c'est, comme je vous l'ai dit, une vieille composition retouchée à froid, méthode qui ne produit rien de bon. Bref, il y a fort peu d'endroits où je ne voulusse rien changer. C'est beaucoup qu'il se trouve là dedans quelque chose d'agréable.

Marquez-moi si je puis encore compter sur votre libraire, il m'ennuierait fort d'en chercher un autre.

LETTRE DANS LE GENRE ÉLEVÉ.

M. de Châteaubriand à M. de Fontanes.

J'arrive de Naples, mon cher ami, et je vous porte un fruit de mon voyage, sur lequel vous avez des droits, quelques feuilles du laurier du tombeau de Virgile, *Tenet nunc Parthenope.* Il y a long-temps que j'aurais dû vous parler de cette terre classique, faite pour intéresser un génie comme le vôtre ; mais diverses raisons m'en ont empêché. Cependant je ne veux pas quitter Rome sans vous dire au moins quelques mots de cette ville fameuse. Nous étions convenus que je vous écrirais, au hasard et sans suite, tout ce que je penserais de l'Italie, comme je vous marquais autrefois l'impression que faisaient sur mon cœur les solitudes du Nouveau-Monde. Sans autre préambule, je vais donc essayer de vous donner une idée générale des *dehors* de Rome, c'est-à-dire de ses campagnes et de ses ruines.

Vous avez lu, mon cher ami, tout ce qu'on a écrit sur ce sujet ; mais je ne sais pas si les voyageurs vous ont donné une idée bien juste du tableau que présente la campagne de Rome. Figurez-vous quelque chose de la désolation de Tyr

et de Babylone, dont parle l'Écriture ; un silence et une solitude aussi vaste que le bruit et le tumulte des hommes qui se pressaient jadis sur son sol. On croit y entendre retentir cette malédiction du prophète : *Venient tibi duo hæc subitò in die una, sterilitas et viduitas* (1). Vous apercevez çà et là quelques bouts de voies romaines dans des lieux où il ne passe plus personne ; quelques traces desséchées des torrents de l'hiver, qui, vues de loin, ont elles-mêmes l'air de grands chemins battus et fréquentés, et qui ne sont que le lit désert d'un onde orageuse qui s'est écoulée comme le peuple romain. A peine découvrez-vous quelques arbres ; mais vous voyez partout des ruines d'aqueducs et de tombeaux, qui semblent être les forêts et les plantes indigènes d'une terre composée de la poussière des morts et des débris des empires. Souvent, dans une grande plaine, j'ai cru voir de riches moissons, je m'en approchais, et ce n'étaient que des herbes flétries qui avaient trompé mon œil : quelquefois sous ces moissons stériles vous distinguez les traces d'une ancienne culture. Point d'oiseaux, point de laboureurs, point de mouvements champêtres, point de mugissements de troupeaux, point de villages. Un petit nombre de fermes délabrées se montre sur la nudité des champs : les fenêtres et les portes en sont fermées ; il n'en sort ni fumée, ni bruit, ni habitants ; une espèce de sauvage presque nu, pâle et miné par la fièvre, garde seulement ces tristes chaumières ; comme ces spectres qui, dans nos histoires gothiques, défendent l'entrée des châteaux abandonnés. Enfin l'on dirait qu'aucune nation n'a osé succéder aux maîtres du monde dans leur terre natale, et que vous voyez ces champs tels que les a laissés le soc de Cincinnatus, ou la dernière charrue romaine.

C'est du milieu de ce terrain inculte que domine et qu'at-

(1) Deux choses te viendront à la fois dans un seul jour, stérilité et veuvage.

triste encore un monument, appelé par la voix populaire le *Tombeau de Néron*, que s'élève la grande ombre de la ville éternelle. Déchue de sa puissance terrestre, elle semble dans son orgueil avoir voulu s'isoler; elle s'est séparée des autres cités de la terre; et, comme une reine tombée du trône, elle a noblement caché ses malheurs dans la solitude.

Il me paraît impossible de vous dépeindre ce qu'on éprouve lorsque Rome vous apparaît tout-à-coup au milieu de *ses royaumes vides*, *inania regna*, et qu'elle a l'air de se lever pour vous de la tombe où elle était couchée. Tâchez de vous figurer ce trouble et cet étonnement qu'éprouvaient les prophètes, lorsque Dieu leur envoyait la vision de quelque cité à laquelle il avait attaché la destinée de son peuple *quasi aspectus splendoris* (1). La multitude des souvenirs, l'abondance des sentiments vous oppressent, et votre âme est bouleversée à l'aspect de cette Rome, qui a recueilli deux fois la succession du monde comme héritière de Saturne et de Jacob.

Vous croirez peut-être, mon cher ami, d'après cette description, qu'il n'y a rien de plus affreux que les campagnes romaines? Vous vous trompez beaucoup, elles ont une inconcevable grandeur; on est toujours prêt, en les regardant, à s'écrier avec Virgile :

Salve magna parens frugum, Saturnia tellus,
Magna virum (2).

Si vous les voyez en économiste, elles vous désoleront sans doute; mais si vous les contemplez en artiste, en poète, et même en philosophe, vous ne voudriez peut-être pas qu'elles fussent autrement. L'aspect d'un champ de blé ou d'un coteau de vignes ne donnerait pas à votre âme d'aussi fortes émotions que la vue de cette terre dont la culture moderne

(1) *C'était comme une vision de splendeur.*

(2) *Salut, terre féconde, terre de Saturne, mère des grands hommes.*

n'a pas rajeuni le sol, et qui est, pour ainsi dire, demeurée antique comme les ruines qui la couvrent.

Rien n'est beau comme les lignes de l'horizon romain, comme la douce inclinaison des plans, et les contours suaves et fuyants des montagnes qui le terminent. Souvent les vallées y prennent la forme d'une arène, d'un cirque, d'un hippodrome; les coteaux y sont taillés en terrasses, comme si la main puissante des Romains avait remué toute cette terre. Une vapeur particulière répandue dans les lointains arrondit les objets et fait disparaître ce qu'ils pourraient avoir de trop dur ou de trop heurté dans leurs formes. Les ombres n'y sont jamais lourdes et noires; il n'y a pas de masses si obscures dans les rochers et les feuillages où il ne s'insinue toujours un peu de lumière. Une teinte singulièrement harmonieuse marie la terre, le ciel, les eaux : toutes les surfaces, au moyen d'une gradation insensible de couleurs, s'unissent par leurs extrémités, sans qu'on puisse déterminer le point où une nuance finit et où l'autre commence. Vous avez sans doute admiré dans les paysages de Claude Lorrain cette lumière qui semble idéale, et plus belle que nature? Eh bien ! c'est la lumière de Rome.

Je ne me lassais point de voir, à la *villa Borghèse*, le soleil se coucher sur les cyprès du mont *Mariu* et sur les pins de la *villa Pamphili*, plantés par Le Nostre. J'ai souvent aussi remonté le Tibre à *Ponte Mole*, pour jouir de cette grande scène de la fin du jour. Les sommets des montagnes de la *Sabine* apparaissent alors de lapis-lazuli et d'or pâle, tandis que leur base et leurs flancs sont noyés dans une vapeur de teinte violette ou purpurine. Quelquefois de beaux nuages comme des chars légers, portés sur le vent du soir avec une grâce inimitable, font comprendre l'apparition des habitants de l'Olympe sous le ciel mythologique; quelquefois l'antique Rome semble avoir étendu dans l'Occident toute la pourpre de ses consuls et de ses Césars sous les derniers pas

du dieu du jour. Cette riche décoration ne disparaît pas aussi vite que dans nos climats : lorsque vous croyez que les teintes vont s'effacer, elles se raniment tout-à-coup sur quelqu'autre point de l'horizon : un crépuscule semble succéder à un crépuscule, et la magie du couchant se prolonge. Il est vrai qu'à cette heure du repos des campagnes l'air ne retentit plus des chants *bucoliques :* les bergers n'y sont plus; mais on voit encore *les grandes victimes de Clytumne*, des bœufs blancs ou des troupeaux de cavales demi-sauvages descendre seuls au bord du Tibre, et venir s'abreuver dans ses eaux. Vous vous croiriez transporté au temps des vieux Sabins, ou au siècle de l'arcadien Évandre, alors que le Tibre s'appelait encore *Albula*, et que le pieux Enée remonta ses ondes inconnues.

Je conviendrai, toutefois, que les sites de Naples sont peut-être plus éblouissants que ceux de Rome. Lorsque le soleil enflammé, ou que la lune large et rougie se lève au-dessus du Vésuve, comme un globe lancé par le volcan, la baie de Naples avec ses rivages bordés d'orangers, les montagnes de la Pouille, l'île de Caprée, la côte du Pausilippe, Baies, Misène, Cumes, l'Averne, les Champs-Élysées, et toute cette terre virgilienne, présentent un spectacle magique; mais il n'a pas, selon moi, le *grandiose* de la campagne romaine. Du moins est-il certain que l'on s'attache prodigieusement à ce sol fameux : il y a deux mille ans que Cicéron se croyait exilé sous le ciel de l'Asie, et qu'il écrivait à ses amis : « *C'est à Rome qu'il faut habiter, mon cher Rufus, c'est à cette lumière qu'il faut vivre.* » Cet attrait de la belle Ausonie est encore le même. On cite plusieurs exemples de voyageurs qui, venus à Rome dans le dessein d'y passer seulement quelques jours, y sont demeurés toute leur vie. Il fallut que le Poussin vînt mourir sur cette terre des beaux paysages; et au moment même où je vous écris, j'ai le bonheur d'y connaître M. d'Agincourt, qui y vit seul depuis

vingt-cinq ans, et qui fait espérer que la France aura aussi son *Winckelmann* (1).

. . . .

DES DÉFAUTS DU STYLE.

Après avoir cité les lettres précédentes, dans lesquelles le lecteur a dû reconnaître toutes les qualités qui constituent le mérite d'un style parfaitement approprié au genre, aux sentiments, et à toutes les convenances du sujet, nous allons présenter des lettres tirées de la correspondance de deux écrivains auxquels on reproche avec raison l'affectation et la recherche, à l'un, l'abus de l'esprit, à l'autre, le faste des grands mots. Il s'agit ici de Voiture et de Balzac, qui, nés dans le seizième siècle, ont fleuri dans la première moitié du dix-septième. Ces extraits ne seront pas sans utilité; car si, par la lecture des bons livres, on apprend comment il faut faire, celle des mauvais a cela de profitable, qu'elle nous enseigne comment il ne faut pas faire.

Nous commencerons par une lettre de Voiture au duc d'Enghien. Voici le jugement de Voltaire sur cette lettre, exaltée comme un chef-d'œuvre quand elle parut :

« La fameuse lettre de la Carpe au Brochet, qui lui fit » tant de réputation, n'est-elle pas une plaisanterie trop » poussée, trop longue, et en quelques endroits trop peu » naturelle? N'est-ce pas un mélange de finesse et de gros- » sièreté, de vrai et de faux? Fallait-il dire au grand Condé, » nommé le *brochet* dans une société de la cour, qu'à son » nom les baleines du nord suaient à grosses gouttes, et que » les gens de l'empereur pensaient le frire et le manger avec » un grain de sel?

» Est-ce un bon goût d'écrire tant de lettres seulement

(1) La fin de cette lettre termine ce recueil.

» pour montrer un peu de cet esprit qui consiste en jeux de » mots et en pointes? »

Le lecteur, nous n'en doutons pas, partagera avec nous l'opinion de Voltaire, malgré l'approbation que Boileau donne à cette débauche d'esprit : « N'est-ce pas en effet, dit-il, ce » qui a rendu si agréables certaines lettres de Voiture, comme » celle du Brochet et de la Carpe, dont l'invention est ab- » surde d'elle-même, mais dont il a caché les absurdités par » l'enjouement de sa narration, et par la manière plaisante » dont il dit toutes choses? »

Au duc d'Enghien, lorsqu'il fit passer le Rhin aux troupes françaises, en 1643. (1)

Hé, bonjour, mon compère le brochet, bonjour, mon compère le brochet. Je m'étais toujours bien douté que les eaux du Rhin ne vous arrêteraient pas; et connaissant votre force et combien vous aimez à nager en grande eau, j'avais bien cru que celles-là ne vous feraient point de peur, et que vous le passeriez aussi glorieusement que vous avez achevé tant d'autres aventures; je me réjouis pourtant de ce que cela s'est fait plus heureusement encore que nous ne l'avions espéré, et que, sans que vous ni les vôtres y aient perdu une seule écaille, le seul bruit de votre nom ait dissipé tout ce qui se devait opposer à vous. Quoique vous ayez été excellent, jusqu'ici, à toutes les sauces où l'on vous a mis, il faut avouer que la sauce d'Allemagne vous donne un grand goût, et que les lauriers qui y entrent vous relèvent merveilleusement. Les gens de l'Empereur qui vous pensaient frire à vous manger avec un grain de sel, en sont venus à bout, comme j'ai le dos; et il y a eu du plaisir de voir que ceux qui se vantaient

(1) Pour l'intelligence de cette lettre, il faut savoir que le duc d'Enghien jouait dans une société de dames au jeu des poissons, qu'il fut nommé *le brochet*, et que Voiture était aussi du jeu sous le nom de la *carpe*.

de défendre les bords du Rhin, ne sont pas à cette heure assurés de ceux du Danube. Tête d'un poisson! comme vous y allez : il n'y a point d'eau si trouble, si creuse, si rapide, où vous ne vous jetiez à corps perdu. En vérité, mon cher compère, vous faites bien mentir le proverbe qui dit : *jeune chair et vieux poisson;* car n'étant qu'un jeune brochet comme vous êtes, vous avez une fermeté que les plus vieux esturgeons n'ont pas, et vous avez achevé des choses qu'ils n'oseraient avoir commencées. Aussi vous ne sauriez vous imaginer jusqu'où s'étend votre réputation; il n'y a point d'étangs, de fontaines, de ruisseaux, de rivières ni de mers, où vos victoires ne soient célébrées, point d'eau dormante où l'on ne songe à vous, point d'eau bruyante où il ne soit bruit de vous : votre nom pénètre jusqu'au centre des mers et vole sur la surface des eaux; et l'Océan qui borne le monde ne borne pas votre gloire. L'autre jour que mon compère le turbot et mon compère le grenaut, avec quelques autres poissons d'eau douce, soupions ensemble chez mon compère l'éperlan, on nous présenta, au second, un vieux saumon qui avait fait deux fois le tour du monde, qui venait fraîchement des Indes-Occidentales, et avait été pris comme espion en France, en suivant un bateau de sel. Il nous dit qu'il n'y avait point d'abîmes si profonds sous les eaux où vous ne fussiez connu et redouté, et que les baleines de la mer Atlantique suaient à grosses gouttes et étaient tout en eau dès qu'elles vous entendaient seulement nommer. Il nous en eût dit davantage; mais il était au court-bouillon; cela était cause qu'il ne parlait qu'avec beaucoup de difficulté. Pareilles choses à peu près nous furent dites par une troupe de harengs frais qui venaient devers les parties de la Norwège. Ceux-là nous assurèrent que la mer de ces pays-là s'était glacée cette année deux mois plus tôt que de coutume, par la peur que l'on y avait eue, sur les nouvelles que quelques macreuses y avaient apportées, que vous dressiez vos pas vers le Nord;

ils nous dirent que les gros poissons, lesquels, comme vous savez, mangent les petits, avaient peur que vous fissiez d'eux comme ils font des autres : que la plupart d'entre eux s'étaient retirés jusque sous l'Ourse, jugeant que vous n'iriez pas là; que les forts et les faibles sont en alarme et en trouble, particulièrement certaines anguilles de mer qui crient déjà comme si vous les écorchiez, et font un bruit qui fait retentir tout le rivage. A dire le vrai, mon compère, vous êtes un terrible brochet, et n'en déplaise aux hippopotames, aux loups marins, ni aux dauphins même, les plus grands et les plus considérables hôtes de l'Océan ne sont que de pauvres cancres au prix de vous; et si vous continuez comme vous avez commencé, vous avalerez la mer et les poissons. Cependant, votre gloire se trouvant à un point qu'il est assuré qu'elle ne peut aller plus loin, ni plus haut, il est, ce me semble, bien à propos qu'après tant de fatigues vous veniez vous rafraîchir dans l'eau de la Seine, et vous récréer joyeusement avec beaucoup de jolies tanches, de belles perches, d'honnêtes truites, qui vous attendent ici avec impatience. Quelque grande pourtant que soit la passion qu'elles ont de vous voir, elle n'égale pas la mienne, ni le désir que j'ai de vous pouvoir témoigner combien je suis

Votre très-humble et très-obéissante servante et commère,

La Carpe.

Tout en blâmant la prétention de ce style, on ne peut nier sans injustice que Voiture n'ait rendu quelques services à la langue. Il en faut dire autant de Balzac, qui le premier parmi nous a tracé plusieurs pages fort belles et vraiment éloquentes. Mais malheureusement cet auteur écrit une lettre comme il ferait un discours; il y cherche avant tout le nombre et l'harmonie des phrases, revêtant le langage le plus bizarre des pensées quelquefois nobles et grandes.

Dans une description de sa retraite à la campagne, nous

trouvons un fatras d'expressions alambiquées et de pensées pompeusement vides :

« Il fit hier un de ces jours sans soleil, que vous dites qui » semblent à cette belle aveugle dont Philippe second était » amoureux. »

« Le printemps, qui commence les sièges et les autres » entreprises de la guerre, et qui, depuis douze ans, a été » moins attendu pour le changement des saisons que pour » celui des affaires, ne nous fait jamais rien voir de nouveau » que des violettes et des roses. »

« Le style du palais est une langue aussi inconnue que » celle de l'Amérique, ou de l'autre partie du monde qui » n'est pas encore découverte. Les choses qui nuisent à la » santé des hommes, ou qui offensent leurs yeux, en sont » généralement bannies; il ne s'y vit jamais de lézards, ni » de couleuvres, et, *de toutes les sortes de reptiles, nous ne* » *connaissons que les melons et les fraises.* »

Toutes les lettres de Balzac sont à peu près de ce goût; s'il veut marquer au duc d'Epernon combien il est heureux d'occuper une petite place dans son souvenir, il lui écrit :

Monseigneur,

La lettre que je viens de recevoir de votre part m'a appris que je suis plus heureux que je ne croyais, puisque j'ai l'honneur d'être quelquefois en votre mémoire. C'est un lieu qui est rempli de tant de grandes pensées, et que le bien général du monde occupe de telle façon, que je ne pouvais m'imaginer qu'il y eût place pour un homme de si peu d'importance que je suis. Mais je vois bien que, comme il n'y a jamais eu de trop grands ennemis pour votre courage, qu'aussi vous n'avez point de si petits serviteurs que vous ne jugiez dignes de votre soin. En cela, monseigneur, vous faites paraître que les choses basses changent leur nature en une plus noble, sitôt

qu'elles sont à vous, et que de tous les hommes, vous en avez vaincu une partie et gagné l'autre. Je crois véritablement que ce serait offenser Dieu, de ne vouloir pas se soumettre à une personne qui lui est si chère que vous êtes, et qu'il entend que cet esprit de commandement qu'il vous a donné soit maître de tous les autres. C'est pourquoi l'honneur qui vous appartient, étant le même que celui qu'on rend aux choses saintes, et, outre la Providence qui gouverne le monde, y en ayant une particulière dans le ciel, qui n'est destinée qu'à la conduite de votre vie, afin de la faire admirer de tous les siècles, il faut bien, tant pour cette commune considération, que pour d'autres qui seulement me regardent, que je sois, etc.

On peut se former une idée du genre de ces deux écrivains, en lisant les lettres adressées par Boileau à M. de Vivonne après son entrée à Messine, et dans lesquelles ce poète s'est amusé à imiter la manière de Voiture et de Balzac. Pour mieux faire ressortir les traits qu'il imitait, il les a peut-être exagérés; mais si Boileau a fait une caricature, du moins on est forcé de convenir que la ressemblance a été bien saisie et bien rendue.

Voici la lettre de Boileau :

MONSEIGNEUR,

Savez-vous bien qu'un des plus sûrs moyens pour empêcher un homme d'être plaisant, c'est de lui dire : Je veux que vous le soyez? Depuis que vous m'avez défendu le sérieux, je ne me suis jamais senti si grave, et je ne parle plus que par sentences. Et d'ailleurs, votre dernière action a quelque chose de si grand, qu'en vérité je ferais conscience de vous écrire autrement qu'en style héroïque. Cependant je ne saurais me résoudre à ne vous pas obéir en tout ce que vous m'ordonnez. Ainsi, dans l'humeur où je me trouve, je tremble également

de vous fatiguer par un sérieux fade, ou de vous ennuyer par une méchante plaisanterie. Enfin mon Apollon m'a secouru ce matin, et dans le temps que j'y pensais le moins, il m'a fait trouver sous mon chevet deux lettres qui, au défaut de la mienne, pourront peut-être vous amuser agréablement. Elles sont datées des Champs-Elisées; l'une est de Balzac, et l'autre de Voiture, qui tous deux, charmés du récit de votre dernier combat, vous écrivent de l'autre monde pour vous en féliciter.

Voici celle de Balzac. Vous la reconnaîtrez aisément *à son style, qui ne saurait dire simplement les choses, ni descendre de sa hauteur.*

MONSEIGNEUR,

Le bruit de vos actions ressuscite les morts. Il réveille des gens endormis depuis trente années et condamnés à un éternel sommeil. Il fait parler le silence même. La belle, l'éclatante, la glorieuse conquête que vous avez faite sur les ennemis de la France! Vous avez redonné le pain à une ville qui a accoutumé de le fournir à toutes les autres. Vous avez nourri la mère nourrice de l'Italie. Les tonnerres de cette flotte qui vous fermaient les avenues de son port n'ont fait que saluer votre entrée. Sa résistance ne vous a pas arrêté plus long-temps qu'une réception un peu trop civile. Bien loin d'empêcher la rapidité de votre course, elle n'a pas seulement interrompu l'ordre de votre marche. Vous avez contraint à sa vue le sud et le nord de vous obéir. Sans châtier la mer comme Xerxès, vous l'avez rendue disciplinable; vous avez plus fait encore, vous avez rendu l'Espagnol humble. Après cela, que ne peut-on point dire de vous! Non, la nature, je dis la nature encore jeune, et du temps qu'elle produisait les Alexandre et les César, n'a rien produit de si grand que sous le règne de Louis le quatorzième;

elle a donné aux Français sur son déclin, ce que Rome n'a pas obtenu d'elle dans sa plus grande maturité; elle a fait voir au monde, dans votre siècle, en corps et en âme, cette valeur parfaite dont on avait à peine entrevu l'idée dans les poèmes héroïques. N'en déplaise à un de nos poètes (1), il n'a pas raison d'écrire qu'au-delà du Cocyte le mérite n'est plus connu. Le vôtre, monseigneur, est vanté ici d'une commune voix des deux côtés du Styx. Il fait sans cesse ressouvenir de vous dans le séjour même de l'oubli. Il y trouve des partisans zélés dans le pays de l'indifférence. Il met l'Achéron dans les intérêts de la Seine. Disons plus, il n'y a point d'ombre parmi nous si prévenue des principes du Portique, si endurcie dans l'école de Zénon, si fortifiée contre la joie et contre la douleur, qui n'entende vos louanges avec plaisir, qui ne batte des mains, qui ne crie miracle au moment que l'on vous nomme, et qui ne soit prête à dire avec notre Malherbe :

A la fin, c'est trop de silence
En si beau sujet de parler.

Pour moi, Monseigneur, qui vous connais encore beaucoup mieux, je vous médite sans cesse de mon repos; je m'occupe tout entier de votre idée dans les longues heures de notre loisir; je crie continuellement : Le grand personnage! Et si je souhaite de revivre, c'est moins pour revoir la lumière que pour jouir de la souveraine félicité de vous entretenir et de vous dire de bouche avec combien de respect je suis de toute l'étendue de mon âme, Monseigneur, votre très-humble, etc.

Je ne sais, Monseigneur, si ces violentes exagérations vous plairont, et si vous ne trouverez point que le style de Balzac s'est un peu corrompu dans l'autre monde : quoi qu'il en soit, jamais, à mon avis, il n'a prodigué ses hyperboles plus

(1) Au-delà des bords du Cocyte,
Il n'est plus parlé de mérite. (Voiture.)

à propos. C'est à vous d'en juger; mais auparavant lisez, je vous prie, la lettre de Voiture.

Monseigneur,

Bien que nous autres morts ne prenions pas grand intérêt aux affaires des vivants et ne soyons pas trop portés à rire, je ne saurais pourtant m'empêcher de me réjouir des grandes choses que vous faites au-dessus de notre tête. Sérieusement, votre dernier combat fait un bruit de diable aux enfers; il s'est fait entendre dans un lieu où l'on n'entend pas Dieu tonner, et a fait connaître votre gloire dans un pays où l'on ne connaît point le soleil. Il est venu ici un bon nombre d'Espagnols qui y étaient et qui nous ont appris le détail. Je ne sais pas pourquoi on veut faire passer les gens de leur nation pour fanfarons; ce sont, je vous assure, de fort bonnes gens; et le roi, depuis quelque temps, nous les envoie ici fort humbles et fort honnêtes. Sans mentir, Monseigneur, vous avez bien fait des vôtres depuis peu. A voir de quel air vous courez la mer Méditerranée, il semble qu'elle vous appartienne tout entière. Il n'y a pas, à l'heure qu'il est, dans toute son étendue, un seul corsaire en sûreté; et pour peu que cela dure, je ne vois pas de quoi vous voulez que Tunis et Alger subsistent. Nous avons ici les César, les Pompée, les Alexandre; ils trouvent tous que vous avez assez attrapé leur air dans votre manière de combattre. Surtout César vous trouve très César. Il n'y a pas jusqu'aux Alaric, aux Genseric, aux Théodoric, et à tous ces autres conquérants en *ic*, qui ne parlent fort bien de votre action; et dans le Tartare même, je ne sais si ce lieu vous est connu, il n'y a point de diable, Monseigneur, qui ne confesse ingénument qu'à la tête d'une armée vous êtes beaucoup plus diable que lui. C'est une vérité dont vos ennemis tombent d'accord. Néanmoins, à voir le bien que vous avez fait à Messine, j'estime, pour moi, que

vous tenez plus de l'ange que du diable, hors que les anges ont la taille un peu plus légère que vous, et n'ont point le bras en écharpe. Raillerie à part, l'enfer est extrêmement déchaîné en votre faveur. On ne trouve qu'une chose à redire à votre conduite, c'est le peu de soin que vous prenez quelquefois de votre vie. On vous aime assez dans ce pays-ci pour souhaiter de ne vous y point voir. Croyez-moi, Monseigneur, je l'ai déjà dit en l'autre monde, c'est fort peu de chose qu'un demi-dieu quand il est mort. Il n'est rien tel que d'être vivant; et pour moi, qui sais maintenant par expérience ce que c'est que de ne plus être, je fais ici la meilleure contenance que je puis; mais à ne vous rien céler, je meurs d'ennui de retourner au monde, ne fût-ce que pour avoir le plaisir de vous y voir. Dans le dessein même que j'ai de faire ce voyage, j'ai déjà envoyé plusieurs fois chercher les parties de mon corps pour les rassembler, mais je n'ai jamais pu ravoir mon cœur, que j'avais laissé en partant à ces sept maîtresses que je servais, comme vous savez, si fidèlement toutes sept à la fois. Pour mon esprit, à moins que vous ne l'ayez, on m'a assuré qu'il n'était plus dans le monde. A vous dire le vrai, je vous soupçonne un peu d'en avoir au moins l'enjouement, car on m'a rapporté ici quatre ou cinq mots de votre façon que je voudrais de tout mon cœur avoir dits, et pour lesquels je donnerais volontiers le panégyrique de Pline et deux de mes meilleures lettres. Supposé donc que vous l'ayez, je vous prie de me le renvoyer au plus tôt; car, en vérité, vous ne sauriez croire quelle incommodité c'est de n'avoir pas tout son esprit, et surtout lorsqu'on écrit à un homme comme vous. C'est ce qui fait que mon style aujourd'hui est tout changé. Sans cela, vous me verriez encore rire comme autre fois avec mon compère le Brochet, et je ne serais pas réduit à finir ma lettre trivialement, comme je fais en vous disant que je suis, Monseigneur, votre, etc.

Voilà les deux lettres telles que je les ai reçues. Je vous

les envoie écrites de ma main, parce que vous auriez eu trop de peine à lire les caractères de l'autre monde, si je vous les avais envoyées en original. N'allez donc pas vous figurer, Monseigneur, que ce soit ici un pur jeu d'esprit et une imitation du style de ces deux écrivains : vous savez bien que Balzac et Voiture sont deux hommes inimitables. Quand il serait vrai pourtant que j'aurais eu recours à cette invention pour vous divertir, aurais-je eu grand tort? Et ne devrait-on pas, au contraire, m'estimer d'avoir trouvé cette adresse pour vous faire lire des louanges que vous n'auriez jamais souffertes autrement? Un un mot, pouvais-je mieux faire voir avec quelle sincérité et quel respect je suis, Monseigneur, etc.

DES FIGURES.

« Il n'y a que les sots et les géomètres qui parlent sans » figures », a dit un écrivain célèbre (1). Mais ce mot spirituel n'est pas rigoureusement vrai, car les figures étant inhérentes à l'essence et aux formes mêmes du langage, il est impossible à l'esprit le plus passif, aussi bien qu'à l'intelligence la plus bornée, de ne pas y recourir involontairement. Il est même digne de remarque que les peuples nouveaux, plus près que nous de la nature, font l'usage le plus fréquent des images et des signes parlants, sans doute pour rendre leurs idées en quelque sorte sensibles. Parmi nous, la même disposition se remarque chez les hommes d'un esprit peu cultivé, mais d'une imagination vive ; les discours sont des tableaux vivants de leurs pensées ; ils prêtent à tout une âme, une figure, un corps. Leurs comparaisons sont toujours frappantes de justesse, et même triviales à force d'être vraies; rien de plus pittoresque que leurs métaphores. C'est que le

(1) J.-J. Rousseau.

peuple ne parle point par convenances, mais avec passion ; c'est qu'il ne dit point ce qu'on lui a appris, mais ce qu'il sent ; et voilà pourquoi les hommes naïfs des sociétés naissantes, comme les hommes incultes des sociétés vieillies, sont plus poètes que les gens de bonne compagnie. Les uns doivent à la nature, qui n'a pu les égarer, un sens droit ; les autres n'ont retiré du commerce du monde que l'esprit de moquerie et le persifflage.

C'est donc à tort, selon nous, qu'on attribue l'emploi des mots dans un sens figuré à la pauvreté du langage. Ce n'est point à cause de l'insuffisance et du manque des termes, que les peuples primitifs et les hommes sans éducation parlent par images, mais par la force même des choses qui veut impérieusement que le discours soit la peinture et non la traduction affaiblie de la pensée.

Les figures sont la langue des passions ; elles sont l'ouvrage de la nature et non de l'invention des écrivains et des rhéteurs. Ceux-ci ne les ont désignées par des noms et classées avec ordre qu'après avoir observé et reconnu les formes de style à l'aide desquels ceux-là étaient parvenus à émouvoir, à persuader et à plaire ; mais les premiers écrivains ont été de grands peintres et des poètes sublimes à leur insu, et l'on peut dire que, sous ce rapport, ils ont été peuple.

Un auteur du dernier siècle, Marmontel, voulant prouver que le langage figuré est naturel aux hommes des conditions les plus basses, s'est amusé à rassembler presque toutes les figures de rhétorique dans le langage familier d'un homme du peuple en colère contre sa femme.

« Si je dis oui, elle dit non ; soir et matin, nuit et jour elle » gronde (*antithèse*). Jamais, jamais de repos avec elle » (*répétition*). C'est une furie, un démon (*hyberbole*). Mais, » malheureuse, dis-moi donc, que t'ai-je fait (*interrogation*)? » O ciel ! quelle fut ma folie en t'épousant (*exclamation*) ! » que ne me suis-je plutôt noyé (*optation*) ! Je ne te repro-

» cherai ni ce que tu me coûtes, ni les peines que je me
» donne pour y suffire (*prétérition*); mais, je t'en prie, je
» t'en conjure, laisse-moi travailler en paix (*obsécration*),
» ou que je meurs si.... Tremble de me pousser à bout (*im-*
» *précation et réticence*). Elle pleure! ah! la bonne âme!
» vous allez voir que c'est moi qui ai tort (*ironie*). Eh
» bien! je suppose que cela soit : oui, je suis trop vif, trop
» sensible (*concession*). J'ai souhaité cent fois que tu fusses
» laide : j'ai maudit, détesté ces yeux perfides qui m'avaient
» affolé (*astéisme*) (1). Mais dis-moi, si par la douceur il ne
» vaudrait pas mieux me ramener (*communication*). Nos
» enfants, nos amis, nos voisins, tout le monde nous voit
» faire mauvais ménage; ils entendent tes cris, tes plaintes,
» les injures dont tu m'accables; ils t'ont vue les yeux éga-
» rés, le visage en feu, la tête échevelée, me poursuivre, me
» menacer; ils en parlent avec frayeur : la voisine arrive, on
» le lui raconte; le passant écoute et va le répéter (*hypo-*
» *typose*). Ils croiront que je suis un méchant, un brutal,
» que je te laisse manquer de tout; que je te bats, que je
» t'assomme (*gradation*). Mais non : ils savent bien que je
» t'aime, que j'ai bon cœur, que je désire te voir tranquille
» et contente (*correction*). Va, le monde n'est pas injuste,
» le tort reste à celui qui l'a (*sentence*). Hélas! ta pauvre
» mère m'avait tant promis que tu lui ressemblerais. Que
» dirait-elle? que dit-elle? car elle voit ce qui se passe. Oui,
» j'espère qu'elle m'écoute, et je l'entends qui te reproche
» de me rendre malheureux. Ah! mon pauvre gendre! dit-
» elle, tu méritais un meilleur sort (*prosopopée*). »

La métaphore est une comparaison abrégée : l'esprit frappé de l'analogie qui se trouve entre deux objets, substitue le nom de l'un à celui de l'autre, et passant soit du propre au figuré, soit de l'abstrait au réel, transporte un moi hors de son acception naturelle.

(1) Sorte d'*ironie* qui cache un éloge sous l'apparence d'un reproche.

I.

Quand madame de Sévigné, agitée d'inquiétude sur le sort de son fils, dit : « la vie est cruellement mêlée *d'absinthe,* » elle fait une métaphore. Elle en emploie encore une, et fort plaisante, pour peindre le babil d'une grande dame : « Madame de Buri, dit-elle, fait fort joliment tourner » son *moulin à paroles. Ce grand fleuve nous entraîne* » *tous,* » écrit-elle à sa fille : voilà une belle métaphore.

« Je vous crois à Lambesc, mais je ne vous vois pas bien » d'ici, il y a des ombres dans mon imagination, qui vous » couvrent à ma vue. » (Madame de Sévigné.)

« Je jetterai le temps à pleines mains comme autrefois. (La même.)

« Ne vous souvient-il point de ce que nous disions du » plaisir que l'on prenait à étaler sa marchandise avec les » nouvelles connaissances ? » (La même.)

« Montgobert m'écrit des merveilles de son raccommodement; il me paraît que désormais rien n'est capable de » le séparer de vous : il me semblait que je voyais ce fonds, » et que c'était dommage qu'il fût couvert d'épines et de » brouillards. » (La même.)

« Il faut donc absolument des souverains qui aiment les » arts, qui s'y connaissent, et qui les encouragent. Ils changent de climats; ils font naître les roses au milieu des » neiges. » (Voltaire.)

« Je sais que partout la jalousie poursuit les arts; je connais cette rouille attachée à nos métaux. Le poison de » Rousseau m'a été lancé jusqu'ici. » (Le même.)

« Il y a eu beaucoup plus d'officiers français tués que » d'autrichiens, par la raison qu'il y a toujours plus d'offi-

» ciers dans nos troupes que chez les étrangers, et qu'ainsi
» nous jouons des pistoles contre de la monnaie. »

(VOLTAIRE.)

« Vos vers sont charmants; c'est à eux et non aux miens
» que je devrai cette belle fumée après laquelle on court. »

(LE MÊME.)

« Pourquoi tous les êtres pensants, les gens de goût, les
» bons cœurs ne font-ils pas un petit peloton dans quelque
» coin du monde. » (LE MÊME.)

« Oserais-je vous prier, monsieur, de m'honorer de vos
» remarques sur ce second volume? Ce serait un nouveau
» bienfait. Vous qui avez bâti un si beau palais, mettez
» quelques pierres à ma maisonnette. » (LE MÊME.)

« Venez, mon cher et ancien ami; il est bon de se retrou-
» ver le soir, après avoir couru dans cette journée de la vie. »

(LE MÊME.)

« La vie est courte, c'est bientôt fait; le fleuve qui nous
» entraîne est si rapide, qu'à peine pouvons-nous y paraître.
» Voilà des moralités de la semaine sainte. »

(Madamé DE SÉVIGNÉ.)

« Enfin, après deux heures de conversation très-agréa-
» ble, quoique très-sérieuse, je le quittai et vins ici où je
» trouvai tout le triomphe du mois de mai. Le rossignol,
» le coucou, la fauvette ont ouvert le printemps dans nos
» forêts: je m'y suis promenée tout le soir, toute seule; j'y
» ai retrouvé toutes mes tristes pensées. » (LA MÊME.)

« Je me souviens que mes rivaux et moi, quand j'étais à
» Paris, nous étions tous fort peu de chose, grands compo-
» siteurs de riens; pesant gravement des œufs de mouche
» dans des balances de toiles d'araignée. » (VOLTAIRE.)

« J'en étais un peu dégoûté, de la gloire, par de certaines
» gens que j'en vois couverts de la tête aux pieds et qui n'en
» ont pas meilleur air. » (P.-L. COURIER.)

II.

Lorsque la métaphore se prolonge, que les images se succèdent et s'enchaînent, la figure prend le nom d'*allégorie*. La métaphore ne représente qu'une image, l'*allégorie* offre un tableau complet.

Voltaire, après avoir donné à Helvétius des conseils pleins de sens, fait passer ce que sa critique pourrait avoir de trop dur sous le voile ingénieux dont il la couvre :

« Votre danse haute ne doit pas se permettre un faux pas ;
» il (Boileau) n'en fait point dans ses petits menuets. Vous
» êtes brillant de pierreries ; son habit est simple, mais bien
» fait. Il faut que vos diamants soient bien mis en ordre,
» sans quoi vous auriez un air gêné avec le diadème en tête.
» Envoyez-moi donc, mon cher ami, quelque chose d'aussi
» bien travaillé que vous imaginez noblement ; ne dédai-
» gnez point tout à la fois d'être possesseur de la mine et
» ouvrier de l'or qu'elle produit. »

« Nous sommes des ballons que la main du sort pousse
» aveuglément et d'une manière irrésistible. Nous faisons
» deux ou trois bonds, les uns sur du marbre, les autres
» sur du fumier, et nous sommes anéantis pour jamais. »

(Voltaire.)

« Portez aux femmes le mérite de votre sexe, vous en
» rapporterez la douceur, les agréments et les grâces du
» leur, et les hommes qui vous estimaient seulement aupa-
» ravant, vous aimeront après ; les femmes sont les vérita-
» bles raffineuses de l'or masculin ; elles n'y ajoutent pas de
» poids, il est vrai, mais elles lui donnent de l'éclat et du
» brillant. » (Chesterfield.)

La lettre suivante est une fiction ingénieuse ; c'est une allégorie charmante :

« Expliquez-moi comment vous êtes parvenu à être poète,

» philosophe, orateur, historien et musicien. On dit qu'il y » a dans votre pays un génie qui apparait les jeudis à Ber- » lin, et que dès qu'il est entré dans une certaine salle, on » entend une symphonie excellente, dont il a composé les » plus beaux airs. Le reste de la semaine il se retire dans » un château bâti par un Nécromant, de là il envoie des in- » fluences sur la terre. Je crois l'avoir aperçu il y a vingt ans; » il me semble qu'il avait des ailes, car il passait en un clin » d'œil d'un empire à un autre. Je crois même qu'il me fit » tomber par terre d'un coup d'aile.

» Si vous le voyez ou sur un laurier ou sur des roses, car » c'est là qu'il habite, mettez-moi à ses pieds, supposé qu'il » en ait, car il ne doit pas être fait comme les hommes. » Dites-lui que je ne suis pas rancunier avec les génies. As- » surez-le que mon plus grand regret à ma mort sera de » n'avoir pas vécu à l'ombre de ses ailes, et que j'ose chérir » son universalité avec l'admiration la plus respectueuse. »

(Voltaire, *à Frédéric*)

Voltaire écrit au roi de Prusse la lettre suivante, qui est encore tout allégorique :

« Il y avait autrefois vers le cinquante-troisième degré de » latitude un bel aigle, dont le vol était admiré dans toutes » les latitudes du monde. Un petit rat était sorti de sa sou- » ricière pour aller contempler l'aigle, et il fut épris d'une » violente passion pour ce roi des oiseaux; le rat vieillit depuis » dans sa retraite, et fut réduit à ronger des livres; encore » les rongeait-il fort mal, parce qu'il n'avait plus de dents. » L'aigle conserva toujours son beau bec, mais il eut mal à » ses royales pattes.

» Ce qu'on ne croira jamais, c'est que cet aigle pendant » sa maladie, s'amusait quelquefois à faire de fort jolis vers, » qu'il daignait envoyer au rat. Puisque les chênes de Dodone » parlaient, pourquoi un aigle ne ferait-il pas des vers? Le » rat devenu décrépit, ne pouvait plus faire que de la prose;

» il prit la liberté d'envoyer à son ancien patron l'aigle quel-
» ques feuilles d'un ancien livre qu'il avait trouvé dans sa
» bibliothèque...

» *P. S.* Si par hasard sa majesté l'aigle pouvait s'amuser
» de ces chiffons, son vieux vassal le rat lui enverrait tout
» l'ouvrage par les charriots de poste, dès qu'il sera im-
» primé. »

III.

L'esprit est naturellement disposé à recevoir les contraires, à rapprocher deux pensées opposées pour les faire ressortir : c'est ce qu'on nomme l'*antithèse*.

L'*antithèse* n'est qu'un abus de l'esprit lorsqu'elle n'offre que des contrastes de mots ou de détails péniblement cherchés, c'est une subtilité fatigante; mais lorsqu'elle trouve dans le fond même des pensées et dans les masses, les couleurs qui constituent l'opposition, cette figure est d'un effet infaillible.

« Sévigné n'est point fou par la tête, c'est par le cœur : ses
» sentiments sont tout vrais, sont tout faux, sont tout froids,
» sont tout brûlants, sont tout fripons, sont tout sincères;
» enfin son cœur est fou. » (Madame de Sévigné.)

« Je vis Madame la Dauphine, dont la laideur n'est point
» du tout choquante, ni désagréable; son visage lui sied mal,
» mais son esprit lui sied parfaitement; elle ne fait et ne
» dit rien, qu'on ne voit qu'elle en a beaucoup. »

(La même.)

» Il (son fils) trouve l'invention de dépenser sans paraître,
» de perdre sans jouer, et de payer sans s'acquitter; toujours
» une soif et un besoin d'argent, en paix comme en guerre;
» c'est un abîme de je ne sais pas quoi, car il n'a aucune fan-
» taisie, mais sa main est un creuset où l'argent se fond. »

(Madame de Sévigné.)

Voltaire a fait de cette figure un fréquent usage, et l'a porté même jusqu'à l'abus.

« Mon héros (le duc de Richelieu) dit qu'il n'a eu qu'une » fois tort avec moi, et que j'ai toujours tort avec lui; je pense » qu'en cela même mon héros a grand tort. »

« Il se porte bien, et je vis dans les souffrances et dans la » langueur. Il est par conséquent encore jeune, et je suis » réellement très-vieux; il est entouré de plaisirs, et je suis » au pied des Alpes. » « Mon héros, en me caressant d'une » main, m'égratigne un peu de l'autre, selon sa louable » coutume. »

« Si la reine de Hongrie et le roi mon seigneur et maître » voyaient la lettre de votre majesté, ils ne pourraient s'em- » pêcher de rire, malgré le mal que vous avez fait à l'une, et » le bien que vous n'avez pas fait à l'autre. »

(Voltaire, *au roi de Prusse.*)

« Je suis comme l'*Arétin* en commerce avec toutes les têtes » couronnées; mais il s'en faisait payer pour les mordre, et » je ne leur demande rien pour les amadouer. »

(Le même, *à M. d'Argenson.*)

« Vous voyez donc souvent M. l'Abbé de *Chauvelin;* il me » rend jaloux de mes ouvrages; il les aime et il ne m'aime » point. Vous daignez m'écrire, et il me laisse là; il s'ima- » gine qu'il faut rompre avec les gens, parce qu'ils sont à » Postdam : il met sa vertu à cela. (Le même.)

» Je pars, mes adorables anges; car quoique je déteste » Paris, je vous aime beaucoup plus que je ne hais cette » grande, vilaine, turbulente, frivole et injuste ville. »

(Le même.)

La lettre suivante de Voltaire au pape Benoît XIV, en lui envoyant la tragédie de *Mahomet,* quoique respectueuse et noble, est tout entière du style antithétique :

TRÈS-SAINT-PÈRE,

Votre sainteté voudra bien me pardonner la liberté que prend un des derniers fidèles, mais un des plus grands admirateurs de la vertu, de consacrer au chef de la véritable religion un écrit contre le fondateur d'une religion fausse et barbare.

A qui pouvais-je plus convenablement adresser la satire de la cruauté et des erreurs d'un faux prophète qu'au vicaire et à l'imitateur du Dieu de la vérité et de la douceur?

Que votre sainteté daigne permettre que je mette à ses pieds et le livre et l'auteur; j'ose lui demander sa protection pour l'un, et sa bénédiction pour l'autre. C'est dans ses sentiments de vénération que je me prosterne pour baiser ses pieds sacrés.

Les lettres du même auteur au roi de Prusse nous offrent beaucoup d'exemples de la même figure :

« Vous avez arraché les épines, il ne vous coûtera guère » de cueillir les roses; et votre puissant génie triomphe des » petits détails comme des grandes choses. Mais j'ai bien » peur que vous n'alliez cueillir des lauriers aux dépens des » Russes, au lieu de cultiver en paix ceux du Parnasse.

» Les libelles contre les grands sont des grains de sable qui » ne peuvent aller jusqu'à eux; mais les libelles contre de » simples citoyens sont des cailloux qui leur cassent quelque- » fois la tête. » (VOLTAIRE.)

« Nous autres conquérants emportés par la victoire, nous » ne savons guère aujourd'hui où nous serons, ni si nous se- » rons demain. En cherchant la gloire nous trouvons la » mort. » (P.-L. COURIER.)

« Quand on porte des ordres de Reynier au susdit, il faut » d'abord entendre Reynier, puis se faire entendre à l'au-

» tre, être interprète entre deux hommes dont l'un s'ex-
» plique peu, l'autre ne conçoit guère. »

(Le même.)

IV.

La *comparaison* consiste à rapprocher deux idées qui se ressemblent; cette figure, contraire à la précédente, marque les points de ressemblance qui se trouvent entre deux objets : la justesse et l'unité des rapports entre les deux termes de la *comparaison* en font le mérite.

Quand on indique vaguement le rapport qui existe entre un fait exprimé et un autre qu'on ne cite pas explicitement, la figure prend le nom d'*allusion;* c'est une sorte de *comparaison,* mais qui n'est pas expressément énoncée.

« En vérité, j'ai eu bien de la peine. Je suis justement
» comme le médecin de Molière, qui s'essuyait le front pour
» avoir rendu la parole à une fille qui n'était pas muette. »

(Madame de Sévigné.)

« M. le premier président avait choisi ce docteur comme
» une merveille; c'était celui qu'on voulait qu'il prît. N'a-
» vez-vous point vu ces gens qui font des tours de cartes?
» ils les mêlent fort longtemps, et vous disent d'en prendre
» une, telle qu'il vous plaira, et qu'ils ne s'en soucient pas;
» vous la prenez, vous croyez l'avoir prise, et c'est juste-
» ment celles qu'ils veulent. » (La même.)

« L'éloignement, joint à tout ce qui accompagne le nôtre,
» est une chose affreuse. Je vous épargne souvent de lire
» mes peines sur votre sujet; mais il est quelquefois impos-
» sible de vous les dissimuler; il faut que je les bourdonne
» comme la mouche. » (Madame de Sévigné.)

« J'admire comme on peut tourner uniquement sur une
» pensée, et comme tout le reste me paraît loin : c'est bien

» précisément cette lunette qui approche et qui recule les » objets. » (La même.)

« Je laisse ici cette lettre qui partira ce soir, afin qu'au-» tant que je le puis, il n'y ait rien de déréglé dans notre » commerce. J'écris aujourd'hui comme Arlequin, qui ré-» pond avant que d'avoir reçu la lettre. »

(La même.)

« J'ai beau frapper du pied, rien ne sort, qu'une vie triste » et uniforme. » (La même)

Allusion au mot de Pompée, qui se vantait de faire soudre des légions en frappant du pied la terre.

« Vous avez bien de la bonté, madame, de m'apprendre » que j'ai écrit une pièce d'éloquence à madame de la Sa-» blière; je n'en savais rien. Voici justement la fable du » lièvre qui fit peur aux grenouilles. » (Chaulieu.)

« Il me semble que vous avez bien des commerces, quoi » que vous en disiez; pour moi, je ne fais que répondre, je » n'attaque point; mais cela fait quelquefois tant de lettres, » que les jours du courrier, quand je trouve le soir mon » écritoire, j'ai envie de me cacher sous le lit, comme cette » chienne de feu Madame, quand elle voyait les livres. »

(Madame de Sévigné.)

« Vous m'écrivez de votre lit, où vous voyez dix lieues de » lac; et moi, je vous réponds de mon trou, où je vois le » ciel long de trois autres. »

(D'Alembert, *Voltaire*.)

Allusion à une énigme que se proposent les bergers de Virgile.

La *comparaison* est quelquefois un parallèle, comme dans l'exemple suivant :

« J'ai d'abord craint qu'on ne trouvât de la vanité dans la » liberté que j'ai prise de vous faire part de mon ouvrage ;

» mais à qui présenter les Romains, qu'à celui qui les fait » revivre? »

(Montesquieu, *au prince Charles-Édouard.*)

« Nous sommes occupés, madame Denis et moi, à faire » bâtir des loges pour nos amis et pour nos poules. Nous » faisons faire des carrosses et des brouettes; nous plantons » des orangers et des oignons, des tulipes et des carottes; » nous manquons de tout : *il faut fonder Carthage.* »

(Voltaire.)

Allusion aux travaux exécutés à Carthage par l'ordre de Didon, et si admirablement décrits par Virgile.

« Vous voyez que je suis bon français; je combats les An- » glais à ma façon. Je suis comme Diogène qui remuait son » tonneau pendant que tout le monde se préparait à la guerre » dans Athènes. » (Le même.)

« Vous me paraissez avoir beaucoup de mérite, attendu » que vous avez beaucoup d'ennemis. Il y a eu, de tout » temps des frêlons dans la littérature, mais on dit qu'il » faut qu'il y ait des chenilles, pour que les rossignols les » mangent, afin de mieux chanter. » (Voltaire.)

« Presque toutes les brochures de nos jours ressemblent » à cette foule innombrable de moucherons qui meurent » après avoir bourdonné un jour ou deux, pour faire place » à d'autres qui ont la même destinée. » (Le même.)

« Ne vous vient-il pas aussi quelquefois cent idées sur » l'éternité du monde, sur la matière, sur la pensée, sur » l'espace, sur l'infini? Je suis tenté de croire qu'on pense à » tout cela quand on n'a plus de passions, et que tout le » monde est comme *Mathieu Garo,* qui recherche pourquoi » les citrouilles ne viennent pas au haut des chênes. »

(Voltaire.)

Dans sa lettre à M. de Belloi, Voltaire en félicitant cet auteur, lui dit avec sa grâce ordinaire :

« Vous voyez que vos beaux fruits de Babylone croissent » entre nos montagnes de Scythie; mais ce sont des ananas » cultivés à l'ombre dans une serre; loin de votre brillant » soleil.

» Ces pièces bâtardes, dit-il en parlant des drames, ne » sont ni tragédies ni comédies. Quand on n'a point de che- » vaux, on est trop heureux de se faire traîner par des mu- » lets. »

Les comparaisons de Voltaire offrent des rapprochements qui frappent d'autant plus qu'ils sont moins prévus.

« Je souhaite, dit-il, que Newton ait raison, quand il soup- » çonne qu'il y a des comètes qui tombent dans le soleil » pour le nourrir, comme on jette des bûches dans un feu » qui pourrait s'éteindre. »

Faisant allusion à l'amitié que lui témoigne le roi de Prusse, il dit à madame Denis :

« On m'a cédé, ma chère enfant, en bonne forme, au roi » de Prusse. Mon mariage est donc fait; sera-t-il heureux? » je n'en sais rien. Je n'ai pas pu m'empêcher de dire *oui.* » Il fallait bien finir par ce mariage, après des coquetteries de tant d'années. Le cœur m'a palpité à l'autel. »

De nos jours, une femme qui acquit une triste célébrité, écrivait à une de ses amies : « Si j'écris comme un chat, je vous aime comme un chien. »

V.

Il arrive souvent, qu'en exprimant une pensée, on veut en faire entendre une toute opposée; ainsi l'amertume d'un reproche se présentera sous l'apparence trompeuse d'un éloge, ou bien un compliment flatteur se cachera sous l'expression simulée du blâme : cette figure, qui consiste à employer des termes tels qu'ils énoncent précisément le contraire de ce qu'ils semblent dire, est l'*ironie*.

« Je reviendrai pour vous recevoir. Le petit Coulanges est
» ravi de votre réponse; et comme il n'a point d'aversion
» naturelle pour vous, comme j'en ai, il sera assez heureux
» pour passer l'été avec vous. »

(Madame DE SÉVIGNÉ.)

« Un juge à qui mon fils disait l'autre jour que c'était une
» étrange chose que de la (madame Voisin) faire brûler à
» petit feu, lui dit : « Ah! monsieur, il y a certains petits
» adoucissements à cause de la faiblesse du sexe. *Eh, quoi*
» *monsieur, on les étrangle?* Non, mais on leur jette des
» bûches sur la tête ; les garçons du bourreau leur arrachent
» la tête avec des crocs de fer. Vous voyez bien, ma fille,
» que ce n'est pas si terrible que l'on pense : comment vous
» portez-vous de ce petit conte? il m'a fait grincer les
» dents..... Cette Voisin ne nous a rien produit de nou-
» veau : elle a donné gentiment son âme au diable tout au
» milieu du feu; elle n'a fait que passer de l'un à l'autre. »

(Madame DE SÉVIGNÉ.)

Voltaire, naturellement caustique et railleur, maniait l'ironie avec facilité, c'était son arme favorite.

« Mon cher enfant en Apollon, vous vous avisez donc enfin
» d'écrire d'une écriture lisible, sur du papier honnête, de
» cacheter avec de la cire, et même d'entrer dans quelques
» détails en écrivant. Il faut qu'il se soit fait en vous une
» bien belle métamorphose; mais apparemment votre con-
» version ne durera pas, etc. »

(*Lettre à M. d'Arnaud.*)

Voltaire fait parler ainsi un des détracteurs de son poème de la bataille de Fontenoi :

« Je ne sais pas, monsieur, pourquoi j'ai pu lire jusqu'au
» bout de ce poème de la bataille de Fontenoi; c'est un ou-
» vrage qui roule tout entier sur des faits vrais et récents.
» Y a-t-il rien de plus insipide pour des esprits comme les

» nôtres, si solidement nourris de la lecture du prince *Titi*
» et de *Zerbinette*. »

« *Maupertuis* ayant parcouru et mal lu le journal de Leipsick, et ces fragments de *Leibnitz*, alla se mettre dans la
» tête que Leibnitz était de son opinion, et que Koënig avait
» forgé ces lettres pour lui ravir, à lui *Maupertuis*, la gloire
» d'avoir inventé une bévue. »

Voltaire ajoute :

« *Maupertuis* fit encore mieux. Il ne se trouva pas au jugement de *Koënig*, mais il écrivit une lettre à l'Académie
» pour demander la grâce du coupable, qui était à La Haye,
» et qui, ne pouvant être pendu à Berlin, fut seulement déclaré faussaire et fripon géomètre avec toute la modération
» imaginable. »

« *Maupertuis* vient d'imprimer un livre où il prétend qu'on
» ne peut prouver l'existence de Dieu que par une formule
» d'algèbre ; que chacun peut prédire l'avenir en exaltant
» son âme ; qu'il faut aller aux terres australes pour y disséquer des géants hauts de dix pieds, si on veut connaître la
» nature et l'entendement humain. Tout le livre est dans ce
» goût. Il l'a lu à des Berlinoises qui le trouvent admirable. »

Voltaire, avec son enjouement ironique, raconte l'histoire d'un arrière petit-fils de Corneille, qui est venu le voir à Ferney.

« En passant par Grenoble, il a représenté son nom et ses
» besoins à M. de M*** que vous connaissez. Ce président,
» qui est le plus généreux de tous les hommes, ne lui a pas
» donné un sou, mais il lui a conseillé de poursuivre son
» voyage à pied, et de venir chez moi, l'assurant que ce conseil valait beaucoup mieux que de l'argent, et que sa fortune était faite. »

Le passage suivant est extrait d'une lettre à son médecin, M. Bagieux ; *Voltaire* parle de *Codenius*, médecin du roi de Prusse :

« Il me donne quelquefois de longues ordonnances en al-
» lemand, je les jette au feu, et je n'en suis pas plus mal.
» C'est un fort bon homme, il en sait autant que les autres;
» et quand il voit que mes dents tombent, et que je suis
» attaqué du scorbut, il dit que j'ai une affection scorbuti-
» que. Il y a ici de grands philosophes qui prétendent qu'on
» peut vivre aussi long-temps que *Mathusalem*, en se bou-
» chant tous les pores, et en vivant comme un ver à soie
» dans sa coque ; car nous avons à Berlin des vers à soie et
» des beaux esprits transplantés. Je ne sais pas si ces manu-
» factures-là réussiront; tout ce que je sais, c'est que je ne
» suis point du tout en état de voyager cet hiver. Je me suis
» fait un printemps avec des poëles ; et quand le vrai prin-
» temps sera revenu, je compte bien, si je suis en vie, vous
» apporter mon squelette. Vous le disséquerez si vous voulez.
» Vous y trouverez un cœur qui palpitera encore des senti-
» ments de reconnaissance et d'attachement que vous lui
» inspirez, etc. »

Racine adresse une allusion ironique à son fils qui, dans une de ses lettres où il parlait de Cicéron, lui avait donné *ce vilain nom de poltron :*

« Vous auriez mieux fait de me dire simplement qu'il n'é-
» tait pas aussi brave et aussi intrépide que Caton. Je vous
» dirai même que, si vous aviez bien lu la vie de Cicéron
» dans Plutarque, vous auriez vu qu'il mourut en fort brave
» homme, et qu'apparemment il n'aurait pas fait tant de la-
» mentations que vous, si M. Carmeline lui eût nettoyé les
» dents. »

« Je suis enchanté de votre Alsace. On y est pauvre à la
» vérité, mais l'evêque de Porentruy a deux cent mille écus
» de rentes, et cela est bien juste. Les jésuites allemands
» gouvernent son diocèse avec toute l'humilité dont ils sont
» capables. Ce sont des gens de beaucoup d'esprit; j'ai ap-
» pris qu'ils firent brûler Bayle dans Colmar, il y a quatre
» ans. » (VOLTAIRE.)

« Sotte chose en effet pour un homme qui commande, » d'avoir un aide-de-camp de l'empereur, un monsieur de » la cour, qui vous arrive en poste, habillé par Walter, et » portant dans sa poche le génie de S. M.

(P.-L. Courier.)

« Ton patron nous écrit : J'ai reçu une lettre du général, » comme vous, pas trop honnête ; il veut dire, comme celle » que vous avez reçue. Tout le reste est de ce style : ce gar- » çon-là ira loin. (Le même.)

VI.

Lorsque n'achevant pas sa pensée tout entière, on s'interrompt tout-à-coup comme si les termes manquaient aux idées, cet artifice de style s'appelle *réticence*. Cette figure laisse à l'imagination du lecteur le soin de compléter le sens suspendu à dessein : cette interprétation va toujours nécessairement au-delà de la réalité.

« Il me parait diabolique d'avoir fait arquebuser loyale- » ment l'amiral *Bing* pour n'avoir pas fait tuer assez de » Français. La mort de la maréchale *d'Ancre*, du maréchal » de *Marillac*, du chevalier de *la Barre*, du général *Lalli*, » me paraissent...... ce qu'elles vous paraissent. »

(Voltaire.)

« Vous ne mettez pas seulement sur la scène des gens d'un » autre siècle, mais d'un autre monde ; ils n'ont plus rien » de commun avec celui-ci. Il ne reste à votre nation, pour » se consoler de n'avoir plus de vertu, que de n'y plus croire » et de la diffamer dans les autres. Oh ! s'il était encore des » Bayard en France, avec quelle noble colère, avec quelle » vive indignation.... Croyez-moi, Dubelloy, ne faites plus de » ces beaux vers à la gloire des anciens Français, de peur » qu'on ne soit tenté, par la justesse de la parodie, de l'ap- » pliquer à ceux d'aujourd'hui. » (J.-J. Rousseau.)

» *Un gueux, qui quand il vint n'avait pas de souliers,* » roule carrosse ici, et trouve tout détestable. *On ne vit* » *qu'à Paris,* où l'an passé peut-être il dînait à vingt sous » quand on payait pour lui; et le tout pour faire croire.... » J'en aurais trop à dire, suffit. Quand nous nous rever- » rons. » (P.-L. Courier.)

« Il demeure.... attendez.... c'est une rue qui donne dans » celle des Cordeliers, vis-à-vis une autre rue qui mène » dans la rue de la Harpe. Cela n'est-il pas clair? »

(Le même.)

« Une seule chose m'a mis en colère, c'est que vous ayez » pu soupçonner que vos lettres m'ennuyassent, après tout » ce que je vous ai dit.... après... J'allais m'échauffer, mais » quatre pages de mon père suffisent pour me calmer. »

(Le même.)

VII.

La *suspension* est une sorte d'énigme proposée au lecteur: son esprit en suspens, intéressé par la curiosité à une proposition, en attendant d'autant plus vivement le terme, qu'on le lui cache, qu'on lui fait prendre le change et qu'on trompe son attente pour la mieux remplir.

« Devinez ce que c'est, mon enfant, que la chose du monde » qui vient le plus vite, et qui s'en va le plus lentement; » qui vous fait approcher le plus près de la convalescence, » et qui vous en retire le plus loin; qui vous fait toucher » l'état du monde le plus agréable, et qui vous empêche le » plus d'en jouir; qui vous donne les plus belles espérances, » et qui en éloigne le plus l'effet. Ne sauriez-vous le devi- » ner? *Jetez-vous* votre langue aux chiens? C'est un rhu- » matisme. (Mad. de Sévigné.)

» Il y a bien des années, ma fille, qu'il vint au monde une

» créature destinée à vous aimer préférablement à toutes » choses. Je prie votre imagination de n'aller ni à droite, ni » à gauche. » (LA MÊME.)

« Savez-vous bien où je suis ? Je vous défie de le deviner. » Je suis venue dîner par le plus beau temps du monde à » nos sœurs de Sainte-Marie du faubourg. Vous croyez que » je m'en vais dire Saint-Jacques ; point du tout, c'est du » faubourg Saint-Germain. » (LA MÊME.)

VIII.

L'exagération nous est naturelle ; il ne dépend pas toujours de nous de voir les objets autrement qu'ils ne sont, ni de les peindre comme nous les voyons. Cette disposition à grandir ou à diminuer les objets est un des caractères de notre nature, et par conséquent une habitude de l'éloquence et de la poésie : telle est l'*hyperbole*.

L'exagération de l'*hyperbole* est un grand défaut ; il est ordinaire aux jeunes gens et aux personnes d'une imagination vive.

« Adieu, monsieur, adieu, le plus aimable ami du monde ; » je ne puis vous dire avec combien d'empressement tous » ceux qui sont ici me prient de vous faire des amitiés : ne » les entendez-vous point d'où vous êtes ? »

(LA MÊME.)

« Bien des amitiés à ce cher comte et à notre coadjuteur ; » et si vous voulez embrasser Pauline pour moi, vous lui » ferez un grand plaisir ; car je suis assurée qu'elle vous » adore ; c'est la manière de vous aimer. »

(Mad. DE SÉVIGNÉ.)

« Madame Colbert ne voulait pas qu'il (le prince de Conti) » la (mademoiselle de Blois) vît que le soir ; il força les portes, » et se jeta à ses pieds, et lui baisa la main ; elle, sans autre

» façon, l'embrassa et la revoilà à pleurer. Cette bonne petite » princesse est si tendre et si jolie qu'on la voudrait man- » ger. » (La même.)

« J'admire la lettre de Pauline; est-ce de son écriture? non; » mais pour son style, il est aisé à reconnaître; la jolie en- » fant! Je voudrais bien que vous pussiez me l'envoyer dans » une de vos lettres. » (La même.)

« J'attends une grande lettre de M. de Grignan; est-il » possible qu'il trouve les jours trop courts pour m'écrire, » et que je les trouve, moi, d'une longueur qui pourrait faire » entreprendre un bâtiment, en le commençant un peu » matin. » (La même.)

« Que revient-il de se commettre avec le public? de l'em- » barras, des tracasseries de comédien, des jalousies d'auteurs, » des critiques, des calomnies. On n'entend point à cent lieues » le petit bruit de louanges; celui des sifflets est perçant, et » porte au bout du monde. » (Voltaire.)

« J'ai deux âmes, l'une est à Paris, l'autre auprès du roi de » Prusse; mais aussi je n'ai point de corps. »

(Le même.)

L'hyperbole ajoute quelquefois à la délicatesse d'une louange :

« Je pars dans quelques jours pour Nisor; nous passerons » par Toulouse, où je rendrai mes respects à Clémence Isaure, » que vous connaissez si bien. Si vous y gagnez le prix man- » dez-le-moi; je prendrai votre médaille en passant; aussi » bien n'avez-vous plus la ressource des intendants. Il vous » faudrait un homme uniquement occupé à recueillir les » médailles que vous remportez. »

(Montesquieu, *à l'abbé de Guasco.*)

« Voudriez-vous bien, madame, présenter mon respect à » madame Caroline. Il faudrait m'étouffer si j'oubliais le bon

» traitement qu'elle me fit à Forentino, où j'allais quêtant de
» porte en porte un peu de pain pour ne pas mourir. »

(P.-L. Courier.)

« Il s'en rapporte aux variantes de l'abbé Auger, qui s'en
» était aussi rapporté à quelque autre, n'ayant garde de dé-
» chiffrer les manuscrits, lui qui ne lisait pas trop couram-
» ment la lettre moulée. » (Le même.)

« En me voyant maintenant, vous ne me reconnaîtriez pas,
» et vous demanderiez encore : *Où est le cousin qui rit?* Voilà
» ce que c'est que de s'éloigner de vous ; on s'ennuie, on
» devient maussade, on vieillit d'un siècle par an. Pour être
» heureux, il faut, ou ne pas vous connaître ou ne jamais vous
» quitter. » (Le même.)

« Excusez le chiffon sur lequel je vous écris. Rien n'est plus
» rare que le papier en ce pays-ci, où tout se trouve, hors
» le nécessaire. » (Le même.)

« Vivat! mon cher papa, vivat! Voilà des lettres comme je les demande; voilà ce qui s'appelle écrire. En vérité, vous auriez eu une belle querelle si je n'eusse pas reçu de lettre de vous. Mais le succès a passé mes espérances, et je n'aurais jamais osé pousser mes vœux jusque-là. Une seule chose m'a mis en colère, c'est que vous ayez pu soupçonner que vos lettres m'ennuyassent, après tout ce que je vous ai dit.... après...... J'allais m'échauffer, mais quatre pages de mon papa suffisent pour me calmer.

» Je suis tout consolé de la perte de mon serin, parce que je l'ai retrouvé, et la vérité, je ne me serais pas allé pendre, mais j'aurais volontiers consenti à une plus grande perte pour recevoir des consolations comme les vôtres. Nous n'avons pas plus eu de nouvelles de M. de la Frenaye que s'il n'eût jamais existé. M. Vetour a trouvé assez singulier qu'après l'avoir prié de lui garder une place, il n'ait pas reparu du tout. C'est une chose faite pour étonner que ces gens qui vous

parlent d'une affaire, à n'en jamais sortir, et qui, l'instant après, ne s'en souviennent plus du tout.

» J'ai fait, mardi dernier, le voyage de Sceaux où j'ai vu de beaux jets d'eau, de belles statues et de beaux arbres bien taillés. Je crois que tout cela est parfaitement inutile à celui qui le possède; et s'il y avait du froment ou des pommiers, cela ne serait pas si beau, mais cela vaudrait mieux. Le même jour, j'ai pris ma première leçon de mathématiques. »

(Le même.)

Toutes vos lettres me font plaisir et beaucoup, mais non pas toutes autant que la dernière, parce qu'elles ne sont pas aussi longues et parce que vous m'y racontez en détail votre vie et ce que vous faites. C'est une vraie pâture pour moi que ces petites narrations dans lesquelles il ne peut guère arriver que je n'entre pour beaucoup.

Il n'y a aucune apparence qu'on nous tire d'ici cette année ni peut-être la suivante, en sorte que je n'en partirai que quand je me trouverai lieutenant en premier; car, il me faudra peut-être passer dans une autre compagnie. Ce qu'à Dieu ne plaise. Mon camarade est employé à Metz aux ouvrages de l'Arsenal. Il m'a quitté ce matin, et son absence, qui cependant ne saurait être longue, me donne tant de goût pour la solitude, que je suis déjà tenté de me chercher un logement particulier. Mon travail souffre un peu de notre société, et c'est le seul motif qui puisse m'engager à la rompre; car du reste je me suis fait une étude et un mérite de supporter en lui une humeur fort inégale, qui, avant moi, a lassé tous ses autres camarades. J'ai fait presque comme Socrate, qui avait pris une femme acariâtre pour s'exercer à la patience, pratique assurément fort salutaire, et dont j'avais moins besoin que bien des gens ne le croient, moins que je ne j'ai cru moi-même. Quoi qu'il en soit, je puis certifier à tout le monde que mon susdit compagnon a, dans un degré émi-

nent, toutes les qualités requises pour faire faire de grands progrès dans cette vertu à ceux qui vivront avec lui.

Si vous n'avez pas encore fait partir mes livres qui sont achetés, joignez-y celui-ci, qui me sera fort utile, à ce que me disent les ingénieurs d'ici, *Œuvres diverses de Belidor* sur le génie et l'artillerie. Ces ingénieurs sont de rudes gens : ils ont en manuscrit des ouvrages excellents sur leur métier; je les ai priés de me les communiquer, ils m'ont refusé sous de mauvais prétextes; ils craignent apparemment que quelqu'un n'en sache autant qu'eux.

Cherchez parmi mes livres deux volumes in-8°, c'est-à-dire du format de l'almanach royal, brochés en carton vert; l'un est tout plein de grec et l'autre de latin; c'est un Démosthènes qu'il faut m'envoyer avec les autres livres. Ces deux volumes sont assez gros l'un et l'autre, et assez sales aussi.

Mes livres font ma joie, et presque ma seule société. Je ne m'ennuie que quand on me force à les quitter, et je les retrouve toujours avec plaisir. J'aime surtout à relire ceux que j'ai déjà lus nombre de fois, et par là j'acquiers une érudition moins étendue, mais plus solide. A la vérité, je n'aurai jamais une grande connaissance de l'histoire, qui exige bien plus de lecteurs; mais je gagnerai autre chose qui vaut autant, selon moi, et que je n'ai guère l'envie de vous expliquer; car, je ne finirais pas si je me laissais aller à je ne sais quelle pente qui me porte à parler de mes études. Je dois pourtant ajouter qu'il manque à tout cela une chose dont la privation suffit presque pour en ôter tout l'agrément à moi qui sais ce que c'est; je veux parler de cette vie tranquille que je menais auprès de vous. Babil de femmes, folies de jeunesse, qu'êtes-vous en comparaison! Je puis dire ce qui en est, moi qui, connaissant l'un et l'autre, et n'ai jamais regretté, dans mes moments de tristesse, que le sourire de mes parents, pour me servir des expressions d'un poète.

(Le même.)

IX.

Lorsque l'écrivain, vivement affecté de l'action qu'il raconte, reproduit comme présent un évènement passé, et se sert d'expressions si vives et si vraies qu'on croit voir les personnes parler et agir dans son récit, la figure qu'il emploie reçoit le nom d'*hypotypose*.

Écoutons madame de Sévigné racontant la plaisante mésaventure d'un archevêque :

« L'archevêque de.... revenait hier fort vite de Saint-Ger-
» main, voici ce qui lui arriva : il allait à son ordinaire
» comme un tourbillon; il passait au travers de Nanterre,
» *trà, trà, trà*; il rencontre un homme à cheval; *gare! gare!*
» ce pauvre homme se veut ranger, son cheval ne le veut pas;
» enfin le carrosse et les six chevaux renversent le pauvre
» homme et le cheval, et passent par-dessus, et si bien par-
» dessus, que le carrosse en fut versé et renversé. En même
» temps, l'homme et le cheval, au lieu de s'amuser à être
» roués, se relèvent miraculeusement, remontent l'un sur l'au-
» tre, et s'enfuient et courent encore, pendant que les laquais
» et le cocher de l'archevêque, et l'archevêque même, se met-
» tent à crier : *Arrête! arrête ce coquin! qu'on lui donne cent*
» *coups de bâton!* Et l'archevêque, en racontant ceci, disait :
» *Si j'avais tenu ce maraud-là, je lui aurais rompu les bras,*
» *et coupé les oreilles.* »

« Je suis allé, comme je t'ai dit, aux Français avec ces jeunes gens; je croyais qu'ils allaient au parterre; point du tout, c'était aux galeries à quatre francs; j'y ai eu grand regret. On donnait *Andromaque*, je n'ai rien vu au monde de si pitoyable. Tout était révoltant; Andromaque avait dix-huit ans, Oreste soixante. Tantôt il hurle, il beugle; tantôt il parle tout bas, et semble dire : *Nicole, apporte moi mes pantoufles*. Tout cela est entremêlé de coups de poing et de

gestes de laquais dans les endroits de la plus noble poésie. Je t'assure que celui de la Gaieté qu'on nomme le Talma des boulevards, vaut beaucoup mieux que son modèle. Talma était fagotté on ne peut pas plus mal; des draperies si lourdes et si embarrassantes qu'il ne pouvait faire un pas; un gros ventre, un dos rond, une vieille figure; c'était un amoureux à faire compassion. Tu sais que je n'ai point de prévention; je ne demandais pas mieux que de m'amuser. Je crois d'ailleurs que le parterre, tout enthousiasmé qu'il était, ne s'amusait pas plus que moi. Le Crispin, c'était Monrose, ne m'a pas paru merveilleux. Le fait est, comme je t'ai toujours dit, que le Théâtre-Français, et tous les vieux théâtres de Paris, à commencer par l'Opéra, sont excessivement ennuyeux. » (P.-L. Courier).

Que ce style est animé et rapide! Ce tableau est vivant. Où est le peintre qui pourrait rendre sur la toile une pareille scène?

Dans le passage suivant, madame de Sévigné nous fait assister à un spectacle déchirant; nous voyons madame de Longueville, et peu s'en faut que nous ne pleurions avec elle :

« Madame de Longueville fait fendre le cœur, à ce qu'on » dit : je ne l'ai point vue, mais voici ce que je sais : Made» moiselle de Vertus était retournée depuis deux jours à » Port-Royal, où elle est presque toujours. On est allé la » quérir avec M. Arnaud, pour dire cette terrible nouvelle. » Mademoiselle de Vertus n'avait qu'à se montrer. Ce retour » si précipité marquait bien quelque chose de funeste. En » effet, dès qu'elle parut : Ah! mademoiselle, comment se » porte monsieur mon frère? Sa pensée n'osa aller plus loin. » Madame, il se porte bien de sa blessure. Et mon fils? On » ne lui répond rien. Ah! mademoiselle, mon fils, mon cher » enfant, répondez-moi, est-il mort sur-le-champ? N'a-t-il » pas eu un seul moment? Ah! mon Dieu! quel sacrifice! » Et là-dessus elle tombe sur son lit; tout ce que la plus vive

» douleur peut faire, et par des convulsions et par des éva-
» nouissements, et par un silence mortel, et par des cris
» étouffés, et par des larmes amères, et par des élans vers le
» ciel, et par des plaintes tendres et pitoyables, elle a tout
» éprouvé. »

« Votre fille a le teint comme l'avait mademoiselle de Vil-
» leroi, un blanc et un rouge séparé, des yeux d'un bleu
» merveilleux, des cheveux noirs, un tour de visage et un
» menton à peindre; sa lèvre se rabaisse tous les jours : du
» reste elle est faite au tour; elle ne crie jamais; elle est
» douce et caressante; elle appelle; elle dit cinq ou six mots;
» elle est vive; enfin, elle est aimable et je l'aime. »

(Madame DE SÉVIGNÉ.)

« Hier au soir, à Cône, nous allâmes dans un véritable
» enfer, ce sont des forges de Vulcain : nous y trouvâmes
» huit ou dix cyclopes forgeant non pas les armes d'Énée,
» mais des ancres pour les vaisseaux : jamais vous n'avez
» vu redoubler des coups si justes, ni d'une si admirable ca-
» dence. Nous étions au milieu de quatre fourneaux; de
» temps en temps ces démons venaient autour de nous,
» tout fondus de sueur, avec des visages pâles, des yeux fa-
» rouches, des moustaches brutes, des cheveux longs et
» noirs; cette vue pourrait effrayer des gens moins polis que
» nous. » (LA MÊME.)

Madame d'Epinay fait un portrait burlesque de l'historien anglais Hume :

« Il fit son début chez madame de C. On lui avait destiné
» le rôle d'un sultan assis entre deux esclaves, employant
» toute son éloquence pour s'en faire aimer : les trouvant
» inexorables, il devait chercher le sujet de leurs peines et
» de leur résistance. On le place sur un sopha, entre les
» deux plus jolies femmes de Paris; il les regarde attentive-
» ment, il se frappe le ventre et les genoux à plusieurs re-
» prises, et ne trouve jamais autre chose à leur dire que :

» *Eh bien! Mesdemoiselles... eh bien! vous voilà donc... eh* » *bien! vous voilà... vous voilà ici....* Cette phrase dura un » quart-d'heure, sans qu'il pût en sortir. Une d'elles se leva » d'impatience : Ah! dit-elle, je m'en étais bien doutée! cet » homme n'est bon qu'à manger du veau! »

X.

La passion personnifie et anime tout dans la nature; elle prête le sentiment et la vie, la parole même aux objets insensibles : cette expression d'un besoin de notre âme est appelée par les rhéteurs *prosopopée*.

Cette figure est employée dans les usages les plus familiers du discours, toutes les fois qu'on attribue à des êtres inanimés une action qu'ils ne peuvent avoir réellement, et que l'imagination peut seule leur prêter par analogie.

« Je n'ai garde de dire à notre Océan, la préférence que » vous lui donnez; il en serait trop glorieux; il n'est pas be- » soin de lui donner plus d'orgueil qu'il n'en a. »

(Madame DE SÉVIGNÉ.)

« Je crois de votre Provence toutes les merveilles que vous » m'en dites; mais vous savez très-bien les mettre dans leur » jour; et si le beau pays pouvait vous témoigner toutes les » obligations qu'il vous a, je suis assurée qu'il n'y manque- » rait pas. Je crois qu'il vous dirait aussi l'étonnement où il » doit être de votre dégoût pour ces divines senteurs; ja- » mais il n'a vu personne s'en restaurer sur un panier de fu- » mier. » (Mad. DE SÉVIGNÉ.)

« C'est de cette ville souveraine, qui, bâtie de briques, » sans élégance ni noblesse dans ses édifices, montre la Ta- » mise et son pont superbe, et semble dire : *Qu'oseriez-vous* » *me comparer? que l'Océan, que ces mondes m'apportent* » *ici leur tribut!* » (MIRABEAU, *à Chamfort.*)

XI.

Quelquefois, pour produire un effet agréable, l'esprit joue en quelque sorte avec les mots; il assemble plusieurs épithètes tantôt expressives par la gradation des nuances, tantôt badines et amusantes par la conformité de leur désinence; d'autres fois il accumule des propositions rapides et uniformes, qui animent le discours et en accélèrent la marche.

Cet artifice de style, appelé *répétition*, peut aisément dégénérer en abus: plus il est facile, moins il faut le prodiguer.

« Voilà le discours d'un petit glorieux, d'un petit ambi-
» tieux, d'un petit téméraire, d'un petit impétueux, d'un
» petit maréchal de France. »

(Madame DE SÉVIGNÉ.)

« Si l'on pouvait avoir un peu de patience, on s'épargnerait bien des chagrins. Le temps en ôte autant qu'il en donne. Vous savez que nous le trouvons un vrai brouillon, mettant, remettant, rangeant, dérangeant, imprimant, effaçant, approchant, éloignant, et rendant toutes choses bonnes et mauvaises, et quasi toujours méconnaissables. Il n'y a que notre amitié que le temps respecte et respectera toujours. »

(LA MÊME.)

« Mille et mille grâces soient rendues à qui m'a envoyé
» un vent si aimable, si favorable, si délectable, si guéris-
» sable, et toutes choses en *able*. »

(Madame DE SIMIANE.)

« Je n'ai rien vu de si beau, de si bon, de si aimable, de
» si net, de si bien arrangé, de si éloquent, de si régulier,
» en un mot, de si merveilleux que votre lettre. »

(Madame DE MAINTENON.)

« De vous dire combien de fois on me parla de vous, com-

» bien on me fit de questions, sans attendre la réponse, » combien j'en épargnai, combien on s'en souciait peu, com- » bien je m'en souciais encore moins, vous reconnaîtrez au » naturel l'*iniqua corte.* »

(Madame DE SÉVIGNÉ.)

« L'Anglais croit que son remède viendra à bout de tout : » si cela est, j'admirerai la bonté des médecins, de ne pas le » tuer, assassiner, déchirer, massacrer, car enfin les voilà » perdus : c'est leur ôter la vie, que de tirer la fièvre de leur » domaine. » (Madame DE SÉVIGNÉ.)

« Je suis persuadée des complaisances de M. Grignan ; il a » des endroits d'une noblesse, d'une politesse, et même d'une » tendresse extrême ; je vois en lui d'autres choses dont les » contre-coups sont difficiles à concevoir ; et comme tout est » à facettes, il a aussi des endroits inimitables pour la dou- » ceur et l'agrément de la société ; on l'aime, on le gronde, » on l'estime, on le blâme, on l'embrasse ; on le bat. »

(LA MÊME.)

« Le froid excessif, la faiblesse excessive, la vieillesse » excessive et le mal aux yeux excessif, qui n'ont pas permis, » Monsieur, de vous remercier plus tôt des premiers volumes » de votre *Vocabulaire*, et du *Don Carlos* de monsieur votre » cousin. » (VOLTAIRE.)

« *Gros-Jean* dans sa retraite, plantant, défrichant, bâtis- » sant en établissant une petite colonie, travaillant, ruminant, » rabotant, souffrant, mourant, vous regrettant très-sincère- » ment, se met à vos pieds en vous admirant. »

(VOLTAIRE, *à Frédéric.*)

« Aimable ami, aimable critique, aimable poëte, en vous » remerciant tendrement de votre allégorie. Elle est pleine de » très-beaux vers, pleine de sens et d'harmonie ; mon cœur, » mon esprit, mes oreilles vous ont la dernière obligation. »

(LE MÊME.)

« La raison est que je ne peux plus vous écrire, qu'il faut » fermer ma lettre, qu'il n'y a pas un moment à perdre, et » que je n'ai que celui de vous dire que je suis à vous pour » jamais, sain, malade, triste ou gai, prussien, français, bon » ou mauvais poète, plat historien. Adieu, adorables anges. »

(Le même.)

« Je vous prie, mon ancien ami, de présenter mes hom» mages à la chimiste, à la musicienne, à la philosophe chez » qui vous vivez. » (Le même.)

« Notre médecin est crevé à la fleur de son âge, brillant, » frais, alerte, respirant la santé et la joie, et se flattant d'en» terrer tous ses malades et tous les médecins; une indiges» tion l'a emporté. » (Le même.)

XII.

« Les bons mots, les jeux de paroles, les calembourgs et » les pointes, a dit Voltaire, sont l'esprit de ceux qui n'en » ont pas. » Malgré cette condamnation, on peut se permettre quelquefois ce badinage dans une lettre, mais avec réserve.

Certains jeux de mots résultent d'un rapport de tournure, d'une conformité de construction entre les divers membres d'une phrase : ce sont des espèces d'*antithèses* qui ont leur grâce.

« Si ma santé se dérangeait à un certain point, j'irais cher» cher chez vous le remède. Je doute que l'*art de guérir* y » soit aussi sûr que l'*art de plaire*. »

(Le cardinal de Bernis, *à Voltaire*.)

« J'avais le pressentiment de votre goutte, et *j'en sentais l'inquiétude*, tandis que *vous en sentiez le mal*. »

(J.-J. Rousseau.)

« Les femmes sont faites *pour cailleter*, et les hommes *pour* » *en rire*. » (Le même.)

« Je mande à mon fils que je n'ai que faire de lui, que je » me promène, et qu'avec cela je l'envoie promener. »

(Madame de Sévigné.)

« Je suis troublée de votre santé et du voyage que vous » faites. Vous n'irez pas en *Barbarie*; mais il y aurait bien de » la *barbarie*, si cette fatigue vous fait du mal. »

(La même.)

« On sent bien moins l'*huile* qu'on ne sentirait le meilleur » beurre de France. Mais c'est assez vous parler d'*huile*, et » vous pourrez me reprocher plus justement qu'on ne faisait » à un ancien orateur, que mes ouvrages sentent trop » l'*huile*. » (Racine *à la Fontaine*.)

« A propos, si tout est chez moi en décadence, mon tendre » attachement pour vous ne l'est pas. » (Voltaire.)

« Je n'ai aucune intention de choquer l'auteur des *Mondes*, » que j'estime comme un des hommes qui font le plus d'hon- » neur à ce *monde-ci*. (Le même.)

« Vive l'auguste Catherine, vivent ses troupes victorieuses ! » La lettre du 20 Auguste, *nouveau style*, est du plus beau » *style* dont on ait jamais écrit. » (Le même.)

« Il y avait un pâtissier fameux qui enveloppait ses bis- » cuits de ses vers, du temps de maître *Adam*, menuisier de » Nevers. Ce pâtissier disait que si maître *Adam* travaillait » avec plus de bruit, pour lui il travaillait avec plus de feu. Il » paraît que le pâtissier d'aujourd'hui (1) n'a pas mis tout le » feu de son four dans ses vers. » (Voltaire.)

« Tout décrépit que vous êtes, on ne dira pas de vous que » vous êtes vieux comme un chemin ; car vous avez, ne vous » en déplaise, soixante et quatorze ans passés, et mon chemin » de Versoy n'a qu'un an tout au plus. »

(Le même, *au duc de Choiseul*.)

(1) Favart.

« D'Arget dit qu'il veut voir la première représentation de
» *Rome* (1) ; je ne sais si elle sera sauvée ou perdue. »

(Le même.)

« Ce que je redoute le plus, ce sont les sifflets dont on
» menace la Pandore de *Royer ;* c'est un des fléaux de la
» boîte. » (Le même.)

« Je vise à l'hydropisie.... *Gervasi* a jugé que des eaux
» n'étaient pas trop bonnes contre des eaux, et il m'a con-
» damné aux cloportes. J'ai été plus d'une fois en ma vie
» condamné aux bêtes. » (Le même.)

P.-L. Courier, accusé d'avoir fait à dessein une tache d'encre sur un manuscrit de Longus, en plaisante avec un de ses amis :

« Dieu seul est juge des intentions, et Dieu voit mon cœur,
» qui n'est pas coupable de cette noirceur ; car, certes, *le*
» *trait serait noir,* comme dit madame de Pimbêche. »

« Le dos de ce cheval paraît fait pour une fille, ou pour
» les quatre fils Aymon : Michel y est comme isolé ; enfin
» c'est une boîte à porter tout l'état-major du génie et tout
» le génie de l'état-major. »

XIII.

Les citations faites à propos plaisent dans la conversation et ne déparent point une lettre.

« L'air de Grignan me fait peur : un vent qui *déracine*
» *des arbres dont la tête au ciel était voisine, et dont les*
» *pieds touchaient à l'empire des morts,* me fait trembler. »

(Madame de Sévigné.)

« Votre frère me paraît avoir tout ce qu'il veut, *bon di-*
» *ner, bon gîte et le reste* (2.) » (La même.)

(1) *Catilina* ou *Rome sauvée.*

(2) Vers de La Fontaine.

« M. de Saint-Omer a reçu tous les sacrements; il ne vou-
» lait point être saigné avec une grosse fièvre, une inflam-
» mation; le médecin anglais le fit saigner par force : jugez
» s'il en avait besoin; et ensuite avec son remède il l'a res-
» suscité, et dans trois jours *il jouera à la fossette* (1). »

(La même.)

« Mon cœur est content, parce que je crois que vous vous
» portez bien; cela me fait supporter les tempêtes, car ce
» sont des tempêtes continuelles : sans le repos que me
» donne mon cœur, je ne souffrirais pas impunément l'af-
» front que me fait le mois de septembre; c'est une trahison
» dans la saison où nous sommes, au milieu de vingt ou-
» vriers! ...... Je ferais un beau bruit! ..... *Quos ego?* »

(La même.)

« Ceux de Vitré furent étonnés de voir la nuit cette petite
» créature (la jument de son fils) tout échauffée, tout har-
» nachée et voulaient demander des nouvelles de mon fils.
» Vous souvient-il du cheval de *Rinaldo* qu'*Orlando* trouva
» courant avec son harnois, sans son maître! Quelle douleur!
» il ne savait à qui en demander des nouvelles; enfin, il
» s'adresse au cheval : *Dimmi, caval gentil, che di Rinaldo,*
» *tuo caro signore, sia divenuto.* »

(Madame de Sévigné.)

« Vos grands grenadiers ne me feront point de mal, quand
» je leur montrerai de vos lettres. Je leur dirai : *Non hìc in*
» *prœlia veni* (Je ne suis point venu ici pour combattre).
» Ils entendent *Virgile,* sans doute; et s'ils voulaient piller,
» je leur dirais : *Barbarus has segetes* (Un barbare enlève-
» rait ces moissons). » (Voltaire *à Frédéric.*)

« Je vous écris, mon cher ami, pour vous dire combien
» votre succès m'intéresse. J'avais adressé ma lettre chez un

(1) Molière (*Médecin malgré lui*).

» marchand de vin. Il doit avoir à présent pour enseigne du » laurier au lieu de lierre, quoiqu'on ait dit : *Hederâ crescentem ornate poetam* (Couronnez de lierre le front du » poète). » (Le même, *à Marmontel.*)

« J'aurais souhaité que son livre eût été aussi méthodique » et aussi vrai qu'il est plein d'esprit et de grandes maximes; » mais, tel qu'il est, il m'a paru utile. L'auteur pense tou- » jours et fait penser, *c'est un roide joûteur,* comme dit » Montaigne; ses imaginations élancent les miennes. »

(Le même.)

« J'ai renoncé aux manuscrits, c'est une étude trop périlleuse. Ceux du Vatican s'en vont doucement en Allemagne » et en Angleterre. Le pillage en fut commencé par le révé- » rend père Altieri, bibliothécaire. Il les vendait cher, *cent* » *dix sous le cent,* comme Sganarelle ses fagots. »

(P. L. Courier.)

« Enfin lui et son directeur, si j'échappe de *leurs mains* » *redoutables,* peuvent compter qu'ils n'entendront jamais » parler de moi (1). » (P. L. Courier.)

« D'un autre côté, moins je me livre à cette étude, plus » je le fais avec plaisir toutes les fois qu'il m'est permis de » quitter un instant les rochers d'Euclide *Sylvestribus hor-* » *rida dumis,* pour descendre les plaines semées de fleurs et » entrecoupées de ruisseaux. » (Le même.)

« Les abréviations que cette inscription renferme m'étant » toutes connues, hors une, par les suscriptions en usage » dans les lettres de Cicéron, je crus que celle que j'igno- » rais me serait facilement expliquée par mon oracle l'abbé » Marini; mais quand je la lui présentai, copiée bien exac- » tement, *il demeura stupide,* comme le *Cinna* de Corneille. »

(Le même.)

(1) Je te plains de tomber dans ses main redoutables. (Racine.)

» Vénus de la villa Borghèse a été blessée à la main par » quelque descendant de Diomède, et de l'hermaphrodite, » *immane nefas* (crime horrible), a un pied brisé. »

(Le même.)

« J'arrive. Sais-tu ce qu'il me dit en me voyant? Ah! Ah! C'est donc vous qui faites prendre nos canons? Je fus si étourdi de l'apostrophe, que je ne pus d'abord répondre; mais enfin la parole me vint avec la rage, et je lui dis bien son fait. Non, ce n'est pas moi qui les ai fait prendre; mais c'est moi qui vous fais avoir ceux que vous avez. Ce n'est pas moi qui ai publié un ordre dont le succès dépendait surtout du secret; mais je l'ai exécuté, malgré cette indiscrétion, malgré les fausses mesures, et les sottes précautions, malgré les lenteurs et la perfidie de ceux qui devaient me seconder, malgré les Anglais avertis, les insurgés sur ma route, les brigands de toute espèce, les montagnes, les tempêtes, et par-dessus tout sans argent. Ce n'est pas moi qui ai trouvé le secret de faire traîner deux mois cette opération, presque terminée au bout de huit jours, quand le roi et l'état-major me vinrent casser les bras. Encore, si j'en eusse été quitte à leur départ! mais on me laisse un aide-de-camp pour me surveiller, et me hâter, moi qu'on empêchait d'agir depuis deux mois, et qui ne travaillais qu'à lever les obstacles qu'on me suscitait de tous côtés; moi qui, après avoir donné de ma poche mon dernier sou, ne pus obtenir même la paie des hommes que j'employais. Et où en serais-je à présent, si je n'eusse d'abord envoyé promener mon surveillant, trompé le ministre pour avoir la moitié de ce qu'il me fallait, et méprisé tous les ordres contraires à celui dont j'étais chargé? Ce ne fut pas moi qui dispensai la ville de Tarente de faire mes transports; mais ce fut moi qui l'y forçai, malgré les défenses du roi. En un mot, je n'ai pu empêcher qu'on ne livrât, par mille sottises, douze pièces de canon aux ennemis; mais ils les au-

raient eues toutes, si je n'eusse fait que mon devoir. Voilà, en substance, quelle fut mon apologie, on ne peut pas moins méditée; car j'étais loin de prévoir que j'en aurais besoin. Soit crainte de m'en faire trop dire, soit qu'on me ménage pour quelque sot projet dont j'ai ouï parler, il se radoucit. La conclusion fut que je retournais pour en ramener encore autant, et je pars tout-à-l'heure. Cela n'est-il pas joli? Par terre tout est insurgé, par mer les Anglais me guettent, si je réussis, qui m'en saura gré? Si j'échoue, *haro sur le baudet*. Ne me viens point dire : *Tu l'as voulu*. J'ai cru suivre un ami, et non un protecteur, un homme, non une excellence. J'ai cru, ne voulant rien, pouvoir me dispenser d'un cœur assidu, et, dans le repos dont on jouissait, goûter à Reggio quelques jours de solitude, sans mériter pour cela d'être *livré aux bêtes*. Mais enfin m'y voilà. Il faut faire bonne contenance et louer Dieu de toutes choses, comme dit ton *Zoccolante*. » (Le même.)

« Je vins ici avant-hier; le bien de Bourgueil est vendu. On m'assure que c'eût été pour moi une mauvaise acquisition. Je le crois, et je me console; c'est le meilleur parti, et puis *ils sont trop verts*. Je demande à tout le monde de l'argent; personne ne m'en veut donner. Bidaut, notaire de Tours, se moque de moi; quand je lui parle d'affaires, il me parle politique. C'est la scène de M. Dimanche, je n'ose lui rompre la visière, parce que je suis dans ses griffes; mais je tâche de m'en tirer tout doucement. Quel malheur de ne rien entendre à ce chien de grimoire! Je voudrais, comme M. Jourdain, avoir le fouet devant tout le monde, et savoir non pas le latin, mais quelque peu de chicane, assez pour ma provision.

» Je ne m'ennuie point; Plutarque m'est d'un grand secours pour passer le temps; je serais heureux si je t'avais; mais en bonne foi, je ne crois pas que tu puisses, dans un pays tel que celui-ci, être une semaine sans mourir. Il est vrai que tu t'occuperais. Enfin nous verrons quelque jour. Je me pro-

mène, je vais courir au haut et au loin, je revois les endroits où j'ai joué à la fossette et au cerf-volant; ces souvenirs me font plaisir.

» Je ne sais que te marquer encore; rien de ce que je vois ne t'est connu. Quand je te dirai que la petite Bourdan mourut il y a quelques mois, n'en seras-tu pas bien fâchée? C'était la fille du boulanger, jeune, fraîche et gentille, petite blonde d'environ dix-neuf ans, mariée à un homme de vingt-deux; cela devait être heureux

» Point du tout; au bout de cinq ou six mois de ménage il lui prend un chagrin. La voilà qui ne dit mot et maigrit à vue d'œil. Et mère, de l'interroger, et voisines, de la tourmenter pour savoir où le mal la tient. Qu'a-t-elle? rien. Que veut-elle? Que lui manque-t-il? on ne sait. Elle languit et meurt. Le mari n'en a cure; c'est-là, dit-on, ce qui l'a tuée. Il est le seul qui ne la regrette pas.

» Mais M. de Ferrières regrette trop la sienne. C'est un gentilhomme que tu connais comme Jean de Wath. Elle était jeune, belle et bonne. Elle lui laisse deux enfants. Il l'a tant soignée, tant veillée dans sa dernière maladie, et tant pleurée depuis, qu'il s'en va mourir, le pauvre homme, à quarante-cinq ans. Ceci a l'air d'un conte inventé à la gloire des quadragénaires, mais demande au petit Gasnault, quand tu le verras.

» Veux-tu de la politique? Les chouans, les Vendéens, les brigands, les insurgés, les royalistes, les bourbonistes sont à douze lieues d'ici, au Lude. Quand ils y entrèrent, un parent de M. Vaslin, qui demeure là, patriote, jacobin, terroriste, républicain, bonapartiste, comme tu voudras, fit feu sur eux, leur tua un homme. Ils l'ont pris, lui, et ne l'ont pas tué; mais ils ont pillé sa maison et quelques autres. Toute la gentilhommerie se sauve des campagnes de peur des paysans. M. de La Béraudière s'est retiré à Tours avec sa famille; les petites en sont ravies, parce qu'elles s'amusent. Ce

sont des gens qui de leur vie n'ont fait mal à qui que ce soit; ils font bien d'être sur leurs gardes.

» Je ne sais, de tout temps, quelle injuste puissance,
» Laisse le crime en paix et poursuit l'innocence.

» C'est Racine qui dit cela, et il dit bien vrai. »

(Le même.)

XIV.

Une anecdote piquante, un conte plaisant, dont l'application est juste, donnent à une lettre de la variété et de la grâce ; mais de semblables récits doivent être courts et animés, car le conteur ennuyeux et prolixe est encore plus insupportable dans une lettre que dans un cercle.

« Le chevalier de Nantouillet était tombé de cheval ; il va » au fond de l'eau, il revient, il retourne, il revient encore; » enfin il trouve la queue d'un cheval, il s'y attache. Ce che- » val le mène à bord ; il monte sur le cheval, se trouve à la » mêlée, reçoit deux coups dans son chapeau, et revient gail- » lard. Voilà qui est d'un sang-froid, qui me fait souvenir » d'Oronte (1), prince des Massagètes. »

(Madame de Sévigné.)

« ..... Outre que je suis ennemi de tout ce qui a le moin- » dre air d'affectation, je craindrais qu'à la fin il ne m'arri- » vât la même chose qu'à une bonne femme dont je ne puis » m'empêcher de faire le conte. C'était la femme d'un arti- » san qui s'était prise d'affection pour madame de Longue- » ville. Un jour elle trouva dans l'antichambre de la princesse » malade une grande femme avec un habit fort uni, des » manches fort longues, une grande coiffure noire. La bonne » femme l'approche, et demande des nouvelles de la prin-

(1) Héros de roman.

» cesse. La grande femme ne daigna pas lui faire la moindre » réponse. L'autre croyant que tout était perdu, se mit à » faire de grands cris. La grande femme noire, importunée, » dit à un valet de chambre : *Faites-moi sortir cette pleu-* » *reuse : c'est bien à une bégueule comme cela à être en* » *peine de la santé de madame de Longueville.* »

(VALINCOUR, à *Madame de Maintenon.*)

« M. de Vardes reconnut le dauphin et le salua. Le roi lui » dit en riant : *Vardes, voilà une sottise; vous savez bien* » *qu'on ne salue personne devant moi.* — M. de Vardes, du » même ton : *Sire, je ne sais plus rien; j'ai tout oublié, il* » *faut que Votre Majesté me pardonne jusqu'à trente sot-* » *tises.* — *Eh bien je le veux,* dit le Roi, *reste à vingt-* » *neuf.* » (Madame DE SÉVIGNÉ.)

« Mademoiselle du Plessis est assez brouillée dans sa fa- » mille pour les partages, cela fait un nouvel ornement à » son esprit : elle confondait tantôt tous les mots; et en » parlant des mauvais traitements, elle disait, ils m'ont trai- » tée *comme une barbarie, comme une cruauté.* »

(Madame DE SÉVIGNÉ.)

« On disait l'autre jour à M. le Dauphin qu'il y avait un » homme à Paris qui avait fait pour chef-d'œuvre un petit » charriot traîné par des puces. M. le Dauphin dit à M. le » prince de Conti : Mon cousin, qui est-ce qui a fait les har- » nois? Quelque araignée du voisinage, dit le prince. Cela » n'est-il pas joli? » (LA MÊME.)

« Je ne vous ai point répondu sur votre belle âme...., » mais, de bonne foi, vous l'avez fort belle : ce n'est peut- » être pas de ces amis du premier ordre, comme *chose,* ce » Romain qui retourna chez les Carthaginois, pour tenir sa » parole, sachant bien qu'il serait mis à mort; mais au-des- » sous, vous pouvez vous vanter d'être du premier rang. »

(LA MÊME.)

« On contait hier à table qu'Arlequin, l'autre jour, à Paris,
» portait une grosse pierre sous son manteau. On lui demanda
» ce qu'il voulait faire de cette pierre ; il dit que c'était
» l'échantillon d'une maison qu'il voulait vendre. Cela me
» fit rire. Si vous croyez, ma fille, que cette invention soit
» bonne pour vendre votre terre, vous pouvez vous en ser-
» vir. » (La même.)

« Nous vivons comme frères ; ils viennent dans ma cham-
» bre dont je ne sors guère, de là nous allons souper chez
» le Roi, et quelquefois assez gaîment. Celui qui tombait du
» haut d'un clocher, et qui, se trouvant fort mollement dans
» l'air, disait : *bon, pourvu que cela dure*, me ressemblait
» assez. » (Voltaire.)

« Un moine de Saint-Just disait à Charles-Quint : *Sacrée*
» *Majesté, n'êtes-vous pas lasse d'avoir troublé le monde ?*
» *faut-il encore désoler un pauvre moine dans sa cellule ?* Je
» suis le moine, mais vous n'avez pas renoncé aux grandeurs
» et aux misères humaines, comme Charles-Quint. »
(Voltaire, *à Frédéric*.)

« Il y avait une vieille dévote acariâtre qui disait à sa voi-
» sine : « Je te casserai la tête avec ma marmite. — Qu'as-tu
» dans ta marmite ? dit la voisine. — Un bon chapon gras.
» — Eh bien ! mangeons-le ensemble, » répondit l'autre. Je
» conseille aux encyclopédistes, à vous tout le premier, et à
» moi d'en faire autant. » (Le même, *à Palissot*)

Une anecdote historique faisant allusion à un fait récent, ne dépare point une lettre, témoin ce passage de Racine :

« Pour nouvelles académiques, je vous dirai que le pauvre
» M. Boyer est mort âgé de quatre-vingt-trois ou quatre-
» vingt-quatre ans. On prétend qu'il a fait plus de vingt
» mille vers en sa vie : je le crois, parce qu'il ne faisait autre
» chose. Si c'était la mode de brûler les morts, comme parmi
» les Romains, on aurait pu lui faire les mêmes funérailles

» qu'à ce Cassius, à qui il ne fallut d'autre bûcher que ses
» propres ouvrages, dont on fit un fort beau feu. »

(Racine.)

XV.

Les bons auteurs épistolaires ont quelquefois fait usage des proverbes et des locutions proverbiales, mais avec sobriété : suivons cet exemple, et rappelons-nous que leur application déplacée est toujours un ridicule.

« La vie est trop courte pour s'arrêter si longtemps sur le
» même sentiment ; *il faut prendre le temps comme il vient*,
» et je sens que je suis de cet heureux tempérament. »

(Madame de Sévigné.)

« Monsieur était chagrin, et ne parla qu'à moi, à cause de
» vous et des eaux. Madame me fit d'abord des merveilles ;
» mais quand l'abbé de Chavigny fut entré, mon étoile pâlit
» visiblement ; je dirais volontiers sur cet abbé, comme les
» laquais : *Il faut qu'il ait de la corde de pendu.* »

(La même.)

« La Providence est tellement maîtresse de toutes nos
» actions, que nous n'exécutons rien que sous son bon plaisir,
» et je tâche de ne faire des projets que le moins qu'il m'est
» possible, afin de n'être pas si souvent trompée ; *car qui*
» *compte sans elle, compte deux fois.* » (La même.)

« Comptez que le monde est un grand naufrage et que la
» devise des hommes est : *sauve qui peut.* »

(Voltaire.)

« Il faut que votre ouvrage soit public. *Ne tenez pas votre*
» *chandelle sous le boisseau*, comme dit l'autre. »

(Le même, *au roi de Prusse.*)

« Je ne m'attendais pas à ce nouveau trait de la calomnie ;
» mais *qui plume a, guerre a.* » (Le même.)

« Mon cher et respectable ami, voici le temps où il ne faut
» plus faire que de la prose, *un vieux poète*, *un vieux chan-*
» *teur* et *un vieux cheval*, ne valent rien. »

(Le même.)

« Me voilà donc à présent à deux maîtres. Celui qui a dit
» *qu'on ne peut servir deux maîtres à la fois*, avait assuré-
» ment bien raison ; aussi, pour ne point le contredire, je n'en
» sers aucun. » (Le même.)

« A la bonne heure ; qu'un roi fasse des épigrammes contre
» des rois, cela peut même aller jusqu'aux ministres. Mais il
» ne devrait pas *grêler sur le persil*. » (Voltaire.)

« Que ferai-je de mon éloquence ? les éloges sont à la
» mode : *il faut hurler avec les loups*, d'autres disent braire
» avec les ânes. » (P.-L. Courier.)

XVI.

Telle est la liberté du genre épistolaire, qu'il permet quelquefois l'emploi de mots et de locutions que le dictionnaire défend. Les bons auteurs nous fournissent des exemples de barbarismes plaisants qui font rire dans une lettre comme dans la conversation.

« Corbinelli est toujours chez nous un meilleur homme du
» monde, et toujours abîmé dans la philosophie *christianisée*,
» car il ne lit que des livres saints. »

(Madame de Sévigné.)

« Il a écrit à M. de Carcassonne ; il lui écrira encore :
» l'amitié de cet oncle ne va pas toute seule ; il y faut de
» l'*entretènement* ; je prends soin d'en faire souvenir. »

(Madame de Sévigné.)

« On nous menace d'une douzaine d'autres petits *Cornil-*
» *lons*, cousins-germains de *Pertharite*, qui viendront l'un

» après l'autre demander la becquée. Mais Marie Corneille a » pris la meilleure part. » (VOLTAIRE.)

« Madame de Coulanges a des soins de moi admirables ; » je regarde autour de moi ; est-ce que je suis en fortune ? » Elle me rend le *tambourinage* qu'elle reçoit de beaucoup » d'autres. La Bagnols m'écrit aussi mille douceurs *tortillonnées*. » (Madame DE SÉVIGNÉ.)

« Si vous saviez le trouble que me donne le moindre retardement de vos lettres, vous jugeriez bien aisément de ce » que je souffrirai dans *mon chien* de voyage. »

(Madame DE SÉVIGNÉ.)

XVII.

Le style épistolaire surtout vit d'oppositions et de contrastes : des aperçus fins et ingénieux, des mots piquants, sont souvent très-heureusement mêlés à des pensées profondes, à des considérations philosophiques et morales, exprimées avec gravité.

« La mort de madame Cœuvres est étrange, et encore plus » celle du chevalier d'Humières : hélas ! comme cette mort » va courant partout en attrapant de tous côtés. »

(Madame DE SÉVIGNÉ.)

« Toujours vide de lui-même, et plein des autres, son » amour-propre est l'intime ami de leur orgueil : il ne les » offense point. » (LA MÊME.)

« On n'a jamais pris l'ombre pour le corps : il faut être, » si l'on veut paraître ; le monde n'a point de longues injustices. » (LA MÊME.)

« Je pense à la Providence, à ses ordres, à ses conduites, » à ce que je vous ai entendu dire, que nos volontés sont les » exécutrices de ses décrets éternels. » (LA MÊME.)

« C'est un effet de la Providence; la cupidité qui est un
» mal, est le fonds d'où elle tire tant de biens. »

(La même.)

« Il faut mettre ce conte avec celui des quatorze icoglans
» auxquels on prétend qu'il (Mahomet) fit ouvrir le ventre
» pour savoir qui d'eux avait mangé ses figues ou ses melons.
» Les nations subjuguées imputent toujours des choses hor-
» ribles et absurdes à leurs vainqueurs : c'est la vengeance
» des sots et des esclaves. » (Voltaire.)

« Je me souviens toujours que ma plus grande passion a
» été de vous plaire : elle est actuellement de ne vous pas
» déplaire. Tout s'affaiblit avec l'âge, plus on sent sa misère,
» plus on est modeste. »

(Le même, *au roi de Prusse*.)

« Ce n'est presque jamais que le malheur qu'on évalue :
» il n'est que le plaisir qui ne se calcule pas. »

(Le roi Stanislas.)

« Il faut des jouissances à l'être fortuné, et des chimères
» aux malheureux. » (Le même.)

« Ce n'est point par effort qu'on se distrait de ses peines;
» et les yeux ne voient rien quand le cœur ne voit point avec
» eux. » (Le même.)

« Nous fîmes bien tous deux notre devoir de vous louer,
» et cependant nous ne pûmes jamais aller jusqu'à la flat-
» terie. » (Bussi-Rabutin.)

« Tous les gros mots sont horribles dans un poëme, de
» quelque nature qu'il soit. Il faut encore de l'art et de la
» conduite dans l'ivresse de la plansànterie, et la folie même
» doit être conduite par la sagesse. » (Voltaire.)

« Surtout ne vous dégoûtez point de la vie; car, en vé-
» rité, après y avoir bien rêvé, on trouve qu'il n'y a rien de
» mieux. » (Le même.)

« Je suis inexcusable, je l'avoue, mais je vous ai offensé sans » le vouloir. Voyez moins l'action que l'intention, je vous en » supplie. Il est permis aux autres hommes de n'être que » justes, mais les amis doivent être cléments. »

(J.-J. ROUSSEAU.)

« Cherchons le bonheur, et non les dehors du bonheur. » La plus brillante réputation ne vaut pas ce qu'elle coûte. » Charles-Quint soupire après la retraite, Ovide souhaite » d'être un sot. » (LA BEAUMELLE, *à Voltaire.*)

« Faites de la prose ou des vers, bâtissez des villes, cela est » égal : l'envie vous persécutera infailliblement. Il n'y a d'au- » tre secret, pour échapper à cette harpie, que de ne jamais » faire d'autre ouvrage que son épitaphe, de ne bâtir que son » tombeau, et de se mettre dedans au plus vite. »

(VOLTAIRE.)

« Mais d'où vient donc, dis-moi, que quelque part qu'on » s'arrête, en Calabre ou ailleurs, tout le monde se met à » faire la révérence, et voilà une cour ? C'est instinct de » nature, nous naissons valetaille ; les hommes sont vils et » lâches, insolents, quelques-uns, par la bassesse de tous, » abhorrant la justice, le droit, l'égalité ; chacun veut être, » non pas maître, mais esclave favorisé. S'il n'y avait que » trois hommes au monde, ils s'organiseraient, l'un ferait la » cour à l'autre, l'appellerait Monseigneur, et ces deux unis » forceraient le troisième à travailler pour eux : car c'est là » le point. » (P.-L. COURIER.)

DU CÉRÉMONIAL DES LETTRES.

Il y a longtemps que Voltaire s'est moqué de la grande importance que nos pères attachaient au cérémonial des lettres. « César et Pompée, dit-il, s'appelaient dans le sénat » César et Pompée ; mais ces gens-là ne savaient pas vivre :

» ils finissaient leurs lettres par *vale, adieu.* Nous étions, » nous autres, il y a soixante ans, *affectionnés serviteurs;* » nous sommes devenus, depuis, *très-humbles et très-obéissants;* et actuellement *nous avons l'honneur de l'être.* Je » plains notre postérité; elle ne pourra que difficilement » ajouter à ces belles formules. »

Heureusement elle est revenue de cette affectation puérile, et le cérémonial des lettres se simplifie de jour en jour.

Il serait à désirer qu'à cet égard nous prissions pour modèles les Grecs et les Romains. Si l'on écrivait à *César* ou à *Cicéron,* on se contentait d'ajouter à leur nom, leur prénom et le titre de *dictateur* ou de *consul.* La lettre commençait par un salut fraternel, et finissait par quelque souhait heureux : *Portez-vous bien, soyez heureux, vivez longtemps;* cérémonial à la fois simple et noble.

Lorsqu'à Rome le pouvoir fut concentré dans les mains d'un seul, quand le sénat eut, après la mort d'Auguste, placé cet empereur au rang des dieux, ses successeurs s'arrogèrent le titre de *divin,* et la flatterie s'empressa de le leur accorder dans les lettres ou dans les placets. Les formules grossièrement serviles se multiplièrent à l'infini; en écrivant aux empereurs on joignait à leur nom les épithètes magnifiques de *très-grand, très-auguste, très-invincible, très-sacré,* etc. Dans le corps de la lettre on employait les termes de *votre clémence, votre piété,* et autres semblables.

Ce faste, cet amour des distinctions s'empara de l'esprit, non-seulement des maîtres du monde, mais de leurs moindres officiers, et se répandit, comme une maladie épidémique, sur toutes les classes supérieures de la société. L'irruption des Barbares, en couvrant l'Europe de mille tyrans subalternes, ne fit qu'accroître le mal. Le gouvernement féodal, qui partageait les hommes en deux classes bien distinctes, les oppresseurs et les serfs, jeta d'un côté de la balance politique les richesses, la puissance et la faveur, et de l'autre la pau-

vreté, l'esclavage et l'adulation. Telle est l'origine de ces titres fastueux que, pour prix de sa servilité, la flatterie a prodigués à la tyrannie et à l'orgueil.

Mais, sous ce rapport, nulle part la démence humaine n'a été poussée aussi loin qu'en Orient, dans ces contrées où un seul homme accumule sur sa tête tous les titres avec l'absolue puissance. Voici un de ces curieux protocoles des communications officielles du grand-seigneur :

« Nous... légitime distributeur des couronnes de l'univers, » et maître incommutable de mille peuples, nations et générations qui reposent à l'ombre et sous le sacré bois de » notre lance, destiné libérateur de ceux qui gémissent et » sont encore sous le joug de l'oppression infidèle, et qui » n'attendent avec impatience que l'heure et le bonheur de » notre domination; propriétaire des célestes cités de Médine et de la Mecque; gardien perpétuel de Jérusalem la » sainte et de son sépulcre ; empereur de Constantinople et » de Trébizonde; roi de Hongrie en Europe, de Memphis en » Afrique; et de Bagdad en Asie, ensemble de soixante-dix » royaumes effectifs; roi de la mer Méditerranée, des mers » Blanche, Noire et Rouge, Hellespontique, Méotique et Archepélagique; grand-amiral de l'Océan, et possesseur des » plus célèbres promontoires, caps, cités, golfes, fleuves et » rivières du monde; prince en Géorgie, absolu en Barbarie, » Tartarie, Cosatie, et en mille autres régions; commandant à la Porte-de-Fer, villes adjacentes et les lieux circonvoisins; fidèle refuge et parfait asile des autres empereurs, rois, princes, républiques et seigneuries; redouté » ou chéri partout; souverain du cœur de la terre; unique » favori du ciel, et son divin porte-enseigne en terre, etc. »

Ce faste d'idées, d'images, d'expressions, a toujours été du goût des Orientaux, et tous les princes mahométans imitent le Grand-Turc dans ce ridicule orgueil. Chez nous, heureusement, il ne reste presque plus d'autre étiquette en

ce genre que celle qui est relative au chef de l'État, à sa famille, aux dignitaires et aux fonctionnaires publics.

A l'empereur : *Sire* ou *Sa Majesté*.

Aux fils, petits-fils et arrière petits-fils de France : *Monseigneur, Votre Altesse Impériale;*

Aux autres, quoique princes du sang : *Monseigneur, Votre* ou *Son Altesse Sérénissime;*

Aux ministres et aux ambassadeurs : *Votre Excellence;*

Aux cardinaux : *Votre Eminence;*

Aux évêques : *Votre Grandeur*, etc.

L'usage veut que l'on rappelle les titres, la dignité, la qualification honorable de la personne à qui l'on écrit : *Monsieur le Maréchal, le Duc, le Comte*, etc.; et ces qualifications se répètent à la signature.

Nous savons que le code de la politesse a des règles positives, des préceptes formels; mais il nous paraît bien ridicule d'attacher une importance trop grande aux formes d'une minutieuse étiquette. Sur ce point, il faut savoir ce que l'usage général a établi, ne point s'en écarter avec affectation, et s'y soumettre sans servilité.

Ainsi, sans trop s'inquiéter si la marge d'une lettre doit être plus grande ou plus petite dans telle ou telle occasion, qu'on ait soin, en général, de donner aux personnes à qui l'on écrit les titres honorifiques qui leur appartiennent; qu'on n'oublie pas que c'est une marque de respect et de déférence de commencer à écrire au bas ou vers le milieu de la première page; et que l'usage est de reprendre aussi l'écriture de la page qui suit, à quelque distance du haut de cette page; que d'ailleurs il est reçu de placer la date à la fin de sa lettre, à gauche de la signature; que la signature elle-même doit être mise à une distance assez grande de la fin de la lettre, lorsqu'on écrit à des personnes d'une grande distinction, et même tout-à-fait au bas de la dernière page,

si l'on s'adresse aux rois, aux princes, etc. Il est assez généralement reconnu que dans ce cas-là il est plus respectueux de dire : *Je suis avec le plus profond respect, de Votre Majesté, Sire*, etc., ou *je suis, de Votre Altesse, de Votre Excellence, Monseigneur*, etc., que de dire, *j'ai l'honneur d'être*, etc.

On emploie ordinairement, en finissant une lettre, des formules dont l'expression varie suivant la nature des liaisons et des rapports : *Agréez, Madame, l'hommage de mon respect*, ou *du respect avec lequel je suis*, etc. *Recevez, Monsieur, avec bonté, l'assurance de mon respectueux attachement*, ou *du respectueux attachement avec lequel je suis*, etc. *Agréez l'hommage des sentiments distingués que je vous ai voués*, etc. *Les sentiments que vous m'avez inspirés, Monsieur, sont aussi sincères que durables*, etc. *Comptez à jamais, Monsieur, sur la reconnaissance et l'attachement*, etc. *Je suis avec la considération la plus distinguée*, etc. Il est à remarquer que le *très-humble et très-obéissant serviteur* n'est plus que de la grande civilité ou qu'une formule d'usage; que le mot *considération*, sans épithète qui le relève, ne s'emploie guère qu'avec ses inférieurs ou ses égaux.

Quand la signature peut s'amener par quelque transition heureuse, la fin de la lettre n'en a que plus de grâce. Nous en citerons des exemples dont la lecture sera plus profitable que cette énumération de vaines formules dont nous venons de donner des modèles :

« J'embrasse le laborieux Grignan, le seigneur *Corbeau*(1),
» et le fortuné *Louis Provence*, sur qui tous les astrologues
» disent que les fées ont soufflé. *E con questo mi raccom-*
» *mando.* » (Madame de Sévigné.)

« Je vous embrasse et vous aime, et vous le dirai tou-
» jours, parce que c'est toujours la même chose. »

(La même.)

(1) Le coadjuteur d'Arles.

« J'égare tous mes papiers; je suis comme le siècle, je
» ne sais ce que je fais; mais je sais bien ce que je dis en
» vous renouvelant tous les sentiments de ma respectueuse
» estime. » (VOLTAIRE.)

« Vos fautes sont si peu de chose en comparaison des
» miennes, que je ne songe qu'à ces dernières. J'en ferais
» une fort grande de ne point vous aimer, et vous pouvez
» compter toujours sur moi. » (LE MÊME.)

« Je suis un peu malade, mais je vous aime comme si je
» me portais bien. » (LE MÊME.)

« Je connais ma destinée, elle est toute propre à m'en-
» voyer à Paris pour ne vous y point trouver; en ce cas,
» c'est être exilé à Paris. » (LE MÊME.)

« Il y a quarante ans, ô ciel! que je vous aime, et je n'ai
» pas eu l'honneur de vivre avec vous la valeur de quarante
» jours! Ah! ah! (LE MÊME, *à M. d'Argenson.*)

« Bonsoir, vous tous que j'aime, que je respecte, et à qui
» je veux plaire. Bonsoir, mon public. »
(LE MÊME, *à M. d'Argental.*)

« La vie est un songe; rêvons donc le plus gaîment que
» nous pourrons. Ce n'est pas un rêve quand je vous dis que
» je suis enchanté des bontés de votre Éminence, et que je
» suis son plus zélé partisan, plein de tendre respect pour
» elle. » (LE MÊME, *au cardinal de Bernis.*)

Plusieurs écrivains se sont quelquefois affranchis de cette loi de l'étiquette : J.-J. Rousseau, à qui l'on peut reprocher d'avoir trop souvent méconnu les convenances sociales, et qu'on peut louer aussi de s'être élevé au-dessus d'elles, termine ainsi une lettre qu'il adresse à M. Pelletier :

« Trouvez bon, monsieur, qu'en vous réitérant mes re-
» merciments, j'achève cette lettre avec la simplicité d'hon-
» nêtes gens qui s'estiment assez mutuellement pour sup-
» primer entre eux des formalités mensongères. »

Voltaire, si renommé pour ses belles manières, et dont la correspondance, quand elle est amicale, porte partout l'empreinte d'une politesse exquise, écrivait ainsi à M. de Belloi :

« Adieu, monsieur ; vous me faites aimer plus que jamais » les arts que j'ai cultivés toute ma vie. Je vous remercie, je » vous aime ; je vous estime trop pour employer ici les vai» nes formules ordinaires qui n'ont pas certainement été in» ventées par l'amitié. »

Et cette fin de lettre à l'abbé Asselin :

« Adieu, monsieur, comptez sur l'amitié, sur l'estime, sur » la reconnaissance de V. Point de cérémonie ; je suis qua» ker avec ses amis. Signez-moi un A. »

Il dit à M. de Maupertuis :

« Adieu, mon cher monsieur, aimez-moi un peu je vous » en prie, et ne me tenez pas rigueur. »

« Du très-humble et très-obéissant, vous n'en aurez pas » de Voltaire. »

Racine écrivait à son fils :

« Quand vous m'écrirez, vous pourrez vous dispenser de » toutes ces cérémonies et de *votre très-humble serviteur.* » Je connais même assez votre écriture, sans que vous soyez » obligé de mettre votre nom. »

On ne peut guère se permettre les apostilles et les *post-scriptum* qu'avec les personnes intimes, parce qu'ils décèlent de l'inattention dans celui qui écrit.

Nous donnons peut-être trop d'étendue à ces détails minutieux, car l'usage doit être le seul maître à cet égard. Est-il nécessaire d'indiquer ici comment se plie une lettre ; de quel papier on doit faire usage ; dans quel cas on doit employer la cire ou le pain à cacheter? C'est un soin que nous laissons au *Secrétaire de la Cour*, *à l'Art de la Correspondance* et autres ouvrages de cette espèce.

Nous nous bornerons à faire observer qu'avec les notions générales que nous avons données, il n'est guère possible de

commettre des fautes trop grossières. D'ailleurs, si l'on trouve quelques légères infractions au code du cérémonial dans une lettre écrite avec esprit, naturel et facilité, on les pardonne sans peine, et tout homme raisonnable ne songera pas même à les reprocher.

DES AUTEURS ÉPISTOLAIRES.

Avant l'invention de l'écriture, les hommes durent, pour communiquer entre eux, avoir recours aux symboles, aux hiéroglyphes, c'est-à-dire à des signes représentatifs de la pensée qui peignaient aux yeux ce qu'on ne pouvait exprimer par la parole. Ces images conventionnelles durent être parlantes et si claires que l'on ne pouvait s'y méprendre.

L'envoi d'une flèche, d'une souris et d'une grenouille que les Scythes firent à Darius, était une lettre fort intelligible, et dont le grand roi comprit fort bien le sens. Le fils de Tarquin, qui se promène dans son jardin en abattant les têtes des plus hauts pavots, saura, avec son bâton, transmettre un avis, aussi bien et plus sûrement qu'avec sa plume. Le boisseau d'anneaux des chevaliers romains tués à la bataille de Cannes, et envoyés par le vainqueur au sénat de Carthage, en disait assez. De tout temps, et en tout pays, certains objets physiques ont été les emblêmes des idées qu'ils éveillent : les couleurs sont pour nous des représentants de la douleur ou de la joie; et les animaux, les plantes, les arbres, l'expression d'une pensée ou d'un sentiment.

A mesure que les découvertes géographiques nous ont mis en rapport avec de nouveaux peuples, nous avons trouvé chez ceux auxquels notre civilisation et nos arts sont inconnus, des moyens de correspondance ingénieux et inattendus. C'est ainsi que les Péruviens et les Mexicains, lors de la découverte du Nouveau-Monde, se servaient d'une écriture dont nous ne nous serions pas doutés; des nœuds faits à un

cordon avait chez eux une signification diverse, selon leur nombre et leur disposition.

De ces langues toutes d'action et d'images, aux langues hiéroglyphiques, il n'y a qu'un pas; car celles-ci ne sont que les premières perfectionnées. Celle des anciens prêtres d'Egypte offre une peinture écrite, où les idées sont tracées au crayon et au pinceau. De nos jours encore, un peuple célèbre n'en connaît pas d'autre : les Chinois, dans leur écriture symbolique, peindront grossièrement, en deux traits, un homme debout, pour annoncer qu'il est en vie; incliné, pour apprendre qu'il est malade; renversé, pour figurer son état de mort.

Il est probable que le dessin ou la peinture a été la première langue écrite de la plupart des peuples. Mais il faut convenir qu'un pareil moyen de correspondre était bien borné et devait à peine suffire aux premiers besoins d'une société naissante, car la pensée a mille nuances, mille modifications diverses qu'il devenait impossible de transmettre. Le problème fut résolu par celui qui imagina les caractères alphabétiques, une des plus admirables inventions dont puisse s'enorgueillir l'esprit humain.

Ce serait un spectacle aussi curieux que philosophique que de suivre les premières tentatives des inventeurs, et d'assister aux progrès d'un art qui, en établissant un échange continuel d'idées, devait si prodigieusement agrandir l'horizon de la pensée et de la raison humaine.

Mais il ne nous a point été donné de connaître des essais qui eussent été pour nous si pleins d'intérêt. Les plus anciens monuments littéraires qui nous soient parvenus, après les livres saints, ne remontent pas au-delà du neuvième siècle avant J.-C.; et les premières lettres qui soient arrivées jusqu'à nous n'ont pas une date si ancienne. C'est aux philosophes grecs que nous devons ces archives vénérables de l'art épistolaire.

Thalès de Milet, qu'on s'accorde à regarder comme le chef de la première école de philosophie dans la Grèce, naquit en Phénicie, vers l'an 639 avant J.-C. Il nous reste de ce philosophe célèbre quelques lettres qui portent en général le caractère d'une belle simplicité, témoin celle qu'il adresse à Phérécyde.

Thalès à Phérécyde.

« J'apprends que vous êtes le premier des Ioniens qui vous prépariez à donner aux Grecs un *Traité sur les choses divines*, et peut-être faites-vous mieux d'en faire un écrit public, que de confier vos pensées à des gens qui n'en feraient aucun usage. Si cela vous était agréable, je vous prierais de me communiquer ce que vous écrivez, et en cas que vous me l'ordonniez, j'irai vous trouver incessamment. Ne croyez pas que nous soyons, Solon et moi, si peu raisonnables, qu'après avoir fait le voyage de Crète, par un motif de curiosité, et pénétré jusqu'en Egypte, pour jouir de la conversation des prêtres et des astronomes du pays, nous n'ayons pas la même envie de faire un voyage pour nous trouver auprès de vous, car Solon m'accompagnera, si vous y consentez. Vous vous plaisez dans l'endroit où vous êtes ; vous le quittez rarement pour passer en Ionie, et vous n'êtes guère empressé de voir des étrangers. Je crois que vous n'avez d'autre soin que celui de travailler ; mais nous, qui n'écrivons point, nous parcourons la Grèce et l'Asie. »

On lira peut-être avec plaisir la réponse à cette lettre de Thalès.

Phérécyde à Thalès.

« Je vous souhaite une heureuse fin, quand vous approcherez de votre dernière heure. J'étais malade quand je reçus votre lettre ; la vermine affectait mon corps et la fièvre menaçait mes forces. Dans cette extrémité, j'ai prié quelques-

uns de mes amis, qu'après avoir eu soin de ma sépulture, ils vous fassent tenir mes écrits. Si vous trouvez qu'ils méritent d'être lus, et si les autres sages sont du même sentiment, je consens que vous les publiiez ; sinon supprimez-les, ils ne me satisfont pas moi-même. Il n'y a pas assez de certitude dans les choses que j'y dis. Je ne les promets pas, ni ne sais ce qui est vrai. Quant aux points qui touchent la théologie, il faut les comprendre, parce que je les traite tous obscurément. Mon mal empire de jour en jour. Je ne reçois la visite d'aucun médecin ni d'aucun de mes amis. Ceux qui ont soin de moi se tiennent en dehors. Lorsqu'ils m'interrogent sur ma santé, je passe un doigt hors de la porte, pour leur montrer le mal que je souffre; et je les avertis de se préparer à faire, le lendemain, les funérailles de Phérécyde. »

Pittacus (1) l'emporte par son admirable laconisme sur Thalès et sur Phérécyde. Nous citerons sa lettre en réponse à l'invitation du roi de Lydie. Crésus se piquait de philosophie; non content de surpasser les rois de son temps par ses richesses, il voulait passer pour un sage. La renommée de Solon lui inspira la pensée de voir ce philosophe, un semblable désir l'engagea à mander Pittacus à sa cour.

Pittacus à Crésus.

Vous voulez que je me rende en Lydie pour voir vos trésors. Sans les avoir vus, je crois aisément que le fils d'Atyatte surpasse en richesses tous les rois de la terre. D'ailleurs, à quoi me servirait le voyage de Sardes ? L'argent ne me manque point; étant content de ce dont j'ai besoin pour moi et pour mes amis. Je viendrai cependant, engagé par votre hospitalité, pour jouir de votre commerce.

(1) L'un des sept Sages, mourut 470 ans avant J.-C.

Anacharsis (1) au même prince une lettre aussi remarquable par son laconisme que par le ton de dignité et de politesse qui la caractérise :

« Monarque des Lydiens, je suis venu en Grèce pour y apprendre les mœurs et les constitutions du peuple de cette contrée. Il ne me faut ni or ni argent ; je serai trop satisfait si j'ai le bonheur de retourner plus vertueux et plus éclairé dans ma patrie. Je ne viendrai donc à Sardes que parce que je regarde comme un très-grand avantage de mériter votre estime. »

Anacharsis, disciple de Solon, fut en rapport avec tous les grands hommes contemporains de ce célèbre législateur. Il se fit remarquer par la vivacité de ses réparties et la force de ses arguments chez le peuple le plus spirituel de la terre. Il écrivit en vers héroïques sur les lois de son pays, sur l'art de la guerre. Mais la plupart des *Lettres* publiées sous son nom, dans les *Épistolaires grecs,* sont apocryphes.

On cite d'*Anaximènes* (2) une lettre à Pythagore, dans laquelle le premier de ces philosophes rend compte au second de la mort de Thalès. Cette lettre dit en peu de mots ce qu'elle veut dire ; la brièveté en fait le mérite. Le disciple du philosophe le plus économe de paroles, devait, avant tout, éviter la prolixité en écrivant à son maître.

Anaximènes à Pythagore.

« Thalès, fils d'Examius, n'a pas eu, dans sa vieillesse, une fin heureuse. Étant sorti la nuit, de chez lui, selon sa coutume, pour contempler les astres, et ne prenant pas garde où il était, il tomba, pendant qu'il faisait ses observations, dans un endroit profond : telle a été la fin de l'astronome

(1) Scythe de nation, se rendit à Athènes, environ 589 ans avant J.-C.

(2) Né à Lampsaque.

de Milet. Nous qui sommes ses disciples, souvenons-nous de ce grand homme, aussi bien que nos enfants et nos disciples, et prenons sa doctrine pour nous conduire. Que notre science soit toute fondée sur celle de Thalès. »

En général, les lettres des anciens sont frappantes par leur extrême simplicité : point de moralités triviales, point de réflexions inutiles, nul faste de paroles, nulle affectation de savoir et d'érudition. Nous en pouvons tirer une leçon utile, de ne rien ajouter au fait que nous racontons, et d'éviter avant tout les réflexions déplacées, comme si nous doutions de l'esprit du lecteur, au point de vouloir lui épargner la peine de penser et de réfléchir.

Zénon, fondateur du stoïcisme, a composé un grand nombre d'ouvrages philosophiques, qui sont perdus pour nous. Diogène Laërce nous a conservé deux lettres de ce philosophe, qu'il extrait d'un livre sur Zénon, par Apollonius de Tyr, et qui, sans être d'une authenticité incontestable, quoique plusieurs critiques n'en doutent pas, nous apprennent du moins quelle idée on se fit longtemps de ces relations entre le prince et le philosophe.

Antigone roi à Zénon philosophe.

SALUT:

« Du côté de la fortune et de la gloire, je crois que la vie que je mène vaut mieux que la vôtre ; mais je ne doute pas que je ne vous sois inférieur, si je considère l'usage que vous faites de la raison, les lumières qui vous sont acquises et le vrai bonheur dons vous jouissez.

» Ces raisons m'engagent à vous prier de vous rendre auprès de moi, et je me flatte que vous ne ferez point de difficulté de consentir à ma demande. Levez donc tous les obstacles qui pourraient vous empêcher de lier commerce avec moi.

Considérez surtout que, non-seulement vous deviendrez mon maître, mais que vous serez en même temps celui de tous les Macédoniens, mes sujets. En instruisant leur roi, en le portant à la vertu, vous leur donnerez en ma personne un modèle à suivre pour se conduire suivant l'équité et la raison ; puisque tel est celui qui commande, tels sont ordinairement ceux qui obéissent. »

Le philosophe répondit en ces termes :

Zénon au roi Antigone.

SALUT.

« Je reconnais avec plaisir l'empressement que vous avez de vous instruire, et d'acquérir de solides connaissances qui vous soient utiles, sans vous borner à une science vulgaire, dont l'étude n'est bonne qu'à dérégler les mœurs. Celui qui se donne à la philosophie, qui a soin d'éviter cette volupté si commune, si capable d'émousser l'esprit de la jeunesse, ennoblit ses sentiments, je ne dis pas par inclination naturelle, mais aussi par principes. Au reste, quand un heureux naturel est soutenu par l'exercice, et fortifié par une bonne instruction, il ne tarde pas à se faire une parfaite notion de la vertu. Pour moi, qui succombe à la faiblesse du corps, fruit d'une viellesse de quatre-vingts ans, je crois pouvoir me dispenser de me rendre auprès de votre personne. Souffrez donc que je substitue à ma place quelques-uns de mes compagnons d'étude, qui ne me sont point inférieurs en dons de l'esprit, et qui me surpassent pour la vigueur du corps. Si vous les fréquentez, j'ose me promettre que vous ne manquerez d'aucun des secours qui peuvent vous rendre parfaitement heureux. »

Rappelons-nous, en lisant ces lettres, qu'elles sont dépourvues de tous leurs agréments ; contentons-nous d'y chercher

le fond des pensées, car ces tournures vives et naturelles, ces inversions qui font le charme et l'élocution antique, toutes les grâces du style, en un mot, ont disparu : une traduction est une glace infidèle qui ne rend qu'imparfaitement la figure d'un original, mais où ne se reflètent ni le feu du regard ni le jeu de la physionomie.

Ces deux disciples, recommandés par leur maître, étaient Philonide de Thèbes et Persée, né à Citium, comme Zénon. L'histoire raconte que Persée fit une fortune rapide à la cour d'Antigone, quoique ce prince n'ajoutât pas beaucoup de foi à son stoïcisme.

Si l'on a conservé précieusement quelques lettres qui ont survécu aux efforts de la barbarie et du temps, avec quel soin religieux les savants ne nous ont-ils pas transmis plusieurs lettres familières attribuées au grand Platon ! Elles sont en petit nombre, et nous devons même déplorer la perte des plus curieuses. Combien il eût été intéressant pour l'histoire et pour la science, que toutes celles qu'il écrivit ne nous eussent pas été ravies ! Quelles révélations importantes n'eussions-nous pas trouvées dans la correspondance qu'il entretint avec ses amis de Grèce, sur l'Égypte et la Chaldée, lettres dans lesquelles ce génie observateur dut nécessairement peindre les mœurs, les usages civils et religieux, les opinions philosophiques de ces nations dont l'histoire est encore pour nous une énigme.

Les lettres qui nous restent de ce philosophe ne sont pas indignes de notre attention, celles surtout qu'il adressa à Denys-le-Tyran, aux amis de Dion, à Hernicus, à Éraste, à Corisque et à Architas.

Dans l'impossibilité où nous sommes de citer ces lettres, dont la longueur est hors de proportion avec les bornes de cet article, nous nous contenterons de transcrire le billet suivant :

Platon à Architas.

SALUT.

Je ne puis vous exprimer le plaisir que m'ont fait les ouvrages que vous m'avez envoyés. J'estime infiniment l'auteur. Je l'admire parce qu'il se montre digne de ses ancêtres, si recommandables par leur vertu. Ils passent pour être originaires de Myra, du nombre de ces honnêtes Troyens qui suivirent Laomédon, et que l'histoire préconise. Quant aux Commentaires dont vous me parlez, ils ne sont pas encore en assez bon état. Je vous les envoie cependant tels qu'ils se trouvent ; nous sommes également convaincus tous les deux de l'attention qu'ils méritent : ainsi je n'ai rien à vous commander à ce sujet. Portez-vous bien.

Deux orateurs célèbres méritent d'être comptés parmi les auteurs épistolaires grecs, Démosthène et Eschine. Les lettres du premier sont de véritables harangues ; ce sont des communications au sénat et au peuple d'Athènes, qui n'ont de lettres que le nom, mais dont la forme est essentiellement oratoire. Démosthène avait été condamné à payer une amende de 50 talents, et mis en prison. Il parvint à s'échapper ; et c'est du temple de Neptune de l'île de Calaurie qu'il écrivit aux Athéniens plusieurs lettres apologétiques. L'auteur plaidait sa propre cause devant sa patrie tout entière ; il a recours à cette éloquence vive et passionnée, à cette argumentation victorieuse qu'il avait autrefois déployée dans la place publique contre le roi de Macédoine, et le malheur, comme jadis le patriotisme, lui prête un accent noble, persuasif et pathétique.

Les lettres d'Eschine ont un tout autre caractère. Ce sont les productions d'un homme aimable dont l'esprit est cultivé. Sa philosophie est douce et enjouée. Quoique coupable il nous intéresse à sa disgrâce dans la lettre suivante :

« Il arrive pour l'ordinaire, que ceux qui sont condamnés injustement sollicitent leur rappel ; et, s'ils ne l'obtiennent pas, ils déclament contre leur patrie, et se plaignent d'en être maltraités. Pour moi, tombé dans une disgrâce que ne devait pas me faire craindre ma conduite dans le gouvernement, quoique condamné moi-même en accusant les autres, je ressens quelque peine, comme cela est naturel, mais nulle indignation. Je n'ai point la folie de croire qu'Eschine, fils d'Atromite, qui est exilé, qui essuie un traitement fort commun dans Athènes, doive être indigné contre une ville qui a banni Thémistocle, le libérateur de la Grèce ; contre une ville où Miltiade est mort en prison, chargé d'années, parce qu'il était redevable au trésor d'une somme légère. Mais je pense qu'il sera vraiment honorable pour moi, chez la postérité, d'avoir reçu le même affront que ces grands hommes, d'avoir été jugé digne d'éprouver le même sort. »

Les neuf lettres qui nous sont restées d'Isocrate justifient bien les éloges que Cicéron accorde à cet orateur : « il écri» vait bien, dit-il, et apprit aux autres à bien écrire. Il con» nut mieux que ses prédécesseurs l'art oratoire dans toutes » ses parties..... Avant lui on ne connaissait aucune intention » dans l'arrangement des mois. » Ses lettres sont une suite de sages conseils et d'utiles avis qu'il donne à des princes ; le ton en est généralement grave et le style soutenu.

Isocrate à Alexandre.

Salut.

En écrivant au roi votre père, il serait sans doute peu honnête de vous oublier : je ne dois pas manquer cette occasion de vous écrire. J'entends dire à tout le monde que vous avez un caractère doux ; que vous cultivez les sciences avec toute l'ardeur d'un homme qui en sent le prix ; que vous ai-

mez la ville d'Athènes; que, parmi nos citoyens, vous goûtez, non ceux qui ont négligé de se faire des principes, et qui ont des inclinations perverses, mais ceux que vous ne vous repentirez jamais d'avoir fréquentés, que vous pouvez, sans risque, entretenir de vos affaires, en un mot auxquels doit s'attacher un homme raisonnable. On me rapporte encore que vous ne dédaignez aucune partie des sciences, pas même la dialectique, quoique vous pensiez qu'elle n'est faite que pour les disputes de l'école, et qu'elle ne convient ni à un chef de république ni à un monarque. Vous préférez, dit-on, à toute autre étude celle de l'éloquence, qui sert en même temps à régler les affaires particulières et à délibérer sur les intérêts publics. Il me semble donc déjà vous voir diriger la conduite des peuples par des principes sûrs et invariables; distinguer avec un jugement droit ce qui est juste et honnête, et ce qui ne l'est pas; distribuer avec équité les punitions et les récompenses. Non, vous ne pouviez rien faire de mieux que de vous livrer à une pareille étude; par là, vous faites espérer au monde, ainsi qu'au roi votre père, que si, en avançant en âge, vous persistez dans ces goûts, vous surpasserez les autres hommes en sagesse, autant qu'il les surpasse en puissance.

A l'occasion de cette lettre adressée à Philippe, nous ne devons pas omettre les belles paroles de ce roi au philosophe Aristote :

« Je vous apprends que j'ai un fils. Je rends grâces aux
» dieux, non pas tant de me l'avoir donné, que de me l'a-
» voir donné du temps d'Aristote. J'ai lieu de me promettre
» que vous en ferez un successeur digne de nous. »

Nous pourrions terminer là notre revue biographique des épistolaires grecs, parce qu'il est inutile de nous arrêter aux divers auteurs qui ont paru après le siècle de Philippe et d'Alexandre. Leurs lettres, pour la plupart, ne sont pas des modèles à offrir; après cette époque, la Grèce, auparavant si

féconde en grands hommes, déchoit de jour en jour : l'astre de la liberté avait cessé de féconder ce sol épuisé.

Mais après la propagation de la foi et l'établissement du christianisme en Orient, le feu des lettres parait se rallumer. Les pères de l'Eglise grecque ont écrit un grand nombre de lettres qu'on a recueillies. Notre intention n'est point de rappeler même le nom de ces auteurs, encore moins voulons-nous présenter des extraits de leurs lettres, cet examen nous mènerait trop loin. Cependant nous ne pouvons passer sous silence deux noms illustres dans les fastes de l'Eglise, saint Chrysostômo et saint Basile-le-Grand. Tous deux nous ont laissé des lettres dans lesquelles la pureté du style unie à la justesse des pensées, et le génie guidé par le goût, rappellent le beau style littéraire de la Grèce. Saint Chrysostôme avait étudié sous Libianus, rhéteur célèbre du quatrième siècle, dont nous avons des lettres estimées. Saint Basile-le-Grand, leur contemporain, en a aussi écrit un grand nombre qui forment un des ouvrages les plus curieux et les plus savants de l'antiquité. Elles sont écrites avec élégance et pureté, et renferment des pensées ingénieuses et solides.

ÉPISTOLAILES LATINS.

Les épistolaires latins sont en petit nombre. Deux surtout méritent notre attention, Cicéron et Pline, qui tiennent le premier rang parmi les épistolaires de l'antiquité. M. de Sacy, dans sa traduction des *Lettres de Pline*, nous semble avoir apprécié avec beaucoup de justesse le mérite de ces deux écrivains : « Je crois voir, dit-il, plus de génie dans les lettres de Cicéron, plus d'art dans celles de Pline : le premier se pardonne quelquefois plus de négligence, le second souvent laisse voir trop d'étude. On lit dans Cicéron grand nombre de lettres, dont il semble que la postérité se

serait bien passée; il en est peu dans Pline dont elle ne puisse profiter. Plus de grands événements, plus de politique dans les unes; plus de sentiment, plus de morale dans les autres : l'un est peut-être un meilleur modèle de bien écrire, l'autre de bien vivre. Enfin, les lettres de Cicéron nous apprennent, mieux que toutes les histoires, à connaître les hommes de son siècle, et les ressorts qui les remuaient; les lettres de Pline, mieux que tous les préceptes, apprennent aux hommes de tous les siècles à se connaître et à se régler eux-mêmes.

Nous devons à Cicéron, indépendamment du grand nombre d'ouvrages qu'il a faits pour sa gloire et pour la postérité, un recueil de *Lettres familières*, que probablement il ne crut faire ni pour l'une, ni pour l'autre, et qui cependant ne nous intéressent pas moins vivement que ses traités de philosophie et ses éloquentes harangues. Cette collection ne forme qu'une partie des Lettres que Cicéron avait écrites. Elles seront éternellement lues, parce qu'aucun ouvrage ne donne une idée plus juste et plus vive de la situation de la république, à une époque de l'histoire romaine la plus intéressante de toutes, par le nombre et les grands caractères des acteurs; par les bouleversements et les péripéties terribles qui agitent la scène, et laissent à travers l'anarchie entrevoir pour dénoûment l'extinction de la liberté. Mais ce qui les rend surtout un objet précieux d'étude, c'est l'inimitable naïveté de sentiments et de style dont elles portent toujours l'empreinte. Sous un autre rapport, car elles sont pour nous du plus haut intérêt, on peut puiser dans ces Lettres une foule de détails curieux sur la vie intérieure, les mœurs et les habitudes des Romains. Si les érudits y trouvent une mine inépuisable de faits, le reste des lecteurs ne se lassera jamais d'y admirer la justesse des pensées, le charme d'une diction toujours pure, l'alliance continuelle du génie et du goût.

Les *Lettres familières* sont divisées en seize Livres, qui contiennent les lettres de Cicéron et les réponses qu'on lui faisait; les *Lettres à Atticus*, divisées aussi en seize Livres, comprennent les lettres écrites par Cicéron à Atticus, depuis son consulat jusqu'à la fin de ses jours.

Cicéron à Atticus.

L'an de Rome 696.

SALUT.

Dès que j'ai été arrivé à Rome, et qu'il s'est présenté une voie sûre pour vous écrire, j'ai cru devoir, avant toutes choses, me réjouir avec vous de mon retour; car pour vous parler naturellement, lorsque j'eus besoin de vos conseils, vous manquâtes, aussi bien que moi, de résolution et de prudence; il me parut même que vous ne travailliez pas à me sauver avec autant d'ardeur que l'attachement inviolable que j'ai toujours eu pour vous semblait le mériter. Mais si vous vous laissâtes abuser comme moi, si mes vaines terreurs, si les fausses alarmes qu'on me donna passèrent jusqu'à vous, vous ne fûtes que trop puni de cette faute, par l'affliction que mon éloignement vous a causée, et vous la réparâtes aussitôt en vous employant pour moi avec tout le soin et tout le zèle possible. Je puis donc vous assurer que, dans le plus fort de ma joie, lorsque j'ai vu tous nos citoyens la partager avec moi, j'ai toujours senti qu'il me manquait, pour être heureux, de vous voir et de vous embrasser. Si je puis une fois avoir ce plaisir, je le goûterai sans cesse; et, si je ne me dédommage de tout ce que notre séparation m'a fait perdre de douceur et d'agrément, je croirai que la fortune ne m'a pas jugé digne d'un tel bonheur, et qu'elle ne m'a été favorable qu'à demi.

J'ai recouvré beaucoup plus tôt que je ne l'espérais, et

bien plus facilement que je n'osais l'espérer, la supériorité, le crédit et l'estime que j'avais avant ma disgrâce, dans le sénat et parmi tous les bons citoyens. Mais pour mes biens qui, comme vous le savez, ont été en proie à l'avarice et à la fureur de mes ennemis, il ne me sera pas si aisé d'en sauver les restes et d'en réparer les ruines. J'aurai plus besoin pour cela de vos conseils que de votre bourse, dont je crois néanmoins que je puis disposer. On vous a mandé sans doute tout ce qui s'est passé à mon retour, ou le bruit public en aura porté la nouvelle jusqu'à vous. Je vais cependant vous écrire, en peu de mots, quelques particularités que vous serez bien aise d'apprendre par moi-même.

Je partis de Dyrrachium le 4 d'août, le jour même qu'on publia le décret de mon rappel. J'arrivai le lendemain à Brindes, où ma fille m'attendait, et il se trouva que c'était le jour de sa naissance. Le 8 du même mois, je reçus une lettre de mon frère, qui m'apprit que le décret de mon rappel avait passé dans une assemblée par centuries, où tous les peuples de l'Italie étaient accourus, où tous les ordres et tous les âges avaient fait paraître une ardeur incroyable. Je partis de Brindes après avoir reçu des personnes les plus qualifiées de cette ville toutes sortes d'honnêtetés. Je rencontrai sur ma route des députés de chaque ville voisine, qui me venaient faire des compliments. Quand on sut que j'approchais de Rome, il n'y eut pas un seul citoyen qui ne vînt au-devant de moi, excepté ceux qui s'étaient déclarés trop ouvertement pour le pouvoir ou nier ou même dissimuler. Lorsque je fus arrivé à la porte Capène, tous les degrés des temples furent aussitôt remplis par le petit peuple, qui me témoigna sa joie par ses applaudissements, et la continua jusqu'au Capitole, où il m'accompagna, et où je trouvai, aussi bien que dans la place publique, une foule infinie. Le lendemain, 5 de septembre, je fis mes remercîments au sénat.

Pour moi, je me tais parce que les pontifes n'ont point encore prononcé touchant ma maison. S'ils déclarent que la consécration est nulle, j'aurai une fort belle place. Les consuls, conformément au décret du sénat, estimeront les bâtiments qui ont été abattus, ou bien ils feront démolir le portique de Clodius, traiteront avec des entrepreneurs pour rebâtir ma maison, et estimeront mes autres biens.

Voilà donc l'état où je me trouve maintenant, assez mal par rapport à ma fortune passée, mais assez bien par rapport aux malheurs qui l'ont suivie. Les dettes qu'il m'a fallu contracter ont mis, comme vous savez, un grand désordre dans mes affaires. Je ne vous parle point de quelque chagrin de famille, que je n'ose confier à ma lettre. J'ai pour mon frère toute l'amitié que méritent sa vertu et l'attachement inviolable qu'il a pour moi. Je vous attends avec impatience pour régler ma conduite par vos conseils. Il faut que je me fasse un nouveau plan de vie. Quelques uns de ceux qui m'ont servi pendant mon absence commencent à murmurer contre moi, et ne peuvent cacher l'envie qu'ils me portent. Vous m'êtes ici très-nécessaire.

Cicéron à Atticus.

L'an de Rome 694.

SALUT.

Je conçois, comme vous le dites, que tout est aussi incertain dans une république, que vous me le faites dans vos lettres ; cependant, cette variété même de discours et de sentiments me fait plaisir. Lorsque je lis ce que vous m'écrivez, il me semble que je suis à Rome, et qu'on me dit tantôt une chose, tantôt une autre, comme il arrive dans une conjoncture aussi importante que celle-ci.

Dans le moment que j'écris ceci, on m'annonce Sébosus. Je n'avais pas achevé d'en gémir, que j'entends Arius qui

me donne le bonjour; autant valait-il demeurer à Rome, je n'y essuierais pas de plus grands fâcheux. Pour m'en délivrer, il faudra que je me sauve dans le pays rude et sauvage de ma naissance. Enfin, si je ne puis être seul, j'aime mieux vivre avec de francs paysans qu'avec tous ces beaux esprits. Cependant, vous ne me dites rien sur le jour de votre départ; je vous attendrai ici jusqu'au sixième de mai.

Ma femme vous est très-obligée de l'application avec laquelle vous poursuivez son affaire contre Mulvius; elle ne sait point qu'en la servant vous soutenez les intérêts de tous ceux qui tiennent comme vous des terres de la république. Elle vous salue, comme fait aussi le petit Cicéron, qui est déjà un grand républicain.

Nous avons de Pline un recueil de lettres composé de dix Livres, que l'auteur mit en ordre et publia, dit-il, à la prière de ses amis, c'est-à-dire que ces lettres sont un ouvrage, et c'en est un en effet. Il ne faut donc pas s'attendre à y trouver cette aisance familière, cet épanchement intime, cet abandon qui est du genre épistolaire proprement dit. Ce ne sont point ici les lettres qui n'étaient pas faites pour être lues, et dont le charme tient surtout à cette curiosité naturelle à l'esprit humain, qui aime beauuoup à entendre ceux qui ne croient pas qu'on les écoute. Madame de Sévigné nous plaît dans ses lettres, parce qu'elle donne de l'intérêt aux plus petites choses; Cicéron parce qu'il révèle le secret des grandes. Pline est auteur dans les siennes, mais il l'est avec beaucoup d'agrément et de variété : tous ses billets sont écrits pour la postérité; mais elle les a lus, et cette lecture fait aimer l'auteur.

Pline, dans ses lettres, peint avec vérité le siècle où il a vécu; on y trouve des traits et des anecdotes qui retracent les traits et les caractères. On y voit particulièrement la férocité des délateurs sous Domitien, et leur bassesse rampante sous Trajan. Dans une de ses lettres, il parle d'un de

ces scélérats célèbres par ses crimes sous Néron et sous Domitien. Cet homme vil, appelé *Régulus*, ayant outragé la mémoire de Sénécion, victime des délations de Métius Carus (homme de la même trempe), ce dernier dit à Régulus à cette occasion : *Quel droit avez-vous sur mes morts? Est-ce que je vais remuer les cendres de votre Crassus et de votre Camérinus?* Cette expression, *mes morts*, nous semble le sublime de la scélératesse et de l'impudence.

Parmi une foule de lettres, toutes intéressantes par leur objet et par les noms de ceux à qui elles sont adressées, il serait difficile de faire un choix, nous donnerons la préférence à celle où Pline apprend à Tacite la mort de Pline l'ancien, son oncle. On sait que ce philosophe périt par une éruption du Vésuve arrivée l'an 79 de J.-C.

Pline à Tacite.

SALUT.

Vous me priez de vous apprendre au vrai comment mon oncle est mort, afin que vous puissiez en instruire la postérité. Je vous en remercie, car je conçois que sa mort sera suivie d'une gloire immortelle, si vous lui donnez place dans vos écrits. Quoiqu'il ait péri par une fatalité qui a désolé de très-beaux pays, et que sa perte, causée par un accident mémorable, et qui lui a été commun avec des villes et des peuples entiers, doive éterniser sa mémoire; quoiqu'il ait fait bien des ouvrages qui dureront toujours, je compte pourtant que l'immortalité des vôtres contribuera beaucoup à celle qu'il doit attendre. Pour moi, j'estime heureux ceux à qui les dieux ont accordé le don, ou de faire des choses dignes d'être écrites, ou d'en écrire dignes d'être lues; et plus heureux encore ceux qu'ils ont favorisés de ce double avantage. Mon oncle tiendra son rang entre les derniers, et par vos écrits et par les siens; et c'est ce qui m'en-

gage à exécuter plus volontiers des ordres que je vous aurais demandés. Il était à Misène, où il commandait la flotte; le vingt-troisième d'août, environ une heure après midi, ma mère l'avertit qu'il paraissait un nuage d'une grandeur et d'une figure extraordinaires. Aprés avoir été quelque temps couché au soleil, selon sa coutume, et avoir bu de l'eau froide, il s'était jeté sur un lit, où il étudiait. Il se lève et monte en un lieu d'où il pouvait aisément observer ce prodige. Il était difficile de discerner de loin de quelle montagne ce nuage sortait, l'évènement a appris depuis que c'était du mont Vésuve. Sa figure approchait de celle d'un arbre, et d'un pin plus que d'aucun autre; car, après s'être élevé fort haut en forme de tronc, il étendait une espèce de branche. Je m'imagine qu'un vent souterrain le poussait d'abord avec impétuosité et le soutenait, mais soit que l'impression diminuât peu à peu, soit que ce nuage fût affaissé par son propre poids, on le voyait se dilater et se répandre; il paraissait tantôt blanc, tantôt noirâtre, tantôt de diverses couleurs, selon qu'il était plus chargé ou de cendre, ou de terre. Ce prodige surprit mon oncle, qui était très-savant, et il le crut digne d'être examiné de plus près. Il commande que l'on appareille la frégate légère, et me laisse la liberté de le suivre. Je lui répondis que j'aimais mieux étudier; et par hasard il m'avait donné lui-même quelque chose à écrire. Il sortait de chez lui, ses tablettes à la main, lorsque les troupes de la flotte qui était à Rétine, effrayées par la grandeur du danger (car ce bourg est précisément sur Misène, et on ne s'en pouvait sauver que par la mer), vinrent le conjurer de vouloir bien les garantir d'un si affreux péril. Il ne changea pas de dessein, et poursuivit avec un courage héroïque ce qu'il n'avait d'abord entrepris que par simple curiosité; il fait venir des galères, monte lui-même dessus, et part dans le dessein de voir quel secours on pourrait donner, non-seulement à Rétine, mais à tous les autres bourgs de cette côte,

qui sont en grand nombre à cause de sa beauté. Il se presse d'arriver au lieu d'où le monde fuit, et où le péril paraissait plus grand; mais avec une telle liberté d'esprit, qu'à mesure qu'il apercevait quelque mouvement ou quelque figure extraordinaire dans ce prodige, il faisait ses observations et les dictait. Déjà, sur ses vaisseaux volait la cendre plus épaisse et plus chaude à mesure qu'ils approchaient; déjà tombaient autour d'eux des pierres calcinées et des cailloux tout noirs, tout brûlés, tout pulvérisés par la violence du feu; déjà la mer semblait refluer, et le rivage devenir inaccessible par des morceaux entiers de montagnes dont il était couvert, lorsqu'après s'être arrêté quelques moments, incertain s'il retournerait, il dit à son pilote, qui lui conseillait de gagner la pleine mer : *La fortune favorise le courage, tournez du côté de Pomponianus.* Pomponianus était à Stabie, en un endroit séparé par un petit golfe que forme insensiblement la mer sur ces rivages qui se courbent. Là, à la vue du péril qui était encore éloigné, mais qui semblait s'approcher toujours, il avait retiré tous ses meubles dans ses vaisseaux, et n'attendait, pour s'éloigner, qu'un vent moins contraire. Mon oncle, à qui le même vent avait été très-favorable, l'aborde, le trouve tout tremblant, l'embrasse, le rassure, l'encourage; et pour dissiper, par sa sécurité, la crainte de son ami, il se fait porter au bain. Après s'être baigné, il se met à table, et soupe avec toute sa gaîté, ou (ce qui n'est pas moins grand) avec toutes les apparences de sa gaîté ordinaire. Cependant on voyait luire, de plusieurs endroits du mont Vésuve, de grandes flammes et des embrasements dont les ténèbres augmentaient l'éclat. Mon oncle, pour rassurer ceux qui l'accompagnaient, leur disait que ce qu'ils voyaient brûler, c'était des villages que les paysans avaient abandonnés, et qui étaient demeurés sans secours. Ensuite il se coucha, et dormit d'un profond sommeil; car, comme il était puissant, on l'entendait ronfler de l'antichambre. Mais enfin la cour par

où l'on entrait dans son appartement commençait à se remplir si fort de cendres que, pour peu qu'il eût resté plus longtemps, il ne lui aurait plus été possible de sortir. On l'éveille, il sort, et va rejoindre Pomponianus et les autres qui avaient veillé ; ils tiennent conseil, et délibèrent s'ils se renfermeront dans la maison, ou s'ils tiendront la campagne ; car les maisons étaient tellement ébranlées par les fréquents tremblements de terre, que l'on aurait dit qu'elles étaient arrachées de leurs fondements, et jetées tantôt d'un côté, et tantôt de l'autre, et puis remises à leur place. Hors de la ville, la chute des pierres, quoique légères et desséchées par le feu, était à craindre. Entre ces périls, on choisit la rase campagne. Chez ceux de sa suite, une crainte surmonta l'autre ; chez lui, la raison la plus forte l'emporta sur les plus faibles. Ils sortent donc, et se couvrent la tête d'oreillers attachés avec des mouchoirs : ce fut toute la précaution qu'ils prirent contre ce qui tombait d'en haut. Le jour recommençait ailleurs ; mais dans le lieu où ils étaient, continuait une nuit la plus sombre et la plus affreuse de toutes les nuits, et qui n'était un peu dissipée que par la lueur d'un grand nombre de flambeaux et d'autres lumières. On trouva bon de s'approcher du rivage, et d'examiner de près ce que la mer permettait de tenter ; mais on la trouva fort grosse et fort agitée d'un vent contraire. Là, mon oncle ayant demandé de l'eau et bu deux fois, se coucha sur un drap qu'il fit étendre. Ensuite des flammes qui parurent plus grandes, et une odeur de soufre qui annonçait leur approche, mit tout le monde en fuite. Il se lève, appuyé sur deux valets, et dans le moment tombe mort. Je m'imagine qu'une fumée très-épaisse le suffoqua d'autant plus aisément, qu'il avait la poitrine faible, et souvent la respiration embarrassée. Lorsque l'on commença à revoir la lumière (ce qui n'arriva que trois jours après), on retrouva au même endroit son corps entier couvert de la même robe qu'il portait quand il mou-

rut, et dans la posture plutôt d'un homme qui repose que d'un homme qui est mort. Pendant ce temps, ma mère et moi nous étions à Misène : mais cela ne regarde plus votre histoire ; vous ne voulez être informé que de la mort de mon oncle. Je finis donc, et je n'ajoute plus qu'un mot : c'est que je ne vous ai rien dit que je n'aie vu, ou que je n'aie appris dans ces moments où la vérité de l'action qui vient de se passer n'a pu encore être altérée. C'est à vous de choisir ce qui vous paraîtra plus important. Il y a bien de la différence entre écrire une lettre ou une histoire, entre écrire pour un ami ou pour la postérité. Adieu.

Sénèque le philosophe nous a laissé ses *Lettres à Lucilius* ; elles sont au nombre de cent vingt-quatre, et roulent toutes sur des points de morale. L'auteur prétend les avoir écrites à son ami et son disciple Lucilius ; mais il est facile de s'apercevoir qu'il n'en est rien, car on n'y reconnaît dans aucune le ton d'une correspondance familière. « Vous vous » plaignez, écrit-il à Lucilius, que mes lettres ne sont pas » assez soignées ; mais soigne-t-on sa conversation, à moins » qu'on ne veuille parler d'une manière affectée? Je veux » que mes lettres ressemblent à une conversation que nous » aurions ensemble, assis ou en marchant ; je veux qu'elles » soient simples et faciles, qu'elles ne sentent en rien la re- » cherche ni le travail. »

Cependant ce sont ces défauts même que Sénèque prétend éviter, qu'on peut lui reprocher avec raison. Ses lettres ne sont en effet que de petits sermons de morale ou de petits traités de stoïcisme, ou des dissertations philosophiques et savantes ; c'est en vain qu'on chercherait les confidences et les épanchements d'un ami au milieu de cet étalage déclamatoire de savoir et de philosophie. Sénèque, dans cet ouvrage, a le tort très-grave de parler comme un professeur dans sa chaire, et d'écrire comme un rhéteur prétentieux.

ÉPISTOLAIRES FRANÇAIS.

Seizième siècle.

Ossat (*Arnaud d'*), né en 1536, mort en 1604, cardinal, appelé à tenir le fil de la politique de Henri IV en Italie, fut, dans toute la rigueur de l'expression espagnole, *le fils de ses propres œuvres*. C'est à un recueil de Lettres adressées à Villeroi, qu'il doit sa réputation classique en diplomatie. Chersterfield les recommandait à son fils, comme le livre le plus propre à lui donner l'esprit des affaires. Le langage de d'Ossat est naïf et plein de sincérité; dans ses récits graves et d'une simplicité concise, on ne démêle pas une fausse démarche : il intéresse par sa modestie et sa loyauté. Son livre ne peut guère être consulté avec fruit que par les diplomates et les hommes d'état.

Jeannin (*Pierre*), né en 1540, mort en 1622, est connu sous le nom de *président Jeannin*. Sully lui fit donner par Henri IV des missions très-importantes en Hollande, dont il s'acquitta avec un talent et une sagesse dignes des plus grands éloges. Jeannin fut en quelque sorte le fondateur de la république des Provinces-Unies. Sully, dans les lettres qu'il lui adressa en diverses occasions, relativement au service du Roi, rend une justice éclatante à sa prudence et à sa fermeté. Nous avons de Jeannin ses *Négociations*. Ce recueil est regardé comme le meilleur modèle que puissent prendre les politiques et les négociateurs : il servit d'instruction au cardinal de Richelieu, qui lisait constamment cet ouvrage, dans lequel il trouvait, disait-il, sans cesse à apprendre.

Balzac (*Jean-Louis Guez* seigneur de) naquit à Angoulême en 1594, et mourut en 1654. Cet écrivain a enrichi la langue; il l'a ennoblie et lui a inspiré pour les expressions basses le

dédain qu'elle conserve encore; mais sa manie de viser toujours au sublime a rendu son style tendu et boursouflé. Il écrivait de Rome à Bois-Robert, en parlant des eaux de senteur : *Je me sauve à la nage dans ma chambre au milieu des parfums.* Avec tous ces défauts, dit Voltaire, il charmait l'oreille. L'éloquence a tant de pouvoir sur les hommes, qu'on admira Balzac dans son temps, pour avoir trouvé cette partie de l'art ignorée et nécessaire, qui consiste dans le choix harmonieux des paroles, et même pour l'avoir employée souvent hors de sa place.

Malgré l'espèce de discrédit où sont tombées les *lettres*, ne soyons point ingrats envers un homme qui, avant Pascal, donna du nombre et de la décadence à la prose française; n'oublions pas que le premier il sut varier ses phrases, mettre de l'intention dans le choix des mots, bannir ceux qui étaient ignobles, et produire les premiers effets d'harmonie qu'on eût jusqu'alors entendus.

Le surnom de *grand épistolier* qu'il reçut de ses contemporains, et deux volumes d'injures publiés contre lui par un nommé Goulu, général des Feuillans, prouvent de quelle réputation a joui Balzac pendant sa vie.

L'emphase, l'abus de l'hyperbole et des mots sonores, les tours constamment périodiques et prétentieux, sont de grands défauts sans doute; mais un auteur qui, sans modèle et sans règles, a laissé plusieurs lettres pleines de traits hardis et éloquents, mérite quelque indulgence.

« A Rome, disait-il au cardinal de La Valette, vous marcherez sur des pierres qui ont été les dieux de César et de Pompée; vous considérerez les ruines de ces grands ouvrages, dont la vieillesse est encore belle, et vous vous promènerez tous les jours parmi les histoires et les fables; mais ce sont des amusements d'un esprit qui se contente de peu, et non pas les occupations d'un homme qui prend plaisir de naviguer dans l'orage. Quand vous aurez vu le Tibre, à

» bord duquel les Romains ont fait l'apprentissage de leurs » victoires et commencé ce long dessein qu'ils n'achevèrent » qu'aux extrémités de la terre; quand vous serez monté » au Capitole, où ils croyaient que Dieu était aussi présent » que dans le ciel, et qu'il avait enfermé le destin de la » monarchie universelle; après que vous aurez passé au tra- » vers de ce grand espace qui était dédié aux plaisirs du » peuple, je ne doute point qu'après avoir regardé encore » beaucoup d'autres choses, vous ne vous lassiez à la fin du » repos et de la tranquillité de Rome. »

VOITURE (*Vincent*), fils d'un marchand de vin d'Amiens, naquit dans cette ville en 1598, et mourut à Paris en 1648. Cet écrivain partagea de son temps avec Balzac la palme du genre épistolaire. Ce fut de tous les beaux esprits le plus à la mode; homme de lettre et homme du monde, il dut à ses écrits, autant qu'aux places honorables qu'il occupait à la cour, une renommée imposante devant laquelle les critiques de son temps ont reculé : Boileau lui-même, jeune encore il est vrai, adressa ce vers à l'idole du jour :

Et qu'à moins d'être au rang d'Horace ou de Voiture, etc.

Ajoutons à ce concert unanime de louanges, la distinction flatteuse que lui accorda l'Académie Française de prendre le deuil à sa mort, honneur que cette compagnie n'a fait depuis à personne. La postérité, qui n'adopte pas toujours les testaments académiques, l'a déshérité de sa gloire, et ne lit plus ses lettres. Elle a reconnu tous les défauts de Voiture, sa prétention à l'esprit, ses pointes, ses petits jeux de pensées, et ses jeux de mots plus ridicules encore. Cependant il y aurait de l'injustice à croire qu'il ait été absolument inutile. Il avait l'esprit et fin et délicat, dit La Harpe, et dans plusieurs de ses écrits il donna la première idée de cet art heureux et difficile que Voltaire a si éminemment possédé, de rapprocher et de familiariser ensemble le talent et la grandeur

sans compromettre ni l'un ni l'autre. Sa lettre au prince de Condé, que nous avons citée, justifie suffisamment notre opinion sur Voiture : elle prouve qu'on n'abuse de l'esprit que quand on en a beaucoup.

Indépendamment de ses lettres, Voiture a laissé un recueil de poésies légères consistant principalement en élégies, stances, épîtres, sonnets, chansons, etc. On y trouve quelques jolis vers, mais en petit nombre.

Dix-septième siècle.

Guy-Patin, né à Houdan en 1601, et mort à Paris en 1672, était médecin; mais il s'est rendu plus fameux par ses lettres médisantes que par sa médecine. Doué d'un esprit vif, d'une très-heureuse mémoire et d'une érudition qu'il devait à beaucoup de lecture, il fut nommé professeur au collège royal de Paris. Sa conversation était enjouée et son humeur naturellement satirique; les caractère de Guy-Patin se reproduit tout entier dans les cinq volumes de lettres qu'il nous a laissés. Son recueil, qu'on ne fait guère aujourd'hui que consulter, a été lu autrefois avec avidité, parce qu'il contient des nouvelles et des anecdotes qui plaisent à tout le monde, et des satires qui plaisent encore plus. Le style de ses lettres est simple, familier, même négligé, mais léger et enjoué. Cet auteur est exempt des défauts qu'on a justement reprochés à ses deux contemporains, Balzac et Voiture; il a su se préserver de l'enflure de l'un et de la recherche de l'autre, et l'on doit lui savoir gré d'avoir ramené l'art épistolaire à ses véritables règles.

Saint-Évremond (*Charles*), né en Normandie en 1613, mourut à Londres en 1703. Il eut dans le dernier siècle une réputation prodigieuse que le temps n'a pas respectée. Une morale voluptueuse, des lettres écrites à des personnages marquants, des vers médiocres faits dans des sociétés illus-

tres, tout cela, avec beaucoup d'esprit, contribua au succès de ses ouvrages. On trouve des choses bien pensées et bien dites dans ses *Considérations sur les Romains*, dans ses *Dissertations morales, historiques et politiques*. Ce qu'on appelle les *Œuvres de Saint-Évremond* est en grande partie composé de Lettres. Elles sont très-médiocres ; on s'aperçoit, en les lisant, qu'il les a écrites comme des ouvrages, et qu'il n'y montre point, comme dans une conversation familière, son caractère et son esprit. Quoi qu'il en soit, ses œuvres furent tellement recherchées, que cet empressement du public faisait dire aux libraires, qui ne jugent du mérite d'un livre que sur son débit : *Faites-nous du Saint-Évremond*.

Saint-Évremond était maréchal-de-camp lorsqu'une disgrâce de la cour l'obligea de se retirer en Angleterre. Quand on lui demanda à la mort s'il voulait se *réconcilier*, il répondit : « Je voudrais me réconcilier avec l'appétit. » Il est enterré à Westminster avec les rois et les hommes illustres d'Angleterre.

Lenclos (*Anne de*), plus ordinairement appelée *Ninon*, naquit à Paris en 1616 et mourut en 1706. Il reste de cette femme trop célèbre un petit nombre de lettres adressées à Saint-Évremond. Elles sont remarquables par le naturel et l'élégante simplicité du style. On s'aperçoit en les lisant qu'elles n'étaient pas écrites pour le public ; on les lit avec d'autant plus de plaisir, qu'elle y montre avec la même franchise, et son caractère et son esprit, et que tous deux la font aimer. C'est pour elle que Saint-Évremond fit ces quatre vers, à peu près les seuls qu'on ait retenus de lui :

L'indulgente et sage Nature
A formé l'âme de Ninon
De la volupté d'Épicure
Et de la vertu de Caton.

Bussy-Rabutin (*Roger*, comte de), né dans Le Nivernais

en 1618, mourut en 1693. Militaire et littérateur, Bussy se distingua tout à la fois dans la carrière des armes et dans celle des lettres. Il fut lieutenant-général et académicien. Ses *Amours des Gaules* passent pour un ouvrage médiocre, dans lequel il n'imita Pétrone que de fort loin. Ce mauvais roman le fit enfermer à la Bastille, d'où il sortit huit mois après, avec ordre de rester dans ses terres. Il eut, dans la suite, permission de venir de temps en temps à la cour; mais il ne put rentrer dans les bonnes grâces du Roi. Ses lettres ont une tournure d'esprit qui leur est propre, et méritent à leur auteur une place parmi nos épistolaires à cause de la simplicité, du laconisme et de l'originalité du style.

Cousin de madame de Sévigné, qui, comme on sait, était une Rabutin, il avait reçu sa part de l'esprit et du talent d'écrire héréditaires dans cette famille, qui compte encore madame de Grignan; cette fille si chère que la tendresse maternelle a immortalisée, et madame de Simiane, cette Pauline de Grignan, dont il est tant parlé dans la correspondance de madame de Sévigné, et dont les lettres réunissent à la vivacité provençale une partie des agréments de celles de sa grand'mère.

SÉVIGNÉ (*Marie Rabutin de Chantal,* marquise de), née en Bourgogne en 1626, morte en Provence, chez madame de Grignan, sa fille, en 1694. On a tant écrit sur cette femme célèbre, qu'il est difficile d'en parler sans répéter tout ce que tout le monde a dit. Voici comme Voltaire s'exprime à son sujet : « Ses lettres, remplies d'anecdotes, écrites avec li-
» berté, et d'un style qui peint et qui anime tout, sont la
» meilleure critique des lettres étudiées où l'on cherche l'es-
» prit, et encore plus de ces lettres supposées, dans les-
» quelles on veut imiter le style épistolaire en étalant de
» faux sentiments et de fausses avantures à des correspon-
» dants imaginaires. C'est dommage qu'elle manque de
» goût, qu'elle ne sache pas rendre justice à Racine, qu'elle

» égale l'oraison funèbre prononcée par Mascaron au grand
» chef-d'œuvre de Fléchier. »

Cette notice de Voltaire est, dans sa brièveté, juste en tout point; car, quelle que soit l'admiration qu'inspire cette femme célèbre, on convient qu'elle a montré beaucoup de goût dans son style, et fort peu de sens dans ses jugements: c'est qu'elle écrivait avec son esprit et avec son cœur, et qu'elle jugeait avec l'esprit, les passions et les préjugés des autres. Au surplus, ses opinions littéraires, fussent-elles fausses et injustes, son style n'en est pas moins resté *le modèle et le désespoir de ceux qui suivent la même carrière.*

On reverra peut-être avec plaisir l'opinion de La Harpe sur les lettres de madame de Sévigné.

« Si le plus grand éloge d'un livre est d'être beaucoup
» relu, qui a été plus loué que ces *Lettres?* elles sont de
» toutes les heures : à la ville, à la campagne, en voyage, on
» lit madame de Sévigné. N'est-ce pas un livre précieux que
» celui qui vous amuse, vous intéresse et vous instruit pres-
» que sans vous demander d'attention? C'est l'entretien d'une
» femme très-aimable.....; c'est le mélange heureux du na-
» turel, de la sensibilité et du goût; c'est une manière de
» narrer qui lui est propre. Rien n'est égal à la vivacité de
» ces tournures et au bonheur de ses expressions. Elle est
» toujours affectée de ce qu'elle dit et de ce qu'elle raconte :
» elle peint comme si elle voyait, et l'on croit voir ce qu'elle
» peint. »

Elle nous fait pleurer Turenne dans cet admirable récit de sa mort; elle nous fait rire et nous intéresse à la fois quand elle raconte celle de Vatel, qui se tue *à force d'avoir de l'honneur à sa manière;* comme Caton d'Utique, elle nous montre l'esprit de son temps, les opinions à la mode, Louis XIV sur son trône et dans son ménage; elle nous apprend ce qu'était un maréchal des camps et armées du Roi, un confesseur et un jésuite ou une maîtresse en titre. Ses lettres

sont véritablement un miroir où viennent se refléter les grandeurs, les faiblesses, les sentiments héroïques et chevaleresques, le penchant à la bigoterie et à l'adulation, le talent de l'intrigue et la délicatesse du point d'honneur, enfin ce mélange de vertus, de vices et de contradictions de toutes sortes qui ont caractérisé les hommes du grand siècle. Il est peu de livres qui donnent plus à penser à ceux qui font de leurs lectures plutôt un sujet de réflexion que d'amusement.

On a accusé madame de Sévigné d'hypocrisie; on a prétendu que cette tendresse pour sa fille n'était qu'une affectation de beaux sentiments que son âme n'éprouvait pas. Une inculpation si grave n'a de poids qu'autant qu'elle repose sur quelques preuves, autrement la plus simple réflexion en démontre la fausseté : si madame de Sévigné ne sentait rien, à quoi bon cette fusion de tendresse, cette dissimulation si longue et si pénible? Qui l'obligeait à faire parade d'un amour qui n'était point dans son cœur? le désir de paraître meilleure qu'elle n'était? l'espoir de la célébrité? mais ses lettres ne furent jamais destinées à voir le jour; ce n'est point l'ouvrage calculé d'un auteur qui parle au public, c'est l'épanchement du cœur d'une mère, qui confie au papier des secrets destinés à mourir entre elle et sa fille. Ceux qui ont imaginé cette calomnie, sans doute pour diminuer sa gloire, ont été bien maladroits : comment n'ont-ils pas réfléchi que le mépris qu'inspirerait la profonde hypocrisie de la mère relèverait d'autant plus le prodigieux talent de l'auteur, qui aurait su revêtir de couleurs si vraies des sentimens si faux. Convenons plutôt avec La Harpe, que l'auteur de ces lettres admirables n'a puisé que dans son cœur cette prodigieuse abondance d'expressions, qui ne pouvait se sauver d'une ennuyeuse monotonie qu'à force de vérité.

Grignan (*Françoise-Marguerite de Sévigné*, comtesse de) naquit en 1648 et mourut en 1705. C'est à cette fille chérie que madame de Sévigné écrivit ces lettres qui ont le plus

contribué à lui assurer la prééminence dans le genre épistolaire. Le peu de lettres qui nous restent de madame de Grignan sont insérées presque toutes parmi celles de madame de Sévigné. Il ne faut y chercher ni l'inspiration, ni l'abandon plein de grâce, ni parfait modèle. C'est, au contraire, un style réfléchi et étudié, mais spirituel, élevé, précis surtout, *qui chemine et qui platt au souverain degré*, comme disait madame de Sévigné. En lisant les lettres de la mère on se demande pourquoi l'on n'a pas toutes les réponses de la fille. Malheureusement elles paraissent être perdues sans retour. C'est une perte, à en juger par le mérite de celles qui nous restent. Peu de femmes, en effet, ont écrit avec plus de concision et de clarté que madame de Grignan, témoin son *Résumé du système de Fénélon sur l'amour de Dieu*, ouvrage qui prouve en elle le talent fort rare d'éclaircir ce que les sciences métaphysiques ont de plus obscur.

Simiane (*Pauline Adhémar de Monteil de Grignan*, marquise de), fille de madame de Grignan et petite-fille de madame de Sévigné, naquit à Paris en 1674 et mourut en 1737. Sa grand'mère nous apprend que l'esprit de la petite-fille *dérobait tout; qu'elle aurait brûlé le monde*, si le comte de Grignan, son père, avait voulu ne lui *donner que ses yeux et sa belle taille*; mais qu'elle faisait *assurément une aimable créature*. Madame de Simiane a fait, en se jouant, de jolis vers, qui prouvent qu'elle aurait pu ne pas faire de la poésie un simple délassement. Ses lettres, qu'elle ne destinait point à l'impression, sont écrites avec trop de précipitation. Si l'on y cherche en vain l'heureuse inspiration de madame de Sévigné, la raison sérieuse de madame de Grignan, on y reconnait l'abandon de l'une et la concision de l'autre : enfin *on y trouve un air de famille*.

Coulanges (marquise de), nièce du chancelier Le Tellier et cousine du ministre Louvois, fut la favorite de madame de

Maintenon. C'est elle dont on a dit que l'esprit était une dignité et chaque péché une épigramme. On a cinquante lettres de cette dame dans le supplément aux lettres de madame de Sévigné, et ce rapprochement ne leur fait rien perdre de leur amabilité et de leurs saillies.

MAINTENON (*Françoise d'Aubigné,* marquise de), petite-fille de Théodore-Agrippa d'Aubigné, naquit en 1635 dans les prisons de la conciergerie de Niort, où Constant d'Aubigné, son père, était détenu. Les évènements qui ont marqué la vie de cette femme tiennent du roman : à trois ans elle fut transportée en Amérique, et pendant la traversée, elle fut si malade qu'on la crut morte, et qu'on fut sur le point de la jeter à la mer. Le bâtiment qui la portait faillit être pris par un corsaire. On dit qu'en Amérique elle courut le risque d'être dévorée par un serpent. Ramenée en France, incertaine de sa destinée et même de sa subsistance, elle fut obligée, pour sortir de cette triste situation, d'épouser le cul-de-jatte Scarron, qui, comme il le dit lui-même, *était un abrégé de toutes les misères humaines.* Veuve bientôt après, elle fut nommée par Louis XIV gouvernante des enfants qu'il avait eus de madame de Montespan. Obligée par sa place de voir souvent ce prince et de lui écrire, elle sut plaire à ce maître orgueilleux, qui s'unit à elle par un mariage secret. Le hasard fut pour quelque chose dans son élévation, mais son caractère et son mérite y contribuèrent encore plus. Elle mourut en 1719, dans la maison de Saint-Cyr, qu'elle avait fondée.

Les lettres de madame de Maintenon sont les meilleurs mémoires de cette femme célèbre : « Elles présentent, dit » Voltaire, un caractère de naturel et de vérité qu'il est » presque impossible de contrefaire. » Il ne faut pas y chercher le genre d'agrément qui distingue les lettres de madame de Sévigné : cette dernière paraît causer plutôt qu'elle n'écrit; elle aime à raconter et multiplie les récits. Madame

de Maintenon fait peu de narrations; elle se contente d'indiquer une anecdote que connaît son correspondant; mais brève, claire et précise, elle se fait remarquer par des réflexions justes et profondes, que souvent l'auteur des Maximes n'aurait pas désavouées. A la suite des lettres se trouvent quelques opuscules de madame de Maintenon. Elle a aussi composé l'*Esprit de l'institut des Filles de Saint-Louis.* Elle fit paraître ce petit ouvrage, vraiment admirable, sous l'approbation de Godet des Marais, évêque de Chartres. Les dames de Saint-Cyr nous ont conservé quelques-uns des entretiens de madame de Maintenon. Ils donnent d'elle une idée juste, et sont écrits avec ce ton de vérité qu'on ne saurait contrefaire.

VILLARS (*Marie Gigault de Bellefonds*, marquise de), née vers 1624 et morte en 1706, fut mère du vainqueur de Denain. On a conservé trente-sept lettres qu'elle écrivit à madame de Coulanges, pendant son séjour à Madrid. Ces lettres renferment des détails curieux sur la cour d'Espagne. Madame de Villars devint la confidente intime de la reine Marie-Louise d'Orléans, femme du roi Charles II. Les lettres de cette dame, écrites d'un style agréable et facile, ont tout le mérite de l'intérêt historique. Madame de Sévigné écrivait à sa fille que madame de Villars faisait à madame de Coulanges des relations fort jolies et fort plaisantes, *croyant qu'elles iraient plus loin.* On venait, dit-elle, *à ce bureau d'adresses*, apprendre des nouvelles. On a perdu les lettres que la même avait adressées à madame de Sévigné.

FLÉCHIER (*Esprit*), né en 1632, à Pernes, près Carpentras, mourut en 1710. Louis XIV le nomma évêque de Lavaur, et plus tard évêque de Nîmes. Ses succès dans l'éloquence de la chaire furent brillants : l'oraison funèbre est son triomphe, et celle de Turenne son chef-d'œuvre. On remarque, parmi un grand nombre d'ouvrages du même auteur, son

Histoire de Théodose-le-Grand, et celle du *cardinal Ximenès*. Son recueil de *Lettres choisies sur divers sujets* lui mérite une place parmi nos auteurs épistolaires. Cette production, comme tout ce qui est sorti de la plume de Fléchier, n'est point sans défauts : on peut reprocher à cet écrivain trop de penchant à mettre de l'esprit dans ses pensées, trop d'affectation dans la symétrie du style, trop de goût pour les anthithèses.

La Fayette (*Marie-Madeleine Pioche de la Vergne*, comtesse de) naquit en 1632, et mourut en 1693. La littérature doit à cette femme aimable et spirituelle la *Princesse de Clèves* et *Zaïde*, et deux romans moins connus, la *Comtesse de Tende* et la *Princesse de Montpensier*. Son *Histoire de Henriette d'Angleterre* est un roman historique. Elle a laissé aussi des *Mémoires de la cour de France*, pleins de détails intéressants. La *Princesse de Clèves*, dit La Harpe, est une production encore plus aimable et plus touchante que *Zaïde*, et jamais l'amour, combattu par le devoir, n'a été peint avec plus de délicatesse. Selon Marmontel, ce roman est ce que l'esprit d'une femme pouvait produire de plus adroit et de plus délicat. Elle décrit avec grâce, dit Voltaire ; avant elle on écrivait d'un style ampoulé des choses peu vraisemblables.

Boileau Despréaux (*Nicolas*), né à Paris en 1636, y mourut en 1711. Il essaya d'abord du barreau et ensuite de la Sorbonne. Dégoûté de ces deux chicanes, il ne se livra qu'à son talent, et devint l'honneur de la France. On a tant commenté ses ouvrages, on a chargé ces commentaires de tant de minuties, que tout ce qu'on pourrait dire ici serait superflu.

On a de lui un recueil de lettres à son ami Racine, et un autre de lettres à M. Brossette, avocat de Lyon, avec lequel il fut en relation d'affaires et de littérature.

La correspondance de Boileau n'a guère d'autre mérite que la correction. La prose de ce poète célèbre est lourde et traînante : on a peine à concevoir comment un écrivain qui prodigua l'esprit dans ses vers, en ait mis si peu dans ses lettres.

Boursault, né à Mussy-l'Évêque, en Bourgogne, en 1638, mourut en 1701, receveur des tailles à Montluçon en Bourbonnais. On doit lui savoir d'autant plus de gré de ce qu'il a eu de talent, qu'il le devait tout entier à la nature. Il refusa la place de sous-précepteur du Dauphin, et ne voulut jamais consentir à faire partie de l'Académie française, sous prétexte qu'il ne savait pas le latin. Ses comédies d'*Ésope à la ville*, d'*Ésope à la cour*, et le *Mercure galant*, prouvent du moins qu'il savait écrire en français. Il avait beaucoup d'esprit, du talent naturel, et ce qui doit encore recommander davantage sa mémoire, peu d'hommes ont eu plus de délicatesse dans les sentiments. On sait que Boileau l'avait attaqué dans ses premières satires, dont il a depuis retranché son nom. Boursault s'en vengea bien noblement. Boileau, se trouvant aux eaux de Bourbon, malade et sans argent, Boursault, qui s'y trouvait, le sut, et courut lui offrir sa bourse de si bonne grâce, qu'il le força de l'accepter.

Ses *Lettres à Babet*, estimées de son temps, parce qu'elles renferment des contes, des historiettes et quelques bons mots, mais écrites d'un style lâche, commun et souvent trivial, ne sont plus lues de nos jours.

Racine (*Jean*) naquit à Laferté-Milon le 21 décembre 1639, et mourut le 22 avril 1699. Nous ne considérons ici dans ce grand poète que l'auteur épistolaire, ses autres titres à la gloire sont trop connus pour que nous en fassions mention. On ne peut guère citer de meilleurs modèles à suivre que ses lettres. Celles qu'il adresse à ses amis sont naturelles, faciles, élégantes. Il ne vise point à l'effet ; cependant on y

rencontre parfois des traits de force. En voici un à propos de la mort de M. de Saint-Laurent, précepteur du duc de Chartres, qui fut depuis régent : « Il a été emporté, dit-il, » d'un seul accès de colique néfrétique. Je ne crois pas, » qu'excepté Madame, on en soit fort affligé au Palais-Royal : « *les voilà débarrassés d'un homme de bien.* » Il y a dans toutes ses lettres à son fils un caractère de tendresse, de simplicité, de bonté et d'indulgence, qui émeut et qui attache. Quoi de plus touchant que celle que nous citons ci-après. On ne peut s'empêcher, en lisant ce qui nous est resté de cette correspondance de Racine avec sa famille et avec ses meilleurs amis, de remarquer combien le ton en est généralement peu familier. Dans un volume entier de Lettres, on ne trouve pas une seule trace de tutoiement. En cela, Racine est un parfait modèle des convenances sociales; il vivait à une époque où l'amitié même était grave : elle semblait un devoir plus encore qu'un plaisir.

DES URSINS (*Anne-Marie de la Tremoille*, princesse), née vers 1640, morte en 1722, suivit son mari Adrien-Blaise de Talleyrand, prince de Chalais, dans son exil en Espagne et en Italie. Veuve peu après, elle épousa le duc de Bracciano, prince romain. Après la mort de son second mari, la duchesse de Bracciano adopta le nom de *princesse des Ursins*, que depuis elle a rendu si célèbre. Nommée par Louis XIV première dame d'honneur de la princesse de Savoie, épouse de Philippe V, elle eut longtemps la plus grande influence sur les affaires d'Espagne. On a publié les *lettres de madame des Ursins au maréchal de Villeroy*; une inaltérable amitié unit ces deux personnages au milieu des vicissitudes des cours. Un recueil plus précieux est celui de sa correspondance avec madame de Maintenon; il commence en 1705, et continue à l'époque où ces deux femmes célèbres disparurent de la scène du monde à peu de distance l'une de l'autre. On a reproché à ces lettres d'être écrites avec la régularité d'un journal, avec sa négligence et son incorrection.

Lambert (*Anne-Thérèse de Marguenat de Courcelles,* marquise de), née à paris vers 1647, eut pour beau-père Bachaumont, qui se plut à cultiver les heureuses dispositions de sa belle-fille. Elle avait établi dans Paris une maison où il était honorable d'être reçu. C'était, dit Fontenelle, la seule, à un petit nombre d'exceptions près, qui se fût préservée de la maladie épidémique du jeu; la seule où l'on se trouvât pour se parler raisonnablement les uns les autres, et même avec esprit, selon l'occasion. Ses *Avis à sa fille,* les *Avis d'une mère à son fils,* furent imprimés à son insu. On a d'elle un *Traité de l'Amitié,* un *Traité de la Vieillesse,* des *Réflexions sur les Femmes, sur le Goût, sur les Richesses,* etc.; ouvrages remarquables par la pureté du style et de la morale, l'élévation des sentiments, et par le ton aimable de vertu qui y règne partout. Ses lettres sont tout à la fois bien écrites et bien pensées, mais elles manquent peut-être de légèreté et de grâce.

Fénélon (*François de Salignac*), archevêque de Cambrai, né en Périgord en 1651, mourut en 1715. On a de lui cinquante-cinq ouvrages différents: tous partent d'un cœur ami de la vertu; mais son *Télémaque* l'inspire. Le style épistolaire de Fénélon n'a rien de remarquable que sa noble simplicité. Ce n'est pas qu'il ne sache le nuancer et lui donner de l'onction, de la rapidité et de l'abondance, si le sujet le demande. Il est surtout intarissable quand il parle de Dieu, de la vertu, des vrais biens et des vrais maux; c'est ce qui rend ses lettres au duc de Bourgogne et au duc de Chaulnes, des chefs-d'œuvre de sentiment divin et moral.

Dunoyer (*Anne Marguerite* Petit, dame) naquit à Nîmes vers 1633. Ses lettres figurent dans la *Bibliothèque historique de la France;* Langlet Dufresnoy les a admises dans sa bibliothèque des romans. Il ne faut pas croire, en effet, tout ce que contiennent ces lettres. Elles s'étendent depuis 1635 jus-

qu'en 1716 ou 1717, et renferment, non-seulement les aventures fausses ou vraies qui venaient aux oreilles de l'auteur, mais encore des contes et des quolibets, qui furent tout au plus dignes d'amuser la malice et la frivolité des contemporains de l'auteur. Elles forment neuf volumes sous le titre : *Lettres historiques d'une dame de Paris à une dame de Province.* La facilité de son style dégénère en négligence; et ses plaisanteries manquent de grâce.

Dupré (*Marie*), nièce de Roland Desmarets, bon humaniste du dix-septième siècle, étudia les langues anciennes et les modernes, la rhétorique et la philosophie. Elle se passionna pour le système de Descartes, avec une chaleur qui lui mérita le surnom de *Cartésienne.* Elle est l'auteur des réponses à *Chimène,* sous le nom d'*Isis,* insérées dans le *Recueil des vers choisis,* par le P. Bouhours. Ses lettres sont faiblement écrites.

Choisi (l'abbé de), né à Paris en 1664, y mourut en 1724. Il passa les premières années de sa vie dans le dérèglement et consacra les dernières à des œuvres de piété. La littérature lui doit une histoire de l'Eglise, et beaucoup de vies particulières, celles de David, de Salomon, de Saint-Louis, etc. Il fit partie de l'ambassade que Louis XIV envoya au roi de Siam en 1685; les détails de ce voyage font l'objet de la correspondance de l'abbé de Choisi avec l'abbé Dangeau. Ce recueil de lettres, publié sous le nom de journal, remarquable par la gaîté, les saillies et l'agrément du style, offre quelques anecdotes piquantes et pleines d'intérêt.

Rousseau (*Jean-Baptiste*), né à Paris en 1671, mourut à Bruxelles en 1741. Ses lettres, recueillies en cinq ou six volumes, n'intéressent pas plus par la forme que par le fond; le style en est lourd et traînant, et les détails sans agrément. Quelques anecdotes, des jugements assez exacts sur divers écrivains du temps; voilà tout ce qu'y trouveront ceux qui auront la patience de lire ce fatras de lettres insignifiantes.

Motte (**Houdard de la**), fils d'un chapelier de Paris, naquit en 1672, et mourut aveugle en 1731. Il s'est essayé dans presque tous les genres, et n'est supérieur dans aucun; ses tragédies, ses opéras, ses odes, ses fables, sont d'une extrême médiocrité. On ne lit plus guère même sa prose, quoiqu'elle ne manque ni de correction ni d'élégance. Le recueil de sa correspondance avec madame la duchesse du Maine est justement estimé; c'est un modèle de grâce, de bon ton, de plaisanteries fines et délicates.

Dix-huitième siècle.

Tencin (*Claudine-Alexandrine Guérin* de) naquit à Grenoble en 1681, et mourut à Paris en 1749. Elle se plut à rassembler chez elle l'élite des savants et des gens de lettres du dix-huitième siècle. Elle appelait cette réunion sa *ménagerie* ou ses *bêtes*; et tous les ans, aux étrennes, elle donnait à chacun de ceux qui la composaient, deux aunes de velours pour se faire une culotte. Les coryphées de cette société étaient Fontenelle et Montesquieu.

Elle mit plus que de l'esprit dans ses romans : elle y mit de la sensibilité et du talent. Le *comte de Comminges* est son chef-d'œuvre. *Le siége de Calais* est moins régulier; mais la lecture en est peut-être plus attachante encore. On lui doit aussi les *Malheurs de l'Amour*, et les *Anecdotes de la cour et du règne d'Édouard II, roi d'Angleterre :* ce dernier roman a été achevé par madame Élie de Beaumont. Les lettres de madame de Tencin sont moins estimées que ses romans; elle manquent assez souvent de naturel et de simplicité.

Montesquieu (*Charles de Secondat*, baron de la Brède et de) naquit près de Bordeaux en 1689, et mourut en 1755. On ne saurait trop recommander la lecture de ses *Lettres persanes*, ouvrage par lequel ce grand homme signala son

entrée dans la carrière littéraire. Ces lettres ont tout l'attrait d'un roman; l'idée de faire voyager un Persan parmi nous pour mettre dans sa bouche une critique vive et spirituelle de nos mœurs et de nos usages, offre un cadre des plus heureux; mais ce qui surtout plaît dans ce livre, c'est un style toujours vif, brillant, plein d'heureuses réticences, et dont la piquante ironie s'élève quelquefois jusqu'à la plus énergique éloquence. Ce mérite est très-grand sans doute; mais les *Lettres persanes* sont un roman de la forme épistolaire. Ce traité n'est point consacré à l'examen des lettres écrites entre des correspondants imaginaires; ce sont les lettres familières qui nous occupent. Il faut bien l'avouer, l'immortel auteur de l'*Esprit des Lois*, si léger dans ses *Lettres persanes*, est froid, et, qui le croirait! lourd et ennuyeux dans celles qu'il écrivait à ses amis.

Staël (la baronne de), d'abord connue sous le nom de mademoiselle *De Launay*, naquit à Paris en 1693, et mourut en 1750. Quoiqu'elle n'ait jamais écrit pour le public, on a d'elle des productions de plus d'un genre : *Mémoires de madame de Staël*, dans lesquels elle s'est peinte tout entière avec franchise, bien qu'elle eût dit d'avance : *Je ne me peindrai qu'en buste*; deux comédies, *l'Enjouement* et *la Mode*, qui offrent des détails fort piquants sur les petits ridicules de la haute société; un recueil de *Lettres* adressées à des personnages marquants du dernier siècle. Sa correspondance avec de Mesnil emprunte un intérêt bien touchant de la situation de celle qui les écrivit de la Bastille (1). Sous le rapport du style, il semble que madame de Staël ait emprunté la plume ingénieuse de Fontenelle, pour la laisser courir avec un abandon inconnu à cet écrivain. Rien de si gracieux que la manière dont elle retrace ses diverses aventures. En parlant d'un homme dont les attentions pour elle,

(1) Impliquée dans un complot formé par la duchesse du Maine contre le Régent, mademoiselle de Launay fut mise en prison.

d'abord fort empressées, s'étaient peu à peu refroidies : « Il
» ne manquait pas, dit-elle, de me reconduire jusque chez
» moi : il y avait une grande place à passer, et, dans les
» commencements de notre connaissance, il prenait son che-
» min par les côtés de cette place; je vis alors qu'il la tra-
» versait vers le milieu ; d'ou je jugeai que son amour était
» au moins diminué de la différence de la diagonale aux
» deux côtés du carré. »

Voltaire (*Marie-François Arouet* de), né à Paris en 1694, mort dans la même ville en 1778. Tout a été du ressort de ce brillant génie : littérature, histoire, philosophie, il n'est aucun genre qu'il n'ait essayé. Supérieur aux poètes de son temps, il a égalé, dans la prose, ses deux plus illustres contemporains, Rousseau et Montesquieu. Cet homme extraordinaire visait à l'universalité des talents. Mais ce n'est point du poète, de l'historien ou du philosophe que nous nous occupons, nous ne considérons dans Voltaire que l'auteur de ces lettres charmantes qu'il a écrites en se jouant, et qui n'en sont pas moins les plus dignes, avec celles de madame de Sévigné, d'être offertes à l'imitation.

Ce qui caractérise les lettres de Voltaire, c'est l'esprit, la facilité, la grâce ; ses comparaisons sont toujours nouvelles, ses allusions toujours fines ; il joue sur les mots avec un goût infini; il excelle surtout dans le rapprochement inattendu des idées les plus extrêmes, dans les contrastes piquants, singuliers, vulgaires même ; nul n'a possédé au même degré le sel de l'à-propos, la finesse de l'ironie et tous les agréments du style ; son imagination est inépuisable ; c'est un Protée qui prend toutes les formes pour plaire, revêt toutes les couleurs pour éblouir, le ton de la bonne compagnie lui est si naturel, qu'il flatte sans s'abaisser, qu'il plaisante sans être jamais trivial.

Dans les relations d'intimité, de politesse ou de simple bienséance, Voltaire est le plus aimable des correspondants ;

mais quand l'amour-propre blessé l'irrite, quand l'esprit de parti l'égare, il foule aux pieds toute convenance et toute dignité. La langue n'a pas d'expressions assez basses, assez amères pour sa colère; il ramasse jusqu'à terre les termes les plus grossiers, et jette à pleines mains l'injure et le sarcasme à ses ennemis ou à ses rivaux. Ses amis et ses admirateurs en étaient scandalisés. L'un d'eux (1) lui écrivait: « Il » me semble voir César qui étrille des porte-faix. César ne » doit se battre que contre Pompée. »

Aïssé (mademoiselle) née en Circassie en 1693 ou 1694, et morte en 1733, est célèbre par de grands malheurs et par une réunion de circonstances romanesques. Elle fut achetée à l'âge de quatre ans par le comte de Ferriol, ambassadeur à Constantinople, pour la somme de 1500 livres. Le marchand qui la vendit disait l'avoir trouvée entourée d'esclaves, dans un palais d'une ville de Circassie, pillée par les Turcs, et la croyait fille d'un prince. Elle était belle, et d'une beauté touchante. Le comte l'amena en France, et la confia à sa belle-sœur. Tous les soins furent prodigués à son éducation. Cette demoiselle, dont les aventures sont plus intéressantes que les œuvres, a laissé un recueil de lettres. Sa correspondance avec madame de Calandrini n'est point un des premiers modèles du genre épistolaire; le ton qui y règne n'est pas habituellement celui d'une femme de bonne compagnie. Cependant son style a du charme, sa manière de narrer est facile, coulante, et ne manque pas d'intérêt.

Du Deffant (*Marie de Vichy Chamroud*, marquise), d'une famille noble de Bourgogne, naquit en 1697, et mourut en 1780. Cette femme distinguée par son esprit, ses grâces et sa beauté, fut liée avec les écrivains célèbres du dix-huitième siècle. Sa correspondance avec Walpole est singulièrement remarquable par la finesse du goût et la sagacité des juge-

(1) D'Alembert.

ments littéraires. Un attrait vif et irrésistible l'entraîne toujours vers ce qui est simple, vrai, naturel, et son antipathie pour ce qui est affecté, recherché et faux, perce à chaque ligne. On a imprimé, à la suite de sa correspondance avec Walpole, ses *Lettres à Voltaire*, qui, frappé de la justesse de ses observations, l'appelait l'*Aveugle clairvoyante* (1). Elle continua ce commerce de lettres avec Voltaire et avec Walpole jusque dans un âge très-avancé, et les deux correspondances ne se ressentent, à aucune époque, ni de l'affaiblissement de l'esprit ni des glaces de la vieillesse. Nous avons encore de madame Du Deffant ses lettres à D'Alembert, au président Hénaut, à Montesquieu, etc. ; mais elles sont moins agréables et moins piquantes que les premières.

Rousseau (*Jean-Jacques*), né à Genève en 1712, mourut à Ermenonville, près de Paris, en 1778. Cet écrivain célèbre a laissé des lettres familières qui portent à la vérité l'empreinte de son génie, mais qui manquent d'abandon et de naïveté. Tout en reconnaissant les traces de la plume éloquente de l'auteur d'*Emile* et d'*Héloïse*, on y désirerait une perfection moins soutenue, des grâces plus négligées, un style enfin qui ne sentît ni le travail, ni l'apprêt. On s'aperçoit trop en les lisant que Jean-Jacques, en faisant une lettre, croyait composer un livre. Cette remarque ne s'applique qu'à ses *Lettres familières*, et non à ses *Lettres de la Montagne*, ou à Beaumont, à D'Alembert, à Hume, dans lesquelles la forme épistolaire sert seulement de cadre aux développements d'une polémique qui, pour convaincre, appelle à son secours toutes les ressources de l'éloquence et de la philosophie.

Chastelet (*Gabrielle-Emilie Letonnelier de Breteuil*, marquise du), née en 1706, mourut en 1749. Cette femme, que ses liaisons avec Voltaire ont rendue célèbre, réunissait, à beaucoup d'esprit naturel, de grandes connaissances dans les

(1) Madame du Deffant avait perdu la vue.

langues et dans les sciences exactes. Elle joignait à l'amour de la gloire, dit Voltaire, une simplicité qui ne l'accompagne pas toujours; jamais personne ne fut plus savante, et jamais personne ne mérita moins qu'on dit d'elle : C'est une femme savante. Indépendamment de ses ouvrages sur la physique, l'astronomie et la philosophie, nous avons de la marquise du Chastelet un *Traité sur l'existence de Dieu*, un *Traité sur le Bonheur*, et ses lettres à M. le comte D'Argental. Son commerce épistolaire avec Voltaire ne roule qu'assez fastidieusement sur l'intérêt qu'elle prend à la santé, au repos et à la gloire de son illustre ami.

D'Epinay (*Louise Florence-Pétronille de la Lire*), mourut en 1783. Sa liaison avec J.-J. Rousseau l'a rendue célèbre; on sait quels soins son amitié tendre et ingénieuse prodigua à celui qu'elle appelait plaisamment *son ours*. Elle fit bâtir pour lui dans la vallée de Montmorency, une petite maison, connue sous le nom de l'*Hermitage* de Jean-Jacques. Plus tard, celui-ci ayant cessé d'être l'ami de sa bienfaitrice, devint pour elle un détracteur et presque un ennemi acharné.

C'est pour sa petite-fille que madame d'Epinay a composé les *Conversations d'Emilie*, ouvrage un peu froid, mais bien écrit, qui contient tout ce qu'on peut enseigner de morale à l'enfance jusqu'à l'âge de dix ans. On y trouve, dit La Harpe, des mots fins et naïfs, et des choses attendrissantes; les mêmes qualités de style recommandent son ouvrage intitulé *Lettres à mon fils*. On peut lui reprocher de courir après l'esprit, et de viser trop à l'effet dans ses lettres familières.

Courier (*Paul-Louis*), né à Paris le 4 janvier 1772, mourut assassiné en 1825. Il fut baptisé sous le nom de *Courier de Méré*, à cause du fief de Méré en Touraine que possédait son père; mais il ne porta jamais ce titre, de peur qu'on ne le crût gentilhomme. Après avoir fini ses humanités, il se livra avec ardeur à l'étude des mathématiques; il y devint habile,

embrassa la carrière militaire et servit dans l'artillerie. Les campagnes si actives de la révolution et de l'empire ne l'empêchèrent pas de consacrer ses moments de loisir à ses travaux littéraires et particulièrement au grec, son occupation favorite. Les lettres lui doivent la découverte d'un passage des *Pastorales*, du premier livre de Longus, ouvrage dont il donna le texte complet avec une traduction estimée Quelques années après, parut sa traduction du *Traité de la cavalerie*, de Xénophon.

Courier, dans ses derniers temps, a publié plusieurs pamphlets politiques sous le titre de *Lettres*. Ces productions, vraiment originales, dans lesquelles la malice de l'auteur perce d'autant plus qu'elle se cache sous une bonhomie apparente, rendirent populaire sa réputation, renfermée auparavant dans le cabinet des savants. Ses *Lettres*, publiées depuis sa mort, y mirent le comble.

La France compte maintenant un célèbre auteur épistolaire de plus; Courier porte, avec madame de Sévigné et Voltaire, le sceptre du genre. Il unit à quelque chose de la naïveté et de l'abandon de la première, beaucoup de la finesse et de la grâce du second. On admirera dans les lettres de cet auteur que nous citons, un naturel d'expression qu'il retira du commerce des anciens et de sa profonde connaissance des écrivains français du dix-septième siècle et surtout du seizième. On s'aperçoit qu'il a trouvé dans l'imitation des vieilles formes de langage de ces derniers cet air de nouveauté et de jeunesse qu'il a donné à sa prose.

MODÈLES DE LETTRES.

Les lettres roulent ordinairement sur trois espèces de sujets : où l'on raconte des faits, où l'on discute une opinion, où l'on exprime les sentiments de son âme. Il n'y a point de lettre qui ne se rapporte à l'une de ces trois divisions.

Cependant, tel n'est point, malgré sa simplicité, le plan d'après lequel nous classerons nos lettres modèles; nous avons cru devoir, pour plus de clarté, les présenter dans un ordre approprié à la nature des relations sociales, et conforme aux dénominations reçues. Ainsi le lecteur trouvera des exemples de *lettres de félicitation, de condoléance, de demande*, etc.

Les lettres écrites dans l'intimité sont susceptibles de tous les genres de style ; le rang, le sexe des personnes auxquelles elles sont adressées ; la position relative à l'âge, à la profession, à la fortune de celui qui écrit ; les temps, les lieux, le degré d'intimité, sont autant de circonstances qui amènent mille nuances dans le ton, mille modifications dans la forme d'une lettre.

Il y a des convenances qu'il faut respecter, auxquelles on ne peut se soustraire sans mériter le reproche d'impolitesse et de grossièreté ; ces convenances ne s'apprennent point dans les livres, on ne réduit point en préceptes ce qui est de sentiment ; leur exacte observation résulte moins de l'étude des maîtres que d'une heureuse organisation, perfectionnée par l'usage du monde, par la connaissance des hommes et des choses.

Toutes nos leçons à cet égard seraient inutiles ; nous ne pouvons que renvoyer le lecteur aux lettres que nous avons recueillies, différant en cela de tant de graves auteurs qui ont la prétention d'enseigner quels termes il faut précisément

employer quand on s'adresse à un grand personnage; quel langage réclame les épanchements de l'amitié ou les confidences d'un sentiment plus tendre; comment on exprime le blâme, la louange; d'après quelles règles se fait une demande ou un compliment; quelles bornes on doit mettre à l'esprit de discussion; quelles lettres comportent ou rejettent les jeux de mots et de pensées, l'esprit et la plaisanterie : considérations tout-à-fait importantes, et à l'examen desquelles on a consacré, en pure perte, beaucoup de temps et beaucoup de phrases.

L'un vous dira qu'on doit se défier d'une lettre écrite dans le premier moment de la colère, qu'il est bon de laisser passer une nuit sur un mouvement passionné; l'autre qu'il ne jamais être de mauvaise foi dans une discussion : j'aimerais autant qu'on me dît qu'il convient de n'être pas hors de sens quand on écrit, et qu'on ne doit être, la plume à la main, ni astucieux ni menteur.

Nous pourrions comme tel autre, indiquer les règles à suivre en composant une *lettre de félicitation*, par exemple, avertir qu'elle *doit être courte*, qu'il faut appuyer *sur la nature des grâces accordées, sur le discernement de celui qui les dispense*. Nous pourrions faire observer qu'on doit se garder de *laisser apercevoir à celui qu'on félicite, le moindre mouvement de jalousie, le plus léger sentiment de froideur; qu'il y a peu de délicatesse, en pareille circonstance, à parler de soi, à faire entendre que c'est dans son propre intérêt qu'on s'applaudit du succès ou de la faveur obtenue*. C'est au bon sens de celui qui écrit d'éviter de semblables écueils, et ce n'est point à nous de les lui signaler.

Un auteur prétend sérieusement que la plaisanterie et les bons mots doivent être sévèrement bannis des *lettres de condoléance*, que les mauvais plaisants seuls peuvent se flatter de distraire par des pointes et des jeux de mots un cœur profondément affligé. Il est clair que sans cette sage prévi-

sion, bien des gens se seraient avisés de faire, d'une lettre sur la mort d'un être sincèrement regretté, ou sur la perte de la fortune d'un ami, l'objet d'un calembourg et l'occasion d'une pasquinade.

On conçoit que, dans une *lettre de demande*, on avertisse d'user de beaucoup d'adresse pour se rendre favorable celui de qui l'on sollicite une grâce ; car c'est son cœur qu'il faut toucher, son amour-propre qu'il faut intéresser : mais là se borne le conseil ; dire que le *ton sera d'autant plus respectueux que le protecteur sera dans une position plus élevée ; que la familiarité serait déplacée, qu'il ne faut point faire l'aveu du besoin où l'on est, avec gaîté et en riant*, n'est-ce point se déclarer conseiller trop officieux d'un disciple trop bénévole ?

Une demande accordée exige une *lettre de remercîment*. Les lettres de cette espèce, comme si elles faisaient un genre à part, ont fourni la matière d'un chapitre particulier dans quelques Manuels. Mais tout ce qu'on a écrit se réduit à ce conseil qui n'a rien de bien littéraire : « Ne soyez point in-» grat, ou si, par malheur, vous l'étiez, faites votre possible » pour ne point le paraître. »

C'est surtout dans les traités comme celui-ci qu'on a un peu trop abusé des divisions et des subdivisions en genres et en espèces. Un recueil que nous avons sous les yeux nous offre une instruction toute spéciale sur les *lettres aux personnes que l'on vient de quitter*. Nous ne comprenons pas pourquoi *les personnes que l'on vient de quitter* auraient un privilége que l'on refuserait à *celles que l'on va voir, à celles qu'on ne doit plus revoir*, etc. Toutes ces distinctions donneraient lieu à autant de chapitres, et partant à autant de nouvelles lois, ou plutôt d'inutilités littéraires.

On pense bien que parmi tant d'espèces de lettres, celles de *recommandation* ne sont point omises. Et de là ces graves enseignements, *qu'on ne doit point recommander trop*

légèrement; que, se déclarant la caution du recommandé, il ne faut point s'engager sans réflexion; bref, qu'il ne faut recommander que ce qui est recommandable.

Les *lettres d'affaires* ont donné lieu à quelques observations qui peuvent trouver place ici. La clarté, l'exposition simple et précise des faits, en constituent le principal mérite. Point de paroles inutiles, point de phrases à effet; allez droit au but. Gardez-vous, à l'exemple des commerçants, de hérisser votre style de ces tournures étranges, de ces expressions barbares empruntées au jargon de comptoir et de boutique; n'employez jamais que les locutions et les termes qu'avouent la grammaire et le bon usage.

Les *lettres de conseils* demandent de grands ménagements: l'amour-propre est si ombrageux qu'il n'y a point assez de formules de politesse et de modestie pour faire passer ce qu'un conseil peut avoir d'amer (1).

Les *lettres de reproches* exigent peut-être encore plus de mesure. Il est bien difficile de ne pas blesser celui que l'on blâme. La plaisanterie ôte à la censure ce qu'elle a d'offensant; ses traits légers effleurent l'épiderme sans pénétrer jusqu'au vif. La sévérité de la réprimande aigrit et le plus souvent indispose sans retour; le badinage d'un reproche

(1) L'anecdote suivante peut servir de leçon aux donneurs de conseils à contre-temps. Un sacristain de l'église cathédrale de Berlin écrivit à Frédéric-le-Grand:

« SIRE,

» J'avertis Votre Majesté, 1° qu'il manque des livres de cantiques pour la famille
» royale; j'avertis Votre Majesté, 2° qu'il manque du bois pour chauffer comme il faut
» la tribune royale; j'avertis Votre Majesté, 3° que la balustrade qui est sur la rivière,
» derrière l'église, menace ruine.... SCHMIDT, *Sacristain.* »

Le Roi s'amusa beaucoup de cette lettre, et fit la réponse suivante:

« J'avertis M. le sacristain Schmidt, 1° que ceux qui veulent chanter peuvent ache-
» ter des livres; j'avertis M. le sacristain Schmidt, 2° que ceux qui veulent se chauffer
» peuvent acheter du bois; j'avertis M. le sacristain Schmidt, 3° que la balustrade
» qui est sur la rivière ne le regarde point; enfin j'avertis M. le sacristain Schmidt,
» 4° que je ne veux plus avoir de correspondance avec lui. »

délicat désarme le plus susceptible, et le force à faire du repentir une affaire d'amour-propre.

Nous ne parlerions pas des *lettres de nouvelles*, si quelques auteurs n'en eussent fait un genre à part, et ne se fussent crus obligés d'en tracer les règles avec une naïveté véritablement admirable : *Avant de mander une nouvelle, il faut bien examiner si elle est de nature à pouvoir s'écrire... Si la nouvelle est douteuse, on ne doit point se hâter de la répandre... On est obligé de se rétracter si la nouvelle qu'on a publiée vient à se démentir, parce qu'il est beau de revenir sur ses pas quand on s'est égaré... Il est prudent de ne pas trop chercher à savoir des nouvelles...* et voilà. Si, après de si salutaires avertissements, vous n'écrivez pas une *lettre de nouvelles* comme Sévigné ou Voltaire, ne vous en prenez qu'à vous-même.

Il est inutile de pousser plus loin ces remarques; elles sont moins des conseils, qu'un examen critique de tant de livres qui atteignent si peu le but d'instruction qu'ils se proposent. Nous craindrions, en nous étendant plus longtemps sur ce sujet, de faire encourir à notre travail le même reproche. Laissons donc parler nos maîtres en l'art d'écrire; car à eux seuls appartient véritablement le droit d'instruire, puisque les chefs-d'œuvre qu'ils nous ont laissés contiennent implicitement tous les préceptes, et sont à la fois des leçons et des exemples.

DÉVELOPPEMENTS DE SENTIMENTS.

Madame de Sévigné à sa fille.

Livry, lundi 27 mai 1675.

Quel jour, ma fille, que celui qui ouvre l'absence! Comment vous a-t-il paru? Pour moi, je l'ai senti avec toute l'a-

mertume et la douleur que j'avais imaginées, et que j'avais appréhendées depuis si longtemps. Quel moment que celui où nous nous séparâmes! quel adieu et quelle tristesse d'aller chacune de son côté, quand on se trouve si bien ensemble! Je ne veux pas vous en parler davantage; ni célébrer, comme vous dites, toutes les pensées qui me pressent le cœur : je veux me représenter votre courage, et tout ce que vous m'avez dit sur ce sujet, qui fait que je vous admire. Il me parut pourtant que vous étiez un peu touchée en m'embrassant. Pour moi, je revins à Paris comme vous pouvez vous l'imaginer. M. de Coulanges se conforma à mon état : j'allai descendre chez M. le cardinal de Retz, où je renouvelai tellement toute ma douleur, que je fis prier M. de la Rochefoucauld, madame de Lafayette et madame de Coulanges, qui vinrent pour me voir, de trouver bon que je n'eusse point cet honneur : il faut cacher ses faiblesses devant les forts. M. le cardinal entra dans les miennes; la sorte d'amitié qu'il a pour vous le rend fort sensible à votre départ.

. . . .

Ne blâmez point mon enfant, ce que je sentis en rentrant chez moi : quelle différence! quelle solitude! quelle tristesse! Votre chambre, votre cabinet, votre portrait! Ne plus trouver cette aimable personne! M. Grignan comprend bien ce que je veux dire et ce que je sentis. Le lendemain, qui était hier, je me trouvai tout éveillée à cinq heures; j'allai prendre Corbinelli pour venir ici avec l'abbé. Il y pleut sans cesse, et je crains fort que vos chemins de Bourgogne ne soient rompus. Nous lisons ici des maximes que Corbinelli m'explique; il voudrait bien m'apprendre à gouverner mon cœur; j'aurais beaucoup gagné à mon voyage, si j'en rapportais cette science. Je m'en retourne demain; j'avais besoin de ce moment de repos pour remettre un peu ma tête, et reprendre une espèce de contenance.

Madame de Sévigné à sa fille.

Livry, 29 avril 1671.

Depuis que je vous ai écrit, j'ai fait un fort joli voyage. Je partis hier assez matin de Paris, j'allai dîner à Pomponne : j'y trouvai notre bonhomme qui m'attendait; je n'aurais pas voulu manquer de lui dire adieu. Je le trouvai dans une augmentation de sainteté qui m'étonne : plus il approche de la mort, plus il s'épure. Il me gronda très-sérieusement, et transporté de zèle et d'amitié pour moi, il me dit que j'étais folle de ne pas songer à me convertir; que j'étais une jolie payenne; que je faisais de vous une idole dans mon cœur; que cette sorte d'idolâtrie était aussi dangereuse qu'une autre, quoiqu'elle ne me parût pas criminelle; qu'enfin je songeasse à moi. Il me dit tout cela si fortement, que je n'avais pas le mot à dire. Enfin, après deux heures de conversation très-agréable, quoique très-sérieuse, je le quittai et vins ici, où je trouvai tout le triomphe du mois de mai : le rossignol, le coucou, la fauvette, ont ouvert le printemps dans nos forêts? je m'y suis promenée tout le soir, toute seule; j'y ai retrouvé toutes mes tristes pensées. Mais je ne veux plus en parler; j'ai destiné une partie de cette après-dînée à vous écrire, dans le jardin, où je suis étourdie de trois ou quatre rossignols qui sont sur ma tête. Madame de La Fayette craint toujours pour votre vie; elle vous cède sans difficulté la première place auprès de moi, à cause de vos perfections; et quand elle est douce, elle dit que ce n'est pas sans peine; mais enfin cela est réglé et approuvé; cette justice la rend digne de la seconde, ella l'a aussi : La Troche s'en meurt; je vais toujours mon train, et mon train aussi pour la Bretagne. Il est vrai que nous ferons des vies bien différentes; je serai troublée dans la mienne par les états, qui viendront me

tourmenter à Vitré, sur la fin du mois de juillet : cela me déplaît fort. Votre frère n'y sera plus en ce temps-là. Ma fille, vous souhaitez que le temps marche; vous ne savez ce que vous faites, vous y serez attrapée; il vous obéira trop exactement, et quand vous voudrez le retenir, vous n'en serez plus la maîtresse. J'ai fait autrefois les mêmes fautes que vous, je m'en suis repentie; et, quoique le temps ne m'ait pas fait tout le mal qu'il fait aux autres, il n'a pas laissé, par mille petits agréments qu'il m'a ôtés, de me faire apercevoir des marques de son passage. Vous trouvez donc que vos comédiens ont bien de l'esprit de dire des vers de Corneille; en vérité, il y en a de bien transportants. J'en ai rapporté ici un tome, qui m'amusa fort hier au soir. Mais n'avez-vous pas trouvé jolies les cinq ou six fables de La Fontaine qui sont dans un des tomes que je vous ai envoyés? Nous en étions ravis l'autre jour chez M. de La Rochefoucauld; nous apprîmes par cœur celle du *Singe et du Chat.*

D'animaux malfaisants c'était un très-bon plat;
Ils n'y craignaient tous deux aucun, quel qu'il pût être.
Trouvait-on quelque chose au logis de gâté,
On ne s'en prenait point aux gens du voisinage;
Bertrand dérobait tout, Raton de son côté
Était moins attentif aux souris qu'au fromage.

Et le reste. Cela est peint. Et la *Citrouille* et le *Rossignol,* cela est digne du premier tome. Je suis bien folle de vous écrire de telles bagatelles : c'est le loisir de Livry qui vous tue. Vous avez écrit un billet admirable à Brancas. Il vous écrivit l'autre jour une main tout entière de papier. C'était une rapsodie assez bonne; il nous la lut à madame de Coulanges et à moi. Je lui dis : Envoyez-la-moi donc toute achevée pour mercredi. Il me dit qu'il n'en ferait rien; qu'il ne voulait pas que vous la vissiez; que cela était trop sot et trop misérable. — Pour qui nous prenez-vous? Vous nous

l'avez bien lue. — Tant y a, je ne veux pas qu'elle la lise. — Voilà toute la raison que j'en ai eue, jamais il ne fut si fou. Il sollicita l'autre jour un procès à la seconde des enquêtes : c'était à la première qu'on le jugeait : cette folie a fort réjoui les sénateurs; je crois qu'elle lui a fait gagner son procès.

Pensez-vous que je n'aille point vous voir cette année? J'avais rangé tout cela d'une autre façon, et même pour l'amour de vous; mais le moyen de ne pas courir cette année, si vous le souhaitez un peu? Hélas! c'est bien moi qui dois dire qu'il n'y a plus de pays fixe pour moi que celui où vous êtes. Votre portrait triomphe sur ma cheminée; vous êtes adorée maintenant en Provence et à Paris, et à la cour et à Livry, enfin, ma fille, il faut bien que vous soyez ingrate; le moyen de rendre tout cela? Je vous embrasse et vous aime, et je vous le dirai toujours, parce que c'est toujours la même chose.

P.-L. Courier à sa mère, à Paris.

Châlons, le 30 mars 1793.

Vous n'avez d'autre parti à prendre que de vous rendre en Touraine; votre vie y sera plus heureuse qu'à Paris. Elle serait certainement pour nous trois aussi heureuse qu'elle peut l'être si nous étions réunis; mais il faut s'en interdire jusqu'à l'idée. Cependant, voici comment j'imagine que nous pourrons du moins nous voir pour quelque temps : l'examen sera indubitablement avancé, et peut-être plus qu'on ne croit; il est possible que tout soit terminé dans cinq ou six semaines; alors, il dépendra de moi d'aller à Paris, j'irai vous trouver, je demanderai à être envoyé vers l'Espagne (je l'obtiendrai selon toute apparence), et, vos arrangements étant pris, nous partirons ensemble pour la Touraine, d'où

je me rendrai, au temps prescrit, à mon régiment. Il se présente une autre manière de nous réunir, toujours dans la supposition que je serai employé sur la frontière d'Espagne : vous pouvez vous rendre la première en Touraine, et moi m'y rendre d'ici. De quelque manière que les choses tournent, il me devient nécessaire de vous embrasser l'un et l'autre avant la campagne, et j'espère que j'en viendrai à bout; mais il faut bien vous garder de venir à Châlons, où je ne pourrais passer avec vous qu'une très-petite partie de la journée, sans parler des autres inconvénients, qui sont sans nombre.

La tristesse de votre âme ne me surprend pas; il n'est personne, je crois, qui pût supporter la solitude où vous vous trouvez, jointe à une mauvaise santé. Le séjour de Paris ne conviendrait guère plus à mon père qu'à vous. J'espère être dans peu à portée de raisonner avec vous deux de tout cela. Vous savez bien que ma plus grande joie est de rencontrer des occasions de pouvoir vous procurer quelque consolation, et de répandre quelque agrément sur votre vie.

P.-L. Courier au général Duroc.

De la Véronique, près Laugeais, 6 octobre 1802.

Mon général, en apprenant de quelle façon vous avez bien voulu recommander ma demande au général ***, je voudrais bien être à Paris pour vous exprimer de vive voix toute ma reconnaissance. Mais puisque de maudites affaires, aussi fâcheuses qu'indispensables, me privent de ce plaisir, trouvez bon, mon général, que je vous témoigne ici combien je suis sensible à une marque d'intérêt si flatteuse et en même temps si honorable pour moi. La moitié seulement de cette bonté m'aurait attaché à vous pour la vie. Mais c'était une affaire faite, et chez moi l'inclination, permettez-moi de vous le dire, avait précédé le devoir et la reconnaissance.

Madame de Sévigné à sa fille.

Voici un terrible jour, ma chère enfant, je vous avoue que je n'en puis plus. Je vous ai quittée dans un état qui augmente ma douleur. Je songe à tous les pas que vous faites et à tous ceux que je fais, et combien il s'en faut qu'en marchant toujours de cette sorte, nous puissions jamais nous rencontrer! Mon cœur est en repos quand il est auprès de vous : c'est son état naturel et le seul qui peut lui plaire.

Ce qui s'est passé ce matin me donne une douleur sensible et me fait un déchirement dont votre philosophie sait les raisons. Je les ai senties et les sentirai longtemps. J'ai le cœur et l'imagination tout remplis de vous; je n'y puis penser sans pleurer, et j'y pense toujours; de sorte que l'état où je suis n'est pas une chose soutenable : comme il est extrême, j'espère qu'il ne durera pas dans cette violence. Je vous cherche toujours, et je trouve que tout me manque parce que vous me manquez. Mes yeux, qui vous ont tant rencontrée depuis quatorze mais, ne vous trouvent plus. Le temps agréable qui est passé rend celui-ci plus douloureux, jusqu'à ce que je sois un peu accoutumée; mais ce ne sera jamais pour ne pas souhaiter ardemment de vous revoir et de vous embrasser.

Je ne dois pas espérer mieux de l'avenir que du passé; je sais ce que votre absence m'a fait souffrir; je serai encore plus à plaindre, parce que je me suis fait imprudemment une habitude nécessaire de vous voir. Il me semble que je ne vous ai pas assez embrassée en partant. Qu'avais-je à ménager? je ne vous ai point assez dit combien je suis contente de votre tendresse; je ne vous ai point assez recommandée à M. de Grignan, je ne l'ai point assez remercié de toutes ses politesses et de toute l'amitié qu'il a pour moi : j'en attendrai les effets sur tous les chapitres.

Je suis déjà dévorée de curiosité; je n'espère de consolation que de vos lettres, qui me feront encore bien soupirer. En un mot, ma fille, je ne vis que pour vous. Dieu me fasse la grâce de l'aimer quelque jour comme je vous aime. Jamais un départ n'a été si triste que le nôtre; nous ne disions pas un mot. Adieu, ma chère enfant; plaignez-moi de vous avoir quittée. Hélas! nous voilà dans les lettres.

Paul-Louis Courier à son père.

Hier mercredi, je me suis rendu à mon ordinaire chez M. Labbey. Il a reçu en ma présence une lettre du ministre par laquelle on lui annonce que le roi vient de le nommer à la place de professeur de mathématiques dans l'école d'artillerie qui s'établit maintenant à Châlons. Il a paru assez sensible aux regrets que j'ai témoignés fort expressément, et tout aussi sincèrement de me le voir enlever. Après quelques réflexions, qui n'ont duré qu'un instant, j'ai pris sur-le-champ mon parti, et en lui faisant entendre qu'il ne m'était pas possible de me séparer de lui, je lui ai déclaré, d'un air qui n'a pas dû lui déplaire, que s'il le trouvait bon, je le suivrais partout où il irait. Il m'a répondu d'abord fort obligeamment, et m'a dit que, n'ayant ni amis ni connaissances en Champagne, il entrait dans son plan d'emmener avec lui quelques-uns de ses élèves. Nous nous sommes séparés là-dessus, et il m'a dit en me conduisant, qu'on pourrait faire ses réflexions. Les miennes sont déjà faites et l'ont été à l'instant même où j'ai su sa nomination. Rien ne serait, ce me semble, plus avantageux pour moi que de me trouver avec lui dans un pays où nous serions presque seuls, et où ses occupations lui laisseraient sans doute assez de temps pour me faire travailler utilement. Ainsi je ne pense pas que vous blâmiez mon projet. Il est encore à remarquer que là je me trouverais nécessairement plusieurs fois sous les yeux de mes

examinateurs, au centre des mathématiques, perpétuellement environné des maîtres les plus habiles et d'élèves plus ardents au travail, qu'aucun de ceux que je voyais autrefois. Peut-être même que s'il se rencontrait des obstacles imprévus dans la carrière du génie, si des circonstances qui pourraient alors naître m'offraient plus d'avantages ou plus de facilités en prenant parti ailleurs, peut-être dans ce cas pourrais-je tourner mes vues d'un autre côté, et faire servir ma science à demander quelque autre place militaire; ce que je dis toutefois sans avoir changé de projet. En un mot, si vous pensez comme moi, il ne tient qu'à M. Labbey de m'emmener à Châlons. Maintenant je sacrifie tout à mon dessein principal, mais je ne renonce pas pour cela totalement aux poètes grecs et latins. C'est un effort dont ma vertu n'est pas capable. D'un autre côté, moins je me livre à cette étude, plus aussi je le fais avec plaisir toutes les fois qu'il m'est permis de quitter les rochers d'Euclide *sylvestribus horrida dunis*, pour me promener dans des plaines semées de fleurs et entrecoupées de ruisseaux.

Le vicomte d'Orte à Charles IX.

Sire,

J'ai communiqué le commandement de Votre Majesté à ses fidèles habitants et gens de guerre de la garnison : je n'y ai trouvé que de bons citoyens et braves soldats, mais pas un bourreau. C'est pourquoi eux et moi supplions très-humblement Votre Majesté de vouloir bien employer nos bras et nos vies en choses possibles : quelque hasardeuses qu'elles soient, nous y mettrons jusqu'à la dernière goutte de notre sang.

Le duc de Lorraine à l'Empereur.

SACRÉE MAJESTÉ,

Je serais parti d'Inspruck pour aller recevoir vos ordres; mais un plus grand maître m'appelle, et je pars pour lui aller rendre compte d'une vie que je vous ai consacrée. Je supplie très-humblement Votre Majesté de se ressouvenir d'une femme qui lui touche d'assez près, d'enfants sans bien, et de sujets dans l'oppression.

Anne de Boulen au roi Henri VIII, son mari.

SIRE,

Le mécontentement de Votre Grandeur et mon emprisonnement me paraissent des choses si étranges, que je ne sais ce que je dois écrire, ni sur quoi je dois m'excuser. Vous m'avez envoyé dire par un homme que vous savez être mon ennemi déclaré depuis longtemps, que, pour obtenir votre faveur, je dois reconnaître une certaine vérité. Il n'eut pas plus tôt fait son message, que je m'aperçus de votre dessein. Mais si, comme vous le dites, l'aveu d'une vérité peut me procurer ma délivrance, j'obéirai à vos ordres de tout mon cœur, et avec une entière soumission. Que Votre Grandeur ne s'imagine pas que votre pauvre femme puisse jamais être amenée à reconnaître une faute dont la seule pensée ne lui est pas venue dans l'esprit. Jamais prince n'a eu une femme plus fidèle à tous ses devoirs, plus remplie d'une tendresse sincère que celle que vous avez trouvée en la personne d'Anne de Boulen, qui aurait pu se contenter de ce nom et de son état, s'il avait plu à Dieu et à Votre Grandeur de l'y laisser. Mais, au milieu de mon élévation et de la royauté où

vous m'avez admise, je ne me suis jamais oubliée au point de ne pas craindre quelque réveil pareil à celui qui m'arrive aujourd'hui. Comme cette élévation n'avait pas un fondement plus solide que le goût passager que vous avez eu pour moi, je ne doutais pas que la moindre altération dans les traits que l'on fait naître ne fût capable de vous faire tourner vers quelque autre objet.

Vous m'avez tirée d'un rang inférieur pour m'élever à la royauté et à l'auguste rang de votre compagne. Cette grandeur était fort au-dessus de mon mérite, ainsi que de mes droits. Cependant, si vous m'avez crue digne de cet honneur, ne souffrez pas, grand prince, qu'une inconstance injuste, ou que les mauvais conseils de mes ennemis me privent de votre faveur royale. Ne permettez pas qu'une tache aussi noire et aussi indigne que celle de vous avoir été infidèle ternisse la réputation de votre femme, et celle de la jeune princesse votre fille.

Ordonnez donc, ô mon roi, que l'on instruise mon procès, mais que l'on y observe les lois de la justice, et ne permettez pas que mes ennemis jurés soient mes accusateurs et mes juges. Ordonnez même que mon procès me soit fait en public : ma fidélité ne craint point d'être flétrie par la honte. Vous verrez mon innocence justifiée, vos soupçons levés, votre esprit satisfait, et la calomnie réduite au silence, ou mon crime paraîtra aux yeux de tout le monde. Ainsi, quoi qu'il plaise à Dieu ou à vous d'ordonner de moi, Votre Grandeur peut se garantir de la censure publique ; et mon crime étant prouvé en justice, vous serez en liberté devant Dieu et devant les hommes, non-seulement de me punir comme une épouse infidèle, mais encore de suivre l'inclination que vous avez fixée sur cette personne qui est la cause du malheureux état où je me vois réduite, et que j'aurais pu vous nommer il y a longtemps, puisque Votre Grandeur n'ignorait pas jusqu'où allaient mes soupçons à cet égard.

Enfin, si vous avez résolu de me perdre, et que ma mort, fondée sur une infâme calomnie, vous doive mettre en possession du bonheur que vous souhaitez, je prie Dieu qu'il veuille vous pardonner ce grand crime, aussi bien qu'à mes ennemis qui en sont les instruments, et qu'assis au dernier jour sur son trône devant lequel vous et moi comparaîtrons bientôt, et où mon innocence, quoi qu'on puisse dire, sera ouvertement reconnue, je le prie, dis-je, qu'alors je ne vous fasse pas rendre un compte rigoureux du traitement cruel et indigne que vous m'aurez fait.

La dernière et la seule chose que je vous demande, est que je sois seule à porter tout le poids de votre indignation, et que ces pauvres innocents gentilshommes qui, m'a-t-on dit, sont retenus à cause de moi dans une étroite prison, n'en reçoivent aucun mal. Si jamais j'ai trouvé grâce devant vous, si jamais le nom d'Anne de Boulen a été agréable à vos oreilles, ne me refusez pas cette demande, et je ne vous importunerai plus sur quoi que ce soit : au contraire, j'adresserai toujours mes ardentes prières à Dieu, afin qu'il lui plaise vous maintenir en sa bonne garde, et vous diriger en toutes vos actions.

De ma triste prison à la Tour, le 6 mai.

Votre très-fidèle et très-obéissante femme,

Anne de Boulen.

Fénélon à M. l'évêque de Blois.

Cambrai 21 août.

Je ne suis pas surpris, mon cher prélat, du tour qu'on donne à ma lettre; car je suis accoutumé à l'injustice. Celle-là paraîtrait étrange, si on voulait ouvrir les yeux. Je dis absolument d'un côté que je condamnerai mon livre (1) dès

(1) Les *Maximes des saints*, etc.

que le pape le condamnera ; de l'autre, je dis que je ne me contente pas de la condamnation de mon livre, s'il mérite d'être condamné ; mais que je le supplierai encore de faire des décisions précises sur cette matière. Je crains de me tromper, je veux savoir précisément en quoi il faut obéir. Je ne demande que des décisions précises et absolues. Est-ce éluder l'obéissance que de craindre de n'y être pas assujetti? Est-ce être de mauvaise foi que de demander une règle qui ne laisse rien ni à la subtilité ni à la prévention? N'est-il pas permis de vouloir apprendre jusqu'où on doit obéir, pour obéir aveuglément dans toute l'étendue de l'obéissance ?

On veut empoisonner toutes mes paroles : quoi que je dise et quoi que je fasse, il faut que j'aie tort. Ce qui m'en console, c'est que Dieu le permet, et qu'il faut adorer tout ce qu'il fait pour nous humilier. J'avoue que je ne m'embarrasse guère de tous ces discours. J'attends en paix la décision du pape. S'il condamne mon livre, je le condamnerai très-simplement, et il n'en sera plus question. Je ne lui demanderai jamais des décisions pour relever indirectement mon livre. Ce que je lui demanderai toujours de bonne foi, c'est de m'apprendre ce que je dois penser et enseigner. Les critiques envenimées ne m'empêcheront pas de lui faire cette demande pour mon besoin avec docilité et soumission. Pardon, mon cher prélat, d'une si longue lettre. Je vous remercie de vos prières, dont j'ai grand besoin, et je puis vous assurer que je ne cesserai jamais de vous être dévoué avec respect et attachement.

Du même, sur la mort d'un ami.

Unissons-nous de cœur à celui que nous regrettons. Il n'est pas éloigné de nous en devenant invisible. Il nous voit, il nous aime, il est touché de nos besoins. Arrivé heureusement au

port, il prie pour nous qui sommes encore exposés au naufrage. Il nous dit d'une voix secrète : Hâtez-vous de me rejoindre. Les purs esprits voient, entendent, aiment toujours leurs vrais amis dans notre centre commun. Leur amitié est immortelle comme sa source. Les incrédules n'aiment qu'eux-mêmes, autrement ils devraient se désespérer de perdre à jamais leurs amis. Mais l'amitié divine change la société visible dans une société de pure foi. Elle pleure ; mais en pleurant, elle se console par l'espérance de rejoindre ses amis dans le pays de la vérité, et dans le sein de l'amour même.

Du même, sur le même sujet.

Les vrais amis font notre plus grande douceur et notre plus grande amertume. On serait tenté de désirer que tous les bons amis s'entendissent pour mourir ensemble le même jour. Ceux qui n'aiment rien voudraient enterrer tout le genre humain, les yeux secs et le cœur content. Ils ne sont pas dignes de vivre. Il en coûte beaucoup d'être sensibles à l'amitié ; mais ceux qui ont cette sensibilité seraient honteux de ne l'avoir pas. Ils aiment mieux souffrir que d'être insensibles.

Voltaire à madame Denis, à Paris.

Berlin, 26 décembre 1750.

Je vous écris à côté d'un poêle, la tête pesante et le cœur triste, en jetant les yeux sur la rivière de la Sprée, parce que la Sprée tombe dans l'Elbe, l'Elbe dans la mer, et que la mer reçoit la Seine, et que notre maison de Paris est assez près de cette rivière de Seine ; et je dis : Ma chère enfant, pourquoi suis-je dans ce palais, dans ce cabinet qui donne sur cette Sprée, et non pas au coin de notre feu ? Rien n'est plus beau que la décoration du palais du Soleil dans *Phaéton*.

Mademoiselle *Astruce* est la plus belle voix de l'Europe; mais fallait-il vous quitter pour un gosier à roulades et pour un roi? Que j'ai de remords, ma chère enfant! que mon bonheur est empoisonné! que la vie est courte! qu'il est triste de chercher le bonheur loin de vous! et que de remords si on le trouve!

Je suis à peine convalescent; comment partir? Le char d'Apollon s'embourberait dans les neiges détrempées de pluie qui couvrent le Brandebourg. Attendez-moi, aimez-moi, recevez-moi, consolez-moi et ne me grondez pas. Ma destinée est d'avoir affaire à Rome de façon ou d'autre. Ne pouvant y aller, je vous envoie Rome en tragédie, par le courrier de Hambourg, telle que je l'ai retouchée; que cela serve du moins à amuser les douleurs communes de notre éloignement. J'ai bien peur que vous ne soyez pas trop contente du rôle d'*Aurélie*. Vous autres femmes, vous êtes accoutumées à être le premier mobile des tragédies, comme vous l'êtes de ce monde. Il faut qu'on vous adore, qu'on vous tue, qu'on vous regrette, qu'on se tue avec vous. Mais, mesdames, *Cicéron* et *Caton* ne sont pas galants; *César* et *Catilina* assurément n'étaient pas gens à se tuer pour vous. Ma chère enfant, je veux que vous vous fassiez homme pour lire ma pièce. Envoyez prier l'abbé d'*Olivet* de vous prêter son bonnet de nuit, sa robe de chambre et son Cicéron, et lisez *Rome sauvée* dans cet équipage.

Pendant que vous vous arrangerez pour gouverner la république romaine sur le théâtre de Paris, et pour travestir en *Caton* et en *Cicéron* nos comédiens, je continuerai paisiblement à travailler au *Siècle de Louis XIV*, et je donnerai à mon aise les batailles de Nerwinde et d'Hochstet. *Variété*, c'est ma devise. J'ai besoin de plus d'une consolation. Ce ne sont point les rois, ce sont les belles-lettres qui la donnent.

De Christophe Colomb au roi d'Espagne.

La Jamaïque, 1503.

Diégo Mendès et un papier que je lui remets, apprendront à Votre Majesté quelles riches mines d'or j'ai découvertes à Veragua; et comment je me proposais de laisser mon frère à la rivière Berlin, si les volontés du ciel et les plus grands malheurs du monde ne m'en eussent empêché. Il suffit au reste que Votre Majesté et ses successeurs recueillent la gloire et les avantages de tout, que la découverte s'achève, et que les premiers établissements se fassent par quelqu'un plus heureux que l'infortuné Colomb. Si Dieu m'est assez favorable pour conduire Mendès en Espagne, il fera sans doute comprendre à la reine ma maîtresse, ainsi qu'à Votre Majesté, que ce ne sera pas ici seulement un fort ou un château, mais la découverte d'un monde de sujets, de terres et de richesses, plus grand que l'imagination la plus vaste n'aurait pu se le figurer, ou que l'avarice elle-même n'aurait pu le désirer.

Mais ni le papier, ni la langue d'aucun mortel ne pourront jamais vous exprimer l'angoisse et les afflictions de mon corps et de mon âme, ni vous peindre la misère et les dangers de mon fils, de mon frère et de mes amis. Depuis plus de dix mois nous sommes ici logés à découvert sur le pont de nos vaisseaux échoués sur la côte. Ceux de mon équipage qui sont demeurés sains, se sont mutinés sous Perras de Séville, et mes amis, ceux qui me sont restés fidèles, sont ou malades ou mourants. Nous avons détruit les provisions des Indiens, de manière qu'ils nous abandonnent, et que probablement nous périrons de faim. Tous ces malheurs sont augmentés par tant de circonstances qui les aggravent, qu'ils m'ont rendu le plus déplorable objet d'infortune que le monde puisse jamais voir. Comme si le mécontentement du ciel

secondait l'envie de l'Espagne, et qu'il voulût punir comme des crimes, des entreprises et des services méritoires. Ciel, et vous, saints qui l'habitez, que le roi D. Ferdinand et mon illustre maîtresse, dona Isabelle, sachent que mon zèle pour leur service et pour leurs intérêts m'a rendu le plus malheureux des hommes vivants; car il est impossible de vivre et d'avoir des afflictions semblables aux miennes. J'appréhende et je prévois avec horreur ma destruction et celle de ces malheureux et braves gens qui vont périr pour l'amour de moi. Hélas! la justice et la piété se sont retirées aux cieux, et c'est un crime aujourd'hui d'avoir fait trop de bien aux hommes, ou de leur en avoir trop promis. Mes malheurs m'ont fait de la vie un fardeau, et je crains que les vains titres de vice-roi perpétuel et d'amiral ne m'aient rendu odieux à la nation Espagnole.

On rirait d'indignation en voyant toutes les méthodes employées pour couper une trame déjà prête à se rompre; car je suis dans mon vieil âge; la goutte me cause des peines insupportables; languissant à présent, presque mourant de ce mal et de beaucoup d'autres, parmi des sauvages où je n'ai ni aliments ni remèdes pour mon corps, ni prêtres ni sacrements pour mon âme; mes gens mutinés, mon fils et tous mes amis malades, épuisés et mourants. Les Indiens m'ont abandonné, et le gouverneur de Saint-Domingue a envoyé plutôt pour savoir si j'étais mort, ou pour m'enterrer vivant ici, que pour nous secourir; car son bateau ne nous a point parlé, ne nous a point donné de lettres, et n'a voulu en recevoir aucune de nous; d'où je conclus que les officiers de Votre Majesté ont intention que mes voyages et ma vie finissent ici.

O sainte Mère de Dieu! qui avez compassion des malheureux et des opprimés, pourquoi ce cruel Bovadilla ne m'a-t-il pas tué lorsqu'il nous dépouilla, mon frère et moi, de l'or qui nous avait coûté si cher, et nous envoya chargés de chaînes

en Espagne, sans jugement, sans délit, sans l'ombre même d'un crime? Ces chaînes, hélas! sont aujourd'hui mon seul trésor, et elles seront enterrées avec moi, si j'ai le bonheur d'avoir un cercueil ou un tombeau; car je veux que le souvenir d'une action si tragique et si injuste meure avec moi, et que, pour l'honneur du nom espagnol, elle soit à jamais oubliée. S'il en eût été ainsi, ô bienheureuse Vierge! Ovando ne nous aurait pas laissés pendant dix à douze mois prêts à périr, par une méchanceté aussi grande que nos malheurs. Ah! que cette nouvelle infamie ne souille pas encore le nom Castillan! et puissent les siècles futurs ne jamais savoir qu'il y eut dans celui-ci des misérables assez vils pour croire se faire un mérite auprès de Ferdinand, en détruisant l'infortuné Colomb, non pour ses crimes, mais pour avoir découvert et donné à l'Espagne un nouveau monde! Ce fut vous, ô grand Dieu! qui m'inspirâtes et qui m'y conduisîtes; montrez-moi quelque pitié, daignez faire grâce à cette malheureuse entreprise; que la terre entière et que tout ce qui dans l'univers aime la justice et l'humanité pleure sur moi; et vous, saints anges du ciel, qui connaissez mon innocence, pardonnez au siècle présent, trop envieux et trop endurci pour me plaindre! sûrement ceux qui sont à naître pleureront un jour, lorsqu'on leur dira que Colomb, avec sa propre fortune, avec peu de frais, ou même aucun de la part de la couronne, au hasard de sa vie et de celle de son frère, en vingt années et quatre voyages, a rendu de plus grands services à l'Espagne, que jamais prince ou royaume n'en a reçu d'aucun homme; que cependant, sans l'accuser du moindre crime, on l'a laissé périr pauvre et misérable, après lui avoir tout enlevé, excepté ses chaînes; de manière que celui qui a donné à l'Espagne un nouveau monde, n'a pu trouver, ni dans celui-ci, ni dans l'ancien, une chaumière pour sa misérable famille et pour lui.

Mais si le ciel doit me persécuter encore, et semble mécon-

tent de ce que j'ai fait, comme si la découverte de ce nouveau monde devait être fatale à l'ancien; s'il doit, par châtiment, mettre un terme en ce lieu à ma malheureuse vie, vous saints anges, qui secourez l'innocent et l'opprimé, faites parvenir ce papier à mon illustre maîtresse : elle sait combien j'ai souffert pour sa gloire et pour son service, et elle aura assez de justice et de piété pour ne pas souffrir que le frère et les enfants d'un homme qui a donné à l'Espagne des richesses immenses, et qui a ajouté à ses domaines de vastes empires et des royaumes inconnus, soient réduits à manquer de pain ou à vivre d'aumônes. Elle verra, si elle vit, que l'ingratitude et la cruauté provoqueront la colère céleste. Les richesses que j'ai découvertes appelleront tout le genre humain au pillage, et me susciteront des vengeurs; et la nation, un jour, souffrira peut-être pour les crimes que commettent aujourd'hui la méchanceté, l'ingratitude et l'envie.

De Marie-Stuart, reine d'Ecosse, à Elisabeth, reine d'Angleterre.

MADAME,

Quoique je doive mourir par un arrêt signé de votre main, ne pensez pas que je meure votre ennemie. Je suis d'une religion qui m'apprend à supporter tous les maux du monde, comme la vôtre vous permet de les faire impunément. Bien que je sois condamnée comme criminelle, je n'en suis pas moins innocente. Je ne serai point décapitée pour avoir voulu vous ravir la vie, mais pour avoir porté une couronne après laquelle vous soupiriez. La foi qui fit prier saint Paul pour Néron, me fait aussi prier pour vous. D'ailleurs une reine illégitime n'est pas digne de la colère d'une reine qui tient son sceptre de la justice et de sa naissance.

Ce langage vous choquera sans doute; condamnée à la

mort, qu'ai-je à craindre pour ma vie? Mon supplice que vous regardez comme ignominieux mettra le comble à ma gloire. Ne croyez pas m'avoir immolée impunément; souvenez-vous qu'un jour vous serez jugée ainsi que moi. Loin de souhaiter de me voir vengée, quoique cette vengence fût juste, je m'estimerais, au contraire, infiniment heureuse, si la mort temporelle que je vais souffrir vous conduisait au chemin de cette autre vie qui doit durer autant que l'éternité.

Adieu, Madame, songez qu'une couronne est un bien fort dangereux, puisqu'elle a fait perdre la vie à votre cousine.

Milady Rivers, au colonel Rivers, en Espagne.

Avant que cette lettre parvienne au meilleur des époux, et au plus cher des amants, ces tendres noms ne seront plus d'aucun intérêt pour moi. L'indisposition dans laquelle vous m'avez laissée pour obéir à la voix de votre honneur et de votre devoir, n'a fait qu'accroître, et je suis informée, par mes médecins, que je n'ai plus une semaine à vivre. Dans ce moment, mes forces m'abandonnent, et ce n'est que l'ardent amour que j'ai pour vous qui me soutient encore, et qui me rend capable de vous dire que le plus douloureux sacrifice, dans la perspective de la mort, est de me séparer de vous. Mais que ce soit une consolation pour vous de savoir que je n'ai à me reprocher aucune faute, aucune erreur dont le repentir pèse sur ma conscience, et que je passe mes derniers instants à réfléchir sur la félicité dont nous avons joui ensemble et sur une affliction qui doit avoir sitôt un terme. Cette faiblesse est, comme je l'espère, si peu criminelle, qu'il me semble qu'il y a une sorte de piété à ne pas vouloir se détacher d'un lien qui est une institution du ciel, et dans laquelle nous avons vécu conformément à ses lois. Puisque nous ne savons rien de la vie future, sinon qu'elle sera

heureuse pour les bons, et misérable pour les méchants; pourquoi nous refuserions-nous la satisfaction d'adoucir au moins l'amertume du départ, en imaginant que nous aurons le sentiment de ce qui se passe ici bas, et que peut-être nous guiderons les pas de ceux dont nous avons partagé sans crime la société quand nous étions mortels? Pourquoi ne pourrais-je pas espérer de me livrer encore à mes soins ordinaires, et, quoique invisible pour vous, d'assister à toutes les épreuves de votre âme? Permettez-moi de vous dire, ô le meilleur des hommes, que je ne puis me figurer un plus grand bonheur qu'un tel emploi. Vous accompagner dans toutes les aventures auxquelles la vie humaine est exposée, répandre le sommeil sur vos paupières dans les frissons de la fièvre, protéger votre tête chérie dans un jour de combat, comme un ange tutélaire, invulnérable et exempt de chagrins, partout où je souhaitais de vous suivre quand j'étais une femme faible et timide; telles sont, mon ami, les pensées avec lesquelles j'essaie de ranimer mon cœur languissant; mais véritablement je suis incapable, dans ma faiblesse actuelle, de résister aux déchirantes angoisses qui tourmentent mon âme quand je me représente la douleur que vous éprouverez en apprenant mon sort.

Je ne veux pas m'arrêter plus longtemps sur cette idée, parce que votre cœur bon et généreux sera d'autant plus vivement affecté, que la personne qu'il regrettera lui aura offert plus de consolation. Je rendrai mon dernier soupir, si je suis maîtresse de moi-même, en priant pour vous. Je ne reverrai plus votre visage, adieu pour toujours.

De Marie-Antoinette, reine de France,
à Madame Elisabeth.

Ce 16 octobre, à quatre heures et demie du matin.

C'est à vous, ma sœur, que j'écris pour la dernière fois; je viens d'être condamnée, non pas à une mort honteuse, elle ne l'est que pour les criminels, mais à aller rejoindre votre frère. Comme lui innocente, j'espère montrer la même fermeté que lui dans ces derniers moments. Je suis calme comme on l'est quand la conscience ne reproche rien. J'ai un profond regret d'abandonner mes pauvres enfants. Vous savez que je n'existe que pour eux; et vous, ma bonne et tendre sœur! vous qui avez, par votre amitié, tout sacrifié pour être avec nous, dans quelle position je vous laisse! J'ai appris par le plaidoyer même du procès, que ma fille est séparée de vous; hélas! la pauvre enfant, je n'ose pas lui écrire, elle ne recevrait pas ma lettre; je ne sais pas même si celle-ci vous parviendra. Recevez pour eux deux ma bénédiction. J'espère qu'un jour, lorsqu'ils seront plus grands, ils pourront se réunir avec vous et jouir en entier de vos tendres soins. Qu'ils pensent tous deux à ce que je n'ai cessé de leur inspirer, que les principes et l'exécution exacte de ses devoirs sont la première base de la vie; que leur amitié et leur confiance mutuelle en feront le bonheur; que ma fille sente qu'à l'âge qu'elle a, elle doit toujours aider son frère par les conseils que l'expérience qu'elle aura de plus que lui et son amitié pourront lui inspirer; que mon fils à son tour rende à sa sœur tous les soins, les services que l'amitié peut inspirer, qu'ils sentent enfin tous deux que, dans quelque position qu'ils se trouvent, ils ne seront vraiment heureux que par leur union; qu'ils prennent exemple de nous. Combien dans nos malheurs notre amitié nous a donné de consolations; et dans le bonheur on

jouit doublement quand on peut le partager avec un ami, où en trouver de plus tendre, de plus cher que dans sa propre famille? Que mon fils n'oublie jamais les derniers mots de son père, que je lui répète expressément; qu'il ne cherche point à venger notre mort. J'ai à vous parler d'une chose bien pénible à mon cœur. Je sais combien cet enfant doit vous avoir fait de peine; pardonnez-lui, ma chère sœur; pensez à l'âge qu'il a, et combien il est facile de faire dire à un enfant ce qu'on veut, et même ce qu'il ne comprend pas. Un jour viendra, j'espère, où il ne sentira que mieux le prix de vos bontés et de votre tendresse pour tous deux; il me reste à vous confier encore mes dernières pensées. J'aurais voulu les écrire dès le commencement du procès; mais, outre qu'on ne me laissait pas écrire, la marche en a été si rapide que je n'en aurais réellement pas eu le temps.

Je meurs dans la religion catholique, apostolique et romaine, dans celle de mes pères, dans celle où j'ai été élevée, et que j'ai toujours professée. N'ayant aucune consolation spirituelle à attendre, ne sachant pas s'il existe encore ici des prêtres de cette religion, et même le lieu où je suis les exposerait trop s'ils y entraient une fois, je demande sincèrement pardon à Dieu de toutes les fautes que j'ai pu commettre depuis que j'existe. J'espère que dans sa bonté, il voudra bien recevoir mes derniers vœux, ainsi que ceux que je fais depuis longtemps pour qu'il veuille bien recevoir mon âme dans sa miséricorde et sa bonté. Je demande pardon à tous ceux que je connais, et à vous, ma sœur, en particulier, de toutes les peines que, sans le vouloir, j'aurais pu vous causer. Je pardonne à tous mes ennemis le mal qu'ils m'ont fait. Je dis ici adieu à mes tantes et à tous mes frères et sœurs. J'avais des amis; l'idée d'en être séparée pour jamais, et leurs peines, sont un des plus grands regrets que j'emporte en mourant; qu'ils sachent du moins que jusqu'à mon dernier moment j'ai pensé à eux. Adieu, ma bonne et tendre sœur. Puisse

cette lettre vous arriver! Pensez toujours à moi. Je vous embrasse de tout mon cœur, ainsi que ces pauvres et chers enfants. Mon Dieu! qu'il est déchirant de les quitter pour toujours! Adieu, adieu! Je ne vais plus m'occuper que de mes devoirs spirituels. Comme je ne suis pas libre dans mes actions, on m'amènera peut-être un prêtre; mais je proteste ici que je ne lui dirai pas un mot, et que je le traiterai comme un être absolument étranger.

LETTRES DE FÉLICITATIONS, DE BONNE ANNÉE, ETC.

Du duc de Montausier au Dauphin, sur la prise de Philisbourg.

MONSEIGNEUR,

Je ne vous fais pas de compliment sur la prise de Philisbourg; vous aviez une bonne armée, une excellente artillerie, et *Vauban*. Je ne vous en fais pas non plus sur les preuves que vous avez données de bravoure et d'intrépidité : ce sont des vertus héréditaires dans votre maison; mais je me réjouis avec vous de ce que vous êtes libéral, généreux, humain, faisant valoir les services d'autrui et oubliant les vôtres, c'est sur quoi je vous fais mon compliment.

Pascal à la reine Christine.

MADAME,

Je sais que Votre Majesté est aussi éclairée et savante que puissante et magnanime. Voilà la raison qui m'a déterminé à m'adresser plutôt à Votre Majesté qu'à tout autre prince. J'ai une vénération bien plus grande pour les personnes d'un mérite sublime, que pour celles qui n'ont que des titres

pompeux, un nom célèbre, des aïeux illustres et une fortune brillante. Les premiers sont les vrais souverains de la terre; il me semble que le pouvoir des rois sur leurs sujets n'est qu'une image imparfaite et grossière du pouvoir de l'esprit fort sur les esprits faibles. Le droit de persuader et d'instruire est, parmi les philosophes, ce que le droit de commander est dans le gouvernement politique. Quelque puissant, quelque redoutable que soit un monarque, tout manque à sa gloire, s'il n'a pas l'esprit éminent. Un citoyen obscur, sans biens, qui fait de sa vertu tout son appui, est au-dessus du conquérant du monde.

Régnez donc, incomparable princesse, puisque votre génie est supérieur à votre rang, régnez sur l'univers, il est votre domaine; les savants et les gens de bien sont vos sujets. Que les souverains apprennent avec admiration que la fille de Gustave est l'âme des savants et le modèle des rois.

Voltaire à M. Philippon, avocat du roi au bureau des finances, à Besançon.

28 de décembre 1778.

MONSIEUR,

Vous m'avez envoyé un ouvrage dicté par l'humanité et par l'éloquence. On n'a jamais mieux prouvé que les juges doivent commencer par être hommes; que les supplices des méchants doivent être utiles à la société, et qu'un pendu n'est bon à rien. Il est vrai que les assassinats prémédités, les parricides, les incendiaires, méritent une mort dont l'appareil soit effroyable. J'aurais condamné, sans regrets, Ravaillac à être écartelé; mais je n'aurais pas livré au même supplice celui qui n'aurait voulu ni pu donner la mort à son prince, et qui aurait été évidemment fou. Il me paraît diabolique d'avoir arquebusé loyalement l'amiral *Bing*

pour n'avoir pas fait tuer assez de Français. La mort de la maréchale d'*Ancre*, du maréchal de *Marillac*, du chevalier de *La Barre*, du général *Lalli*, me paraissent.... ce qu'elles vous paraissent.

Je me sens le très-obligé de quiconque écrit en citoyen; ainsi, monsieur, je vous ai plus d'obligation qu'à personne.

J'ai l'honneur d'être, etc.

Du même à M. le maréchal duc de Richelieu.

Aux Délices, 16 de juillet 1756.

MON HÉROS ET CELUI DE LA FRANCE,

En vertu du billet dont vous daignâtes m'honorer après votre bel assaut, j'eus l'honneur de vous dire tout ce que j'en pense, et de vous écrire à Compiègne. Vous allez être assassiné de poèmes et d'odes; un jésuite de Mâcon, un abbé de Dijon, un bel esprit de Toulouse, m'en ont déjà envoyé, je suis le bureau d'adresse de vos triomphes. On s'adresse à moi comme au vieux secrétaire de votre gloire.

Ce qui me fait le plus de plaisir, c'est une histoire de la révolution de Gênes, très sagement écrite et très-exacte, qui paraît depuis peu en italien. On m'en a apporté la traduction française, on vous y rend toute la justice qui vous est due; je vais incessamment la faire imprimer. J'avoue qu'il y a peu d'amour-propre à moi, de voir que l'Europe vous regarde des mêmes yeux que je vous ai vu depuis plus de vingt ans; mais en vérité, il y a cent fois plus d'attachement que de vanité dans mon fait.

On dit que M. le duc de Fronsac était fait comme un homme qui vient d'un assaut, quand il a porté la nouvelle. Il était avec les grâces qu'il tient de vous, orné de toutes celles d'un brûleur de maisons: il tient cela de vous encore. Demandez

à votre écuyer si vous n'aviez pas votre chapeau en clabaud, et si vous n'étiez pas noir comme un diable, et poudreux comme un courrier, à la bataille de Fontenoi.

Je vous importune ; pardonnez au bavard.

Du même au roi de Prusse.

A Ferney, 21 novembre 1756.

SIRE,

Votre Majesté peut être ciron ou mite, en comparaison de l'éternel architecte des mondes; mais en comparaison de nous autres chétifs, vous avez été souvent aigle, lion et cygne. Vous n'êtes pas à présent le rat retiré dans un fromage de Hollande, qui ferme sa porte aux autres rats indigents : vous donnez l'hospitalité aux pauvres familles polonaises persécutées : vous devez vous connaître plus qu'aucune mite de l'univers en toute espèce de gloire, mais celle dont vous vous couvrez à présent en vaut bien une autre.

Il est bien vrai que la plupart des hommes se ressemblent, sinon en talents, du moins en vices, quoique après tout il y ait une grande différence entre *Pythagore* et un Suisse des petits cantons ivre de mauvais vin. Pour le gouvernement polonais, il ne ressemble à rien de ce qu'on voit ailleurs.

Le prince de *Brunswick* était donc aussi des vôtres ; il faisait donc des vers comme vous et le roi de la Chine. Votre Majesté peut juger si je la regrette.

Du même à M. Le Prince de Ligue.

Ferney, le 13 décembre 1776.

Un très-vieux hibou, près de mourir dans une masure, entre le mont Jura et les grandes Alpes, est extrêmement

sensible aux bontés que lui témoigne un aigle autrichien. L'esprit qui règne dans la lettre de Bruxelles, du 25 de novembre, ranimerait le pauvre hibou, si quelque chose pouvait le ranimer. Il se souviendra, jusque dans ses derniers moments, d'avoir voyagé autrefois, malgré ses ailes pesantes, vers les domaines de cet aigle charmant qui ne faisait alors que de naître, et qui depuis l'a honoré de temps en temps d'un souvenir qui lui est bien précieux. Ce bel aigle a vu, en dernier lieu, la nouvelle ménagerie de Fontainebleau, et les nouveaux oiseaux brillants qui décorent cette belle volière. Il juge parfaitement de leurs différents ramages. C'est à lui d'établir, par son exemple, une jolie volière à Bruxelles. Il ne faut souvent qu'un seul homme pour faire régner le bon goût dans le pays qu'il habite ; émulation gagne de proche en proche. Il en est des choses de l'esprit comme des coiffures des femmes ; il suffit, dans tout pays, d'une belle dame pour mettre une nouvelle coiffure à la mode : de même, c'est assez d'un homme supérieur par son rang et par son esprit, pour mettre à la mode les beaux-arts et le bon goût. C'est ce que fait l'aigle dont je parle, l'aigle que je remercie, et dont je suis, avec un profond respect, le très-humble et très-obéissant serviteur.

Le vieux hibou, V.

De madame de Sévigné au comte de Bussy.

Paris, 2 janvier 1676.

Bon jour et bon an, mon cher cousin. Je prends mon temps de vous demander pardon après une bonne fête, et en vous souhaitant mille bonnes choses cette année suivie de plusieurs autres. Il me semble qu'en vous adoucissant ainsi l'esprit, je vous disposerai à me pardonner d'avoir été si longtemps sans vous écrire, et à cette jolie veuve que j'aime tant. Je

partis de Bretagne le 20 d'octobre, qui était bien plus tôt que je ne pensais, pour venir à Paris. Un mois après j'eus le plaisir d'y recevoir ma fille. Je l'ai trouvée mieux que quand elle est partie; et cet air de Provence qui devait la dévorer, ne l'a point dévorée: elle est toujours aimable; je vous défie de vous voir tous deux et de parler ensemble sans vous aimer. J'ai toujours pensé à vous, et j'ai dit mille fois: Mon Dieu! je voudrais bien écrire à mon cousin de Bussy: et jamais je n'ai pu le faire. Pour moi, je crois qu'il y a de petits démons qui empêchent de faire ce qu'on veut: rien que pour se moquer de nous, et pour nous faire sentir notre faiblesse. Ils ont un contentement, et je l'ai senti dans toute son étendue. Nous avons ici une comète qui est bien étendue aussi; c'est la plus belle queue qu'il est possible de voir. Tous les grands personnages sont alarmés, et croient que le ciel, bien occupé de leur perte, a donné des avertissements par cette comète. On dit que le cardinal Mazarin étant désespéré des médecins, ses courtisans crurent qu'il fallait honorer son agonie d'un prodige, et lui dirent qu'il paraissait une grande comète qui leur faisait peur; il eut la force de se moquer d'eux, il leur dit plaisamment que la comète lui faisait trop d'honneur. En vérité, on devrait en dire autant que lui; et l'orgueil humain se fait trop d'honneur de croire qu'il y ait de grandes affaires dans les astres quand on doit mourir. Tout mon silence ne m'a pas fait oublier les charmes de vos traductions (1). Adieu, mon cher cousin; adieu, ma chère nièce. Mandez-moi de vos nouvelles. Cependant nous allons reprendre, notre ami Corbinelli et moi, le fil de notre discours.

(1) Ce sont les traductions en vers de plusieurs épigrammes de Martial et de Catulle; elles sont en général très-médiocres. Voici la plus courte et peut-être la meilleure:

Les vers que tu nous lis, Oronte, sont les miens;
Mais quand tu les lis mal, ils deviennent les tiens.

P.-L. Courier à M. . . . , officier d'artillerie, à Cosenza.

Crotone, 25 juin 1806.

J'arrive à Tarente et j'y retourne ; bonheur ou malheur, je ne sais lequel. Je t'ai marqué dans une lettre que Guérin te remettra, s'il ne la perd, comme on m'a reçu. Il m'a fallu livrer bataille, sans quoi on me campait sur le dos la perte des douze canons. Cela arrangeait tout le monde, si j'eusse été aussi benêt qu'à mon ordinaire ; mais j'ai refusé la charge et regimbé, au grand scandale de toute la cour. L'animal à longue échine en a fait, je m'imagine, de belles exclamations avec ses fidèles. Je sais bien la règle, sans humeur sans honneur. Mais enfin, il faut faire le moins de bassesses possible. Celle-là n'eut servi de rien, car ma disgrâce est sans retour; et après tout, je ne suis pas venu sur ce pied-là. Pouvant rester à Naples et me donner du bon temps, je suis venu ici comme ami ; j'en ai eu le titre et les honneurs ; je ne veux pas déroger. C'est vraiment une plaisante chose à voir que cette cour et comme tout cela se guinde peu à peu. Les importants sont D***, plus chéri que jamais, Milet, et à présent Grabenski, qui commence à piaffer.

Mais, d'où vient donc ? dis-moi ! quelque part qu'on s'arrête, en Calabre ou ailleurs, tout le monde se met à faire la révérence, et voilà une cour. C'est instinct de nature. Nous naissons valetaille. Les hommes sont vils et lâches, insolents, quelques-uns, par la bassesse de tous, abhorant la justice, le droit, l'égalité ; chacun veut être, non pas maître, mais esclave favorisé. S'il n'y avait que trois hommes au monde, ils s'organiseraient. L'un ferait la cour à l'autre, l'appellerait Monseigneur, et ces deux unis forceraient le troisième à travailler pour eux. Car c'est là le point. Au reste, on ne lui

parle plus. Il y a des heures du rendez-vous, des antichambres, des audiences. Il interroge et n'écoute pas, se promène, rêve, puis tout-à-coup il se rappelle que vous êtes là. Il cherche les grands airs et n'en trouve que de sots. Ce n'est pas un sot cependant; mais un petit zéphir de fortune qui lui tourne la tête comme aux autres.

Le même à M. . . . , officier d'artillerie à Naples.

Scigliano, le 26 août 1806.

Ton patron nous écrit : *J'ai reçu une lettre du général, comme vous, pas trop honnête.* Il veut dire : *comme celle que vous avez reçue.* Tout le reste est de ce style, ce garçon-là ira loin.

Or, écoutez, vous qui dites que nous ne faisons rien ; nous pendîmes un capuzin à San Giovanni in Fiore, et une vingtaine de pauvres diables qui avaient plus la mine de charbonniers que d'autre chose. Le capucin, homme d'esprit, parla fort bien à Reynier. Reynier lui disait : Vous avez prêché contre nous, il s'en défendit ; ses raisons me paraissaient assez bonnes. Nous voyant partis en gens qui ne devaient pas revenir, il avait prêché pour ceux à qui nous cédions la place. Pouvait-il faire autrement ? Mais, si on les écoutait, on ne pendrait personne. Ici nous n'avons pu pendre qu'un père et son fils, que l'on prit endormis dans un fossé. Monseigneur excusera ; il ne s'est trouvé que cela. Pas une âme dans la ville ; tout se sauve, et il n'est resté que les chats dans les maisons.

Nous rencontrons, par-ci par-là, des bandes qui n'osent pas même tenir le sommet des montagnes. Leur plus grande audace fut à Cosenza, où l'anglais les amena. Il les fit venir jusqu'à la porte du côté de Scigliano, et ils y restèrent toute une nuit sans que personne dedans s'en doutât. S'ils fussent

entrés tout bonnement (car de garde aux portes, ah! oui, c'est bien nous qui pensons à cela), ils prenaient au lit monseigneur le maréchal avec la femme du major. L'anglais fut tué là. Le matin, nous autres déconfits, nous venions de Cassano, traversant à Cosenza, nous sortîmes par cette porte à la pointe du jour, et les trouvâmes là dans les vignes. Il s'était avancé, lui, sa canaille l'abandonna. Je le vis environné, il jeta son épée en criant: *Prisonnier!* mais on le tua; j'en fus fâché, j'aurais voulu lui rendre un peu les bons traitements que j'ai reçus de ses compatriotes. C'était un bel homme, équipé fort magnifiquement; on le dépouilla en un clin-d'œil. Il avait de l'or beaucoup.

Nous allons à la Mantea; mais, si nous trouvons porte close, je ne sais comment nous ferons. Verdier a, je crois, quelques canons; nous, *pandours*, nous n'avons que des cordes.

Le même à M. Poydavant, commissaire-ordonnateur.

De Strale, le 25 novembre 1805.

MON CHER ORDONNATEUR,

Aimé va vous conter votre petite drôlerie. Ce qu'il vous pourra dire, c'est qu'il dormit fort ce jour-là. Je ne sais quelle heure il pouvait être lorsqu'il apprit dans son lit qu'on s'était battu. Il se leva en grande hâte, s'habilla, ou, comme disent ces messieurs, se fit habiller, et fut choisi pour vous porter l'heureuse nouvelle de l'affaire où il s'est distingué. Nous verrons cela dans la gazette avec la croix et l'avancement. Voilà ce que c'est d'être frère du valet de chambre. Rappelez-vous Sosie!...... Nous avons pris des quinze reliques, une division tout entière, des chevaux bons à écorcher, et un prince émigré, qui, je crois, n'est bon à rien. Il a un coup de fusil dans le ventre; on s'occupe très-peu de lui; on le

laisse là, tout blessé qu'il est et Français. Nous n'aimons pas les émigrés ; à Paris, on les honore fort. L'Empereur les chérit et révère ; c'est sans doute qu'il n'en peut faire, comme il fait des comtes, des princes.

Vous voyez, mes chers amis, qu'après vous, on trouve à glaner, mais de la gloire seulement ; nous voudrions quelque autre chose plus substantielle, plus palpable. Cela ne se peut derrière vous ; vous faites partout place nette. Il faut se payer de lauriers qui heureusement coûtent peu. Pour moi, j'en quitte ma part, j'ai de la gloire *in culo*, comme disent les Italiens, ou plus poliment *in tasca*, depuis que j'entendis quelqu'un de notre connaissance dire, je suis couvert de gloire, et les courtisans répéter : il est couvert de gloire.

Adieu, nous ne voulons toujours point être sous vos ordres. En attendant une décision, nous méditons sur la carte. Nous espérons qu'on pourra bien se casser le nez à Saint-Polten ou ailleurs, et, comme vous pouvez croire, alors nous prendrions un autre ton.

Paul-Louis Courier à sa femme.

13 novembre 1816.

Je suis allé dimanche à Luynes ; j'ai dîné et couché chez les La Beraudière. Ils sont bien fâchés que tu ne sois pas venue. Il y avait chez eux deux émigrés rentrés, habitants du voisinage, qui sont bien ce qu'on peut voir de plus drôle au monde ; deux figures à mettre aux Variétés. Ce ne sont que des révérences, compliments, cérémonies ; tout tellement caricature, qu'il y a de quoi crever de rire. Nous en avons bien ri quand ils ont été partis. Bonnes gens au demeurant. De Luynes, je suis venu avec Odoux chez ce Monsieur qui marchande notre Filonière, et je crois, l'achètera ; mais c'est une affaire qui n'est pas prête à se conclure. Nous avons dîné

chez lui. C'est une maison charmante, à Saint-Cyr, sur le chemin de Luynes; tu dois te rappeler cet endroit, sur la colline à mi-côte. On voit Tours et toute la Loire. Tu verras cela quelque jour. Ils ont grande envie de te voir; tu as une réputation dans tout le pays.

Ton projet de venir passer ici l'hiver ne peut s'exécuter; d'ailleurs, il faut que j'imprime mon Ane cet hiver. Ce n'est point une chose indifférente. Enfin tout s'arrangera. Figure-toi que les propriétaires de terres sont toujours gueux, mais jamais ruinés.

Ce monsieur qui épouse la vieille ne m'étonne point du tout. Il vient de mourir ici un homme appelé M. A.; il n'avait point d'autre état que d'épouser de vieilles femmes, et de les enterrer. Il est mort veuf de la troisième, et riche; car, comme il les traitait fort bien pendant leur vie, elles le récompensaient à leur mort.

J'avais prédit qu'il finirait par une fille de dix-huit ans qui l'enterrerait; mais je me suis trompé.

Paul-Louis Courier à madame Marianna Dionigi,
à Rome.

Mileto, le 7 septembre 1806.

Madame, Dieu veuille que ma dernière lettre ne vous soit pas parvenue. Je serais bien fâché vraiment que ce que je vous demandais fût parti; c'étaient des papiers et des livres. Quant à mes habits, je ne les ai pas reçus; mais, je sais qui les a reçus pour moi, ce sont les Anglais. Vous aurez appris que nous perdîmes contre eux, il y a deux mois, une bataille et toute la Calabre. Nous regagnerons peut-être la Calabre, mais non la bataille. Ceux qui sont morts, sont morts; tout ce que nous pourrons faire, ce sera de leur tuer autant de monde qu'ils nous en ont tué. Bientôt, selon toute apparence,

nous aurons cette consolation, ou pis que la première fois. Quoi qu'il en soit, la guerre m'occupe tout entier, et je ne pourrais de longtemps penser à autre chose ; ainsi, madame, je souhaite que, jusqu'à mon retour, vous conserviez chez vous les petits effets dont vous avez bien voulu vous faire dépositaire.

Je remets au temps où j'aurai l'honneur de vous voir, Dieu aidant, le détail de nos désastres. C'est une histoire qui commence mal, et dont peu de nous verront la fin. Je ne suis pas des plus à plaindre, puisque j'ai encore tous mes membres; mais la chemise que je porte ne m'appartient pas. Jugez par là de nos misères.

Si, en conséquence de ma dernière lettre, vous m'avez adressé quelques paquets à Naples, ayez la bonté de m'envoyer les renseignements nécessaires pour les réclamer. Je resterai ici tant qu'on y fera la guerre; mais, si l'on cesse de se battre, je cours aussitôt à Rome, et tous mes maux ne finiront que quand j'aurai le bonheur de vous revoir. Permettez, Madame, que je vous prie de présenter mon respect à madame votre mère, à mademoiselle Henriette, et à monsieur d'Agincourt, que vous voyez sûrement quelquefois. Me donner de leurs nouvelles et des vôtres, c'est le plus grand plaisir que vous puissiez me faire de si loin.

De Madame de Sévigné au comte de Bussy.

Bon jour, bon an, mon cher oncle : que cette année vous soit plus heureuse que celles qui sont passées ; que la paix, le repos et la santé vous tiennent lieu de toutes les fortunes que vous n'avez pas et que vous méritez ; enfin que vos jours désormais soient filés d'or et de soie, etc.

De la même à sa fille.

Nous voilà donc à l'année qui vient ! comme disait M. de Montbazon. Ma très-chère, je vous la souhaite heureuse ; et si vous croyez que la continuation de mon amitié entre dans la composition de ce bonheur, vous pouvez y compter sûrement.

De la même à la même.

Je vous souhaite une heureuse année, ma chère fille, et dans ce souhait je comprends tant de choses, que je n'aurais jamais fait si je voulais en faire le détail.

Réponse de la même à la même.

Vous me dites la plus tendre chose du monde, en souhaitant de ne pas voir la fin des heureuses années que vous me souhaitez : nous sommes bien loin de nous rencontrer dans nos souhaits : car je vous ai mandé une vérité qui est bien juste et bien à sa place, et que Dieu, sans doute, voudra bien exaucer, qui est de suivre l'ordre tout naturel de sa sainte providence. C'est ce qui me console de tout le chemin laborieux de la vieillesse. Ce sentiment est raisonnable, et le vôtre, trop extraordinaire, trop aimable.

Réponse de la même à la même.

Vous me dites mille douceurs sur le commencement de l'année : rien ne peut me flatter davantage... Comptez, mon enfant, que cette année, et toutes celles de ma vie, sont à vous. C'est un tissu, c'est une vie tout entière qui vous est dévouée jusqu'au dernier soupir. Vos moralités sont admirables. Il est vrai que le temps passe partout, et passe vite. Vous criez après lui, parce qu'il vous emporte toujours quel-

que chose de votre belle jeunesse; mais il vous en reste beaucoup. Pour moi, je le vois courir avec horreur, et m'apporter en passant l'affreuse vieillesse, et enfin la mort. Voilà de quelle couleur sont les réflexions d'une personne de mon âge.

De Madame de Simiane à...

1732.

J'ai si peur que vous ne me souhaitiez la bonne année le premier, que je me dépêche de faire mon compliment; le voici : bon jour et bon an, monsieur, et tout ce qui s'en suit. Voilà mon affaire faite, et très-bien faite, je le soutiens; car trois mots qui viennent d'un cœur bien sincère et bien à vous valent un trésor. Divertissez-vous à présent à tourner joliment votre réponse et vos souhaits; cela ne m'embarrasse point, et me fera grand plaisir : je vous pillerai et ferai mon profit de ce que vous me direz.

Adieu, monsieur; que je vous plains ces jours-ci.

Réponse de la même.

Je ne pourrais en quatre pages d'écriture répondre aux lignes que je reçois de vous, monsieur; je n'ai rien vu de si joli, de si galant. Comment faites-vous pour rendre si agréable un compliment si commun, si trivial, si répété? Expliquez-le-moi, je vous en prie. Désespérée de ces lettres de bonne année, il me prend envie de souhaiter toutes sortes de guignons à ceux à qui j'écris, afin de varier un peu la phrase.

Je n'ai pas la force de commencer par vous : ainsi, monsieur, apprenez que je vous souhaite de bonnes années sans nombre, tous les bonheurs que vous méritez, et que je suis avec un attachement très-parfait, etc.

De Bussy-Rabutin à Mademoiselle Dupré.

Je vous réveille aujourd'hui, mademoiselle : la bonne année me fournit une occasion de vous écrire; car j'aurais attendu sans cela de vos nouvelles et de celles du monde, ne sachant que dire d'un endroit où vous ne connaissez personne, et où il n'arrive rien qui donne de la curiosité. Ce n'est pas le temps de faire la description de la campagne : toute belle qu'elle est ici, les glaces et la neige la rendent pareille aux endroits les plus sauvages. Je vous parlerai au printemps de nos prairies, de nos rivières, de nos oiseaux, de notre belle situation; et je vous dirai aujourd'hui, que je trouve encore plus de plaisir dans ma solitude, avec ma famille et souvent bonne compagnie, que dans les petites villes, où il faut vivre avec des animaux qui ressemblent à des hommes, et avec qui on se divertit moins qu'avec les singes et les perroquets.

Adieu, mademoiselle; je vous souhaite tous les bonheurs que je voulais vous souhaiter en commençant ma lettre : l'endroit n'y donne pas le prix.

Du même à l'Evêque d'Autun.

1690.

Bonjour, monsieur, et bonne année. Je vous assure que je vous la souhaite aussi heureuse qu'à moi-même, c'est-à-dire que nous la passions dans la grâce de Dieu et en bonne santé. Je crois que ce sera assez; car, comme je ne songe pas à être maréchal de France, je ne pense pas, Monsieur, que vous songiez à être cardinal. Cependant je suis persuadé qu'il y a bien des gens dans le sacré collège fort au-dessous de votre mérite, et, sans vanité, plusieurs officiers de la couronne qui ne me valent pas.

Du chevalier de Saint-Véran à une Dame.

Des compliments, des étrennes, des vœux, c'est, Madame, toute la monnaie du jour. Mais comment, avec tout cela, puis-je m'acquitter à votre égard ? Des compliments, vous en méritez sans doute plus que personne; il n'y a qu'un petit malheur, c'est que votre modestie vous les fait toujours refuser. Je pourrais ajouter aussi que je n'ai pas le talent de les bien faire. Pour des étrennes, ce n'est pas sans doute à moi d'en offrir à celle que la nature a comblée de ses bienfaits. Il ne me reste donc que des vœux, et ceux que je fais pour vous, Madame, sont les plus sincères et les plus étendus : ils n'ont de terme que votre mérite et mon respect : l'un et l'autre son infinis.

*Du même à M***, ministre secrétaire d'Etat.*

MONSEIGNEUR,

Aussitôt que l'année recommence, chacun a grand soin de recommencer ses vœux. Vous comprenez bien que je ne me suis pas oublié; j'ai prié le ciel de me continuer toujours l'honneur de votre protection : je ne vois rien au-dessus.

Vous serez surpris, Monseigneur, que je paraisse penser si peu à vous, tandis que je pense si fort à moi. Mais quels vœux ferai-je pour vous? la gloire file tous vos moments, et le ciel vous doit des années pour l'intérêt et pour le bonheur de la France.

De Voltaire à M. de la Martinière, auteur du Dictionnaire géographique.

Paris, 3 janvier 1744.

J'ai attendu le temps des étrennes, Monsieur, pour avoir l'honneur de vous répondre. J'ai cru que les usages du jour de l'an justifiaient l'insolence que j'ai de vous donner mon carrosse. Votre histoire de *Puffendorf*, dans laquelle vous avez corrigé une partie de ses fautes, est un présent plus considérable que celui que j'ose vous faire. Si j'avais l'honneur de porter quelque couronne électorale, j'enverrais le carrosse chez vous, traîné par six chevaux gris pommelés, avec un beau brevet de pension dans les bourses de la portière; mais je n'ai qu'une stérile couronne de laurier; et si je pense en prince, mes étrennes ne sont que d'un homme de lettres; ayez la bonté de les accepter, Monsieur, comme celles d'un ami qui ne peut vous témoigner combien il vous estime.

Voulez-vous bien vous charger de présenter mes profonds respects à monsieur l'ambassadeur et à madame l'ambassadrice d'Espagne, à monsieur et à madame *Fogliani*, et à tous ceux qui daignent se souvenir de moi.

J'aurai l'honneur de vous envoyer le tome qui vous manque de ce mauvais recueil qu'on a fait de mes œuvres. Il est vrai que je donnai, il y a quelques années, à monsieur l'envoyé d'Angleterre, un exemplaire d'une autre édition, non moins mauvaise, que je trouvai à Amsterdam. Je ne manquerai pas d'obéir aux ordres de madame la marquise de Saint-Gilles à la première occasion; mais il faut qu'elle sache que je préfère un quart d'heure de sa vue et de sa conversation à tous les vers, à toute la prose de ce monde. Adieu, monsieur, je suis, pour toute ma vie, avec la plus tendre estime,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur.

Du même au roi Stanislas.

Je souhaite à Votre Majesté, que votre vie, utile au monde, s'étende au-delà des bornes ordinaires. *Aureng-Zeb* et *Muley Ismaël* ont vécu l'un et l'autre au-delà de cent cinq ans; si Dieu accorde de si longs jours à des princes infidèles, que ne fera-t-il point pour Stanislas le bienfaisant.

Je suis, avec un profond respect, etc.

Du même au duc de Richelieu.

Je vous souhaite de bonnes et belles années, c'est-à-dire celles auxquelles vous êtes accoutumé, Monseigneur; et je m'y prends tout exprès un peu à l'avance, car vous allez être accablé de lettres dans ce temps-là.

Du même au même.

Je vous souhaite, Monseigneur, la continuation durable de tout ce que la nature vous a prodigué. Je vous souhaite des jours aussi longs qu'ils sont brillants; et je ne me souhaite à moi, chétif, que la consolation de vous avoir encore.

LETTRES DE CONSEILS.

De Racine à son fils.

A Fontainebleau.

Vous me rendez un très-bon compte de votre étude et de votre conversation avec M. Despréaux. Il serait bien à souhaiter pour vous que vous pussiez être souvent en si bonne compagnie, et vous en pourriez retirer un fort grand avantage, pourvu qu'avec un homme tel que M. Despréaux vous

eussiez plus de soin d'écouter que de parler. Je suis assez satisfait de votre version; mais je ne puis guère juger si elle est bien fidèle, n'ayant apporté ici que le premier tome des *Lettres à Atticus*, au lieu du second, que je pensais avoir apporté : je ne sais même si je ne l'ai point perdu, car j'étais comme assuré de l'avoir ici parmi mes livres. Pour plus grande sûreté, choisissez dans quelqu'un des six premiers livres la première lettre que vous voudrez traduire; mais surtout choisissez-en une qui ne soit pas sèche, comme celle que vous avez prise, où il n'est presque parlé que d'affaires d'intérêt Il y en a tant de belles sur l'état où était alors la république, et sur les choses de conséquence qui se passaient à Rome! Vous ne lirez guère d'ouvrages qui vous soit plus utile pour vous former l'esprit et le jugement; mais surtout je vous conseille de ne jamais traiter injurieusement un homme aussi digne d'être respecté de tous les siècles que Cicéron. Il ne vous convient point à votre âge, ni même à personne, de lui donner ce vilain nom de *poltron;* souvenez-vous toute votre vie de ce passage de Quintilien, qui était lui-même un grand personnage : *Ille se profecisse sciat, cui Cicero valdè placebit.* Ainsi vous auriez mieux fait de dire simplement qu'il n'était pas aussi brave et aussi intrépide que Caton. Je vous dirai même que, si vous aviez bien lu la vie de Cicéron dans Plutarque, vous auriez vu qu'il mourut en fort brave homme, et qu'apparemment il n'aurait pas fait tant de lamentations, si M. Carmeline lui eût nettoyé les dents. Adieu, mon cher fils, faites souvenir votre mère qu'il faut entretenir un peu d'eau dans mon cabinet, de peur que les souris ravagent mes livres. Quand vous m'écrirez, vous pourrez vous dispenser de toutes ces cérémonies et de *votre très-humble serviteur;* je connais même assez votre écriture, sans que vous soyez obligé de mettre votre nom.

*Du chevalier de Méeré à M.****

Vous me demandez, Monsieur, si l'éclat sied bien, et si je vous conseille de l'aimer; il me semble qu'il sied bien aux maîtres du monde, aux princes de la maison royale, aux généraux d'armée, et même aux gouverneurs de provinces; car ce serait une chose de mauvais air et peu digne de ces personnes qui doivent paraître, que d'aller à petit bruit. Pour ce qui est des particuliers, l'éclat et le faste ne leur servent qu'à s'attirer la haine et l'envie, et qu'à s'incommoder dans leurs affaires domestiques : un train commode et réglé, une dépense honorable et modeste, les fait estimer et les rend agréables : la plus belle action du monde qui se fait par vanité n'est pas louable, celles même qui ne viennent que d'un principe de vertu ne sont pas tout-à-fait heureuses quand on les peut soupçonner de vanité; mais une action belle et grande, qui se fait en secret, et qu'on n'apprend que par une espèce de révélation, quelle haute estime ne donne-t-elle point au prix de celles qui se passent à la vue de deux armées !

Pour en revenir aux particuliers, je n'en connus jamais un seul à qui l'éclat et le faste aient réussi. Mais quoi ! dira quelqu'un qui se trouvera dans l'abondance, c'est le moyen de *le porter de bel air;* et puisqu'il m'est aisé de soutenir cette dépense, à quoi bon voudrai-je épargner du bien qui me serait inutile? On croirait que celui qui tient ce langage est libéral; toutefois, les plus avares que je me souviens d'avoir vu raisonner de la sorte, sont aussi vains qu'avares; et pour répondre à cet homme qui paraît si libéral, je dis que *le porter de bel air,* comme il entend, c'est se mettre en parade pour attirer les yeux des sots sur un sot, et que ce bien qui lui resterait d'une dépense raisonnable serait le seul dont il serait riche, et qu'il lui rendrait la vie heureuse, s'il avait

l'esprit d'en user. Mais ces beaux messieurs plaindraient moins dix mille écus perdus pour se rendre ridicules parmi les honnêtes gens, que dix pistoles pour sauver la vie au plus brave homme de la terre. Je ne vous puis écrire de la solitude où je suis que sur de pareils sujets.

LETTRES DE REPROCHES.

De Madame de Maintenon à son frère.

On n'est malheureux que par sa faute. Ce sera toujours mon texte et ma réponse à vos lamentations. Songez, mon cher frère, aux voyages d'Amérique, aux malheurs de notre père, aux malheurs de notre enfance, à ceux de notre jeunesse, et vous bénirez la Providence au lieu de murmurer contre la fortune. Il y a dix ans que nous étions bien éloignés l'un et l'autre du point où nous sommes aujourd'hui. Nos espérances étaient si peu de chose, que nous bornions nos vœux à trois mille livres de rente. Nous en avons à présent quatre fois plus, et nos souhaits ne seraient pas encore remplis! Nous jouissons de cette heureuse médiocrité que vous vantiez si fort, soyons contents. Si les biens nous viennent, recevons-les de la main de Dieu; mais n'ayons pas de vues trop vastes. Nous avons le nécessaire et le commode; tout le reste n'est que cupidité. Tous ces désirs de grandeur partent du vide d'un cœur inquiet. Toutes vos dettes sont payées; vous pouvez vivre délicieusement sans en faire de nouvelles. Que désirez-vous de plus? Faut-il que des projets de richesse et d'ambition vous coûtent la perte de votre repos et de votre santé.

Lisez la *Vie de Saint-Louis :* vous verrez combien les grandeurs de ce monde sont au-dessous des désirs du cœur de l'homme. Il n'y a que Dieu qui puisse le rassasier. Je vous répète, vous n'êtes malheureux que par votre faute. Vos in-

quiétudes détruisent votre santé, que vous devriez conserver quand ce ne serait que parce que je vous aime. Travaillez sur votre humeur : si vous pouvez la rendre moins bilieuse et moins sombre, ce sera un grand point de gagné. Ce n'est point l'ouvrage des réflexions seules, il y faut de l'exercice, de la dissipation, une vie unie et réglée. Vous ne penserez pas bien tant que vous vous porterez mal : dès que le corps est dans l'abattement, l'âme est sans vigueur. Adieu. Écrivez-moi plus souvent, et sur un ton moins lugubre.

P.-L. Courier à Jannin, aide-de-camp du roi.

MONSIEUR,

Il n'y a point eu, que je sache, de *discussion* entre moi et le directeur de l'artillerie; mais s'il s'en élevait une, vous n'en seriez pas le juge. J'ignore quelle est votre *mission* et ce qu'elle peut avoir de commun avec la mienne, dont je ne dois de compte qu'au général commandant en chef l'artillerie. Si le colonel Torre-Bruna veut bien dépendre de vous, il a sans doute des motifs que je ne partage point. Comme aide-de-camp du roi, vous pourriez m'apporter les ordres de Sa Majesté, si j'étais d'un grade à recevoir cet honneur. Mais en votre propre nom, je ne vois pas ce que vous pouvez commander ici, et l'espèce de menace que contient votre lettre n'a rien pour moi de bien alarmant.

J'espère, Monsieur, que ce langage ne vous offensera point de la part d'un homme qui ne songera jamais qu'à mériter votre estime.

De P.-L. Courier à M. le général Dedon, commandant de l'artillerie.

Naples, le 25 juin 1807.

MONSIEUR,

La supériorité du grade ne dispense pas des procédés, de ceux-là surtout qui tiennent à l'équité naturelle; les vôtres à mon égard ne sont plus d'un chef, mais d'un ennemi. Je vous croyais prévenu contre moi, et vous ai donné des éclaircissements qui devaient vous satisfaire. Maintenant je vois votre haine, et j'en devine les motifs; je vois le piège que vous m'avez tendu en me chargeant d'une commission où je ne pouvais presque éviter de me compromettre. Vous commencez par me punir; vous m'ôtez la liberté, pour que rien ne vous empêche de me dénoncer au Roi, et de prévenir contre moi le public. Ensuite vous me citez à votre propre tribunal, où vous voulez être à la fois et mon accusateur et mon juge, et me condamner sans m'entendre, sans me nommer mes dénonciateurs, ni produire aucune preuve de ce qu'on avance contre moi. Vous savez trop combien il me serait facile de confondre les imposteurs de vos vils espions. Vous pourrez réussir à me perdre, mais peut-être trouverai-je qui m'écoutera malgré vous. Quoi qu'il arrive, n'espérez pas trouver en moi une victime muette. Je saurai rendre la lâcheté de votre conduite aussi publique dans cette affaire qu'elle l'a été déjà ailleurs.

LETTRES D'EXCUSES.

Lettre de J.-J. Rousseau à M. Dupeyrou.

1766.

Je vois avec douleur, mon cher ami, par votre numéro 35, que je vous ai écrit des choses déraisonnables dont vous vous tenez offensé. Il faut que vous ayez raison d'en user ainsi, puisque vous êtes de sang-froid en lisant mes lettres, et que je ne le suis guère en les écrivant ; ainsi vous êtes plus en état que moi de voir les choses telles qu'elles sont.

Mais cette considération doit être aussi de votre part une plus grande raison d'indulgence. Ce qu'on écrit dans le trouble ne doit pas être envisagé comme ce qu'on écrit de sang-froid ; un dépit outré a pu me laisser échapper des expressions démenties par mon cœur, qui n'eut jamais pour vous que des sentiments honorables.

Au contraire, quoique vos expressions le soient toujours, vos idées souvent ne le sont guère, et voilà ce qui, dans le fort de vos afflictions, a achevé de m'abattre. En me supposant tous les torts dont vous m'avez chargé, il fallait peut-être attendre un autre moment pour me les dire, ou du moins vous résoudre à endurer ce qui pouvait en résulter.

Je ne prétends pas, à Dieu ne plaise, m'excuser ici, ni vous charger, mais seulement vous donner des raisons qui me semblent justes, d'oublier les torts d'un ami dans mon état ; je vous en demande pardon de tout mon cœur, j'ai grand besoin que vous me l'accordiez, et je vous proteste, avec vérité, que je n'ai jamais cessé un seul moment d'avoir pour vous tous les sentiments que j'aurais désiré vous trouver pour

moi... Mon tendre attachement et mon vrai respect pour vous ne peuvent pas plus sortir de mon cœur que l'amour de la vertu.

LETTRES DE CONDOLÉANCES.

*Réponse de madame de Grignan, sur la mort de madame de Sévigné, sa mère, à M***.*

Votre politesse ne doit pas craindre, Monsieur, de renouveler ma douleur, en me parlant de la cruelle perte que j'ai faite; c'est un objet que mon esprit ne perd pas de vue, et qu'il trouve si vivement gravé dans mon cœur, que rien ne peut l'augmenter ni le diminuer. Je suis très-persuadée, Monsieur, que vous ne sauriez avoir appris le malheur épouvantable qui m'est arrivé, sans répandre des larmes; la bonté de votre cœur m'en répond. Vous perdez une amie d'un mérite et d'une fidélité incomparables; rien n'est plus digne de vos regrets. Et moi, Monsieur, que ne perdais-je point? Quelles perfections ne réunissait-elle point pour être à mon égard, par différents caractères, plus chère et plus précieuse? Une perte si complète et si irréparable ne porte pas à chercher de consolation ailleurs que dans l'amertume des larmes et des gémissements. Je n'ai point la force de lever les yeux assez haut pour trouver le lieu d'où doit venir le secours : je ne puis encore tourner mes regards qu'autour de moi; je n'y vois plus cette personne qui m'a comblée de biens, qui n'a eu d'attention qu'à me donner tous les jours de nouvelles marques de son tendre attachement. Il est bien vrai, Monsieur, il faut une force plus qu'humaine pour soutenir une si cruelle séparation et tant de privations. J'étais bien loin d'y être préparée! je me flattais de ne jamais souffrir un si grand mal. Je le souffre et je le sens dans toute sa

rigueur. Je mérite votre pitié, Monsieur, et quelque part dans l'honneur de votre amitié, si on la mérite par une sincère estime et beaucoup de vénération pour votre vertu.

De Madame de Maintenon au Roi, sur la mort de la Reine.

SIRE,

La Reine n'est pas à plaindre; elle a vécu, elle est morte comme une sainte : c'est une grande consolation que l'assurance de son salut. Vous avez, Sire, dans le ciel une amie qui demandera à Dieu le pardon de vos péchés et les grâces des justes. Que Votre Majesté se nourrisse de ces sentiments! Madame la Dauphine se porte mieux.

Soyez, Sire, aussi bon chrétien que vous êtes grand roi.

De J.-B. Rousseau à un de ses amis sur la mort de son fils.

Quelle perte, bon dieu! et à quelle épreuve, Monsieur, la Providence a-t-elle voulu mettre votre vertu! c'est ainsi qu'elle se joue des projets qui nous paraissent les plus légitimes. Vous avez joui jusqu'à présent de tous les avantages de cette vie; une longue et constante prospérité ; une fortune établie, une famille digne de vous : voilà bien des grâces que Dieu n'était pas obligé de vous faire, et peut-être n'avez-vous pas assez songé que c'était à lui seul que vous les deviez; on ne lui attribue que la mauvaise fortune, et on croit ne devoir la bonne qu'à soi-même. Il faut pourtant tôt ou tard payer nos dettes et se mettre dans l'esprit qu'il ne nous envoie point dans ce monde pour être heureux.

Recevez votre affliction comme une expiation des fautes auxquelles nous sommes sujets en cette vie, et comme un

gage du bonheur que Dieu nous prépare dans une autre. Il vous reste un fils; donnez tous vos soins à en faire un aussi honnête homme que vous; en un mot, consolez-vous avec celui qui vous reste, et priez pour celui que vous n'avez plus.

Vous serez peut-être surpris de recevoir de pareils conseils d'un faiseur d'épigrammes; mais, dieu merci, j'en ai porté la peine, et je m'estimerais malheureux si je n'en avais pas été puni.

Lettre de J.-J. Rousseau à M. le maréchal de Luxembourg, sur la mort de madame Villeroi, sa sœur.

J'apprends, monsieur le maréchal, la perte que vous venez de faire, et ce moment est un de ceux où j'ai le plus de regret de n'être pas auprès de vous, car la joie se suffit à elle-même; mais la tristesse a besoin de s'épancher, et l'amitié est bien plus précieuse dans la peine que dans le plaisir. Que les mortels sont à plaindre de se faire entre eux des attachemeets durables! Ah! puisqu'il faut passer sa vie à pleurer ceux qui vous sont chers, à pleurer les uns morts, les autres peu dignes de vivre, que je la trouve peu respectable à tous égards! Ceux qui s'en vont sont plus heureux que ceux qui restent; ils n'ont plus rien à pleurer. Ces réflexions sont communes : qu'importe? En sont-elles moins naturelles? Elles sont d'un homme plus propre à s'affliger avec ses amis qu'à les consoler, et qui sent aigrir ses propres peines en s'attendrissant sur les leurs.

*De madame la comtesse de Genlis à madame la comtesse d'H***.*

Ce 29 juin 1828.

Vous me rendez bien justice, madame, en ne doutant pas du vif et tendre intérêt que je prends à votre bonheur

et à celui de l'aimable et jeune personne que vous avez bien voulu m'amener; si elle vous rend constamment heureuse, elle me paraîtra bien plus charmante encore, ainsi qu'à toutes les personnes qui ont le bonheur de vous connaître. Agréez donc, madame, toutes mes félicitations, je ne dirai pas qu'elles ont le mérite d'être sincères, car ce n'en est pas un avec vous.

Notre Anatole m'a promis de me mener chez vous, Madame, c'est une raison de plus pour moi de désirer son retour, puisqu'il me procurera le plaisir extrême de vous renouveler l'expression de tous les sentiments que je vous ai voués, et dont il me sera si doux de vous réitérer moi-même l'assurance. D. Comtesse de Genlis.

Je désire faire une bonne action à laquelle il faut, madame, que vous m'aidiez, et vous le pouvez par lady Lembert : il existe une jeune personne, mademoiselle de Rivière, bien intéressante par ses malheurs, sa situation, ses vertus et ses talents; elle désire se placer demoiselle de compagnie en Angleterre, je répondrai d'elle à tous égards. Elle fournira en outre d'excellents répondants. Elle a eu la meilleure éducation : son écriture est charmante; elle a le meilleur ton, une orthographe parfaite; elle est au fait de toutes nos petites formules de politesse, comme je l'ai dit, elle a d'ailleurs plusieurs talents agréables, je défie que l'on puisse faire une meilleure acquisition; enfin, Madame, voyez, et soyez assez bonne pour m'aider.

LETTRES DE DEMANDE, D'INVITATION, ETC.

Lettre de Racine à madame de Maintenon.

Madame,

J'avais pris le parti de vous écrire au sujet de la taxe qui a si fort dérangé mes petites affaires; mais, n'étant pas con-

tent de ma lettre, j'avais simplement dressé un mémoire, dans le dessein de le présenter à S. M... Voilà, Madame, tout naturellement comment je me suis conduit dans cette affaire; mais j'apprends que j'en ai une autre bien plus considérable sur les bras... Je vous avoue que, lorsque je faisais tout chanter dans Esther : *Roi, chassez la calomnie*, je ne m'attendais guère que je serais moi-même un jour attaqué par la calomnie. On veut me faire passer pour un homme de cabale, et rebelle à l'Eglise.

Ayez la bonté de vous souvenir, Madame, combien de fois vous avez dit que la meilleure qualité que vous trouviez en moi, c'était une soumission d'enfant pour tout ce que l'Eglise croit et ordonne, même dans les plus petites choses. J'ai fait, par votre ordre, près de trois mille vers sur des sujets de piété; j'y ai parlé, assurément, de toute l'abondance de mon cœur, et j'y ai mis tous les sentiments dont j'étais le plus rempli : vous est-il jamais revenu qu'on y eût trouvé un seul endroit qui approchât de l'erreur?

Pour la cabale, qui est-ce qui n'en peut-être accusé, si l'on en accuse un homme aussi dévoué au Roi que je le suis? un homme qui passe sa vie à penser au Roi, à s'informer des grandes actions du Roi, et à inspirer aux autres les sentiments d'amour et d'admiration qu'il a pour le Roi? J'ose dire que les grands seigneurs m'ont bien plus recherché que je ne les recherchais moi-même. Mais dans quelque compagnie que je me sois trouvé, Dieu m'a fait la grâce de ne rougir jamais ni du Roi, ni de l'Evangile. Il y a des témoins encore vivants qui pourraient vous dire avec quel zèle on m'a vu souvent combattre de petits chagrins qui naissent quelquefois dans l'esprit des gens que le Roi a le plus comblés de ses grâces. Eh quoi, Madame! avec quelle confiance pourrai-je déposer à la postérité que ce grand prince n'admettait point de faux rapports contre les personnes qui lui étaient les plus inconnues; s'il faut que je fasse moi-même une si triste expérience du contraire.

Je vous assure, Madame, que l'état où je me trouve est très-digne de la compassion que je vous ai toujours vue pour les malheureux. Je suis privé de l'honneur de vous voir ; je n'ose presque plus compter sur votre protection, qui est pourtant la seule que j'aie tâché de mériter. Je chercherai du moins ma consolation dans mon travail; mais jugez quelle amertume doit jeter sur ce travail la pensée que ce même grand prince, dont je suis continuellement occupé, me regarde peut-être comme un homme plus digne de sa colère que de ses bontés.

Je suis, etc.

De madame de Sévigné à M. de Coulanges.

Grignan, 23 juin 1691.

Mon cher Coulanges, hélas! vous avez la goutte au pied, au coude, au genou ; cette douleur n'aura pas grand chemin à faire pour tenir toute votre petite personne. Quoi! vous criez! vous vous plaignez! vous ne dormez plus! vous ne mangez plus! vous ne buvez plus! vous ne chantez plus! vous ne riez plus! Quoi! la joie et vous ce n'est plus la même chose! Cette pensée me fait pleurer; mais pendant que je pleure vous êtes guéri, je l'espère, et je le souhaite. Ces jolis couplets, que vous avez envoyés à madame de Nevers, malgré votre goutte, ne sont point assurément les derniers que vous aurez faits ; ils sont très-dignes de vous en attirer d'autres. Vous devez avoir reçu nos lettres du 15 mai, qui vous auront fait voir qu'enfin, enfin, nous avons reçu toutes les vôtres; et même celle-ci répond à deux, car nous vous devons la réponse du 20 mai et du 12 juin. Voilà donc notre compte; je serais bien fâchée d'en avoir perdu aucune des vôtres, outre leur prix, que vous savez que j'estime, elles ont quasi toujours été accompagnées des ouvrages de M. de Ne-

vers, dont j'ai fait un petit recueil, que je ne donnerais pas pour bien de l'argent. Je ne sais pourquoi vous ne recevez point nos lettres, et encore moins pourquoi vous ne faites point un pape; à voir comme vous vous y êtes pris d'abord, je croyais qu'il n'y eût rien au monde de si aisé; mais nous voyons, au contraire, qu'il n'y a rien de si difficile; je crois qu'à la fin il faudra que le Saint-Esprit s'en mêle; oh! dépêchez-vous donc de l'en prier, car nous avons une extrême envie de vous voir. M. de Chaulnes mande à ma fille que la chose du monde à quoi l'on songe le moins dans le conclave, c'est à faire un pape, et qu'il lui en mande par là tout le secret; toute sa lettre est parfaitement agréable. Mon fils avait une si forte envie d'obéir à ce duc, que sans ma fille, je crois qu'il aurait péri dans cette entreprise, non point pour Rome, mais pour voir cet illustre ambassadeur, et vous aussi, mon cher cousin; mais madame de Grignan a décidé, en maîtresse de la maison, et en provençale qui connaît mieux que nous la force du soleil d'Italie en ce temps-ci.

Revenez donc nous voir, mon cher voisin, venez nous embrasser. Je consens à tout ce que fait madame de Coulanges pour son temple; elle n'en aura pas si souvent notre encens, mais elle l'en estimera peut-être davantage. Vous dites tant que vous n'êtes pas le fait de votre jeune maîtresse, que si elle trouvait un autre mari, je crois qu'elle le prendrait. Dites à M. l'ambassadeur qu'il vous lise ce que je lui mande du charmant voyage que notre duchesse de Chaulnes a fait à Marly. Faites tous mes compliments, vous savez mieux que moi où il faut les faire.

Du marquis de Feuquières à Louis XIV.

SIRE,

Après avoir mis devant les yeux de Dieu toute ma vie, que je vais lui rendre, il ne me reste plus rien à faire, avant

de la quitter, que de me jeter aux pieds de Votre Majesté. Si je croyais avoir plus de vingt-quatre heures à passer encore en ce monde, je n'oserais prendre la liberté que je prends. Je sais que j'ai déplu à Votre Majesté, et quoique je ne sache pas précisément en quoi, je ne m'en crois pas moins coupable.

J'espère, Sire, que Dieu me pardonnera mes péchés, parce que j'en ressens en moi un repentir bien sincère. Vous êtes l'image de Dieu, et j'ose vous supplier de pardonner au moins à mon fils des fautes que je voudrais avoir expiées de mon sang. Ce sont celles, Sire, qui ont donné à Votre Majesté de l'éloignement pour moi, et qui sont cause que je meurs dans mon lit, au lieu d'employer à votre service les derniers moments de ma vie et la dernière goutte de mon sang, comme je l'ai toujours souhaité.

Sire, au nom de ce Roi des rois, devant qui je vais paraître, daignez jeter les yeux de compassion sur un fils unique que je laisse dans ce monde sans appui et sans bien : il est innocent de mes malheurs; il est d'un sang qui a toujours bien servi Votre Majesté. Je prends confiance en la bonté de votre cœur, et après vous avoir encore une fois demandé pardon, je vais me remettre entre les mains de Dieu, à qui je demande pour Votre Majesté toutes les prospérités que méritent vos vertus.

Lettre de Scarron au duc de Retz.

MONSEIGNEUR,

Vous vous savez peut-être bon gré d'être généreux, détrompez-vous-en : c'est la plus incommode qualité que puisse avoir un grand seigneur... Nous autres écrivains nous n'avons qu'à être obligés une fois, nous importunons tous les jours de notre vie. Vous me donnâtes l'autre jour les Œuvres de

Voiture ; j'ai à vous demander une chose de bien plus grande importance. Je connais tel seigneur qui aurait changé de couleur à ces dernières paroles de ma lettre ; mais un duc de Retz les aura lues sans s'effrayer ; et je jurerais bien qu'il est aussi impatient de savoir ce que je lui demande, que je suis assuré de l'obtenir. Un gentilhomme de mes amis, qui, à l'âge de vingt ans, a fait vingt combats aussi beaux que celui des Horaces et des Curiaces, et qui est aussi sage que vaillant, a tué un fanfaron qui l'a forcé de se battre. Il ne peut obtenir sa grâce hors de Paris, et voudrait bien y être en sûreté, à cause qu'il a une répugnance naturelle à avoir le cou coupé. Je le logerais bien chez un grand prince, mais il ferait mauvaise chère ; et je tiens que mourir de faim est un malheur plus à craindre que d'avoir le cou coupé. Si votre hôtel lui sert d'asile, il est à couvert de l'un et de l'autre, et vous seriez bien aise d'avoir protégé un jeune gentilhomme de ce mérite. Au reste, vous aurez le plus grand plaisir du monde à le voir moucher les chandelles à coups de pistolet, toutes les fois que vous en voudrez avoir le passe-temps, et vous me remercierez sans doute, comme vous êtes très-généreux, de vous avoir donné un si beau moyen d'exercer votre générosité ; et moi, je vous promets de ne vous en point laisser manquer, etc.

De mademoiselle de Launay à M. de Fontenelle.

L'aventure de mademoiselle Tétar (1) fait moins de bruit, Monsieur, que le témoignage que vous en avez rendu. La diversité des jugements qu'on en porte m'oblige à vous en parler. On s'étonne, et peut-être avec quelque raison, que le destructeur des oracles, que celui qui a renversé le trépied des sybilles, se soit mis à genoux devant mademoiselle

(1) En 1713, une jeune fille nommée *Tétar* prétendit avoir avec les esprits un commerce tel que Socrate en avait eu avec son *démon*.

Têtar. On a beau dire que les charmes, et non le charme de la demoiselle, l'y ont engagé ; ni l'un ni l'autre ne valent rien pour un philosophe : aussi chacun en cause. Quoi! disent les critiques, cet homme qui a mis dans un si beau jour des supercheries faites à mille lieues de loin, et plus de deux mille ans avant lui, n'a pu découvrir une ruse tramée sous ses yeux! Les partisans de l'antiquité, animés d'un vieux ressentiment, viennent à la charge : Vous verrez, disent-ils, qu'il veut encore mettre des prodiges nouveaux au-dessus des anciens! Enfin les raffinés prétendent qu'en bon pyrrhonien, trouvant tout incertain, vous croyez tout possible. D'un autre côté, les dévôts paraissent fort édifiés des hommages que vous avez rendus au diable : ils espèrent que cela pourra aller plus loin. Les femmes aussi vous savent bon gré du peu de défiance que vous avez montrée contre les artifices du sexe. Pour moi, Monsieur, je suspends mon jugement jusqu'à ce que je sois mieux éclairée. Je remarque seulement que l'attention singulière que l'on donne à vos moindres actions est une preuve incontestable de l'estime que le public a pour vous; et je trouve même dans sa censure quelque chose d'assez flatteur pour ne pas craindre que ce soit une indiscrétion de vous en rendre compte.

Si vous voulez payer ma confiance de la vôtre, je vous promets d'en faire un bon usage. J'ai l'honneur, etc.

Réponse de Fontenelle à mademoiselle de Launay.

J'aurai l'honneur, Mademoiselle, de vous répondre la même chose que je répondis à un de mes amis qui m'écrivait de Marly, le lendemain que j'eus été chez *l'esprit*. Je lui mandai que j'avais entendu des bruits dont je ne connaissais pas la mécanique; mais que, pour décider, il faudrait un examen plus exact que celui que j'avais fait et le répéter.

Je n'ai point changé de langage; mais, parce que je n'ai point décidé absolument que c'était artifice, on m'a imputé de croire que c'était un lutin; et comme le public ne s'arrête pas en si beau chemin, on me l'a fait dire. Il n'y a pas grand mal à cela. Si l'on m'a fait le tour de m'attribuer un discours que je n'ai pas tenu, on m'a fait l'honneur d'avoir de l'attention sur moi, et l'un ira pour l'autre.

Je n'ai point cru que d'avoir décrié les vieilles prophétesses de Delphes, ce fût un engagement pour détruire une jolie fille vivante, et dont on n'avait parlé qu'en bien.

Si cependant on trouve que j'ai manqué à mon devoir, une autre fois je prendrai un ton impitoyable et plus philosophique, il y a longtemps qu'on me reproche mon peu de sévérité. Il faut que je sois bien incorrigible, puisque l'âge, l'expérience et les injustices du monde n'y font rien.

Voilà, Mademoiselle, tout ce que je puis vous dire sur *l'esprit*, qui m'a attiré une lettre que je le soupçonnerais volontiers d'avoir dictée, puisque enfin je ne suis pas éloigné d'y croire. Quand il me viendra aussi un démon familier, je vous dirai avec plus de grâce et d'un ton plus ingénieux, mais non pas avec plus de sincérité, que je suis très-parfaitement, Mademoiselle, votre, etc.

De Racine à M. Levasseur.

1661.

Je ne me plains pas encore de vous, car je crois bien que c'est tout au plus si vous avez maintenant reçu ma première lettre; mais je ne vous réponds pas que dans huit jours je ne commence à gronder, si je ne reçois point de vos nouvelles. Epargnez-moi donc cette peine, je vous supplie; et épargnez-vous à vous-même de grosses injures, que je pourrais bien vous dire dans ma mauvaise humeur.

J'ai été à Nîmes, et il faut que je vous en entretienne. Le

chemin d'ici à Nimes, est plus diabolique mille fois que celui des diables à Nevers, et la rue d'Enfer, et tels autres chemins réprouvés ; mais la ville est assurément aussi belle, et aussi *polide*, comme on dit ici, qu'il y en ait dans le royaume. Il n'y a point de divertissements qui ne s'y trouvent.

J'allai voir le feu de joie qu'un homme de ma connaissance avait entrepris. Les jésuites avaient fourni les devises, qui ne valaient rien du tout : ôtez cela, tout allait bien..... Je trouvai encore d'autres choses qui me plurent fort, surtout les arènes.

C'est un grand amphithéâtre un peu en ovale, tout bâti de prodigieuses pierres, longues de deux toises, qui se tiennent là depuis plus de seize cents ans sans mortier et par la seule pesanteur. Il est tout ouvert dehors par de grandes arcades, et en dedans ce ne sont autour que de grands sièges, où tout le peuple s'asseyait pour voir les combats des bêtes et des gladiateurs. Mais c'est assez vous parler de Nîmes et de ses raretés; peut-être même trouverez-vous que j'en ai trop dit. Mais de quoi voulez-vous que je vous entretienne! de vous dire qu'il fait ici le plus beau temps du monde? vous ne vous en mettez guère en peine; de vous dire qu'on doit cette semaine créer des consuls? cela vous touche fort peu. Cependant c'est une belle chose de voir le compère Cardeur et le menuisier Gaillard avec la robe rouge, comme un président, donner des arrêts et aller les premiers à l'offrande. Vous ne voyez pas cela à Paris.

De P.-L. Courier à M. Millengen, à Rome.

Tivoli, le dimanche 13 mai 1810.

Mardi, mardi; de grâce, Monsieur, accordez-nous jusqu'à mardi en faveur de la postérité. Madame, obtenez, je vous

en prie, de M. Millengen, que nous ne partions que mardi, c'est-à-dire mercredi; car je ne puis être à Rome que mardi au soir.

Alexandre, sur le point de prendre je ne sais quelle ville, suspendit l'assaut jusqu'à ce qu'un peintre eût achevé son tableau. Alors apparemment on n'était pas pressé de toucher les contributions. Mais enfin ce grand homme se priva pendant huit jours du plaisir de massacrer. Passez-vous jusqu'à mardi du plaisir de courir la poste.

Du même à M. Leduc aîné, à Paris.

Saint-Prix, le 25 juillet 1813.

Puisque tu donnes des notices au panégyriste des morts, tu m'apprendras peut-être quelque chose de la vie militaire d*** tué avec***. Je l'ai connu particulièrement avant qu'il se fît ingénieur; je lui ai donné des culottes, et, je crois les premières bottes qu'il ait jamais portées. Maintenant j'en veux faire un héros; pourquoi non? Le voilà tué en bonne compagnie, c'est-là l'essentiel; je ne te dis pas mon projet. Ramasse tout ce que tu pourras en entendre dire, et tu me conteras cela à notre première entrevue.

LETTRES DE REMERCIEMENT.

De Racine au prince de Condé.

MONSEIGNEUR,

C'est avec une extrême reconnaissance que j'ai reçu encore, au commencement de cette année, la grâce que Votre Altesse Sérénissime m'accorde si libéralement tous les ans. Cette grâce m'est d'autant plus chère que je la regarde comme une suite de la protection glorieuse dont vous m'avez honoré

en tant de rencontres, et qui a toujours fait ma plus grande ambition. En conservant précieusement les quittances du droit annuel dont vous avez bien voulu me gratifier, j'ai bien moins en vue d'assurer ma charge à mes enfants, que de leur procurer un des plus beaux titres que je puisse leur laisser; je veux dire les marques de la protection de Votre Altesse Sérénissime. Je n'ose en dire davantage; car j'ai éprouvé plus d'une fois que les remerciements vous fatiguent presque autant que les louanges.

Je suis, etc.

De Voltaire à M. le comte de Schouvalof, chambellan de l'Impératrice de Russie, à Moscou.

Aux Délices, le 24 juin 1757.

Monsieur,

J'ai reçu les cartes que votre excellence a eu la bonté de m'envoyer. Vous prévenez mes désirs, en me facilitant les moyens d'écrire une histoire de *Pierre-le-Grand*, et de faire connaître l'empire russe. La lettre dont vous m'honorez redouble mon zèle. La manière dont vous parlez notre langue, me fait croire que je travaillerai pour mes compatriotes, en travaillant pour vous et pour votre cour. Je ne doute pas que S. M. l'Impératrice n'agrée et n'encourage le dessein que vous avez formé pour la gloire de son père.

Je vois avec satisfaction, Monsieur, que vous jugez comme moi que ce n'est pas assez d'écrire les actions et les entreprises en tout genre de *Pierre-le-Grand*, lesquelles, pour la plupart, sont connues. L'esprit éclairé qui règne aujourd'hui dans les principales nations de l'Europe, demande qu'on approfondisse ce que les historiens effleuraient autrefois à peine.

On veut savoir de combien une nation s'est accrue; quelle

était sa population avant l'époque dont on parle; quel est, depuis cette époque, le nombre de troupes régulières qu'elle entretenait, et celui qu'elle entretient; quel a été son commerce, et comment il s'est étendu; quels arts sont nés dans le pays; quels arts y ont été appelés d'ailleurs, et s'y sont perfectionnés; quel était à peu près le revenu ordinaire de l'Etat, et à quoi il monte aujourd'hui; quelle a été la naissance et le progrès de la marine; quelle est la proportion du nombre des nobles avec celui des ecclésiastiques et des moines, et quelle est celle de ceux-ci avec les cultivateurs, etc.

On a des notions assez exactes de toutes ces parties qui composent l'Etat, en France, en Angleterre, en Allemagne, en Espagne; mais un tel tableau de la Russie serait bien plus intéressant parce qu'il serait plus nouveau, parce qu'il ferait connaître une monarchie dont les autres nations n'ont pas des idées bien justes, parce qu'enfin ces détails pourraient servir à rendre *Pierre-le-Grand*, l'Impératrice sa fille, et votre nation et votre gouvernement, plus respectables. La réputation a toujours été comptée parmi les forces véritables des royaumes. Je suis bien loin de me flatter d'ajouter à cette réputation; ce sera vous, Monsieur, qui ferez tout en m'envoyant les mémoires que vous voulez bien me faire espérer, et je ne serai que l'instrument dont vous vous servirez pour travailler à la gloire d'un grand homme et d'un grand empire.

Je vous avoue, Monsieur, que les médailles sont de trop. Je suis confus de votre générosité, et je ne sais comment m'y prendre pour vous en témoigner ma reconnaissance. Je sens tout le prix de votre présent; mais un présent non moins cher sera celui des mémoires qui me mettront nécessairement en état de travailler à un ouvrage qui sera le vôtre.

De J.-J. Rousseau au roi de Prusse.

Octobre 1762.

Vous êtes mon protecteur et mon bienfaiteur; je porte un cœur fait pour la reconnaissance, et je viens m'acquitter envers vous, si je puis.

Vous voulez me donner du pain : n'y a-t-il aucun de vos sujets qui en manque? Otez de devant mes yeux cette épée qui m'éblouit et me blesse, elle n'a que trop fait son devoir et le sceptre est abandonné. La carrière est grande pour les rois de votre étoffe, et vous êtes encore loin du terme; cependant le temps presse, et il ne vous reste pas un moment à perdre pour aller au bout.

Puissé-je voir *Frédéric le juste* et *le redouté*, couvrir ses Etats d'un peuple nombreux dont il soit le père! et J.-J. Rousseau, l'ennemi des rois, ira mourir au pied de son trône.

*De P.-L. Courrier à M. le général ***, à Naples.*

Vérone, le 31 janvier 1808.

Mon général, j'ai chargé M. Desgoutins de vous payer en or 945 fr. Je vous prie d'agréer en même temps mes remerciements. Le service que vous m'avez rendu, quoique venant fort à propos, m'a bien moins touché que les manières pleines de bonté dont vous l'accompagnâtes. Je sens qu'en vous rendant votre argent je ne suis pas quitte envers vous, et malheureusement je ne pourrai jamais vous être bon à rien. Mais ma reconnaissance, toute impuissante qu'elle est, ne me pèse point du tout, et je trouve du plaisir à vous être obligé toute ma vie.

LETTRES DE RECOMMANDATION.

De madame de Maintenon à madame de Montespan.

Paris, 1677.

Madame, voici le plus jeune des auteurs (1) qui vient vous demander votre protection pour ses ouvrages. Il aurait bien voulu, pour les mettre au jour, qu'il eût huit ans accomplis; mais il a eu peur qu'on ne le soupçonnât d'ingratitude, s'il eût été plus de sept ans au monde sans vous donner des marques publiques de sa reconnaissance. En effet, Madame, il vous doit une bonne partie de ce qu'il est. Quoiqu'il ait eu une naissance assez heureuse, et qu'il y ait peu d'auteurs que le ciel ait regardés aussi favorablement que lui, il avoue que votre conversation a beaucoup aidé à perfectionner en sa personne ce que la nature avait commencé. S'il pense avec quelque justesse, s'il s'exprime avec quelque grâce, et s'il sait faire déjà un assez juste discernement des hommes, ce sont autant de qualités qu'il a tâché de vous dérober. Pour moi, Madame, qui connais ses plus secrètes pensées, je sais avec quelle admiration il vous écoute, et je puis vous assurer avec vérité qu'il vous écoute plus volontiers que tous ses livres. Vous trouverez dans l'ouvrage que je vous présente quelques traits assez beaux de l'histoire ancienne : mais il craint que dans la foule des évènements merveilleux qui sont arrivés de nos jours, vous ne soyez guère touchée de tout ce qu'il pourra vous apprendre des siècles passés : il craint cela avec d'autant plus de raison, qu'il a éprouvé la même chose en lisant les livres. Il trouve quelquefois étrange que les

(1) M. le duc du Maine, dont l'éducation était confiée à madame de Maintenon, passait pour l'auteur d'un livre publié en 1678, sous le titre d'*OEuvres diverses d'un auteur de sept ans*.

hommes se soient fait une nécessité d'apprendre par cœur des auteurs qui nous disent des choses si fort au-dessous de ce que nous voyons. Comment pourrait-il être frappé des victoires des Grecs et des Romains, et de tout ce que Florus et Justin lui racontent? Ses nourrices, dès le berceau, ont accoutumé ses oreilles à de plus grandes choses. On lui parle, comme d'un prodige, d'une ville que les Grecs prirent en dix ans : il n'a que sept ans, et il a déjà vu chanter en France des *Te Deum* pour la prise de cent villes. Tout cela, Madame, le dégoûte un peu de l'antiquité : il est fier naturellement, je vois bien qu'il se croit de bonne maison ; et avec quelque éloge qu'on lui parle d'Alexandre et de César, je ne sais s'il voudrait faire quelque comparaison avec les enfants de ces grands hommes. Je m'assure que vous ne désapprouverez pas en lui cette petite fierté, et que vous conviendrez qu'il ne se connaît pas mal en héros; mais vous avouerez aussi que je ne me connais pas mal à faire des présents, et que, dans le dessein que j'avais de vous dédier un livre, je ne pouvais choisir un auteur qui vous fût plus agréable, ni à qui vous prissiez plus d'intérêt qu'à celui-ci.

De Boursault à M. de Quamteal, médecin.

Un apothicaire qui se donne au diable qu'il est de mes parents (je me donne au diable si je sais par où), ne jugeant pas les gens de sa patrie dignes de ses génuflexions et ayant dessein de s'établir en votre ville, m'a prié de vous le recommander, et je vous le recommande. C'est un homme qui, charmé de sa profession, s'y est appliqué uniquement, et qui, de crainte d'être dissipé, n'a jamais voulu savoir autre chose. Sa physionomie suffit pour justifier qu'il n'a pas de méchants desseins, et que, s'il lui arrive de donner de l'arsenic pour du sucre, ce sera de la meilleure foi du monde... Sur le portrait que je vous en fais, vous jugez bien que, pour le faire

passer pour un habile homme, il faut que vous le soyez extrêmement vous-même, et que voici une occasion à ne rien oublier de tout votre savoir-faire. Essayez pourtant de lui être utile, quelque difficulté que vous y trouviez : c'est moi qui vous en conjure, et je ne sais point d'obstacles que je ne sois capable de surmonter quand il s'agira de vous assurer que je suis, Monsieur, etc.

De Fontenelle à Montesquieu.

Depuis que vous courez le monde, Monsieur, c'est grand hasard si, de tous les compliments que j'ai prié qu'on vous fît pour moi, on vous en fait un seul, et il serait fort naturel que vous m'eussiez à peu près oublié. Mais il se présente une jolie occasion de vous en faire souvenir ; je dis jolie au pied de la lettre, jolie aux yeux, et qui certainement plaira aux vôtres. C'est pour vous recommander mademoiselle *Sallé*, bannie de notre opéra par *ostracisme*. N'allez pas lui dire ce mot-là ; elle croirait que je l'accuse de quelque chose d'effroyable, et se désespèrerait. Mais il est vrai que c'est ostracisme tout pur. La danse charmante, et surtout les mœurs très-honnêtes de la petite Aristide ont déplu à ses compagnes, ce qui est dans l'ordre ; et même au maître, ce qui serait insensé, s'il n'avait pas eu des maîtresses parmi ses compagnes. Elle se réfugie en Angleterre, et vous allez jouir de notre perte ; je vous avertis que vous n'aurez que sa danse, et en vérité ce sera bien assez. Il me vient une pensée. On dit que vous êtes fort bien auprès de la reine, et je l'eusse presque deviné, car il y longtemps que je sais combien elle a de goût pour les gens d'esprit, et combien elle est accoutumée à ceux du premier ordre, témoin Newton, et j'ai même dit mon sentiment en parlant de lui. Si la reine voulait faire apprendre à danser aux princesses ses filles par une personne propre à leur donner l'air convenable à leur

naissance, et digne en même temps de cet honneur par sa conduite, elle serait trop heureuse que la fortune lui eût envoyé mademoiselle Sallé. Enfin, je vous demande votre protection pour elle en toute occasion, ou plutôt, je ne vous demande que de la voir un peu, après quoi le reste ira tout seul.

Ne repasserez-vous point par ici en allant à Constantinople, ou à Ispahan, ou à Pékin? Vous donneriez beaucoup de joie à tous vos amis, quelque courte qu'elle dût être, et je puis vous assurer que j'y serais des plus sensibles.

LETTRES D'AFFAIRES, DE DISCUSSION, ETC. (1).

P.-L. Courier à sa femme.

J'ai dîné hier, avec Hyacinthe et Jules Bonnet, chez Hardi. Jules est un peu pincé, mais du reste il m'a paru aimable. Après le dîner ils se sont mis à jouer au billard, et je suis rentré chez moi. Le matin j'allai voir Lemontey; je croyais qu'il pourrait, par ses connaissances, me faire parler au ministre de la justice. Je sais bien que ce ministre me donnera une audience quand je la demanderai; mais je suis pressé, je veux m'en retourner là-bas. Au reste, Lemontey ne peut ou ne veut rien faire.

Je dois voir Villemain aujourd'hui à deux heures. Il me lira la lettre du ministre au préfet. Je regarde la destitution de Debaune comme certaine. On m'a proposé de me faire maire à sa place; je n'ai pas voulu. Villemain a fort dans la tête l'impression de mon Plutarque, comme une chose qui pourrait faire honneur au ministre actuel. Nous parlerons de cela aujourd'hui; si la chose se fait, je reviendrai ici dans cinq ou six semaines.

(1) Pour avoir des modèles en ce genre en plus grande quantité, voir le *Manuel de la Correspondance commerciale*, de l'*Encyclopédie-Roret*.

Je vois que mes premières lettres t'ont inquiétée, tu verras par les lettres suivantes que tout s'arrange. Quand on saura à Tours que nous avons à Paris des gens qui pensent à nous, on nous laissera tranquilles, et je crois que . . . . . regrettera plus d'une fois d'avoir pris parti contre nous. Si je puis rester ici seulement quelques jours, le procureur du roi aura aussi sa semonce ; et enfin nous serons en repos. Je vois qu'on se fait ici un honneur et une gloire de me protéger. Cependant il y a encore une chose qui pourrait changer tout, c'est ma lettre à l'Académie, que Villemain n'a pas encore lue et qui paraît à tout le monde trop âpre et trop violente. Il se pourrait que cette lecture le fît changer, non de sentiments, mais de conduite avec moi ; ainsi ne comptons encore sur rien.

Regarde toujours le cachet de tes lettres.

Du même à la même.

Ayant reçu la lettre de M. Lamaze, tu auras pensé, j'imagine, à envoyer les affiches au garde pour la coupe que nous voulons vendre cette année. Si tu ne l'as point fait, va voir Bidaut, et dis-lui de faire parvenir ces affiches dans les villages d'Azay-sur-Cher, Montbazon, Saint-Avertin, Véretz et Larçai. Les trois premiers sont les plus importants. Je ne puis te dire encore quand je partirai ; je voudrais que ce fût après-demain ou au plus tard dimanche. Je dînais hier chez ta mère, qui me fit dire le matin par Edouard de venir de bonne heure, parce qu'elle allait au spectacle, tout cela comme si elle m'eût invité et que j'eusse accepté ; dans le fait, il n'en avait pas été question. Je répondis qu'on ne m'attendît pas, et je vins à quatre heures et demie. J'y trouvai Faye, devenu depuis beau-frère de Courtier, qui me paraît assez attentif auprès de Zaza. On les mit côte à côte à table. Ta mère le choie ; Zaza ne se néglige pas. Il comprend à merveille ce que cela veut

dire. On voit qu'ils pensent à quelque chose. Moi, je n'y nuis pas non plus, je les fais causer ensemble tant que je puis. Je serais enchanté que cela réussît, et toi aussi, je crois. Zaza est bonne personne ; je trouve qu'elle gagne beaucoup depuis quelque temps. Elle est bien faite, quoique un peu forte ; il y a de l'étoffe pour faire une belle et bonne femme, et le drôle ne serait pas malheureux. Il est aussi fort bon enfant et plus uni, à ce qu'il me semble, que la plupart des jeunes gens. Enfin, il en sera ce qui est écrit au ciel.

Du même à la même.

On m'a dit hier à la poste que je pouvais avoir aujourd'hui une place pour Tours dans le courrier de Nantes. Si cela est, je pars avec ou sans passeport, et j'arriverai ce matin avec cette lettre. Je vais ce matin aux passeports, et j'espère en obtenir un ; sinon, ma foi, j'y renonce. On ne m'en demandera qu'à Blois, et là, je suis assez connu depuis mon aventure pour qu'on me laisse aller cette fois. Si le courrier ne peut me prendre, je partirai par la diligence.

A dix heures du matin.

Je ne puis partir aujourd'hui, quoiqu'il y ait une place au courrier ; on me chicane sur mon passeport ; je croyais pouvoir partir sans cela, ou du moins en me servant du vieux ; mais il m'en faut un neuf. Je suis allé au bureau, île du Palais, où on en donne. Ils me renvoient à un commissaire de police qui demande des répondants. C'est le diable ! j'enrage. Mais que veux-tu ?

La vente de notre coupe de bois doit se faire samedi chez Bidaut. Je n'y serai pas, comme tu vois.

Du même à la même.

Blondeau est assigné pour le port d'arme ; il est comme un fou. Je crains que mon fagottage n'en souffre. Je prendrai patience, pourvu que mon rhume guérisse. Mais viens bientôt, sans quoi je serais obligé de me sauver à Paris ; ce pays-ci est un enfer. Mais enfin nous ne pouvons nous empêcher d'y demeurer au moins quelque temps. Ma vie est bien changée, j'ai perdu à la fois mon repos et ma santé.

J'ai été chez Delavergne, avoué à Tours. Notre procès contre Isambert a été jugé ; nous sommes condamnés à lui payer une indemnité, tous les frais, deux cents francs par an pour se loger où il voudra. Tout le monde trouve cela ridicule, et tous les gens de loi en sont révoltés. Je m'en vais chez le procureur du roi, qui, à ce qu'on dit, est parent d'Isambert.

Je n'ai point trouvé chez lui le procureur du roi. Je m'en retourne à La Chavannière, et laisse tout aller. Si on persécute Blondeau, adieu mes coupes. Tu vois ce que c'est que ce pays.

Du même à la même.

Je me lève matin pour t'écrire. Il me faut aujourd'hui voir les gens du domaine pour réclamer la maison du garde, qui réellement nous appartient, comme ayant de tout temps fait partie de la forêt. C'est une raillerie de prétendre avoir vendu le pot et non l'anse.

J'aurai encore une course à faire pour revoir cette maison à vendre, et puis je partirai pour Paris ; je ne compte me reposer que dans la voiture.

Tu te rappelles ces gens qui ne veulent pas qu'un paysan mange, boive et porte une chemise. J'allai l'autre jour chez M. Précontrais de la Renardière, qui est un de nos débiteurs ; je le trouvai en famille. Il n'avait point d'argent, me dit-il ;

ce sont les paysans qui ont tout, et si cela continue, la noblesse mourra de faim ou sera obligée de faire quelque chose : qu'il se vende un quartier de pré, c'est un paysan qui l'achète ; chacun a maintenant *sa gaulée de benace*. Ces gens-là mangent de la viande, boivent du vin, ont des souliers ; cela se peut-il se souffrir? J'abondai dans son sens, et je le fis frémir en lui racontant une chose dont je venais d'être témoin. Croiriez-vous bien, lui dis-je, que Jean Coudray, le vigneron.... ? Ecoutez ceci, je vous prie. Je viens de chez Jean Coudray ; il me devait quelque argent qu'il m'a payé sur-le-champ. Sa femme m'a voulu donner à déjeuner. Mais elle, que pensez-vous qu'elle prenne à déjeuner ? du café à la crême. Cela leur fit dresser les cheveux à la tête. Du café à la crême ! Tout le monde s'écria : Du café à la crême !

Nous convînmes tous que les choses ne pouvaient durer ainsi ; et je les quittai en faisant des vœux bien sincères pour le retour du bon temps ; car ils me paieront, j'imagine, quand les paysans mourront de faim et seront couverts de haillons.

Je voulais t'en dire plus long, mais Bidaut m'a envoyé chercher dès huit heures du matin. Je suis comme Petit-Jean, je n'aime pas qu'on m'interrompe. Adieu.

Du même à la même.

Tes lettres me ravissent. Tu as bien raison de dire qu'il ne faut point d'économie sur cet article. Le plaisir qu'elles font ne peut se comparer aux dix sous qu'elle me coûtent.

J'ai vu J.... sa maison est bien ce qu'il nous faudrait. Elle est plus simple que je ne l'aurais cru en la voyant de loin. Il dit qu'il ne veut point la vendre. Cependant, il me l'a fait voir dans le plus grand détail, et il me la vantait du ton d'un homme qui veut faire valoir sa marchandise. Moi, je l'ai fort approuvé de ne point vouloir s'en défaire, et j'ai refusé de

voir les appartements qu'il voulait aussi me montrer. C'est l'histoire de Vaslin. Il s'est mis en tête que je voulais avoir sa maison.

Demain je fais encore une course à Larçay, et puis une autre à Luynes pour mes marchands de bois, qui finalement se moquent de moi. Je m'en vais leur lâcher des huissiers, ce qui n'est jamais arrivé, sans compter un procès-verbal que je vais faire faire du dommage causé à mes bois. Je ne veux plus, ma foi, passer pour un benêt, et je vais leur montrer les dents. Je dis comme Madame de Pimbêche : *Ces coquins viendront nous manger jusqu'à l'âme, et nous ne dirons mot!* ils vont me trouver bien changé. Ils t'attribueront ce changement; tu ne seras pas aimée *de tes vassaux*. Tu as pourtant une grande réputation dans le pays. Tu passes pour une beauté parfaite. Heureux ceux qui t'ont vue. A propos de beauté, un de nos fermiers a un fils qui passe avec raison pour le plus beau garçon du pays. Il est blond et a dix-huit ans. Ce ne sont point ces gros traits des Anglais et des Allemands. Sa tête est toute grecque. Il est loin de s'en douter, et cela lui donne une grâce et un naturel que n'ont point vos messieurs de Paris. Avec sa blouse et ses sabots, il a tout-à-fait l'air d'Apollon chez Admète.

Quand je serai revenu de Luynes, il faudra retourner à Larçay pour mes impositions. Tu vois quelle vie. Je me donne au diable, mais j'espère que cela finira. Le pis est que je ne puis m'occuper d'aucune étude, et que j'ai beaucoup de moments où je ne sais que faire. Alors je meurs d'ennui. J'ai trop ou trop peu d'occupations.

Je t'entretiens de mes sottes affaires, qui ne peuvent que t'ennuyer. Il vaut mieux répondre à tes lettres. Je suis bien aise que tu aies remarqué le Monsieur en pantoufles. Rien n'est plus choquant, je t'assure.

Je veux croire qu'au fond il ne se passe rien,
Mais enfin on en cause, et cela n'est pas bien.

Je t'assure que tu fais trop d'avances à ces gens qui n'y répondent pas. Il faut se garder d'être dupe en amitié, c'est-à-dire d'y mettre trop du sien. On joue un mauvais personnage.

Tu peins madame S. C'est une pauvre étude et un maigre sujet, mais cela vaut mieux que de ne rien faire. Je ne m'étonne pas que tu aies de la peine à te mettre au travail. J'éprouverais la même chose. Nous nous prêcherons l'un l'autre. J'ai des projets admirables et je les exécuterai en dépit de la paume.

Courier, capitaine au 7e régiment d'artillerie à pied, au Ministre de la guerre.

Paris, le 2 janvier 1800.

Citoyen,

Je vous transmets ci-joint la feuille de route qui m'a été délivrée à Marseille, en vertu d'un congé de convalescence de trois mois, lequel congé m'a été pris sur la route avec mes effets, par les brigands qui ont pillé la voiture publique. Je vous prie de vouloir bien, en conséquence de ladite feuille de route, qui ne peut laisser aucun doute sur la légitimité de mon séjour ici, ordonner le paiement des appointements qui me sont dus depuis le 18 juin 1799.

Salut et respect.

De J.-H. Bernardin de Saint-Pierre à M. Hennin.

Varsovie, 14 novembre 1764.

Monsieur et cher ami,

A peine vous aviez quitté Vienne, que le chagrin s'est emparé de moi. Je fus voir le lendemain M. G***, qui me déplut fort en prenant plaisir, comme il me semblait, à me

désespérer. Je lui dis que j'avais résolu de retourner à Varsovie, où j'avais quelques amis, et des espérances fondées sur les établissements nouveaux qu'on se proposait de faire en Pologne; que si je ne réussissais pas, je comptais encore sur votre amitié dans les bureaux de Versailles; que j'avais quelques vues sur nos colonies. Là-dessus mon homme me coupe la parole, et me dit : On a envoyé aux colonies tous les officiers de génie qui y étaient nécessaires, on n'y avait plus besoin de personne. Je lui réponds que mon projet est étranger à ce qu'il appelait le génie; là-dessus il répartit : Quel est-il donc ce projet?... C'est mon secret, monsieur. Et là-dessus je le quitte et n'y ai point retourné. J'ai vu chez lui le lieutenant-colonel des ingénieurs français, qui m'a paru un galant homme. Je fus trouver le comte de M***, qui m'avait demandé la veille, au spectacle, quel était le projet qui m'amenait à Vienne, et si j'y avais des connaissances. J'arrive chez lui, et je lui annonce que je vais retourner à Varsovie. Il me parut fort étonné d'une résolution si prompte. Mais le matin même, j'avais tout préparé pour mon départ, persuadé que je n'aurais jamais assez de crédit pour obtenir une commission particulière, et ne voulant pas être subordonné tristement. J'étais allé trouver le même jour S. E. Mgr. le général Poniatowski, pour lui demander ses ordres pour Varsovie; il eut la bonté de m'offrir lui-même une occasion : C'étaient des carrosses de la cour qu'il envoyait en poste; j'en ai profité, et suis arrivé ici le 11 de ce mois, n'étant resté que dix jours à Vienne.

J'ai été reçu à Varsovie beaucoup mieux que je ne m'y attendais. L'accueil que m'a fait le prince palatin et sa famille me donne lieu d'espérer de l'emploi dans les établissements nouveaux. Je compte m'occuper une partie de cet hiver à un mémoire sur quelques objets utiles à ce pays, afin que mon zèle puisse déterminer plus promptement et plus fortement les bontés du roi.

Tout est tranquille ici. La princesse M*** est allée joindre le grand général à Bialistock, mais l'épouse de ce seigneur est arrivée ici pour achever selon toute apparence la réconciliation. J'ai descendu chez M. de la Roche, où je resterai jusqu'à ce que j'aie trouvé un logement convenable. Les fêtes se succèdent ici tous les jours, et on est fort éloigné de la triste gravité des Autrichiens. Le bruit courait à Vienne, avant mon départ, que vous étiez nommé premier commis des affaires étrangères; si cela est, je vous en fais mon compliment de très-bon cœur; si cela n'est pas, recevez-le d'avance, car vous le deviendrez bientôt.

Je suis pénétré de reconnaissance pour le service que vous m'avez rendu; la manière dont vous m'aviez obligé ajoute beaucoup à l'importance du service; vous devez être persuadé de mon empressement à m'acquiter, et du plaisir que j'aurai toujours à m'en ressouvenir.

Je suis tombé malade à Vienne, et je suis resté couché les quatre derniers jours; personne ne s'occupait de moi dans ce pays-là, pour lequel je conserverai longtemps de l'antipathie.

Je vous prie de me donner de vos nouvelles, non comme à un Français que vous avez obligé, mais comme à un ami qui vous eût aimé sans intérêt. Vous savez que je ne vous ai point demandé le service que vous m'avez rendu, et cette délicatesse de votre part ajoute beaucoup à ma reconnaissance.

J'ai eu avec le grand palatin une conversation où il a paru fort content de vous. Il m'a dit qu'il souhaitait que vous retournassiez en Pologne; je le souhaite bien sincèrement. Dans la résolution que j'ai prise de me fixer ici, je n'aurais rien à désirer si j'avais un ami comme vous. Je félicite monsieur et madame Giraut de leur séjour à Versailles, et je les prie de me rappeler quelquefois à leur souvenir.

Si je peux vous être utile dans ce pays, employez-moi. A

mon arrivée ici, je me suis trouvé sans lit; j'ai pris la liberté d'emprunter trois de vos matelas que je ferai remettre dès que je serai dans mes meubles. Je me plais beaucoup dans ce pays, et ne désire rien que d'y trouver un état convenable, et d'être utile à une nation qui a toutes les qualités du cœur. Enfin, de quelque manière que la fortune dispose de moi, j'ai un cœur sur lequel les évènements ne peuvent rien; et si mon amitié n'est ni utile ni amusante, elle a du moins le mérite d'être rare, et de n'avoir été donnée jusqu'ici qu'à très-peu de personnes. Je vous fais faire cette observation qui peut la rendre recommandable, surtout dans le pays où vous vous trouvez, où les amis ne sont pas communs.

De P.-L. Courier à madame Courier.

Tours, 1806.

Mes marchands de bois m'ont promis de m'apporter aujourd'hui les cinq mille francs, mais je n'ai garde d'y compter; il faudra en venir aux coups, c'est-à-dire aux assignations. Ils seront bien étonnés, car jamais je n'ai rien fait de pareil. Mais je vais les étonner bien plus, en leur demandant en justice des dommages et intérêts pour l'exécrable massacre qu'ils ont fait de mon pauvre bois. Je comprends maintenant pourquoi mon père avait toujours quelques procès; c'était pour ne pas se laisser manger la laine sur le dos. Moi je suis tombé dans l'autre excès et on me dévore depuis vingt-cinq ans. Croirais-tu bien que d'une pièce de quatorze arpents de bois, il ne m'en reste plus que six? Les huit autres sont passés du côté de mes voisins. Il y a des morceaux plus petits qui ont disparu entièrement; on sait seulement par tradition que je dois avoir là quelque chose. J'ai fait toutes ces découvertes dans l'énorme fatras de mon père. On ne me croyait pas homme à mettre le nez là-dedans. J'ai

fait bien d'autres découvertes : par exemple, je croyais mes fermes au même prix que du temps de mon père ; cela me donnait de l'humeur. Le fait est qu'elles sont beaucoup plus bas. Il en est résulté cependant une sorte de bien, en ce que les fermiers, se regardant comme chez eux, ont beaucoup amélioré le fonds. Un seul m'a défriché, sans en être prié, six arpents de terre qui autrefois étaient incultes et inutiles; un autre a rebâti une grange. Aussi me garderai-je bien de les dégoûter par des augmentations trop fortes. Je veux seulement les engager à me faire meilleure part de mon bien.

L'heure de la poste arrive ; adieu.

Du même à madame Courier.

Tours, le 10 décembre 1816.

Je cours toujours pour ma chienne de vente ; j'ai eu ce matin de bons renseignements ; écouter tout le monde est ma règle. Je ne vendrai pas aujourd'hui, je crois. Il fait un temps affreux. Je vais être obligé de retourner demain à Luynes ; c'est un rude métier que celui de ton intendant.

A deux heures et demie.

On a porté les enchères à 11,500 fr.; c'était un prix raisonnable ; car le bois est diminué depuis l'an passé. On prétend cependant que j'ai mal fait de remettre la vente. J'entends monter l'escalier ; ce sont mes gens qui sont sur mon dos. Ils me parlent pendant que j'écris : je fais semblant de ne pas les écouter. Ils m'offrent 11,600 fr. moitié comptant. Je ne sais qui diable leur a dit que je voulais 12,000 : je refuse : les voilà partis. Je vais dîner chez Bidaut.

A dix heures du soir.

Ma foi, c'est fait pour 12,250 fr. à Beaujon ou Bonjean,

dont tu dois te souvenir. Les paroles sont données, sans témoins à la vérité ; mais foi de paysan vaut bien foi de gentilhomme : je ne crois pas avoir mal fait. Le marché s'est fait chez Desmends (qui par parenthèse est mort : c'est le gendre qui tient la maison) ; j'étais-là à jouer aux échecs ; mon homme entre et me prend à part. Nos débats commencèrent à sept heures, et vers les dix heures nous conclûmes. J'ai écouté pendant trois heures toujours la même antienne : *Je suis connu, ce n'est pas pour dire, je vous paierai bien, demandez à monsieur un tel.* Enfin nous avons frappé dans la main ; si je suis attrapé, ma foi...., que veux-tu ? Les enchères n'ont été portées qu'à 11,500 fr. Tout le monde me conseillait d'adjuger à ce prix, on prétendait que l'assemblée, une fois rompue, je ne retrouverais plus les mêmes offres. J'ai tenu bon, et j'ai gagné 750 fr. Ai-je bien fait, maître?

. . . .

Adieu, je vais mettre ceci à la poste, et pars pour Luynes.

LETTRES
SÉRIEUSES, MORALES, PHILOSOPHIQUES, ETC.

Madame de Sévigné à sa fille.

Aux Rochers, mercredi 7 octobre 1671.

Vous savez que je suis toujours un peu entêtée de mes lectures. Ceux à qui je parle ont intérêt que je lise de bons livres. Celui dont il s'agit présentement c'est cette *Morale* de Nicole : il y a un traité sur les moyens d'entretenir la paix entre les hommes, qui me ravit ; je n'ai jamais rien vu de de plus utile, ni si plein d'esprit et de lumières : si vous ne l'avez pas lu, lisez-le ; et si vous l'avez lu, relisez-le avec une

nouvelle attention : je crois que tout le monde s'y trouve ; pour moi, je suis persuadée qu'il a été fait à mon intention ; j'espère aussi d'en profiter, j'y ferai mes efforts. Vous savez que je ne puis souffrir que les vieilles gens disent : Je suis trop vieux pour me corriger ; je pardonnerais plutôt aux jeunes gens de dire : Je suis trop jeune. La jeunesse est si aimable qu'il faudrait l'adorer, si l'âme et l'esprit étaient aussi parfaits que le corps : mais quand on n'est plus jeune, c'est alors qu'il faut se perfectionner, et tâcher de regagner, par les bonnes qualités, ce qu'on perd du côté des agréables. Il y a longtemps que j'ai fait ces réflexions ; et, par cette raison, je veux tous les jours travailler à mon esprit, à mon âme, à mon cœur, à mes sentiments. Voilà de quoi je suis pleine, et de quoi je remplis cette lettre, n'ayant pas beaucoup d'autres sujets.

Madame de Sévigné au comte de Bussy.

Paris, ce 27 juin 1679.

Je n'ai pas le mot à dire à tout le premier article de votre lettre, sinon que Livry c'est mon lieu favori pour écrire. Mon esprit et mon corps y sont en paix ; et quand j'ai une réponse à faire, je la remets à mon premier voyage. Mais j'ai tort, cela fait des retardements dont je veux me corriger. Je dis toujours que si je pouvais vivre seulement deux cents ans, je deviendrais la plus admirable personne du monde. Je me corrige assez aisément, et je trouve qu'en vieillissant même j'y ai plus de facilité. Je sais qu'on pardonne mille choses aux charmes de la jeunesse qu'on ne pardonne point quand ils sont passés. On y regarde de plus près ; on n'y excuse plus rien ; on a perdu les dispositons favorables de prendre tout en bonne part ; enfin, il n'est plus permis d'avoir tort ;

et dans cette pensée, l'amour-propre nous fait courir à ce qui nous peut soutenir contre cette cruelle décadence qui, malgré nous, gagne tous les jours quelque terrain.

Voilà les réflexions qui me font croire que dans l'âge où je suis on se doit moins négliger que dans la fleur de l'âge. Mais la vie est trop courte; et la mort nous prend, que nous sommes encore tout pleins de nos misères et de nos bonnes intentions.

Madame de Sévigné au comte de Bussy.

Paris, 5 avril 1681.

J'apprends, mon cher cousin, que ma nièce ne se porte pas trop bien. C'est qu'on ne peut point être heureux en ce monde : ce sont des compensations de la Providence afin que tout soit égal, ou qu'au moins les plus heureux puissent comprendre, par un peu de chagrin et de douleur, ce qu'en souffrent les autres qui en sont accablés. Le P. Bourdaloue nous fit l'autre jour un sermon contre la prudence humaine, qui fit bien voir combien elle est soumise à l'ordre de la Providence, et qu'il n'y a que celle du salut, que Dieu nous donne lui-même, qui soit estimable. Cela console et fait qu'on se soumet plus doucement à sa mauvaise fortune. La vie est courte, c'est bientôt fait; le fleuve qui nous entraîne est si rapide, qu'à peine pouvons-nous y paraître. Voilà des moralités de la semaine sainte.

De Racine à son fils.

Monsieur de Bonrepaux, qui est arrivé, nous a donné de bons témoignages de vous. Il nous assure que vous aimez le travail, que la promenade et la lecture sont vos plus grands

divertissements, et surtout la conversation de M. l'ambassadeur. Je n'ai osé lui demander si vous pensiez au bon Dieu. J'ai eu peur que la réponse ne fût pas telle que je l'aurais souhaitée ; mais enfin je veux me flatter que, faisant votre possible pour devenir un parfait honnête homme, vous concevrez qu'on ne peut l'être sans rendre à Dieu ce qu'on lui doit. Vous connaissez la religion : je puis même dire que vous la connaissez belle et noble comme elle est : ainsi il n'est pas possible que vous ne l'aimiez.

Pardonnez-moi, si je vous mets souvent sur ce chapitre : vous savez combien il me tient au cœur : et je puis vous assurer que, plus je vais en avant, plus je trouve qu'il n'y a rien de si doux que le repos de la conscience, et que de regarder Dieu comme un père qui ne nous manquera pas dans nos besoins.

*De J.-J. Rousseau à M. M***.*

Vous voilà donc, Monsieur, déserteur du monde et de ses plaisirs ; c'est à votre âge et dans votre situation une métamorphose bien étonnante. Quand un homme de vingt-deux ans, galant, aimable, poli, spirituel comme vous l'êtes, et d'ailleurs point rebuté de la fortune, se détermine à la retraite par simple goût et sans y être excité par quelques mauvais succès dans ses affaires ou dans ses plaisirs, on peut s'assurer qu'un fruit si précieux du bon sens et de la réflexion n'amènera point après lui de dégoût ni de repentir. Fondé sur cette assurance, j'ose vous faire sur votre retraite un compliment qui ne vous sera pas répété par bien des gens ; je vous en félicite. Sans trop vouloir relever ce qu'il y a de grand et peut-être d'héroïque dans votre résolution, je vous dirai franchement que j'ai souvent regretté qu'un esprit aussi juste et une âme aussi belle que la vôtre ne fussent faits que pour la galanterie, les cartes et le vin de Champagne ;

vous étiez né, mon très-cher monsieur, pour une meilleure occupation. Le goût passionné, mais délicat, qui vous entraîne vers les plaisirs, vous a bientôt fait démêler la fadeur des plus brillants ; vous éprouvez avec étonnement que les plus simples et les plus modestes n'en ont ni moins d'attraits, ni moins de vivacité. Vous connaissez désormais les hommes ; vous n'avez plus besoin de les tant voir désormais pour apprendre à les mépriser. Il sera bon maintenant que vous vous connaissiez un peu pour savoir à votre tour quelle opinion vous devez avoir de vous-même. Ainsi, en même temps que vous essaierez d'un autre genre de vie, vous ferez aussi sur votre intérieur un petit examen dont le fruit ne sera pas inutile à votre tranquillité. Je ne voudrais pas, Monsieur, que vous donnassiez dans l'excès sans ménagement. Vous n'avez pas sans doute absolument renoncé à la société ni au commerce des hommes. Comme vous vous êtes déterminé de pur choix et sans qu'aucun fâcheux revers vous y ait contraint, vous n'aurez garde d'épouser les fureurs atrabilaires des misanthropes, ennemis mortels du genre humain ; permis à vous de le mépriser, à la bonne heure, vous ne serez pas le seul ; mais vous devez l'aimer toujours. Les hommes, quoi qu'on dise, sont nos frères en dépit de nous et d'eux ; frères fort durs à la vérité, mais nous n'en sommes pas moins obligés de remplir à leur égard tous les devoirs qui nous sont imposés. A cela près, il faut avouer qu'on ne peut se dispenser de porter la lanterne dans la quantité pour s'établir un commerce et des liaisons ; et quand malheureusement la lanterne ne montre rien, c'est bien une nécessité de traiter avec soi-même, et de se prendre, faute d'autre, pour ami et pour confident. Mais ce confident et cet ami, il faut aussi un peu le connaître et savoir comment et jusqu'à quel point on peut se fier à lui ; car souvent l'apparence nous trompe, même jusque sur nous-même : or, le tumulte des villes et le fracas du grand monde ne sont guère propres à

cet examen. Les distractions des objets extérieurs y sont trop longues et trop fréquentes; on ne peut y jouir d'un peu de solitude et de tranquillité. Sauvons-nous à la campagne, allons-y chercher un repos et un contentement que nous n'avons pu trouver au milieu des assemblées et des divertissements; goûtons un peu de ces plaisirs paisibles; douceur dont Horace, fin connaisseur, s'il en fût, fait un si grand cas. Voilà, Monsieur, comment je soupçonne que vous avez raisonné.

De J.-J. Rousseau à M. K...

Moutiers, le 17 mars 1763.

Si jeune et déjà marié! Monsieur, vous avez entrepris de bonne heure une grande tâche. Je sais que la maturité de l'esprit peut suppléer à l'âge, et vous m'avez paru promettre ce supplément. Vous vous connaissez d'ailleurs en mérite, et je compte sur celui de l'épouse que vous vous êtes choisie. Il n'en faut pas moins, cher K....., pour rendre heureux un établissement si précoce. Votre âge seul m'alarme pour vous, tout le reste me rassure; je suis toujours persuadé que le vrai bonheur de la vie est dans un mariage bien assorti, et je ne le suis pas moins, que tout le succès de cette carrière dépend de la façon de la commencer. Le tour que vont prendre vos occupations, vos soins, vos manières, vos affections domestiques durant la première année, décidera de toutes les autres. C'est maintenant que le sort de vos jours est entre vos mains; plus tard, il dépendra de vos habitudes. Jeunes époux, vous êtes perdus si vous n'êtes qu'amants; mais soyez amis de bonne heure pour l'être toujours, la confiance qui vaut mieux que l'amour, lui survit et le remplace. Si vous savez l'établir entre vous, votre maison vous plaira plus qu'aucune autre; et dès qu'une fois vous serez mieux chez

vous que partout ailleurs, je vous promets du bonheur pour tout le reste de votre vie. Mais ne vous mettez pas dans l'esprit d'en chercher au loin, ni dans la célébrité, ni dans les plaisirs, ni dans la fortune. La véritable félicité ne se trouve pas au dehors ; il faut que votre maison vous suffise, ou jamais rien ne vous suffira.

Conséquemment à ce principe, je crois qu'il n'est pas temps, quant à présent, de songer à l'exécution du projet dont vous m'avez parlé. La société conjugale doit vous occuper plus que la société helvétique ; avant que de publier les annales de celle-ci, mettez-vous en état d'en fournir le plus bel article. Il faut qu'en rapportant les actions d'autrui, vous puissiez dire comme le Corrège : « Et moi aussi, je suis homme. »

Mon cher K....., je crois voir germer beaucoup de mérite parmi la jeunesse suisse ; mais la maladie universelle vous gagne tous. Ce mérite cherche à se faire imprimer, et je crains bien que de cette manie dans les gens de votre état, il ne résulte un jour à la tête de vos républiques plus de petits auteurs que de grands hommes. Il n'appartient pas à tous d'être des Haller.

Vous m'avez envoyé un livre très-précieux, et de fort belles cartes : comme d'ailleurs vous avez acheté l'un et l'autre, il n'y a aucune parité à faire en aucun sens entre des envois et le barbouillage dont vous faites mention. De plus, vous vous rappellerez, s'il vous plaît, que ce sont des commissions dont vous avez bien voulu vous charger, et qu'il n'est pas honnête de transformer des commissions en présents. Ayez donc la bonté de me marquer ce que vous coûtent ces emplettes, afin qu'en acceptant la peine qu'elles vous ont donnée d'aussi bon cœur que vous l'avez prise, je puisse au moins vous rendre vos déboursés, sans quoi je prendrai le parti de vous renvoyer le livre et les cartes.

Adieu, très-bon et très-aimable K..... Faites, je vous prie,

agréer mes hommages à madame votre épouse; dites-lui combien elle a droit à ma reconnaissance en faisant le bonheur d'un homme que j'en crois si digne, et auquel je prends un si tendre intérêt.

De J.-J. Rousseau à un jeune homme qui demandait à s'établir à Montmorenci.

Vous ignorez, Monsieur, que vous écrivez à un pauvre homme accablé de maux, et de plus, fort occupé, qui n'est guère en état de vous répondre, et qui le serait encore moins d'établir avec vous la société que vous lui proposez. Vous m'honorez en pensant que je pourrais vous être utile, et vous êtes louable du motif qui vous le fait désirer : mais, sur ce motif même, je ne vois rien de moins utile que de venir vous établir à Montmorenci. Vous n'avez pas besoin d'aller chercher si loin les principes de la morale. Rentrez dans votre cœur, vous les y trouverez : et je ne pourrai vous rien dire à ce sujet que ne vous dise encore mieux votre conscience, quand vous voudrez la consulter. La vertu, Monsieur, n'est pas une science qui s'apprenne avec autant d'appareil. Pour être vertueux, il suffit de vouloir l'être, et si vous avez bien cette volonté, tout est fait; votre bonheur est décidé. S'il m'appartenait de vous donner des conseils, le premier que je voudrais vous donner, serait de ne point vous livrer à ce goût que vous dites avoir pour la vie contemplative, et qui n'est qu'une paresse de l'âme, condamnable à tout âge, et surtout au vôtre. L'homme n'est point fait pour méditer, mais pour agir : la vie laborieuse que Dieu nous impose n'a rien que de doux au cœur de l'homme de bien qui s'y livre en vue de remplir son devoir; et la vigueur de la jeunesse ne nous pas été donnée pour la perdre à d'oisives contemplations. Travaillez donc, Monsieur, dans l'état où vous ont placé vos parents et la Providence : voilà le premier précepte

de la vertu que vous voulez suivre ; et si le séjour de Paris, joint à l'emploi que vous remplissez, vous paraît d'un trop difficile alliage avec elle, faites mieux, Monsieur, retournez dans votre province ; allez vivre dans le sein de votre famille ; servez, soignez vos vertueux parents ; c'est là que vous remplirez véritablement les soins que la vertu vous impose. Une vie dure est plus facile à supporter en province, que la fortune à poursuivre à Paris, surtout quand on sait, comme vous ne l'ignorez pas, que les plus indignes manèges y font de plus fripons gueux que de parvenus. Vous ne devez point vous estimer malheureux de vivre comme fait monsieur votre père, et il n'y a point de sort que le travail, la vigilance, l'innocence et le contentement de soi ne rendent supportable, quand on s'y soumet en vue de remplir son devoir. Voilà, Monsieur, des conseils qui valent tous ceux que vous pourriez venir prendre à Montmorenci, peut-être ne seront-ils pas de votre goût, et je crains que vous ne preniez pas le parti de les suivre ; mais je suis sûr que vous vous en repentirez un jour : je vous souhaite un sort qui ne vous force jamais à vous en souvenir. Je vous prie, Monsieur, d'agréer mes salutations très-humbles.

DIPLOMATIQUE, POLITIQUE, ETC.

De Sully au président Jeannin.

Paris, 26 février 1608.

MONSIEUR,

J'ai toujours estimé la monarchie d'Espagne être du nombre de ces Etats-là qui ont les bras et les jambes forts et puissants, et le cœur infiniment faible et débile ; et tout au contraire, notre empire français être de ceux qui ont les extré-

mités destituées de puissance et de vertu, et le cœur d'icelles merveilleusement fort et vigoureux : différences qui procèdent de leur situation et du naturel des nations dont ils sont composés. Ces considérations m'ont toujours fait insister et conseiller avec fermeté qu'il fallait attaquer le cœur et les entrailles de l'Espagne, que j'estime pour le présent résider aux Indes orientales et occidentales, lesquelles ayant été le seul fondement de la grandeur d'Espagne, seront par leur ruine le bouleversement de sa rude domination, sans néanmoins devoir prétendre pour nous la conservation et possession de telles conquêtes, comme trop éloignées de nous, et par conséquent disproportionnées au naturel et à la cervelle des Français, que je reconnais, à mon grand regret, n'avoir ni la persévérance ni la prévoyance requises pour telles choses, mais qui ne portent ordinairement leur vigueur, leur esprit et leur courage qu'à la conservation de ce qui leur touche de proche en proche, et leur est incessamment présent devant les yeux, comme les expériences du passé me l'ont trop fait connaître : tellement que les choses qui demeurent séparées de notre corps par des terres ou des mers étrangères, ne nous seront jamais qu'à grand'charge et à peu d'utilité. Tous lesquels discours ayant pu être faits par les Espagnols et par messieurs des Etats, aussi bien que par moi, ont aussi pu être la cause des délibérations auxquelles ils sont tombés et dont il s'agit maintenant : car les premiers se voyant attaqués dans les Indes, et les affaires disposées à augmenter cette agression plutôt qu'à la discontinuer, et s'imaginant, à cause des imprudentes dispositions faites par le sieur Aërsens, sans aucune charge de nous, que nos desseins et nos espérances se portaient à la domination des Pays-Bas et par conséquent des Indes ; aussitôt ils prirent la résolution de détourner ces deux périlleux orages, par toute sorte d'expédients, quelque honteux et dommageables qu'ils pussent être, et comme sont trouvés tel d'un chacun, la renonciation de la

souveraineté de toutes terres qui sont possédées par messieurs les Etats, lesquels, de leur part, croient que les ouvertures faites par ledit Aërsens, comme de lui-même, procèdent de notre résolution, et que notre amitié n'avait pas pour but de les délivrer absolument, et de les mettre en liberté de toutes façons, mais au contraire de les soumettre à notre domination; aussitôt toutes leurs inclinations se portèrent à convenir et à accorder des choses auxquelles ils n'avaient jamais pensé auparavant : toutes lesquelles raisons m'étant infinies fois passées, repassées par l'esprit, elles m'ont fait juger et maintenir constamment qu'il était impossible d'empêcher qu'ils ne se portassent à la paix, et par conséquent qu'il était à propos, si nous ne voulions ouvertement irriter les uns et nous rendre suspects aux autres, que nous devons conformer nos conseils à la condition des temps et à l'état présent des affaires, et suivant icelles, embrasser et autoriser les conseils doux et pacifiques, puisque aussi bien les généreux et magnanimes n'étaient pas de saison, et que, quand ils eussent été suivis, ce n'eût été qu'à regret, tant par eux que par nous-mêmes; car de leur part ils n'eussent jamais pris les armes qu'à demi, et sans être en partie divisés; et nous de la nôtre, n'eussions pas contribué tout ce qui eût été nécessaire pour soutenir telle débilité. Il est donc nécessaire plus que jamais que vous continuiez vos prudents avis et conseils envers eux, sans changer de forme de procéder, et que vous persuadiez à ces peuples de ne s'arrêter pas à vouloir obtenir tous leurs désirs et toutes les conditions nécessaires pour l'entier établissement de leur domination et fondement absolu d'une république; car jamais états, quels qu'ils aient été, ne s'établirent en cette forme tout en une fois et du premier coup, mais peu à peu : ce qui semblablement arrivera sans doute à ceux-ci, pourvu qu'à l'entrée du gouvernement ils ne sachent bien connaître eux-mêmes, en usant de la prudence requise, n'établir par une telle forme qu'elle se ruine

en se créant, comme sans doute il arrivera, s'ils ne sont pas bien sages; et surtout faut prendre garde que par leur traité ils ne quittent pas un pouce de terre, d'autant que celui qui restitue sur-le-champ a toujours le dommage : car quant aux promesses de l'avenir, ce sont papiers et paroles que le vent emporte ; et puis il est nécessaire de laisser dans les provinces voisines une semence et un levain qui puissent engendrer aux peuples d'icelles un continuel désir de se joindre pièce à pièce à ce corps mis en état de liberté, lorsqu'ils sentiront quelque oppression de leur prince, chose qui arrivera infailliblement, si l'on reconnaît parmi messieurs des Etats un bon ordre et un gouvernement assuré. Or, comme les Suisses ont fondé le leur par leurs tumultes, par leurs armes, et par l'âpreté et stérilité de leurs montagnes, il faut au contraire que messieurs des Etats s'établissent par prudence, par ordre, par or, et par la fertilité et commodité de leurs terres et de leurs mers; que s'ils peuvent obtenir la liberté du trafic en Espagne, il est bon, pourvu que leurs vaisseaux ou la plus grande part ne se rencontrent jamais en même temps, de peur que par la rétention d'iceux, leur force ne se trouve débilitée, et ne donnât sujet de les attaquer. Quant à celui des Indes orientales et occidentales, il est à désirer qu'ils le puissent faire, car ce serait être en état de s'accroître soi-même et de diminuer autrui : mais quand l'un ou l'autre, ou tous les deux leur seront déniés, je n'estime pas pour cela qu'ils doivent différer de conclure leur traité de paix; car il leur sera toujours extrêmement avantageux, ne quittant rien en terre, d'obtenir un titre authentique, par lequel, à la vue de tout le monde et à l'opinion de tous les hommes, ils se puissent tenir et qualifier république libre et souveraine, et par conséquent capable de faire ouvertement et publiquement alliance avec tous princes, et notamment avec ceux qui ont intérêt à les conserver et à les empêcher que jamais ils ne retournent en la sujétion dont ils seront

sortis : mais au contraire seront tenus de favoriser leur accroissement, à la diminution de ceux qui, étant autrefois leurs seigneurs, seront devenus leurs compagnons. Que s'il manque après quelque chose à souhaiter, le temps et les occasions feront naître les moyens de l'obtenir, comme nous l'avons vu pratiquer à Venise et parmi les Suisses, qui de peu se sont accrus en la puissance où nous les voyons maintenant; car si une fois les armes et les pensées de guerre sont tirées hors des Pays-Bas par le roi d'Espagne, la considération de l'éloignement de ces provinces, et la souvenance des périls, frais, peines et travaux qu'il y aura rencontrés par le passé, le fera penser deux fois à s'y embarquer avec les forces convenables pour y mettre une dernière fin. Tout ceci n'est que par forme d'avis, remettant à votre prudence toute la conduite de cette affaire.

Je suis, Monsieur, etc.

Du président Jeannin en réponse à la précédente.

16 mars 1608.

MONSIEUR,

Là lettre qu'il vous a plu m'écrire contient un discours aussi véritable que judicieux de la différence qui existe entre la force et la vigueur des deux royaumes de France et d'Espagne, étant certain qu'on ne peut toucher à la moindre partie du corps de notre Etat, que sa force entière ne se trouve incontinent assemblée pour aller au-devant du péril, et le repousser, parce que son mouvement et sa vigueur dépendent de lui-même, et ne lui est besoin d'aller chercher au loin l'appui et du secours pour conserver son être et sa grandeur. L'Espagne serait au contraire bien faible, si elle n'empruntait l'abondance et les richesses qui la soutiennent et la font craindre et respecter, des moyens qui viennent

des Indes; membres et extrémités si éloignés de leurs corps par tant d'intervalles des mers et de terre, que l'un ne peut servir l'autre sans s'exposer à infinis hasards, et inconvénients en quoi on peut juger que les fondements de notre grandeur ont plus de sûreté et fermeté, encore que la leur soit en apparence d'un plus grand lustre et éclat, qu'elle ait tellement étonné les yeux et les esprits des plus grands princes de la terre, qu'au lieu de chercher les moyens de l'amoindrir, comme ils ont pu et pourraient encore faire avec facilité, l'entamant par cette extrémité qui est l'âme de leur corps; ils ont mieux aimé, par une feinte lâcheté et nonchalance, souffrir qu'on leur ait interdit l'usage des éléments; c'est-à-dire des mers, terres et pays qui sont au-delà de la ligne et font une grande partie du monde compris sous le nom général des *Indes d'Orient et d'Occident*, que de conserver cette liberté qui, par la nature et le droit des gens, est commune à chacun. Les Hollandais sont presque les seuls et les premiers qui ont osé entreprendre et continuer heureusement ce dessein malgré les Espagnols, apprenant aux autres princes et Etats que les richesses et le grand profit des denrées que les Espagnols et les Portugais tirent des Indes, n'ont point de fer pour les défendre, et que si les rois et potentats, qui sont beaucoup plus puissants qu'eux, voulaient suivre leur exemple, ils pourraient dépouiller en peu d'années l'Espagne de ses nerfs et ornements; mais leur bonheur est que ce qui semble désiré par tous n'est embrassé de personne; et n'y a encore à présent aucune apparence que les volontés des princes soient aucunement disposées d'y entendre : eux aussi de leur côté savent bien faire tout ce qui est requis pour les détourner de telle pensée : ayant pour cette seule considération pris la résolution de se mettre en paix avec les Provinces-Unies, et aviser sagement de quitter cette souveraineté imaginaire, que les guerres de près de quarante années, les dépenses de plusieurs millions d'or, et

la perte d'un nombre infini de gens de guerre, ne leur ont pu faire recouvrer, pour retenir ce précieux acquêt des Indes, et empêcher que cet ennemi ne lève bannière en mer, pour servir de guide aux autres peuples et nations pour la conquête de ce butin.

Quand je me représente aussi le jugement que vous faites, avec raison, de l'humeur de notre nation et de notre conduite, pour les entreprises et desseins qui sont éloignés de nous ou qui requièrent une grande prévoyance, beaucoup de temps et un soin continuel pour les exécuter, je reconnais avec vous notre faiblesse et imperfection, que rien ne nous émeut que le présent; et que l'ouvrage qu'on ne peut commencer et faire finir tout-à-coup et en peu de temps, se perd entre nos mains, parce qu'il nous déplaît au milieu de la course, et dès-lors que quelques difficultés non prévues se rencontrent : aussi peu constants pour continuer d'une même haleine et résolution notre premier dessein, que nous avons été soudains et légers à l'entreprendre. C'est donc prudence d'accommoder les conseils au naturel des hommes auxquels nous avons affaire, non-seulement d'examiner ce qui est bon et parfait en la personne du chef qui a la souveraine autorité et commandement, tel que Dieu nous l'a donné, capable de toute grande entreprise et conduite; mais aussi ce qui est faible et défectueux, ès ministres et sujets auxquels on est contraint d'en commettre l'exécution, par la faute et imprudence desquels plus d'affaires se minent ordinairement que pour avoir été mal délibérées et résolues, étant bien véritable que nous nous pouvons égaler à toutes les autres nations pour bien délibérer d'une affaire d'importance; mais que nous sommes inférieurs de beaucoup, presque à toutes, en la persévérance et conduite requises pour l'exécution. Toutes ces raisons ensemble nous doivent faire prendre conseil d'accommoder par quelque expédient le fait de ce commerce, et toutes les autres difficultés qui pourraient empêcher la paix,

représentant toujours aux Etats qu'il n'y a rien de pis que de rompre en l'état auquel sont les affaires, et à la résolution qu'a prise le roi d'Angleterre de ne plus contribuer aucune chose à leur défense, sans lequel néanmoins Sa Majesté ne veut soutenir seule le fait de cette guerre : ainsi la paix est du tout nécessaire, et ne peut être que bonne et assurée, pourvu que la souveraineté et toutes les places qu'ils tiennent leur demeurent, sans qu'ils soient obligés d'en faire échange, sinon de gré à gré, et autant qu'ils le jugeront utile. A l'égard du différend pour le commerce des Indes, deux moyens ont été proposés, par l'un desquels on peut espérer d'en sortir avec le profit des Etats : le premier est que la compagnie des Indes continue son profit pour le temps qui lui reste, lequel est encore de quatorze ans, et après s'en abstienne, à quoi on pourrait espérer de réduire les députés des archiducs, si les Etats s'en veulent contenter, du moins faire qu'ils en approchent; l'autre, qu'on ne fasse qu'une trève pour quelques années, comme de dix ou douze ans, tant aux Indes qu'ici : et cette ouverture semble la meilleure et plus aisée, car on éviterait par ce moyen plusieurs difficultés qu'on doit rencontrer en faisant la paix. Cette trève les rendra aussi plus vigilants à se conserver, fera qu'ils contribueront plus volontiers aux dépenses requises pour l'entretien des garnisons, seront toujours en quelque crainte et soupçon des Espagnols; et par ce moyen y aura moins d'amitié entre eux : et si quelque occasion survenait ci-après, qui nous fit autant désirer la guerre en ce pays, que nous y jugeons à présent la paix nécessaire, il serait plus aisé de porter ces peuples d'une trève à la guerre que s'ils étaient du tout en paix, par le moyen de laquelle se tenant être en pleine sûreté, et ne pensant plus devoir rentrer en guerre, l'oisiveté et le désistement entier des armes les aurait amollis, fait devenir marchands et rendus tout inhabiles à la guerre. Si on prend le chemin de cette trève, notre ligue pour la

paix ne laissera pas de servir, moyennant une déclaration que ce qui a été fait entre nous ait lieu durant le temps d'icelle ; en y ajoutant encore que les Etats ne pourront faire la paix, soit durant la trêve ou icelle expirée, sans l'avis et consentement de Sa Majesté. Reposez-vous, s'il vous plait, sur moi, Monsieur, que personne ne pourrait avoir plus soin que j'en ai, ni servir plus fidèlement que je ferai en l'affaire de M. le prince d'Epinay, au cas que la paix se fasse, voulant être perpétuellement, Monsieur, votre très-humble, etc.

Du marquis de Torci à Louis XIV.

La Haye, 22 mai 1709.

SIRE,

La négociation dont Votre Majesté nous a chargés, M. Rouillé et moi, languissait. Le Pensionnaire et le prince Eugène attendaient également le duc de Marlborough avant que de répondre aux offres que j'avais faites. Il arriva ici le 18 au matin, et depuis, Sire, le mouvement a été si grand, que je me suis vu contraint d'écrire à Votre Majesté, ne pouvant l'informer que très-incertainement du succès qu'auraient nos propositions. Nous voyons depuis hier qu'elles seront inutiles, et qu'après avoir contenté les Anglais et les Hollandais sur toutes les demandes qui intéressent ces deux nations, elles aimeront mieux rompre que de modérer les prétentions que l'Empereur forme tant en son nom qu'en celui de l'Empire, et d'insister sur la cession des places et des lieux que M. le duc de Savoie occupe en Dauphiné. Comme une affaire si importante m'oblige à rendre à Votre Majesté un compte plus particulier depuis cinq jours, j'aurai l'honneur de lui faire savoir qu'aussitôt le duc de Marlborough arrivé, je priai le sieur Pettchum de lui demander quand je pourrais le voir. Après qu'il eût consulté le Pen-

sionnaire, et enveloppé de beaucoup d'excuses et de compliments la liberté qu'il prenait de me marquer une heure et ne pas prévenir ma visite, j'allai chez lui l'après-dîner. Si je rapportais à Votre Majesté toutes les protestations qu'il me fit de son profond respect et de son attachement pour elle, et du désir qu'il a de mériter un jour sa protection, je remplirais ma lettre de choses moins essentielles que celles dont je dois lui rendre compte. Ses discours sont fleuris : je remarquai dans ceux qu'il me tint beaucoup d'art à nommer M. le duc de Berwich et M. le marquis d'Alègre.

Je m'en servis, Sire, pour lui faire connaître dans la suite de la conversation, que j'étais informé de toutes les particularités de leur commerce avec lui, et que vos sentiments n'étaient point changés. Il rougit et repassa aux propositions faites pour la paix. Le Pensionnaire l'avait informé le matin de toutes les circonstances que M. Marlborough n'avait pu savoir depuis son départ de Londres. Je croyais qu'il n'avait rien à demander pour l'Angleterre, étant instruit des offres que j'avais faites à l'égard de Dunkerque ; mais il me dit qu'il avait un ordre exprès de la princesse Anne d'insister particulièrement sur la restitution de Terre-Neuve ; que cet article intéressait si vivement toute la nation, que ce serait faire un plaisir personnel à sa maîtresse, comme article préliminaire.

Je lui avouai que les instructions de Votre Majesté nous manquaient sur ce point ; que véritablement j'étais persuadé qu'il ne romprait pas la paix, et qu'on pourrait aisément la régler, ou par les échanges, ou par des restitutions réciproques de la part de l'Angleterre. Il a conduit ici avec lui milord Townsend, destiné pour assister, de la part de l'Angleterre, aux négociations de la paix.

M. de Marlborough me dit que nous parlerions plus en détail avec lui de l'affaire de Terre-Neuve. Il ajouta que ce même lord avait des ordres au sujet du roi d'Angleterre,

qu'il nomma prince de Galles. Il témoigna une extrême envie de pouvoir le servir comme le fils d'un roi pour lequel il aurait voulu donner son sang et sa vie; qu'il croyait qu'il était de son intérêt de sortir de France; et quand je demandai en quel pays il se retirerait, et comment, il convint, sur le premier article, que ce prince serait le maître de choisir le lieu où il voulait établir son séjour; qu'il y jouirait d'une pleine sécurité.

L'article de la subsistance reçut plus de difficulté. Je lui proposai l'expédient du douaire de la reine. Il m'expliqua les obstacles que les lois d'Angleterre apporteraient au paiement de cette somme; il me pria cependant d'insister fortement sur cet article, lorsque lui et milord Townsend m'en parleraient dans les conférences que nous aurions ensemble. J'ai, dit-il, un surveillant en sa personne : quoique ce soit un fort honnête homme que j'ai fait choisir et qui est du parti des Whigts, je dois en sa présence parler comme un Anglais opiniâtre; mais je souhaite de tout mon cœur pouvoir servir le prince de Galles, et que vos instances m'en donnent les moyens.

Il me fit beaucoup de confidences, et toutes pour appuyer les raisons qu'il avait de résister à ce que je lui proposais. Il s'étendit avec ce même air de confiance sur l'extravagance de sa nation, si folle, dit-il, qu'elle ne met point de bornes à ses idées, qu'elle croit qu'il est de son propre intérêt et qu'elle est en état de ruiner la France, quoique les gens sages, mais qui ne sont pas les maitres, soient persuadés comme moi qu'il est bon de faire une bonne paix.

Après de pareils discours, je n'avais pas lieu, Sire, d'attendre beaucoup de complaisance de sa part sur un partage pour le roi d'Espagne : ainsi je disputai vainement pour l'obliger d'en convenir. Je proposai successivement Naples, ensuite la Sicile; je rebattis toutes les mêmes raisons dites tant de fois au Pensionnaire et aux députés de cette république.

J'avais reçu la veille les derniers ordres de V. M. par le courrier qu'elle m'a envoyé. Le temps de conclure et de prévenir la campagne me paraissait pressant : ainsi je crus qu'il n'y avait plus à différer de me servir de la permission que V. M. me donnait d'abandonner également toutes les parties de la monarchie d'Espagne. M. de Marlborough m'assura que c'était l'unique moyen de faire la paix, dont il continua de témoigner un extrême désir, ne songeant désormais, dit-il, qu'à vivre en repos, et regardant uniquement la main de Dieu dans les avantages surprenants que les alliés avaient eus pendant cette guerre.

C'était à cette main toute-puissante qu'il attribuait leur union si étonnante, que huit nations dont leur armée est composée pensent et agissent comme un seul homme ; et continuant, avec la même modestie apparente, il me dit que, si l'on faisait la campagne, il ne serait pas en peine de subsistances, et que leur flotte leur apporterait des grains qui seraient débarqués à Abbeville.

Je ne fatiguerai point Votre Majesté en lui rapportant mes réponses ; il me proposa de voir le prince Eugène, logé avec lui dans la maison de milord Abermale. Il était sorti, je remis la visite au lendemain ; et, suivant ce que nous avions dit, M. Marlborough et moi, j'allai chez le Pensionnaire. Je lui déclarai le nouveau sacrifice que Votre Majesté voulait bien faire en abandonnant, pour le bien de la paix, la réserve qu'elle avait faite jusqu'à présent des royaumes de Naples et de Sicile pour le partage du roi son petit-fils. Je lui fis voir l'importance de finir ; j'eus lieu de croire qu'il le désirait sincèrement, car il me parla lui-même de la nécessité où il était de prévenir par une suspension les évènements de la campagne, et jusqu'alors il avait été très-éloigné de cette proposition. Je ne le trouvai cependant pas plus docile sur l'article du duc de Savoie. Il me tint les discours ordinaires sur l'obligation des traités, et représenta si vivement l'achar-

nement de toutes les villes de Hollande à maintenir les promesses faites à ce prince, que j'eus lieu de douter qu'il fût possible de vaincre la résistance que nous avions trouvée sur cette injuste prétention.

Nous convînmes que nous pourrions avoir une conférence chez lui le lundi avec M. le duc de Marlborough et avec le prince Eugène; et que, de part et d'autre, on chercherait de bonne foi les moyens de conclure.

Je crus devoir rendre visite à M. le prince Eugène avant le jour de la conférence; M. de Marlborough, qui me l'avait proposé, me conduisit à son appartement. Comme la conversation ne roula que sur des matières générales, je n'en rendrai pas compte à Votre Majesté : l'un et l'autre sont venus me voir depuis.

La conférence proposée fut tenue le 20 de ce mois, chez le Pensionnaire; il l'ouvrit par la récapitulation des points dont M. Rouillé, qui était présent, et moi nous étions convenus avec lui depuis notre arrivée à la Haye.

Les deux ministres d'Angleterre expliquèrent les prétentions de cette couronne; les principales difficultés étaient levées. Les seules qui restaient, regardaient la sortie du roi de la Grande-Bretagne hors de France, sa subsistance et l'article Terre-Neuve. Ils convinrent sur la première, que ce prince, qu'ils nommèrent toujours prince de Galles, choisirait comme il lui plairait le lieu de sa retraite, et qu'il jouirait d'une parfaite sûreté pour sa personne.

Milord Townsend expliqua plus particulièrement les difficultés que les lois d'Angleterre apporteraient au paiement du douaire de la reine. Ils se rendirent enfin à la proposition que je leur fis, ou de laisser le roi d'Angleterre en France, comme il y avait été jusqu'à présent; ou de pourvoir à sa subsistance par tel moyen qu'on jugerait convenable, si la nation insistait à le faire passer dans un autre pays.

Je proposai l'amnistie pour les Anglais qui ont suivi le feu

roi son père; l'opposition fut médiocre, mais on convint de remettre cette question aux conférences de la paix, la discussion n'étant pas embarrassante, et trop peu importante aux affaires d'Etat pour la comprendre dans les préliminaires. Ils insistèrent sur la restitution de Terre-Neuve : nos réponses furent conformes à ce que j'avais déjà dit sur cet article à M. de Marlborough, après avoir toutefois fait comprendre l'importance de la pêche de Terre-Neuve pour former et pour exercer un grand nombre de matelots en France. Nous convînmes que cet article n'empêcherait pas la conclusion de la paix.

Enfin, Sire, l'Angleterre et la Hollande étant satisfaites, nous avions lieu de croire que les prétentions formées sous le nom de l'Empire ne seraient pas ici d'un assez grand poids pour empêcher un bien aussi nécessaire à toute l'Europe que celui de la paix.

De Louis XIV au comte d'Estrades.

25 janvier 1662.

MONSIEUR LE COMTE D'ESTRADES,

J'ai reçu, par le courrier extraordinaire que vous m'avez envoyé, votre lettre du 20 janvier. Ce que j'ai remarqué dans toute la teneur de votre dépêche, c'est que le roi mon frère, ni ceux dont il prend conseil, ne me connaissent pas encore bien, quand ils prennent avec moi des voies de hauteur, et d'une certaine fermeté qui sent la menace. Je ne connais puissance sous le ciel qui soit capable de me faire avancer un pas par un chemin de cette sorte; et il me peut bien arriver du mal, mais non pas une impression de crainte. Je pensais avoir gagné dans le monde qu'on eût un peu meilleure opinion de moi, mais je me console, en ce que peut-être n'est-ce qu'à

Londres qu'on fait de si faux jugements; c'est à moi à faire par ma conduite qu'ils ne demeurent pas longtemps en de semblables erreurs.

Je suis assuré qu'à Madrid, ni en autre lieu de la terre, il ne serait pas sorti de la bouche d'un ministre, parlant à mon ambassadeur, ce que le chancelier Hyde a bien voulu vous dire, qu'il n'y avait point d'accommodement du roi son maître avec moi sur le pavillon, si je voulais garantir leur pêche aux Hollandais. A ouïr parler le chancelier, ne dirait-on pas que je suis perdu, si ce différend du pavillon ne s'accommode pas par quelque tempérament : cependant il est vrai que rien ne m'est plus indifférent, parce que je prétends mettre bientôt mes forces de mer en tel état, que les Anglais tiendraient à grâce que je veuille bien alors entendre à des tempéraments touchant un droit qui m'est dû plus légitimement qu'à eux. Le roi d'Angleterre et son chancelier peuvent bien voir à peu près quelles sont mes forces, mais ils ne voient pas mon cœur : mais moi qui sens et connais l'un et l'autre, je désire que, pour toute réponse à une déclaration si hautaine, ils sachent par votre bouche, au retour de ce courrier, que je ne demande ni ne recherche d'accommodement en l'affaire du pavillon, parce que je saurai bien soutenir mon droit, quoi qu'il en puisse arriver; et que pour ce qui est de la garantie de la pêche, j'en userai comme il me plaira, sans aucune relation à l'autre affaire du pavillon, parce que je saurai bien soutenir mon droit, et suivant que je l'estimerai juste, et que je trouverai le droit des Hollandais bien ou mal fondé. Je ne veux pas même que vous les éclaircissiez, savoir si je suis engagé ou non à ladite garantie, quoiqu'à vous (pour votre information particulière qui ne doit point aller jusqu'à eux, puisqu'ils tiennent avec moi un si mauvais procédé) je veuille bien vous dire que je n'ai encore là-dessus aucun engagement avec les Hollandais.

Avec des princes comme moi, qui regardent l'honneur et

visent à la gloire préférablement à toute sorte de considérations, il y avait de meilleurs chemins à prendre pour le chancelier, s'il voulait parvenir à sa fin. Les affaires se font, ou se ruinent souvent par la bonne ou mauvaise manière de les porter; et en celle-ci, je vous avoue que je ne sais pas moi-même ce qui serait arrivé de la garantie de la pêche dont les Hollandais me pressent, si, au lieu de me parler avec la hauteur qu'a fait le chancelier, il vous avait dit bonnement qu'il fallait en toutes façons empêcher que vos maîtres ne se brouillassent ensemble; qu'en même temps il eût proposé des expédients pour éviter les ruptures que peut causer le différend du pavillon, et qu'ensuite il eût témoigné que le roi son maître espérait de l'amitié dont je l'avais tant fait assurer, que je ne voudrais pas lui donner le déplaisir de me voir engager avec les Hollandais, une garantie que l'Angleterre ne peut souffrir sans préjudice : c'était presque la même chose en des termes plus civils, et je doute que j'eusse pu m'en défendre; mais de la hauteur qu'il l'a pris, je crois que la première chose que je ferai sera d'entrer dans l'engagement sur lequel je vois qu'on me menace.

Je ne doute pas qu'après ce coup le chancelier ne vous représente maintenant les inconvénients de cette résolution, si je m'y porte, et qu'en traitant il n'exagère le salut ou la perte du Portugal, dont ils sont sur le point d'abandonner les intérêts, de rompre le mariage, et, au besoin, de se joindre au roi catholique pour l'aider à cette conquête.

Je crois que tout cela peut facilement arriver, et je vois aussi bien qu'eux l'intérêt que j'ai qu'il n'arrive pas; et cependant tout cela ne m'est rien à l'égard d'un point d'honneur où je croirais la réputation de ma couronne tant soit peu blessée; car en pareil cas, bien loin de me soucier ni me mettre en peine de tout ce qui peut arriver des États d'autrui, comme du Portugal, je serai toujours près de hasarder les miens propres, plutôt que de commettre la moindre faiblesse qui ternît la gloire où je vise en toutes choses.

Le chancelier s'est donc fort mécompté en son opinion, et je veux dire ainsi que, quelque suite que cette affaire ait, il ne se mécomptera pas peut-être moins en ses mesures, car s'il en faut venir à des extrémités avec son maître pour un point d'honneur, j'espère, sans menacer personne, mettre les affaires en état, que mon parti, pour parler modestement, ne sera pas le plus faible. Je dis même quand je serais seul à le soutenir, quoique j'aie d'ailleurs tout sujet de croire qu'en un besoin je serai assez bien secondé de divers endroits dont l'Angleterre se doute le moins.

Aussitôt que j'ai vu votre dépêche, j'ai donné incessamment des ordres pour mettre ma flotte en état qu'elle n'ait pas beaucoup à craindre, et je crois pouvoir dire avec vérité que, quand il lui arriverait un malheur, ce serait peut-être la plus mauvaise affaire en toutes façons que le roi d'Angleterre eût pu s'attirer sur les bras. Il en sera après cela ce qu'il plaira à Dieu. Il me suffira de n'avoir rien fait de bas, ni que je puisse me reprocher. Sur ce je prie Dieu, etc.

De Fénélon au marquis de Louville (1).

Je vous dirai, sans rien savoir par aucun canal de ce qui peut se passer dans votre cœur, que vous ne sauriez trop vous borner à vos fonctions précises, ni trop vous défier des hommes. C'est par excès d'amitié que je me mêle de vous parler ainsi. Rendez votre esprit patient; défiez-vous de vos premières et même de vos secondes vues; suspendez votre jugement; approfondissez peu à peu. Ne faites de mal à personne, mais fiez-vous à très-peu de gens. Point de plaisanterie sur aucun ridicule; nulle impatience sur aucun travers;

(1) Le jeune Philippe V venait de monter sur le trône d'Espagne; Fénélon, toujours passionné pour la gloire et le bonheur de ses augustes élèves, du fond de sa retraite de Cambrai, écrivait confidentiellement ce qui suit au marquis de Louville, que Louis XIV avait attaché à la personne de son petit-fils.

nulle vivacité pour vos préjugés contre ceux d'autrui. Embrassez les choses avec étendue pour les voir dans leur total, qui est le seul point de vue véritable. Ne dites jamais que la vérité ; mais supprimez-la toutes les fois que vous la diriez inutilement, par humeur ou par excès de confiance. Evitez, autant que vous le pourrez, les ombrages et les jalousies. Si modeste que vous puissiez être, vous n'apaiserez jamais les esprits jaloux.

Proportionnez-vous au maître que vous servez, il est bon, il a le cœur sensible au bien. Son esprit est solide et se mûrira tous les jours ; mais il est encore bien jeune. Il n'est pas possible qu'il ne lui reste, malgré toute sa solidité, certains goûts de cet âge, et même un peu de dissipation. Il faut l'attendre et compter que chaque année lui donnera quelque degré d'application et quelque autorité. Ne lui dites jamais trop à la fois ; ne lui donnez que ce qu'il vous demandera. Arrêtez-vous tout court dès que vous douterez s'il en est fatigué. Rien n'est plus dangereux que de donner plus d'aliments qu'on en peut digérer : le respect dû au maître et son vrai bien qu'on désire, demandent une délicatesse, un ménagement et une douce insinuation que je prie Dieu de mettre en vous. S'il vous paraît ne désirer point vos avis, demeurez dans un respectueux silence, sans diminuer aucune marque de zèle et d'affection. Il ne faut jamais se rebuter, quand même la vivacité de l'âge le ferait passer au-delà de quelque borne ; son fonds est bon, sa religion est sincère, son courage est grand, et il aimera toujours les honnêtes gens qui désireront son vrai bien, sans le fatiguer par un zèle indiscret.

Ce que je crains pour lui, c'est le poison de la flatterie, dont les plus sages rois ne se garantissent presque jamais. Ce piége est à craindre pour les bons cœurs. Ils aiment à être approuvés par les gens de mérite, et les hommes artificieux sont toujours les plus empressés à s'insinuer par des

louanges flatteuses. Dès qu'on est en autorité, on ne peut plus se fier à la sincérité d'aucune louange. Les mauvais princes sont les plus loués, parce que les scélérats qui connaissent leur vanité, espèrent de les prendre par ce côté faible. On a bien plus à craindre et à espérer auprès d'eux qu'auprès des bons princes, parce qu'ils sont capables de prodiguer les honneurs et de pousser loin la violence. Jamais empereurs ne furent autant loués que Caligula, Néron, Domicien. Si les meilleurs rois y faisaient bien réflexion, ces exemples les rendraient timides sur les louanges les mieux méritées. Ils craindraient toujours d'y être trompés, et prendraient le parti le plus sûr, qui est de les rejeter toutes. Les vrais honnêtes gens admirent peu, et louent même avec simplicité et modération les meilleures choses. Cela est bien sec pour les princes accoutumés aux exclamations, aux applaudissements, à l'encens prodigué sans cesse. Les malhonnêtes gens ne louent un prince que pour en tirer quelque bienfait. C'est l'ambition qui se joue de la vanité, et qui la flatte pour la mener à ses fins. C'est le tailleur qui appelle M. Jourdain *monseigneur*, pour lui attraper un écu. Un grand roi doit être indigné qu'on le suppose si vain et si faible. Nul homme ne doit être assez hardi pour le louer en face ; c'est lui manquer de respect Vous savez que Sixte V défendit sévèrement de le louer.

Un roi n'a pas d'autre honneur ni d'autre intérêt que celui de la nation qu'il gouverne. On jugera de lui par le gouvernement de son royaume, comme on juge d'un horloger par les horloges de sa façon, qui vont bien ou mal.

Un royaume est bien gouverné quand on travaille sans relâche, autant qu'on le peut, à ces choses : 1° à le peupler ; 2° à faire que tous les hommes travaillent selon leurs forces pour bien cultiver les terres ; 3° à faire que tous les hommes soient bien nourris, pourvu qu'ils travaillent ; 4° à ne souffrir ni fainéants ni vagabonds ; 5° à récompenser le mérite ; 6° à

punir tous les désordres ; 7° à tenir tous les corps et tous les particuliers, quelque puissants qu'ils soient, dans la subordination ; 8° à modérer l'autorité royale en sa propre personne, de façon que le roi ne fasse rien par hauteur, par violence, par caprice ou par faiblesse, contre les lois ; 9° à ne se livrer à aucun ministre ni favori. Il faut écouter les divers conseils, les comparer, les examiner sans prévention ; mais il ne faut jamais se livrer aveuglément, en aucun genre, à aucun homme. C'est le gâter, s'il est bon ; c'est se trahir soi-même, s'il est mauvais. Par cette conduite, un roi fait véritablement les fonctions de roi, c'est-à-dire de père et de pasteur des peuples. Il porte le glaive pour se faire craindre des méchants. Il est dit que tous les peuples craignaient le roi, voyant la sagesse qui était en lui (c'est Salomon). Rien ne fait tant craindre un roi que de le voir égal, ferme, se possédant, ne précipitant rien, écoutant tout, et ne décidant jamais qu'après un examen tranquille.

Si un jeune prince est assez heureux pour n'avoir ni favori, ni maîtresse, et s'il ne croit aucun de ses ministres qu'autant qu'il reconnaît devant Dieu que son avis est meilleur que celui des autres, il sera bientôt craint, révéré et aimé.

Un jeune roi, quoiqu'il ne soit pas moins roi et maître qu'un autre plus âgé, ne peut avoir la même autorité sur les hommes. Par exemple, le roi catholique sera fort heureux s'il peut, dans quarante ans, se faire obéir comme le roi notre maître est maintenant obéi dans tout son royaume. Un jeune Roi qui arrive dans un royaume où il est étranger, et d'une nation que l'Espagnol regardait comme ennemie, doit se faire à la nation, se plier aux coutumes, s'accommoder aux préjugés, surtout s'instruire des lois du pays et les garder religieusement. A mesure que son application et son expérience croîtront, il verra croître aussi son autorité. D'abord il doit se ménager et n'entreprendre que les choses d'une nécessité absolue. Ce qu'il est impossible de redresser aujourd'hui se

redressera dans dix ans, peu à peu, et presque de soi-même. Qu'il écoute facilement, mais qu'il ne croie que sur des preuves claires. Qu'on ne gagne jamais rien à lui parler le premier, ni à lui parler le dernier.

Que les bonnes qualités d'un homme ne lui fassent jamais perdre de vue ses défauts, qu'il craigne de s'engouer. Chaque homme a ses défauts; dès qu'on n'en voit pas dans un homme, on le connaît mal, et on ne doit plus se croire. La grande fonction d'un roi est de savoir choisir les hommes, les placer, les régler, les redresser. Il gouverne assez quand il fait gouverner par ses subalternes.

Si le roi doit tant prendre sur lui, être si modéré, si appliqué, que ne doivent pas faire ceux qui ont l'honneur d'être auprès de lui! Je prie Dieu tous les jours pour Sa Majesté, et aussi pour vous, Monsieur, que j'aime et que j'honore du fond du cœur.

J'oubliais de vous dire que personne n'est plus persuadé que moi que le roi Catholique est né avec une parfaite valeur, et même avec de grands sentiments d'honneur en toutes choses. J'en ai vu des marques dès sa plus tendre enfance. J'avoue que c'est un grand point à un roi que d'être intrépide à la guerre. Mais ce courage de la guerre est bien moins d'usage à un si grand prince que le courage des affaires. Quand se trouvera-t-il au milieu d'un combat? Peut-être jamais. Il sera, au contraire, tous les jours aux prises avec les autres et avec lui-même au milieu de sa cour. Il lui faut un courage à toute épreuve contre un ministre artificieux, contre un favori indiscret, contre une femme qui voudra être sa maîtresse. Il lui faut du courage contre les flatteurs, contre les plaisirs, contre les amusements qui le jetteraient dans l'inapplication. Il faut qu'il soit courageux dans le travail, dans les mécomptes, dans le mauvais succès. Il faut du courage contre l'importunité, pour savoir refuser sans rudesse et sans impatience. Le courage de la guerre, qui est plus

brillant, est infiniment inférieur à ce courage de toute la vie et de toutes les heures. C'est celui-là qui donne la vraie autorité, qui prépare les grands succès, qui surmonte les grands obstacles, et qui mérite la véritable gloire. François Ier était un héros dans une bataille, mais c'était la faiblesse même entre ses maîtresses et ses favoris. Charles dit le Sage ne pouvait aller à la guerre à cause de ses infirmités, mais sa bonne et forte tête réglait la guerre même. Il était supérieur à ses ministres et à ses généraux. Le roi notre maître s'est acquis plus d'estime par sa fermeté pour régler les finances, pour discipliner les troupes, pour réprimer les abus, et par les ordres qu'il a donnés pour la guerre, que par sa présence dans plusieurs siéges périlleux. Son ouvrage patient à Namur y fit plus que la valeur même de ses troupes.

Dites toutes ces choses, Monsieur, comme vous le jugerez à propos. Je vous les donne telles que je les pense. Vous saurez les accommoder au besoin, et je ne doute point que vous n'ayez parfaitement à cœur la réputation et le bonheur du roi auquel vous êtes attaché. Pour moi, je souhaite ardemment qu'il soit un grand roi et un vrai saint, digne descendant de saint Louis (1).

Lettre du roi Louis XV à la Czarine pour le projet de paix. (Minutée par Voltaire.)

1754.

Le dessein magnanime que Votre Majesté a conçu d'être la médiatrice des puissances qui sont en guerre, est digne de votre grand cœur, et touche sensiblement le mien. C'est

(1) Cet éloge de Louis XIV, si complet dans sa précision, si sincère, puisqu'il échappe à l'auteur dans l'épanchement de l'amitié, est la réfutation victorieuse des allusions que la malignité et la haine ont si longtemps cherchées dans *Télémaque*. Est-ce Fénélon qu'il est possible de soupçonner d'avoir eu deux consciences et deux langages ?

un nouveau sujet de vous admirer ; tous les princes vous en doivent des remerciments, et j'en dois d'autant plus à Votre Majesté, que je vois mes désirs les plus chers secondés par les vôtres.

Je peux vous jurer, Madame, que je n'ai jamais eu les armes à la main que dans des vues de paix, et mes succès n'ont servi qu'à fortifier les sentiments que les revers seuls auraient pu rendre moins vifs peut-être.

Je vois avec joie que la souveraine à qui je devais le plus d'estime, veut être la bienfaitrice des nations. Les rois ne peuvent aspirer chez eux qu'à la gloire de faire la félicité de leurs sujets, vous ferez celle des rois et de leurs peuples. Les vôtres, Madame, en voyant que vous travaillez au bonheur des autres, sentiront augmenter, s'il se peut, leur vénération pour leur souveraine, et votre règne en sera plus heureux quand les acclamations de l'Europe redoubleront les bénédictions qu'on vous donne dans vos Etats.

Non-seulement, Madame, j'accepte avec une vive reconnaissance cette médiation glorieuse, mais plus la guerre est heureuse pour moi, plus je vous conjure d'employer tous vos bons offices pour la terminer. Mais les peuples que j'aime, et dont je me flatte d'être aimé, vous devront la conservation du sang qu'ils sont toujours prêts à répandre pour ma cause.

Commencez et achevez ce grand ouvrage, qui vous couvrira d'une gloire immortelle. Ne vous bornez point, Madame, aux simples propositions dictées par votre âme généreuse ; aplanissez tous les obstacles, et soyez sûre de n'en trouver aucun dans moi.

Tous les autres princes doivent concourir, sans doute, à ce noble projet. L'humanité, les malheurs de tant de provinces, le respect qu'ils ont pour vos vertus, les engagera à vous déférer avec empressement ce titre de médiatrice de l'Europe,

le plus beau qu'une tête couronnée puisse obtenir, et le seul qui pouvait manquer à votre gloire.

Mais aucun d'eux ne sentira mieux que moi le prix que votre personne y ajoute, et quel est le bonheur de vous devoir ce que tous les souverains doivent désirer le plus.

De l'abbé Galiani à M. Suard.

Naples, le 8 septembre 1770.

Ah! la belle lettre que vous m'avez écrite! Je l'ai lue, relue, savourée, et j'ai cherché même à la lire à d'autres; mais jusqu'à cette heure je n'ai réussi à trouver que trois paires d'oreilles en tout dignes de l'écouter. Je voudrais à présent vous répondre; mais je crains de donner dans le sérieux, car je veux vous parler de mes dialogues, puisque vous m'en parlez.

Vous me dites d'abord qu'après la lecture de mon livre vous n'en êtes guère plus avancé sur le fond de la question. Comment diable! vous qui êtes de la secte de Diderot et de la mienne, ne lisez-vous pas le blanc des ouvrages? A la bonne heure, que ceux qui ne lisent que le noir de l'écriture n'aient rien vu de décisif dans mon livre; mais vous, lisez le blanc, lisez ce que je n'ai pas écrit, et ce qui est pourtant, et voici ce que vous y trouverez. Dans tout gouvernement, la législation des blés prend le ton du gouvernement: sous un despote, la libre exportation est impossible, le tyran a trop peur des cris de ses esclaves affamés; dans la démocratie, la liberté d'exportation est naturelle et infaillible. Les gouvernants et les gouvernés étant les mêmes personnes, la confiance est infinie; dans un gouvernement mixte et tempéré, la liberté ne saurait être que modifiée et tempérée.

COROLLAIRES.

Si vous touchez trop à l'administration des blés en France; si vous réussissez, vous altérez la forme et la constitution du gouvernement, soit que ce changement soit la cause, soit qu'il soit l'effet de la liberté entière d'exportation. Or, le changement d'une constitution est une belle chose à faire. Elle tracasse rudement deux ou trois générations entières, et n'accommode que la postérité. La postérité est un être possible, et nous sommes des êtres réels. Faut-il que les réels se gênent tant pour les êtres possibles, jusqu'à en être malheureux? Non, gardez donc votre gouvernement et vos blés.

Vous convenez avec moi qu'il faut des règlements en France, mais vous n'aimez pas les miens. Quels sont donc les miens? J'ai accordé un prix d'encouragement et une gratification à tous ceux qui porteront des blés aux malheureux affamés des montagnes de Limoges et du Gévaudan. « Où » diable avez-vous dit cela? allez-vous vous écrier; cela n'est » pas dans vos dialogues... » Cela y est; c'est dans le blanc, entre les lignes; regardez-y bien. Etablissez pour axiome que dans tout gouvernement gratification et impôt sont synonymes. Tout ce qu'un souverain ne vous prend pas il vous le donne. Belle maxime! allez-vous crier. Il n'y en a pas d'autre. Un souverain n'a de revenu que les impôts; s'il veut donner, il faut qu'il prenne; et, *à converso*, lorsqu'il ne prend pas il donne.

Qu'est-ce qu'un contrôleur général?

Un joueur de gobelets; il a le bâton magique dans sa main, qu'on appelle lettres-patentes, arrêts, déclarations, et il fait de grands tours de passe-passe, tantôt vrais, tantôt escamotés. Il n'a jamais au fond ni plus ni moins de petites boulettes dans sa main. Ainsi le souverain qui ne prend pas cinquante sous par setier, lorsque le blé va dans le Limousin,

et qui les prend s'il sort pour le Portugal, accorde une véritable gratification aux commerçants intérieurs, pour la peine des mauvais chemins, et eu égard à la misère des habitants des provinces intérieures.

Prenez garde que la France, à présent, étant un royaume commerçant, navigateur, industrieux, toute sa richesse s'est portée sur ses frontières; toutes ses grandes villes opulentes sont sur les bords : l'intérieur est d'une maigreur affreuse; le blé court où est l'argent. Il y a donc en France une force centrifuge qu'il faut corriger, sans quoi tout le blé s'en ira aux frontières : il sortira ensuite du royaume par une autre raison physique que je m'en vais vous faire trouver aussi dans mes dialogues, où je n'en ai rien dit.

Mettez sur une pâte ronde un gros poids; assurément vous l'aplatissez, vous l'écrasez, et vous opérez une force centrifuge dans la matière molle, parce qu'elle peut s'esquiver de dessous le poids. Or, placez au beau milieu d'un Etat un roi, un conseil, un parlement, des intendants, etc., voilà de lourdes masses, et furieusement accablantes. A l'instant, vous verrez rejaillir par les bords autant d'hommes et de denrées qu'il est possible, si vous ne corrigez pas ce mouvement. MM. les économistes vous diront qu'ils empêcheront bien par leurs brochures éphémères aux parlements, aux intendants, etc., de peser la pâte. Pauvres imbéciles fanatiques! ils croient, parce qu'ils ont découvert une vérité très-connue, et qu'ils l'ont griffonnée en mauvais français, qu'elle va s'exécuter d'abord! Le monde est bien autrement arrangé, et les parlements arrêteront toujours, et les conseils déclareront toujours, et les intendants réglementeront toujours, et toujours trop, et toujours dans l'intérieur.

Ainsi, dès qu'un pauvre diable pourra voir son blé embarqué, il en bénira Dieu, il lui chantera le *Sic te, diva potens Cypri*, d'Horace, et ira se coucher. Si j'avais dit qu'en laissant la liberté à l'exportation, il fallait, en outre, donner un

encouragement et une gratification aux commerçants intérieurs, vu la plus grande difficulté des chemins et du débit dans les provinces misérables de l'intérieur, tous les économistes m'auraient embrassé, baisé au front et peut-être autre part. J'ai dit l'équivalant, et ils ont voulu m'assommer. Cependant, au lieu de donner un conseil impraticable, j'en ai donné un raisonnable et aisé. Concluons ; maudit l'homme s'il ne vend bien et argent comptant son manuscrit aux libraires !

Voilà ce que j'ai fait pour le commerce intérieur. Mais j'ai fait bien davantage : j'ai encouragé, assuré, rendu sacrée l'exportation. « Vous n'avez point fait cela, allez-vous encore me dire ; vous avez fait tout le contraire ; vous avez mis des restrictions, des modifications à la liberté entière, absolue, comme disait mon cher abbé Morellet, que j'aime toujours et que je voudrais bien éclairer sur ces matières. » — Eh bien ! vous vous trompez tous tant que vous êtes, et vous ne connaissez pas les hommes. N'ai-je pas mis un impôt de cinquante sous sur la sortie des blés? Cet impôt doit s'employer dans les commencements, tant que l'échauffement du bien public dure, à balayer la circulation intérieure ; après quoi il ira, comme de coutume et de raison, couler dans le trésor royal. L'exportation formera donc une partie non méprisable des finances et des revenus de l'Etat ; elle sera donc chère, parce qu'elle est utile ; sacrée, parce que le contrôleur-général la regardera comme une des ressources ; comme protégée par le gouvernement, parce qu'elle rapporte. Vous achetez, il est vrai, votre liberté, vous achetez la protection, et c'est la bonne façon ; l'achat est sûr, le don est précaire. J'entends d'ici les économistes, montés sur leurs grandes bottes, crier que je suis un Italien, un Machiavel, un Mazarin, un écorcheur de pauvres ; et moi, je les appellerai tranquillement des économistes, des sangsues de veines hémorrhoïdales, qui veulent corriger la nature et changer les hommes.

Au fond, les Français sont tout aussi italiens que les Italiens : si l'exportation ne rapporte rien au roi, argent comptant à la main, ce qui est la seule chose que les grands ministres veuillent et sachent compter, on oubliera bientôt qu'elle favorise l'agriculture, que l'agriculture est la base générale de la richesse nationale; on oubliera l'intérêt, la propriété foncière, la classe productive, le prix nécessaire, la physionomie rurale, la concurrence, la liberté, le prix proportionnel, la reproduction, etc., etc. En substance, tant que la traite des blés ne rapporte rien à M. le contrôleur-général, messeigneurs les intendants en feront tout ce que bon leur semblera, et, à coup sûr, il leur semblera bon d'accorder des permissions particulières, d'établir des polices et de gêner le commerce. Ils seront quelquefois légèrement grondés, ils iront faire une course à Versailles, dîneront chez M. le contrôleur-général, visiteront les bureaux, causeront avec les commis, et retourneront triomphants à leur intendance. Mais si la traite des blés est un droit royal, au diable si jamais ils pourront la gêner sans se faire une affaire sérieuse.

CONCLUSION.

Faites de l'exportation un revenu même modique du souverain, si vous voulez qu'elle soit encouragée et protégée. Voilà ce que vous dit un homme qui connaît les hommes, et voilà la véritable analyse de mes dialogues, bien différente de celle des folliculaires.

Or, parlez, pouvais-je dire un seul mot de ce que je viens de vous avouer sans trahir mon secret et celui de l'Etat? Je sais bien que tout ceci est à cent lieues de la tête des économistes; mais l'est-il de la vôtre et de celle de notre grand Diderot? L'abbé Morellet n'a qu'à jouer à *croix ou pile* s'il veut être des nôtres ou des économistes ; c'est une affaire de goût; cependant je lui déclare qu'étant du côté des écono-

mistes, il n'entendra jamais un mot de ce que je dis, quand je ne parle pas. S'il est des nôtres, il entendra comme on joue les passions, les vices des hommes, les fautes, les étourderies, et le décorum fardé et plâtré du bien public.

NARRATIONS, LETTRES ANECDOTIQUES, ETC.

Madame de Sévigné à sa fille.

Paris, vendredi 1 juillet 1672.

Enfin, ma fille, notre chère tante a fini sa malheureuse vie : la pauvre femme nous a fait bien pleurer dans cette triste occasion ; et pour moi, qui suis tendre aux larmes, j'en ai beaucoup répandu. Elle mourut hier matin à quatre heures, sans que personne s'en aperçût ; on la trouva morte dans son lit ; la veille elle était extraordinairement mal, et, par inquiétude, elle voulut se lever ; elle était si faible, qu'elle ne pouvait se tenir dans la chaise, et s'affaissait et coulait jusqu'à terre, on la relevait. Mademoiselle de la Trousse se flattait, et trouvait que c'était qu'elle avait besoin de nourriture ; elle avait des convulsions à la bouche ; ma cousine disait que c'était un embarras que le lait avait fait dans sa bouche et dans ses dents ; pour moi, je la trouvais très-mal. A onze heures, elle me fit signe de m'en aller : je lui baisai la main, elle me donna sa bénédiction, et je partis. Ensuite, elle prit son lait par complaisance pour mademoiselle de la Trousse ; mais, ne pouvant rien avaler, elle lui dit qu'elle n'en pouvait plus ; on la recoucha, elle chassa tout le monde, elle dit qu'elle s'en allait dormir. A trois heures elle eut besoin de quelque chose, et fit encore signe qu'on la laissât en repos. A quatre heures, on dit à mademoiselle de la Trousse que madame dormait : ma cousine dit qu'il ne fallait pas l'éveiller

pour prendre son lait. A cinq heures, elle dit qu'il fallait voir si elle dormait. On approche de son lit, on la trouve morte; on crie, on ouvre les rideaux, et sa fille se jette sur cette pauvre femme; elle veut la réchauffer, la ressusciter : elle l'appelle, elle crie, elle se désespère; enfin, on l'arrache, et on la met par force dans une autre chambre. On me vint avertir, je cours tout émue; je trouve cette pauvre tante toute froide, et couchée si à son aise, que je ne crois pas que depuis six mois elle ait eu un moment si doux que celui de sa mort; elle n'était quasi point changée, à force de l'avoir été auparavant. Je me mis à genoux, et vous pouvez penser si je pleurai abondamment à la vue de ce triste spectacle. J'allai voir ensuite mademoiselle de la Trousse, dont la douleur fend les pierres; je les amenai toutes deux ici : le soir, madame de la Trousse vint prendre ma cousine pour la mener chez elle, et à la Trousse dans trois jours, en attendant le retour de M. de la Trousse. Mademoiselle de Méri a couché ici : nous avons été ce matin au service; elle retourne ce soir chez elle, parce qu'elle le veut; et me voilà prête à partir.

Madame de Sévigné à sa fille.

Vichi, 20 mai 1676.

J'ai donc pris des eaux ce matin, ma très-chère; ah! qu'elles sont mauvaises? J'ai été prendre le *chanoine*, qui ne loge point avec madame de Brissac. On va à six heures à la fontaine : tout le monde s'y trouve, on boit et l'on fait une fort vilaine mine; car imaginez-vous qu'elles sont bouillantes, et d'un goût de salpêtre fort désagréable. On tourne, on va, on vient, on se promène, on entend la messe, on rend ses eaux, on parle confidemment de la manière dont on les rend; il n'est question que de cela jusqu'à midi. Enfin on dîne :

après dîner, on va chez quelqu'un, c'était aujourd'hui chez moi. Madame de Brissac a joué à l'ombre avec Saint-Hérem et Planci; le *chanoine* et moi, nous lisons l'Arioste, elle a l'Italien dans la tête, elle me trouve bonne. Il est venu des demoiselles du pays avec une flûte, qui ont dansé la bourrée dans la perfection. A cinq heures on va se promener dans des pays délicieux; à sept heures on soupe légèrement, on se couche à dix. Vous en savez présentement autant que moi. Je me suis assez bien trouvée de mes eaux; j'en ai bu douze verres, elles m'ont un peu purgée, c'est tout ce qu'on désire. Je prendrai la douche dans quelques jours. Je vous écrirai tous les soirs; ce m'est une consolation, et ma lettre partira quand il plaira à un petit messager qui apporte les lettres et qui veut partir un quart-d'heure après : la mienne sera toujours prête. L'abbé Bayard vient d'arriver de sa jolie maison pour me voir : c'est le druide Adamas de cette contrée.

Madame de Sévigné à madame de Coulanges.

Je m'en vais vous mander la chose la plus étonnante, la plus surprenante, la plus merveilleuse, la plus miraculeuse, la plus triomphante, la plus étourdissante, la plus inouïe, la plus singulière, la plus extraordinaire, la plus incroyable, la plus imprévue, la plus grande, la plus petite, la plus rare, la plus commune, la plus éclatante, la plus secrète jusqu'aujourd'hui, la plus digne d'envie, enfin une chose dont on ne trouve qu'un exemple dans les siècles passés, encore cet exemple n'est-il pas juste; une chose que nous ne saurions croire à Paris, comment la pourrait-on croire à Lyon ? une chose qui fait crier miséricorde à tout le monde; une chose qui comble de joie madame de Roham et madame de Hauteville; une chose enfin qui se fera dimanche, où ceux qui la verront croiront avoir la berlue; une chose qui se fera diman-

che et qui ne sera peut-être pas faite lundi. Je ne puis me résoudre à vous la dire, devinez-la : je vous le donne en trois. Jetez-vous votre langue aux chiens.

Hé bien ! il faut donc vous la dire : M. de Lauzun épouse dimanche, au Louvre, devinez qui? Je vous le donne en quatre, je vous le donne en dix, je vous le donne en cent. Madame de Coulanges dit : Voilà qui est bien difficile à deviner! c'est madame de la Valière. — Point du tout, Madame. — C'est donc mademoiselle de Retz? Point du tout : vous êtes bien provinciale ! Ah! vraiment nous sommes bien bêtes ! dites-vous; c'est Mademoiselle Colbert. — Encore moins. — C'est assurément Mademoiselle de Créqui. — Vous n'y êtes pas. Il faut donc à la fin vous le dire. Il épouse dimanche, au Louvre, avec la permission du Roi, Mademoiselle de... Mademoiselle.... devinez le nom ; il épouse Mademoiselle, fille de feu Monsieur; Mademoiselle, petite-fille d'Henri IV; Mademoiselle d'Eu, de Dombes, Mademoiselle de Montpensier, Mademoiselle d'Orléans; Mademoiselle, cousine germaine du Roi; Mademoiselle, destinée au trône; Mademoiselle, le seul parti de France qui fût digne de Monsieur.

Voilà un beau sujet de discourir. Si vous criez, si vous êtes hors de vous-même, si vous dites que nous avons menti, que cela est faux, qu'on se moque de vous, que voilà une belle raillerie, que cela est bien fade à imaginer; si, enfin, vous nous dites des injures, nous trouverons que vous avez raison; nous en avons fait autant que vous; adieu. Les lettres qui sont portées par cet ordinaire nous feront voir si nous disons vrai ou non.

Madame de Sévigné à sa fille.

Le Roi arriva le jeudi au soir à Chantilly. La promenade, la collation dans un lieu tapissé de jonquilles, tout cela fut

à souhait. On soupa; il y eut plusieurs tables où le rôti manqua, à cause de plusieurs dîners à quoi l'on ne s'était pas attendu. Cela saisit Vatel, il dit plusieurs fois : Je suis perdu d'honneur, voici un affront que je ne supporterai pas. Il dit à Gourville : la tête me tourne, il y a douze nuits que je n'ai dormi; aidez-moi à donner des ordres. Gourville le soulagea en ce qu'il put. Le rôti qui avait manqué, non pas à la table du Roi, mais aux vingt-cinquièmes, lui revenait toujours à la tête. Gourville le dit à M. le Prince. M. le Prince alla jusque dans la chambre de Vatel, et lui dit : Vatel, tout va bien, rien n'était si beau que le souper du Roi! Il répondit : Monseigneur, votre bonté m'achève; je sais que le rôti a manqué à deux tables. Point du tout, dit M. le Prince, ne vous fâchez pas, tout va bien. La nuit vient, le feu d'artifice ne réussit pas; il fut couvert d'un nuage. Il coûtait seize mille francs. A quatre heures du matin Vatel s'en va partout : il trouve tout endormi; il rencontre un petit pourvoyeur qui lui apportait seulement deux charges de marée; il lui demanda : Est-ce là tout? Il lui dit : Oui, monsieur. Il ne savait pas que Vatel avait envoyé à tous les ports de mer. Vatel attend quelque temps; les autres pourvoyeurs ne vinrent point. Sa tête s'échauffait : il crut qu'il n'aurait pas d'autre marée. Il trouva Gourville, il lui dit : Monsieur, je ne survivrai point à cet affront-ci. Gourville se moqua de lui. Vatel monte à sa chambre, met son épée contre la porte, et se la passa au travers du corps; mais ce ne fut qu'au troisième coup, car il s'en donna deux qui n'étaient pas mortels, il tombe mort. La marée cependant arrive de tous côtés; on cherche Vatel pour la distribuer; on va à sa chambre, on heurte, on enfonce la porte; on le trouve noyé dans son sang. On court le dire à M. le Prince, qui fut au désespoir. M. le Duc pleura; c'était sur Vatel que tournait tout son voyage de Bourgogne. M. le Prince le dit au Roi fort tristement. On dit que c'était à force d'avoir de l'honneur à sa

manière. On le loua fort, on loua et l'on blâma son courage. Le Roi dit qu'il y avait cinq ans qu'il retardait de venir à Chantilly, parce qu'il comprenait l'excès de cet embarras. Il dit à M. le Prince qu'il ne devait avoir que deux tables, et ne point se charger de tout; il jura qu'il ne souffrirait plus que M. le Prince en usât ainsi : mais c'était trop tard pour le pauvre Vatel. Cependant Gourville tâcha de réparer la perte de Vatel; on dîna très-bien, on fit collation, on soupa, on se promena, on joua, on fut à la chasse : tout était parfumé de jonquille, tout était enchanté.

De Racine à La Fontaine.

Uzès, le 11 novembre 1661.

J'ai vu bien du pays et j'ai bien voyagé
Depuis que de vos yeux les miens ont pris congé.

Mais tout cela ne m'a pas empêché de songer toujours autant à vous que je faisais lorsque nous nous voyions tous les jours.

Avant qu'une fièvre importune
Nous fit courir même fortune,
Et nous mît chacun en danger
De ne plus jamais voyager.

Je ne sais pas sous quelle constellation je vous écris présentement; mais je vous assure que je n'ai point encore fait tant de vers depuis ma maladie. Je croyais même en avoir tout-à-fait oublié le métier. Serait-il possible que les Muses eussent plus d'empire en ce pays que sur les rives de la Seine?

Nous le reconnaîtrons dans la suite. Cependant je commencerai à vous dire en prose que mon voyage a été plus heureux que je ne le pensais. Nous n'avons eu que deux heures

de pluie jusqu'à Lyon; notre compagnie était gaie et assez plaisante: il y avait trois huguenots, un Anglais, deux Italiens, un conseiller du Châtelet, deux secrétaires du roi, et deux de ses mousquetaires; enfin nous étions au nombre de neuf ou dix. Je ne manquais pas tous les soirs de prendre le galop devant les autres pour aller retenir mon lit; car j'avais fort bien retenu cela de M. Botreau, et je lui en suis infiniment obligé; ainsi j'ai toujours été bien couché; et quand je suis arrivé à Lyon, je ne me suis senti non plus fatigué que si du quartier de Sainte Geneviève j'avais été à celui de la rue Galande. A Lyon, je ne suis resté que deux jours, et je m'embarquai sur le Rhône avec deux mousquetaires de notre troupe, qui était du Pont-St.-Esprit. Nous nous embarquâmes il y a huit jours, dans un vaisseau tout neuf, et bien couvert, que nous avions retenu exprès avec le meilleur patron du pays; car il n'y a pas trop de sûreté de se mettre sur le Rhône qu'à bonnes enseignes : néanmoins, comme il n'avait point plu du tout devers Lyon, le Rhône était fort bas, il avait perdu beaucoup de sa rapidité ordinaire.

On pouvait sans difficulté
Voir les naïades toutes nues,
Et qui, honteuses d'être vues,
Pour mieux cacher leur nudité,
Cherchaient des places inconnues.
Ces nymphes sont de gros rochers,
Auteur de mainte sépulture,
Et dont l'effroyable figure
Fait changer de visage aux plus hardis nochers.

Nous fûmes deux jours sur le Rhône, et nous couchâmes à Vienne et à Valence. J'avais commencé dès Lyon à ne plus entendre le langage du pays, et à n'être plus intelligible moi-même. Ce malheur s'accrut à Valence, et Dieu voulut qu'ayant demandé à une servante un pot de chambre, elle mit un réchaud sous mon lit. Vous pouvez vous imaginer les suites de

cette maudite aventure, et ce qui peut arriver à un homme qui se sert d'un réchaud dans ses nécessités de la nuit. Mais c'est encore bien pis dans ce pays. Je vous jure que j'ai autant besoin d'un interprète qu'un Moscovite en aurait besoin dans Paris. Néanmoins je commence à m'apercevoir que c'est un langage mêlé d'espagnol et d'italien ; et comme j'entends assez bien ces deux langues, j'y ai quelquefois recours pour entendre les autres et pour me faire entendre. Mais il arrive souvent que je perds toutes mes mesures, comme il arriva hier qu'ayant besoin de petits clous à broquettes pour ajuster ma chambre, j'envoyai le valet de mon oncle en ville, et lui dis de m'acheter deux ou trois cents de broquettes, il m'apporta incontinent trois bottes d'allumettes. Jugez s'il y a sujet d'enrager dans de semblables malentendus ; cela irait à l'infini, si je voulais vous dire tous les inconvénients qui arrivent aux nouveaux venus comme moi en ce pays.

Au reste, pour la situation d'Uzès, elle est sur une montagne fort haute, et cette montagne n'est qu'un rocher continuel ; si bien qu'en quelque temps qu'il fasse, on peut aller à pied sec tout autour de la ville. Les campagnes qui l'environnent sont toutes couvertes d'oliviers qui portent les plus belles olives du monde ; mais bien trompeuses pourtant, car j'y ai été attrapé moi-même : je voulus en cueillir quelques-unes au premier olivier que je rencontrai, et je les mis dans ma bouche avec le plus grand appétit qu'on puisse avoir. Mais Dieu me préserve de sentir jamais une amertume pareille à celle que je sentis. J'en eus la bouche toute perdue pendant plus de quatre heures durant : et l'on m'a appris depuis qu'il fallait bien des lessives et des cérémonies pour rendre les olives douces comme on les mange. L'huile qu'on en tire sert ici de beurre, et j'appréhendais bien ce changement ; mais j'en ai goûté aujourd'hui dans les sauces, et sans mentir il n'y a rien de meilleur. On sent bien moins l'huile qu'on ne sentirait le meilleur beurre de France. Mais

c'est assez vous parler d'huile, et vous pourrez me reprocher, plus justement qu'on ne faisait à un ancien orateur, que mes ouvrages sentent trop l'huile.

Il faut vous entretenir d'autre chose, ou plutôt remettre cela à un autre voyage, pour ne pas vous ennuyer. Je ne me saurais empêcher de vous dire un mot des beautés de cette province. On m'en avait dit beaucoup de bien à Paris ; mais, sans mentir, on ne m'en avait encore rien dit au prix de ce qui en est, et pour le nombre et pour l'excellence ; il n'y a pas une villageoise, pas une savetière qui ne disputât de beauté avec les Fouillon et les Menneville. Si le pays de soi avait un peu de délicatesse, et que les rochers y fussent un peu moins fréquents, on le prendrait pour un vrai pays de Cythère ; toutes les femmes y sont éclatantes, et s'y ajustent d'une façon qui leur est la plus naturelle du monde.

Mais comme c'est la première chose dont on m'a dit de me donner de garde, je ne veux pas en parler davantage ; aussi ce serait profaner une maison de bénéficier comme celle où je suis, que de faire de longs discours sur cette matière. *Domus mea domus orationis* (1), c'est pourquoi vous devez vous attendre que je ne vous en parlerai plus du tout. On m'a dit : Soyez aveugle. Si je ne le puis être tout-à-fait, il faut au moins que je sois muet. Car, voyez-vous, il faut être régulier avec les réguliers, comme j'ai été loup avec les autres loups vos compères. Adiousias.

P.-L. Courier à sa mère.

Je viens de recevoir une lettre qui m'apprend que je vais être bientôt premier lieutenant. Je n'ai donc plus que six semaines ou deux mois à rester ici. La saison sera bien avancée alors, et, selon toute apparence, la compagnie où j'irai

(1) Ma maison est une maison de prière.

sera en quartier d'hiver, ce qui me console un peu de me voir arraché d'ici. Si la chose tournait autrement, et qu'il me fallût camper au milieu de l'hiver, comme cela est possible, ce serait pour moi un apprentissage un peu rude.

J'ai reçu, il y a quelques jours, la caisse que vos lettres me promettaient. Tout y est admirablement bien. Mon camarade, qui assistait à l'ouverture, fut d'abord comme moi surpris de la beauté des étoffes. A mesure que nous avancions, ses éloges augmentaient; les livres en eurent leur part. C'était bien, quant à moi, ce que j'estimais le plus. Mais lorsque nous en vînmes aux rubans et aux autres petits paquets, dont il y avait un grand nombre, tous accompagnés de billets et arrangés de manière qu'un aveugle y eût reconnu, je crois, la main maternelle, nos réflexions à tous les deux se portèrent en même temps sur vous, dont la tendresse paraissait moins par vos présents, quelque beaux qu'ils fussent, que par les attentions délicieuses dont ils étaient comme ornés. Un soupir lui échappa, et je vis bien alors que le pauvre garçon, qui est sans parent, m'enviait, non ce qu'il avait sous les yeux, mais ma mère.

J'ai été invité ces jours-ci à la noce d'un de mes sergents, et je m'y suis rendu, quoique j'eusse bien mal à la tête, comme cela m'arrive assez fréquemment depuis un certain temps. Je ne pouvais y être que triste, aussi l'ai-je été. Je n'ai presque ni bu ni mangé, et quand on m'a parlé de danser, je me suis refusé à toutes leurs instances. J'en ai dit la vraie raison, mais cela ne les a pas contentés, et ils ont cru que je les dédaignais. Il est certain que rien ne m'a plus humilié et fait enrager depuis quelques années, que de n'avoir pas su danser, et cela par ma faute.

Voltaire à M. le comte d'Argental.

Lunéville, 12 d'auguste 1749.

O Anges !

Lisez, lisez seulement ce que je vous envoie, vous allez être étonnés, et je le suis moi-même. Le 3 du présent mois, ne vous en déplaise, le diable s'empara de moi et me dit : Venge *Cicéron* et la France, lave la honte de ton pays. Il m'éclaira, il me fit imaginer la femme de *Catilina*, etc. Ce diable est un bon diable, mes anges ; vous ne feriez pas mieux. Il me fit travailler jour et nuit. J'en ai pensé mourir, mais qu'importe? En huit jours, oui en huit jours et non en neuf, *Catilina* a été fait, et tel à peu près que les premières scènes que je vous envoie. Il est tout griffonné, et moi tout épuisé. Je vous l'enverrai, comme vous croyez bien, dès que j'y aurai mis la dernière main.

Vous n'y verrez point de *Tullie* amoureuse, mais vous y verrez un tableau terrible de Rome, et j'en frémis encore. *Fulvie* vous déchirera le cœur, vous adorerez *Cicéron*. Que vous aimerez *César !* que vous direz : Voilà *Caton !* Et *Lucullus, Crassus,* qu'en dirons-nous ?

O mes chers anges ! *Mérope* est à peine une tragédie en comparaison ; mais mettons au moins huit semaines à corriger ce que nous avons fait en huit jours. Croyez-moi, croyez-moi, voilà la vraie tragédie. Nous en avions l'ombre ; mais il s'agit qu'elle soit aussi bonne que le sujet est beau.

P. S. Je suis peu de votre avis, Messieurs, sur bien des points qui concernent *Adélaïde ;* mais c'est pour une autre fois. Réservons-la comme un pâté froid : on le mangera quand on aura faim.

Du même à M. Ficher, intendant des postes de Berne.

Ferney, 5 avril 1768.

Je vois, Monsieur, par la lettre dont vous m'honorez, du 31 mars, que je suis précisément comme le *Bikertarf* de Londres, à qui le docteur *Swift* et le docteur *Arbutnot* prouvèrent qu'il était mort. Il eut beau déclarer dans les papiers publics qu'il n'en était rien, que c'était une calomnie de ses ennemis, et qu'il se portait à merveille, on lui démontra qu'il était absolument mort; que trois gazettes de Toris et trois autres gazettes de Whigs l'avaient dit expressément; que quand deux partis acharnés l'un contre l'autre affirmaient la même chose, il était clair qu'ils affirmaient la vérité; qu'il y avait six témoins contre lui, et qu'il n'avait pour lui que son seul témoignage, lequel n'était d'aucun poids. Enfin le pauvre homme eut beau faire, il fut convaincu d'être mort, on tendit sa porte de noir, et on vint pour l'enterrer.

Si vous voulez m'enterrer, monsieur, il ne tient qu'à vous, vous êtes bien le maître. J'ai soixante et quatorze ans, je suis fort maigre, je pèse fort peu, et il suffira de deux petits garçons pour me porter dans mon tombeau que j'ai fait bâtir dans le cimetière de mon église. Vous serez quitte encore de faire prier Dieu pour moi, attendu que dans votre communion on ne prie point pour les morts. Mais moi je prierai Dieu pour la conversion de votre correspondant qui veut que je sois en deux lieux à la fois; ce qui paraît moralement impossible à plusieurs honnêtes gens.

J'ai l'honneur d'être, pour le peu de temps que j'ai encore à vivre, Monsieur, votre, etc.

Du même à M. le marquis d'Argenson, à la première nouvelle de la victoire de Fontenoi.

Jeudi 13 mai 1745, à onze heures du soir.

Ah ! le bel emploi pour votre historien ! il y a trois cents ans que les rois de France n'ont rien fait de si glorieux. Je suis fou de joie !

Bonsoir, Monseigneur.

De Gay à M. F.

Stanton-Harwart, 9 août 1718.

Les seules nouvelles que vous puissiez attendre de moi ici sont des nouvelles du ciel, car je suis entièrement hors du monde, et il n'y a presque rien qui puisse parvenir jusqu'à moi, excepté le bruit du tonnerre que vous aurez sans doute entendu aussi. Nous lisons dans d'anciens auteurs que la foudre a renversé de hautes tours jusqu'aux fondements, tandis que d'humbles vallées n'ont reçu aucun dommage ; le seul préservatif contre ce terrible météore est le laurier, qui garantirait néanmoins assez mal la cervelle de nos auteurs modernes. Mais pour vous prouver que cette prétendue règle des anciens souffre des exceptions, je dois vous dire que la plus haute et la plus extravagante collection de tours qu'il y ait dans l'univers n'a rien souffert, tandis qu'une meule d'orge qui était tout près a été réduite en cendres. Plût à Dieu que l'action de la foudre s'en fût tenue là. Au pied de la meule étaient assis, à l'ombre d'un hêtre, deux amants aussi fidèles qu'on en puisse trouver dans aucun roman. Jean Howet était un garçon robuste, qui pouvait avoir vingt-cinq ans. Sara Drew devait plutôt être appelée jolie

que belle, et était à peu près du même âge. Ils avaient constamment été occupés eusemble aux différents travaux de l'année; c'était lui qui amenait à sa maîtresse, le matin et le soir, les vaches qu'elle devait traire. A la dernière foire, il lui avait acheté du taffetas vert pour son chapeau de paille, et la devise gravée sur sa bague d'argent était de son invention. Leur amour était le sujet de la conversation de tout le voisinage, et les mauvaises langues n'ont jamais osé dire qu'ils avaient d'autres vues que d'unir leur sort par un légitime mariage. Il venait d'obtenir, le matin même, le consentement des parents de sa belle, et ils ne devaient plus attendre que jusqu'à la semaine prochaine pour être heureux. Peut-être que, durant les intervalles de repos qu'ils entremêlaient à leur travail, ils s'entretenaient actuellement de leurs habits de noces : ce qu'il y a de certain, c'est que Jean essayait de quelles fleurs champêtres il pourrait faire un bouquet qui conviendrait le mieux au teint de Sara pour le jour du mariage.

Au milieu de cette douce et innocente occupation (c'était le dernier juillet, entre deux et trois heures après midi) le ciel commença à se couvrir d'un nuage noir, d'où il partit bientôt de si violents coups de tonnerre et de si terribles éclairs, que tous les laboureurs se sauvèrent pour chercher quelque abri : Sara s'évanouit de frayeur sur un tas d'orge; Jean, qui ne la quittait jamais, se tenait près d'elle, et l'avait entourée de deux ou trois tas pour la garantir de l'orage. Un instant après on entendit un coup affreux : chacun de ceux qui s'étaient sauvés cria à son voisin s'il n'avait pas été frappé de la foudre : aucune réponse ne venant de l'endroit où nos amants étaient placés, on s'avança vers la meule d'orge; on la trouva fumante, et nos deux amants sans vie. Jean avait une main autour du cou de Sara et tenait l'autre comme s'il avait voulu la garantir du tonnerre. Ce fut dans cette tendre attitude qu'ils passèrent en un instant de la vie

à la mort. La paupière de l'œil gauche de Sara était tant soit peu brûlée, et l'on aperçut une tache noire sur son sein. Son amant était tout noir. Leurs compagnons leur rendirent le triste devoir de les transporter en ville, où ils furent enterrés le lendemain, dans le cimetière de Stanton-Harcou rt. Milord Harcourt, par égard pour la prière que M. Pope et moi lui en avons faite, a donné ordre qu'on plaçât sur eux une pierre, à condition que nous en fournirions l'épitaphe. C'est ce que nous avons fait; mais comme milord soutient que la pièce est trop sublime pour les habitants de la campagne, M. Pope s'est engagé à en composer une dans un goût plus simple et plus à la portée de tout le monde (1).

Je suis, etc.

De Pope à Henry Cromwell.

17 juillet 1709.

Après avoir pris congé de vous, je partis le jour suivant, de grand matin. Je me trouvai seul dans la voiture publique, comme je l'avais prophétisé, et, de plus, j'y étais mal à mon aise. Quel triste changement, quand je pensais à l'aimable compagnie que j'avais quittée la veille! Me voilà donc sans la moindre apparence d'amusement pendant mon voyage. Que faire? J'eus recours à un livre; c'est ma ressource ordinaire en pareil cas. Un de vos moralistes chéris me tint compagnie. J'avais déjà tiré de cette lecture quel-

(1) Voici cette épitaphe : « Ci gisent *Jean Howet* et *Sara Drew*, jeune homme honnête et fille sage de cette paroisse, qui, travaillant à la moisson avec plusieurs autres, furent tués de la foudre en un instant, le dernier jour de juillet 1718. Ne t'imagine pas que la mort subite de deux amants si fidèles soit un jugement rigoureux de la Providence, il n'appartient qu'à des victimes pures d'être consumées par un feu céleste. Aime la vertu, et garde-toi bien d'être effrayé d'un trépas subit. Quand Dieu fait descendre au tombeau l'innocence, il est également juste, en quelque temps qu'il prononce cet arrêt. La même miséricorde ôte la vie ou la conserve. »

ques froids motifs de consolation contre les désagréments de la vie et l'instabilité des biens de ce monde, lorsque tout-à-coup je m'aperçois que le cocher arrête. J'entends dire aussitôt qu'une femme malade demande à se joindre à moi pour faire voyage. Il est difficile de se peindre mon chagrin et ma consternation à cette fâcheuse nouvelle. Résolu toutefois de mettre à profit les préceptes du philosophe que je venais de lire, je m'armai d'une constance stoïque pour supporter le plus grand de tous les maux : la compagnie d'une femme malade. Ce malheur me sembla pourtant plus supportable, lorsque je m'aperçus à son maintien et à sa voix qu'elle avait des manières distinguées et de la jeunesse ; mais quelle fut ma surprise, quand elle eut levé sa coiffe, de voir un des plus beaux visages que j'aie jamais regardés de mes deux yeux ; et ce qui m'étonna encore plus, d'entendre cette dame me saluer par mon nom ! Si jamais je me suis plaint amèrement à la nature de ce qu'elle m'a fait naître avec une vue basse, ce fut alors, dans l'embarras où je me trouvai, et pour me ressouvenir de l'endroit où je pouvais avoir été vu de ces beaux yeux qui me connaissaient si bien, et pour savoir de quelle manière je devais répondre. Enfin elle m'apprit d'elle-même, très-naïvement, et avant que je lui eusse avoué mon défaut de mémoire, qu'elle était la fille d'un de mes voisins ; qu'il n'y avait pas longtemps qu'elle était mariée ; qu'elle était venue à Londres pour consulter les médecins sur son indisposition, et qu'elle s'en retournait pour éprouver quel bien pourraient lui faire l'air de la campagne et un mari. Je n'eus pas plus tôt entendu tout cela, que je me repentis de n'avoir pas étudié la médecine, étude que mon père m'a si souvent recommandé de faire. Il me fâche bien de ne lui avoir pas obéi en ce point. Enfin, pour la première fois de ma vie, j'eus l'ambition d'être médecin. Il y avait quelques fruits à moi dans la voiture : je hasardai de lui en offrir. Heureusement pour mon entreprise, c'étaient précisé-

ment ceux dont les médecins lui avaient défendu l'usage; elle se sentit portée à les prendre. Bref, j'insistai, elle mangea. Ne vous semble-t-il pas voir Satan qui persuade à Eve de manger du fruit défendu? En effet, elle était aussi belle que la mère du genre humain, et moi, comme vous le savez bien, je ne suis guère moins laid que le tentateur. Toutefois, je ne laissai pas de poursuivre, enhardi par le succès du vieux serpent, auquel mon évènement et toutes ses circonstances me donnaient lieu de penser. Je rassemblai donc toute la bonne humeur dont j'étais capable, et, en dépit de ma laideur, je me mis à lui faire ma cour. Admirez mon bonheur : en moins d'une heure cette femme malade, qui m'avait causé tant d'effroi, devint pour moi une compagnie des plus agréables. Ses couleurs reparurent sur son teint, le ton de sa voix se raffermit, et elle m'avoua avec plaisir que mon ordonnance avait opéré son entière guérison. Vous ne pouvez vous imaginer combien ce voyage fut agréable pour moi.

De madame d'Epinay à M. de Lubière.

Y a-t-il quelqu'un parmi vous qui veuille se faire dénouer? Dénouer! Oui, dénouer... Mais dénouer quoi?... Eh! dénouer tout court. Voilà le fait. Un charlatan, qu'on dit être grand médecin, prétend connaître au pouls toutes les maladies dont on peut être attaqué, leurs causes et leurs effets. Cette annonce est belle et en impose; mais il simplifie beaucoup la chose, car il réduit toutes les maladies à une seule cause, qui provient des nerfs qui se nouent et se replient les uns sur les autres. On lui dit : Monsieur, j'ai la fièvre, un rhumatisme, je suis asthmatique, étique, apoplectique, etc. Contes en l'air, que tout cela, répond-il : les nerfs noués, voilà votre mal. Alors il vous étend sur un lit, vous parcourt, et retend tous les membres avec des mains, dit-on, semblables à des étaux, vous fait jeter les hauts cris, puis il vous

relève, se fait bien payer, et l'on court jouer à la fossette. Ce qu'il y a de certain, c'est que tout le monde va se faire dénouer, et que c'est une chose ravissante, si l'on en veut croire les connaisseurs.

J'ai reçu les vers que vous m'avez envoyés, je vous en remercie. Ceux de Voltaire sont, comme tout ce qu'il fait, divins, pleins de charme et de grâce; mais je vous trouve beaucoup trop sévère pour ceux du chevalier Boufflers, et surtout envers sa personne. Ah! l'on voit bien que je ne me mêle plus de votre éducation. De mon temps, vous aviez plus d'indulgence; eh bien! quoi, il a les défauts et les agréments de la jeunesse. L'expérience et le temps le corrigeront du reste, et il lui restera un grand fonds d'esprit et d'originalité. Ah! mon ami, soyons tolérants, et pour cause. L'intolérance rend triste, difficile... Mais, dites-moi donc, n'avez-vous jamais été jeune? Non! Eh bien! tant pis pour vous.

Je vous recommande la lecture du troisième morceau du supplément du mois dernier de la Gazette littéraire. Il est d'un de nos amis; cela frise le sublime, mais le fer n'est pas assez chaud.

Quand je vous dirai que Fréron est au Fort-l'Évêque pour avoir mal parlé dans ses feuilles de mademoiselle Clairon, cela vous sera à peu près égal; prenez donc que je n'ai rien dit, et je me dispenserai de vous apprendre sa sortie. J'aurais bien quelques articles à relever dans votre dernière lettre; j'en charge notre vénérable syndic; je me contente de lui envoyer le texte, et ma paresse tournera au profit de votre société, car Hubert nous a tous persuadés que vous êtes très-bon à vexer. Bonjour. Quand je vous ai prêché l'indulgence, c'était en vérité sans retour sur soi-même. Au reste, lorsque je cesserai de vous faire enrager, vous pourrez dire : Elle ne m'aime plus. Ah! j'espère bien, monsieur notre oncle, que vous ne le direz jamais.

De madame d'Epinay à l'abbé Galiani.

5 octobre 1764.

Comment! je n'aurai pas un moment à moi! toujours des affaires, des inquiétudes, des, etc.! O la sotte vie que la mienne! Mon gendre est là qui a mal aux dents. Oh! comme il souffre! Il fait une grimace de possédé. Sa femme a la colique, Ragot a des convulsions, Rosette aboie à me fendre la tête. Je veux écrire, point, c'est une visite; une femme que je n'ai jamais vue; elle vient voir la maison. Elle est à louer, ma maison, il faut bien qu'on la vienne voir. Cette femme est une tatillonne, une bavarde. Madame, votre servante. — Votre très-humble servante, madame. — Madame, cette maison paraît charmante, ah! mon dieu! comment pouvez-vous la quitter? Est-elle à vous? Mais vous n'aimez peut-être pas la campagne? — Pardonnez-moi, madame. Je regrette... — Elle est peut-être malsaine? Il y a beaucoup d'eau; vous avez l'air d'être délicate. — Madame, cette habitation n'est pas malsaine, mais je... — Ah! madame, voilà je crois la rivière? — Non, madame, c'est un canal. — Et les meubles? restera-t-elle meublée?—Madame il faut acheter le canal, et l'on pêche les meubles tous les trois ans. — En vérité, j'ai dit comme cela, tant j'étais ahurie de ses questions et de ses étourderies. Au reste, ce détail de maison, d'inventaire, tout cela a quelque chose de si triste et de si affligeant, que je me tiens à quatre pour ne pas pleurer. Chaque chose que j'ai faite ici, que j'ai arrangée, que j'ai plantée, me paraît mieux faite, plus intéressante que jamais; mais je ne suis pas payée, on ignore quand on le sera. J'ai des enfants, des dettes, d'anciens domestiques qu'il faut pouvoir récompenser. L'équité veut que je me réduise au né-

cessaire ; mais je ne vous cache pas que cette réforme me coûte infiniment.

. . . .

Je crois que pour me dédommager de mes désastres, je vais me mettre maîtresse d'école ; ou pour parler plus correctement, tout bonnement sevreuse. Il m'est arrivé du fond des Pyrénées un mienne petite-fille de deux ans, qui est une originale petite créature. Elle est noire comme une taupe ; elle est d'une gravité espagnole, d'une sauvagerie vraiment huronne : avec cela les plus beaux yeux du monde, et de certaines grâces naturelles, un mélange de bonté, de sérénité dans toute sa personne, très-marqué, et bien singulier pour son âge. Je parie qu'elle aura du caractère ; oui, je le parie ; et pour qu'elle le conserve, il me prend envie de m'emparer de cette petite créature. Ce sont de terribles chaînes que je me donnerai. Je me connais, cela mérite réflexion, ou plutôt il n'en faut pas faire, et donner tête baissée dans ce nouveau piége que me tend mon étoile, la sienne n'en sera pas plus mauvaise. Eh bien ! voilà un motif déterminant : allons, voilà qui est dit, demain je l'enlève à sa mère, je m'en empare ; et nous verrons une fois ce que deviendra un enfant qui n'est ni contraint ni gêné. Ce sera le premier exemple dans Paris. Imaginez que je suis la seule qui ne lui fais pas peur ; elle me sourit, l'abbé, voyez-vous cela ? Et puis elle s'appelle Émilie. Le charmant nom ! et le moyen d'y résister !

. . . .

Adieu, adieu, mon cher abbé. En vérité, je suis si bête aujourd'hui, que vous êtes trop heureux que je n'aie pas le temps de vous en dire davantage.

De P.-L. Courier, à M. N.

Plaisance, le... mai 1804.

Nous venons de faire un empereur, et pour ma part je n'y ai pas nui. Voici l'histoire : ce matin d'Anthouard nous assemble et nous dit de quoi il s'agissait, mais bonnement, sans préambule ni péroraison. — Un empereur ou la république, lequel est le plus de votre goût? Comme on dit rôti ou bouilli, potage ou soupe, que voulez-vous? Sa harangue finie, nous voilà tous à nous regarder, assis en rond. Messieurs, qu'opinez-vous? Pas le mot. Personne n'ouvre la bouche. Cela dura un quart-d'heure au plus, et devenait embarrassant pour d'Anthouard et pour tout le monde, quand Maire, un jeune homme, un lieutenant que tu as pu voir, se lève et dit : S'il veut être empereur, qu'il le soit; mais pour en dire mon avis, je ne le trouve pas bon du tout. — Expliquez-vous, dit le colonel, voulez-vous? ne voulez-vous pas? — Je ne le veux pas, répondit Maire. — A la bonne heure. Nouveau silence; on recommence à s'observer les uns les autres comme des gens qui se voient pour la première fois; nous y serions encore si je n'eusse pris la parole. Messieurs, dis-je, il me semble, sauf correction, que ceci ne nous regarde pas : la nation veut un empereur, est-ce à nous délibérer? Ce raisonnement parut si fort, si lumineux, si *ad rem...* que veux-tu, j'entraînai l'assemblée, jamais orateur n'eut un succès si complet : on se lève, on signe, on s'en va jouer au billard. Maire me disait : Ma foi, commandant, vous parlez comme Cicéron : mais pourquoi donc voulez-vous tant qu'il soit empereur, je vous prie? — Pour en finir et faire notre partie de billard. Fallait-il rester-là tout le jour? Pourquoi ne le voulez-vous pas? — Je ne sais, me dit-il, mais je le croyais fait pour quelque chose de mieux. Voilà le propos du

lieutenant que je ne trouve pas tant sot. En effet, que signifie, dis-moi..... un homme, lui, Bonaparte, soldat, chef d'armée, le premier capitaine du monde, vouloir qu'on l'appelle majesté! être Bonaparte, et se faire sire! *Il aspire à descendre :* mais non, il croit monter en s'égalant aux rois. Il aime mieux un titre qu'un nom; pauvre homme! ses idées sont au-dessous de sa fortune. Je m'en doutai quand je le vis donner sa petite sœur à Borghèse, et croire que Borghèse lui faisait trop d'honneur. . . . .

Voilà nos nouvelles; mande-moi celles du pays où tu es.

. . . .

Chacun baise en tremblant la main qui nous enchaîne.

Avec la permission du poète cela est faux; on ne tremble point, on veut de l'argent, et on ne baise que la main qui paie.

Ce César l'entendait mieux, et aussi c'était un autre homme; il ne prit point de titres usés; mais il fit de son nom même un titre supérieur à celui de roi.

Adieu, nous t'attendons ici.

Du même à M. de Sainte-Croix.

Mileto, le 12 septembre 1806.

Depuis notre jonction avec Masséna, nous marchons plus fièrement et sommes un peu moins à plaindre. Nous retournons sur nos pas, formant l'avant-garde de cette petite armée et faisant aux insurgés la plus vilaine de toutes les guerres; nous en tuons peu, nous en prenons encore moins. La nature du pays, la connaissance et l'habitude qu'ils en ont, font que, même étant surpris, ils nous échappent aisément; non pas nous à eux. Ceux que nous attrapons, nous les pendons

aux arbres; quand ils nous prennent, ils nous brûlent le plus doucement qu'ils peuvent. Moi qui vous parle, Monsieur, je suis tombé entre leurs mains : pour m'en tirer, il a fallu plusieurs miracles. J'assistai à une délibération où il s'agissait de savoir si je serais pendu, brûlé ou fusillé. Je fus admis à opiner, c'est un récit dont je pourrai vous divertir quelque jour. Je l'ai souvent échappé belle dans le cours de cette campagne; car, outre les hasards communs, j'ai fait deux fois le voyage de Reggio à Tarente, allée et retour, c'est-à-dire plus de quatre cents lieues à travers les insurgés, seul ou peu accompagné, tantôt à pied, tantôt à cheval, quelquefois à quatre pattes, quelquefois glissant sur mon derrière ou culbutant du haut des montagnes. C'est dans une de ces courses que je fus pris par nos bons amis. Il n'y a ni bois ni coupe-gorge dans toute la Calabre où je n'aie fait de ces promenades, et pourquoi? ah! c'est cela qui vous ferait pitié. Une fois, de sept hommes que j'avais pour escorte, trois furent tués avec quatre chevaux par les montagnards. Nous avons perdu et perdons chaque jour de cette manière une infinité d'officiers ou de petits détachements. Une autre fois pour éviter pareille rencontre, je montai sur une petite barque, et ayant forcé le patron à partir malgré le mauvais temps, je fus emporté en pleine mer. Nos manœuvres furent belles, nous nous mîmes à genoux, nous fîmes des oraisons : nous promîmes des messes à la Vierge et à saint Janvier, tant qu'enfin me voilà encore.

Depuis, sur une autre barque, je passai près d'une frégate anglaise qui, m'ayant tiré quelques coups, tous mes rameurs se jetèrent à l'eau et se sauvèrent à terre. Je restai seul comme Ulysse, comparaison d'autant plus juste que ceci m'arriva dans le détroit de Charibde, à la vue d'une petite ville qui s'appelle encore Scylla, et où je ne sais quel Dieu me fit aborder paisiblement. J'avais coupé avec mon sabre le cordage qui tenait ma petite voile latine, sans quoi j'eusse été submergé.

J'avais sauvé du pillage de mes pauvres nippes, ce que j'appelais mon bréviaire. C'était une Iliade de l'imprimerie royale, un tout petit volume que vous aurez pu voir dans les mains de l'abbé Barthélemy; cet exemplaire me venait de lui (*quam dispari domino!*), et je sais qu'il avait coutume de le porter dans ses promenades. Pour moi je le portais partout; mais l'autre jour, je ne sais pourquoi, je le confiai à un soldat qui me conduisait un cheval en main. Ce soldat fut tué et dépouillé, que vous dirai-je, Monsieur? j'ai perdu huit chevaux, mes habits, mon linge, mon manteau, mes pistolets, mon argent. Je ne regrette que mon Homère, et pour le ravoir, je donnerais la seule chemise qui me reste. C'était ma société, mon unique entretien dans les haltes et les veillées; mes camarades en rient; je voudrais qu'ils eussent perdu leur dernier jeu de cartes pour voir la mine qu'ils feraient. . . . .

. . . .

Je finis en vous suppliant de présenter mon respect à madame de Sainte-Croix et à M. L. Que n'ai-je ici mon Hérodote, comme je l'avais en Allemagne! je le perdis justement comme je viens de faire mon Homère, sur le point de le savoir par cœur. Il me fut pris par des hussards. Ce que je ne perdrai jamais, ce sont les sentiments que vous m'inspirez l'un et l'autre, dans lesquels il entre du respect, de l'admiration, et si j'ose le dire, de l'amitié.

Du même à madame Pégalle, à Lille.

Résina, près Portici, le 1 novembre 1807.

Vos lettres sont rares, chère cousine; vous faites bien, je m'y accoutumerais, et je ne pourrais plus m'en passer. Tout de bon, je suis en colère: vos douceurs ne m'apaisent point.

Comment, cousine, depuis trois ans voilà deux fois que vous m'écrivez! En vérité, mamselle Sophie..... Mais quoi! si je vous querelle vous ne m'écrirez plus du tout. Je vous pardonne donc, crainte de pis.

Oui, sûrement, je vous conterai mes aventures bonnes et mauvaises, tristes et gaies, car il m'en arrive des unes et des autres. *Laissez-nous faire,* cousine, *on vous en donnera de toutes les façons.* C'est un vers de La Fontaine; demandez à Voisard. Mon Dieu! m'allez-vous dire, on a lu La Fontaine, on sait ce que c'est que le Curé et le Mort! Eh bien! pardon; je disais donc que mes aventures sont diverses, mais toutes curieuses, intéressantes; il y a plaisir à les entendre, et plus encore, je m'imagine, à vous les conter; c'est une expérience que nous ferons au coin du feu quelque jour: j'en ai pour tout un hiver. J'ai de quoi vous amuser, et par conséquent vous plaire, sans vanité, tout ce temps-là, de quoi vous attendrir, vous faire rire, vous faire peur, vous faire dormir. Mais pour vous écrire tout, ah! vraiment vous plaisantez; madame Ratcliff n'y suffirait pas. Cependant, je sais que vous n'aimez pas à être refusée, et comme je suis complaisant, quoi qu'on en dise, voici, en attendant, un petit échantillon de mon histoire; mais c'est du noir, prenez-y garde. Ne lisez pas cela en vous couchant, vous en rêveriez, et pour rien au monde je ne voudrais vous avoir donné le cauchemar.

Un jour je voyageais en Calabre; c'est un pays de méchantes gens qui, je crois, n'aiment personne, et en veulent surtout aux français: de vous dire pourquoi, cela serait trop long; suffit qu'ils nous haïssent à mort, et qu'on passe fort mal son temps lorsqu'on tombe entre leurs mains. J'avais pour compagnon un jeune homme d'une figure..... ma foi, comme ce monsieur que nous vîmes au Rincy; vous en souvenez-vous? et mieux encore, peut-être: je ne dis pas cela pour vous intéresser, mais parce que c'est la vérité. Dans ces montagnes,

les chemins sont des précipices : nos chevaux marchaient avec beaucoup de peine; mon camarade allait devant; un sentier qui lui parut plus praticable et plus court nous égara. Ce fut ma faute; devais-je me fier à une tête de vingt ans? Nous cherchâmes, tant qu'il fit jour, notre chemin à travers ces bois; mais plus nous cherchions, plus nous nous perdions, et il était nuit noire quand nous arrivâmes près d'une maison fort noire; nous y entrâmes, non sans soupçon; mais comment faire? Là nous trouvons toute une famille de charbonniers à table, où du premier mot on nous invita; mon jeune homme ne se fit pas prier : nous voilà mangeant et buvant, lui du moins; car pour moi j'examinai le lieu et la mine de nos hôtes. Nos hôtes avaient bien la mine de charbonniers; mais la maison, vous l'eussiez prise pour un arsenal; ce n'étaient que fusils, pistolets, sabres, couteaux et coutelas. Tout me déplut, et je vis bien que je déplaisais aussi; mon camarade, au contraire : il était de la famille, il riait, il causait avec eux; et par une imprudence que j'aurais dû prévoir (mais quoi! s'il était écrit.....), il dit d'abord d'où nous venions, où nous allions, que nous étions Français, imaginez un peu! chez nos plus mortels ennemis, seuls, égarés, si loin de tout secours humain! et puis, pour ne rien omettre de ce qui pouvait nous perdre, il fit le riche, promit à ces gens pour la dépense, et pour nos guides le lendemain, ce qu'ils voulurent. Enfin il parla de sa valise, priant fort qu'on en eût grand soin, qu'on la mît au chevet de son lit; il ne voulait point, disait-il, d'autre traversin. Ah! jeunesse! jeunesse! que votre âge est à plaindre! Cousine, on crut que nous portions les diamants de la couronne : ce qu'il y avait qui lui causait tant de souci dans cette valise, c'étaient les lettres de sa maîtresse. Le souper fini, on nous laisse; nos hôtes couchaient en bas, nous dans la chambre haute où nous avions mangé. Une soupente élevée de sept à huit pieds, où l'on montait par une échelle, c'était là le coucher qui nous

attendait; espèce de nid dans lequel on s'introduisait en rampant sous des solives chargées de provisions pour toute l'année. Mon camarade y grimpa seul, et se coucha tout endormi, la tête sur la précieuse valise; moi, déterminé à veiller, je fis un bon feu, et m'assis auprès. La nuit s'était déjà passée presque entière assez tranquillement, et je commençais à me rassurer, quand sur l'heure où il me semblait que le jour ne pouvait être loin, j'entendis au-dessous de moi notre hôte et sa femme parler et se disputer; et prêtant l'oreille par la cheminée qui communiquait avec celle d'en bas, je distinguai ces propres mots du mari: *Eh bien enfin, voyons, faut-il les tuer tous les deux?* à quoi la femme répondit: *Oui;* et je n'entendis plus rien.

Que vous dirai-je? je restai respirant à peine, tout mon corps froid comme un marbre; à me voir, vous n'eussiez su si j'étais mort ou vivant. Dieu! quand j'y pense encore!.... Nous deux, presque sans armes, contre eux douze ou quinze qui en avaient tant! Et mon camarade mort de sommeil et de fatigue! L'appeler, faire du bruit, je n'osais; m'échapper tout seul, je ne pouvais; la fenêtre n'était guère haute, mais en bas deux gros dogues hurlant comme des loups..... En quelle peine je me trouvais; imaginez-le si vous pouvez. Au bout d'un quart-d'heure, qui fut long, j'entendis sur l'escalier quelqu'un, et par la fente de la porte, je vis le père, sa lampe dans une main, dans l'autre un de ses grands couteaux. Il montait, sa femme après lui, moi derrière la porte; il ouvrit; mais avant d'entrer, il posa la lampe que sa femme vint prendre, puis il entre pieds nus, et elle dehors lui disait à voix basse, masquant avec ses doigts le trop de lumière de la lampe, *doucement, va doucement.* Quand il fut à l'échelle, il monte, son couteau dans les dents, et venu à la hauteur du lit, ce pauvre jeune homme étendu, offrant sa gorge découverte, d'une main il prend son couteau, et de l'autre..... ah! cousine..... il saisit un jambon qui pendait au plancher, en

coupe une tranche, et se retire comme il était venu. La porte se referme, la lampe s'en va, et je reste seul à mes réflexions.

Dès que le jour parut, toute la famille à grand bruit vint nous éveiller, comme nous l'avions recommandé. On apporte à manger, on sert un déjeûner fort propre, fort bon, je vous assure. Deux chapons en faisaient partie, dont il fallait, dit notre hôtesse, emporter l'un et manger l'autre. En les voyant, je compris enfin le sens de ces terribles mots : *faut-il les tuer tous deux?* Et je vous crois, cousine, assez de pénétration pour deviner à présent ce que cela signifiait.

Cousine, obligez-moi, ne contez point cette histoire. D'abord, comme vous voyez, je n'y joue pas un beau rôle, et puis vous me la gâterez. Tenez, je ne vous flatte point; c'est votre figure qui nuirait à l'effet de ce récit. Moi, sans me vanter, j'ai la mine qu'il faut pour les contes à faire peur. Mais vous, voulez-vous conter? prenez des sujets qui aillent à votre air, Psyché, par exemple.

Du même à madame Courier.

Tours, le 29 janvier 1816.

J'ai passé hier la soirée chez madame de La Beraudière. Il y avait une douzaine de femmes et quelques hommes, la plupart jeunes gens dont je serais le père. Cela ne m'a point empêché de faire beaucoup de folies avec eux. Deux tables de boston et un colin-maillard dans leur salon que tu connais, outre M. Raymond et une petite fille de son âge, tu peux t'imaginer comme on était à l'aise. Colin-maillard l'a emporté. Le boston a été culbuté, deux carreaux cassés dans le vacarme, M. d'Autichamp en était, sans uniforme et sans aucune décoration. Il est vraiment aimable, tout uni et fort à la main. Enfin, nous étions là huit ou dix *jeunes gens* en train de nous divertir. Je suis sorti à minuit; personne ne

songeait encore à s'en aller. Ils ont joué vingt sortes de petits jeux fort drôles, qui, la plupart, m'étaient nouveaux. Cela n'était point ennuyeux comme sont d'ordinaire les petits jeux, dans le ton à peu près des petites de la Beraudière. Celles-ci, ma foi, sont très-bien; d'une décence parfaite, sans nulle espèce de gêne. Point de politique, tout le monde en bottes; quel délice! Ce qui m'a le plus amusé, c'est l'histoire d'un bal donné ces jours passés. Il y a eu des gens invités qui n'ont pas voulu y venir, aimant mieux donner aux pauvres l'argent que cela leur eût coûté. C'est l'épigramme qu'ils ont faite et qui a porté coup. On la leur garde bonne. D'autres, au contraire, s'attendaient à être invités, et ne l'ont point été : ceux-là ne sont pas les plus contents. Selon eux, c'est un bal d'*épurés*. Tu entends ce que cela veut dire. D'autres invités y sont venus, et s'en sont allés parce qu'ils n'ont pas trouvé le bal assez épuré. Toute la capacité du gouverneur et des principaux magistrats a été employée à arranger ce bal, qui définitivement n'a contenté personne. Si tu t'étais trouvée ici, aurais-tu été assez pure? Tu es de race un peu suspecte. On t'eût admise à cause de moi, qui suis la pureté même, car j'ai été pur dans un temps où tout était embrené. C'est une justice qu'on me rend. Madame de La Beraudière ne tarit point là-dessus. La conclusion que j'ai tirée de tout cela, c'est que, quand nous serons nichés dans nos bois, sur les bords du Cher, il faudra nous y tenir, et n'avoir de liaisons, d'amis ni de connaissances qu'à Paris. Tu sais là-dessus mon système, dans lequel je me confirme par tout ce que j'observe ici.

---

*Du même à M.***, officier d'artillerie.*

Tivoli, le 12 septembre 1810.

Ah ! mon cher ami, mes affaires sont bien plus mauvaises encore qu'on ne vous l'a dit. J'ai deux ministres à mes trousses, dont l'un veut me faire fusiller comme déserteur; l'autre veut que je sois pendu pour avoir volé du grec. Je réponds au premier : Monseigneur, je ne suis point soldat, ni par conséquent déserteur. — Au second : Monseigneur, je me *moque* du grec, et je n'en vole point. Mais ils me répliquent, l'un : Vous êtes soldat, car il y a un an vous vous énivrâtes dans l'île de Lobau avec L..., et tels garnements qui vous appelaient *camarade;* vous suiviez l'empereur à cheval; ainsi vous serez fusillé. — L'autre : Vous serez pendu, car vous avez sali une page de grec, pour faire pièce à quelques pédants qui ne savent ni le grec ni aucune langue. — Là-dessus, je me lamente et je dis : Serais-je donc fusillé pour avoir bu un coup à la santé de l'Empereur? Faudra-t-il donc que je sois pendu pour un pâté d'encre.

Ce qu'on vous a conté de mes querelles avec cette pédantaille n'est pas loin de la vérité. Le ministre a pris parti pour eux ; c'est, je crois, celui de l'intérieur; et, dans les bureaux de Son Excellence, on me fait mon procès sans m'entendre; on m'expédiera sans me dire pourquoi, et le tout officiellement. L'autre Excellence de la guerre, c'est-à-dire Gassendi, a écrit ici à Sorbieri, voulant savoir, dit-il, si c'est moi qui fais ce grec dont parle la Gazette ; que je suis à lui, et qu'il se propose de me faire arrêter par la gendarmerie. J'ai su cela de Vauxmoret (1), car je n'ai point vu Sorbieri, et j'ignore ce qu'il a répondu. Au vrai, je ne m'en soucie guère ;

(1) Colonel d'artillerie.

je me crois en toute manière hors de la portée de ces messieurs, quitte de leur protection et de leur précaution.

Je ne me repens point d'avoir été à Vienne, quoique ce fût une folie; mais cette folie m'a bien tourné. J'ai vu de près l'oripeau et les *mamamouchis;* cela en valait la peine, et je ne les ai vus que le temps qu'il fallait pour m'en divertir et savoir ce que c'est.

Vous avez raison de me croire heureux, mais vous avez tort de vous croire à plaindre. Vous êtes esclave! eh! qui ne l'est pas? Votre ami Voltaire a dit qu'*heureux sont les esclaves inconnus à leur maître*. Ce bonheur-là vous est *hoc,* et c'est-là peut-être de quoi vous enragez. Allez, vous êtes fou de porter envie à qui que ce soit, à l'âge où vous êtes fort et bien portant, vous ne méritez pas les bontés que la nature a eues pour vous.

Adieu, vous m'avez fait grand plaisir de m'écrire, et j'en aurai beaucoup à recevoir de vos nouvelles.

De Dupaty.

A Gênes.

Quel est ce superbe monument? Sa masse, son élévation, son étendue, sa magnificence m'étonnent. C'est un hôpital, on l'appelle *Albergo di poveri,* l'asile des pauvres. Il fallait l'appeler le palais des pauvres. Mais que ces colonnes de marbre, que tous ces pilastres de marbre, que tous ces monuments de marbre me blessent! Chacune de ces colonnes tient la place de plusieurs hommes. A-t-on voulu rendre aux pauvres, dans un seul palais, la part qui leur appartient dans tous les palais?

Les pauvres sont recueillis ici dans un asile, et non renfermés dans une prison. Ils sortiront tous après, s'ils le veulent, les filles avec une dot, les hommes avec un métier. Ces bienfaits ne sont pas des chaînes.

On a pris soin de répandre dans l'immensité de l'édifice les statues de tous les bienfaiteurs qui l'ont fondé et qui l'entretiennent. Les premiers sont représentés assis, les seconds debout. Heureux et attendrissant emblême! distinction ingénieuse!

Je suis bien aise pour les âmes sensibles qui sont cachées ici sous la misère, qu'elles puissent attacher leur reconnaissance à quelque chose qui offre plus que n'en offre un nom, à des images, à du marbre.

On doit cet hôpital et ses revenus à plusieurs causes : à la vanité, à la religion, à la pitié.

Les revenus de cet hôpital sont immenses : ils suffiraient pour nourrir quatre fois autant de pauvres; mais il a des administrateurs!

J'ai vu dans la chapelle un médaillon de marbre. Il représente *Jésus mort dans les bras de sa mère.* C'est Jésus, c'est la mort, et c'est Michel-Ange.

Voici des statues qui figurent une Assomption : on les doit au ciseau du *Puges*, qui, en représentant un miracle, en a fait un.

Les églises ressemblent ici à des salles de spectacle Il est difficile d'entasser plus de dorure, de peinture, plus de marbre; mais que ce faste et ce luxe sont déplacés.

Il faut que le cœur, dans un temple, ne trouve que Dieu pour se prendre; tous ces tableaux, toutes ces statues, tous ces ornements le retiennent. On ne doit mettre entre l'homme et Dieu que ce qui les rapproche, l'immensité qui les sépare.

Le milieu d'une forêt vaste, profonde, tel serait à mon gré le plus beau des temples; le seul ornement que je voudrais, c'est un jour sombre. C'est là que les Gaulois croyaient à Dieu; c'est là que les imaginations vives le sentent.

C'est donc bien mal entendre l'architecture des églises,

que d'en faire, comme à Gênes, des salons de palais ou des sales de spectacles.

On doit excepter la cathédrale, qui a quelque majesté ; et il faut faire grâce à l'église de Carignan, en faveur de la statue de saint Sébastien, créée par le ciseau du *Puges*.

L'expression du visage est admirable. La douleur y combat avec la foi. Que ce marbre souffre ! Ils ont eu la barbarie de percer de flèches un si beau corps, de tourmenter si cruellement une si belle âme ! elle semble n'attendre que le moment d'échapper à la douleur et de retourner au ciel.

Voici une autre statue du Puges, représentant je ne sais plus quel évêque : elle est belle aussi, mais est près de saint Sébastien : on l'admire, mais on vient d'être touché.

DESCRIPTIONS.

De madame de Sévigné à sa fille.

6 mai 1672.

Ma fille, je fus hier à un service de M. le chancelier Séguier, à l'Oratoire ; ce sont les peintres, les sculpteurs, les musiciens et les orateurs qui en ont fait la dépense, en un mot les quatre arts libéraux. C'était la plus belle décoration qu'on puisse imaginer. Lebrun avait fait le dessin, et le mausolée touchait presque à la voûte, orné de mille lumières et de plusieurs figures convenables à celui qu'on voulait louer. Quatre squelettes, en bas, étaient chargés des marques de sa dignité, comme lui ayant ôté les honneurs avec la vie. L'un portait son mortier, l'autre sa couronne ducale, l'autre son ordre, l'autre les masses de chancelier. Les quatre arts étaient éplorés d'avoir perdu leur protecteur. Quatre Vertus soutenaient la première représentation, la Force, la Justice, la Tempérance et la Religion. Quatre anges ou quatre génies

recevaient au-dessus cette belle âme. Le mausolée était encore orné de plusieurs anges qui soutenaient une chapelle ardente, laquelle tenait à la voûte. Jamais il ne s'est rien vu de si magnifique ni de si bien imaginé ; c'est le chef-d'œuvre de Lebrun. Toute l'église était parée de tableaux, de devises et d'emblèmes qui avaient rapport à la vie du chancelier : plusieurs actions principales y étaient peintes. L'assemblée était belle et grande, mais sans confusion.

Il est venu un jeune père de l'Oratoire, pour faire l'oraison funèbre. J'ai dit à M. de Tulle de le faire descendre et de monter à sa place, et que rien ne pouvait soutenir la beauté du spectacle et la perfection de la musique, que la force de son éloquence. Ma fille, ce jeune homme a commencé en tremblant ; tout le monde tremblait aussi. Il a débuté par un accent provençal ; il est de Marseille, et s'appelle *Léna* ; mais en sortant de son trouble, il est entré dans un chemin si lumineux, il a si bien établi son discours, il a donné au défunt des louanges si mesurées, il a passé par tous les endroits délicats avec tant d'adresse, il a si bien mis dans tout son jour tout ce qui pouvait être admiré, il a fait des traits d'éloquence et des coups de maître si à propos et de si bonne grâce, que tout le monde s'en est écrié, et chacun était charmé d'une action si parfaite et si achevée. C'est un homme de vingt-huit ans, intime ami de M. de Tulle ; mais je crois qu'il surpassera son aîné (1).

Pour la musique, c'est une chose qu'on ne peut expliquer, Baptiste avait fait un dernier effort : ce beau *miserere* y était encore augmenté. Il y a eu un *libera* où tous les yeux étaient pleins de larmes. Je ne crois point qu'il y ait une autre musique dans le ciel.

(1) Il mourut à quarante-quatre ans. Il donnait les plus belles espérances pour la chaire.

De La Fontaine à sa femme.

Août 1633.

Vous n'avez jamais voulu lire d'autres voyages que ceux des chevaliers de la Table ronde; mais le nôtre mérite bien que vous le lisiez. Il s'y rencontrera pourtant des matières peu convenables à votre goût; c'est à moi de les assaisonner, si je puis, en telle sorte qu'elles vous plaisent. Le dimanche étant arrivé, nous partîmes de grand matin : nous nous arrêtames au Bourg-la-Reine, pour prendre le carrosse de Poitiers, qui y passe tous les dimanches; nous l'attendîmes près de trois heures, et pour nous désennuyer, nous ouïmes une messe paroissiale. La procession, l'eau bénite, le prône, rien n'y manqua. Dieu voulut enfin que le carrosse passât. Point de moines, mais en récompense, trois femmes, un marchand qui ne disait mot, et un notaire qui chantait toujours. Parmi les trois femmes, il y avait une Poitevine qui se qualifiait comtesse : elle paraissait assez jeune et de taille raisonnable, témoignait avoir de l'esprit et déguisait son nom. Telle était donc la compagnie que nous avons eue. Le lendemain, nous traversâmes la Beauce, pays ennuyeux, et qui, outre l'inclination que j'ai à dormir, nous en fournissait un très-beau sujet. Pour s'en empêcher, on mit une question de controverse sur le tapis : notre comtesse en fut cause : elle est de la religion réformée et nous montra un livre de Dumoulin. M. De Châteauneuf l'entreprit et lui dit que sa religion ne valait rien pour bien des raisons..... Enfin, il lui conseillait de se convertir. La Poitevine se mit aussitôt sur l'Ecriture, et demanda des passages où il fût parlé de toutes ces raisons. Pendant ce temps-là, le notaire chantait toujours, et moi je m'endormis.

Etant arrivés à Orléans, nous allâmes regarder la Loire de

dessus le pont : par ce même moyen je vis Jeanne d'Arc; mais ma foi, ce fut sans plaisir. Je ne lui trouvai ni l'air, ni la taille, ni le visage d'une amazone. L'infante Gradafise en vaut dix comme elle. Je la regardai : elle est à genoux devant une croix, et le roi Charles en même posture : le tout fort chétif et de petite apparence. C'est un monument qui se sent de la pauvreté du siècle. Le pont d'Orléans ne me paraît pas non plus d'une largeur ni d'une majesté proportionnées à la noblesse de son emploi.

Autant que la Beauce m'avait semblé ennuyeuse, autant le pays qui est depuis Orléans jusqu'à Amboise me parut agréable et divertissant. Le premier lieu où nous nous arrêtâmes, ce fut Cléry. J'allai aussitôt visiter l'église. C'est une collégiale assez bien rentée pour un bourg. Louis XI y est enterré. On le voit à genoux sur son tombeau, quatre enfants au coin : ce seraient quatre anges, si on ne leur avait point arraché les ailes. Le bon apôtre de roi fait là le saint homme, et est bien mieux pris que lorsque le Bourguignon le mena à Liège.

Je lui trouvai la mine d'un matois;
Ainsi l'était ce prince dont la vie
Doit rarement servir d'exemple aux rois,
Et pourrait être en quelques points suivie.

A ses genoux sont ses heures et son chapelet, la main de justice, son sceptre, son chapeau et sa Notre-Dame. Je ne sais comment le statuaire n'y a point mis le prévôt Tristan. Le tout est en marbre blanc et m'a semblé d'assez bonne main. De là nous fûmes à Saint-Dié. Comme ce n'est qu'un bourg, et que les hôtelleries y sont mal meublées, notre comtesse n'étant pas satisfaite de sa chambre, M. de Châteauneuf voulant toujours que son oncle fût le mieux logé, nous pensâmes tomber dans le différend de Potrot et de la dame de Nouaillé. La comtesse se plaignit fort le lendemain

des puces. Je ne sais si ce fut cela qui éveilla le cocher, je veux dire les puces du cocher, et non celles de la comtesse; tant il y a qu'il nous fit partir de si grand matin, que nous nous trouvâmes vis-à-vis de Blois à huit heures, rien que la Loire entre deux.

Blois est en pente comme Orléans, mais plus petit et plus ramassé. Les maisons y sont disposées de manière qu'elles forment un amphithéâtre. Cela me parut très-beau, et je crois que difficilement on pourrait trouver un aspect plus riant et plus agréable. Le château est à un bout de la ville; à l'autre bout Sainte-Solenne. Cette église paraît fort grande et n'est cachée d'aucune maison; enfin elle répond tout-à-fait au logis du prince. Chacun de ses bâtiments est situé sur une éminence dont la pente se vient joindre vers le milieu de la ville, de sorte qu'il s'en faut peu que Blois ne fasse un croissant. La façon de vivre des habitants est fort polie, soit que cela est ainsi de tout temps, et que le climat et la beauté du pays y contribuent, soit que le séjour de Monsieur ait amené cette politesse, ou le nombre de jolies femmes. On me voulut, outre cela, montrer des bossus, chose assez commune dans Blois, à ce qu'on me dit. Je crus que le ciel, ami de ces peuples, leur envoyait de l'esprit par cette voie-là, car on dit que bossu n'en manqua jamais. Nous allâmes voir ensuite le château du prince; il a été bâti à plusieurs reprises, une partie sous François Ier, l'autre sous quelques-uns de ses devanciers. Il y a en face un corps-de-logis à la moderne, que feu Monsieur a fait commencer. Toutes ces trois pièces ne font nulle symétrie; l'architecte a évité cela autant qu'il a pu. Ce qu'a fait faire François Ier, à le regarder du dehors, me contenta plus que tout le reste : il y a force petites galeries, petites fenêtres, petits balcons, petits ornements sans régularité et sans ordre; cela fait quelque chose de grand qui plaît assez. Nous n'eûmes pas le loisir de voir le dedans, le cocher nous fit partir. Tant que la journée

dura, nous eûmes beau temps, beau chemin, beau pays. Nous ne quittâmes point la levée : c'est une chaussée qui suit les bords de la Loire et qui la retient dans son lit, ouvrage qui a coûté beaucoup de temps à faire et qui coûte beaucoup à entretenir. Quant au pays, je ne vous en saurais dire assez de merveilles : point de ces montagnes pelées qui choquent tant les yeux; mais de part et d'autre des coteaux les plus agréablement vêtus qui soient dans le monde.

Mais le plus bel objet, c'est la Loire sans doute :
On la voit rarement s'écarter de sa route ;
Elle a peu de replis dans son cours mesuré!
Ce n'est pas un ruisseau qui serpente en un pré,
    C'est la fille d'Amphitrite!
    C'est elle dont le mérite,
    Le nom, la gloire et les bords
    Sont dignes de ces provinces
    Qu'entre tous leurs plus grands trésors
    Ont toujours placées nos princes.
    Elle répand son cristal
    Avec magnificence,
    Et le jardin de la France
    Méritait un tel canal!

Arrivés à Amboise d'assez bonne heure, nous employâmes le reste du jour à voir le château. Il est situé sur un roc et il paraît extrêmement haut; du reste, il n'a rien de remarquable. Il a été toutefois un temps qu'on le faisait servir de berceau à nos jeunes rois, et véritablement c'était un berceau d'une matière assez solide et qui n'était pas pour se renverser facilement. Ce qu'il y a de beau, c'est la vue : elle est grande, majestueuse, d'une étendue immense; l'œil ne trouve rien qui l'arrête; on s'imagine découvrir Tours, bien qu'il soit à plus de quinze lieues. On a en aspect la côte la plus riante et la mieux diversifiée que j'aie vue encore, et au pied une prairie qu'arrose la Loire. On nous montra,

dans le château, ce bois de cerf dont on parle tant; soit qu'on le veuille faire passer pour naturel ou pour artificiel, j'y trouve un sujet d'étonnement presque égal. Ceux qui le croient artificiel tombent d'accord que c'est un bois de cerf, mais de plusieurs pièces; or, le moyen de les avoir jointes sans qu'il y paraisse de liaison? de dire aussi qu'il soit naturel, et que l'univers ait jamais produit un animal assez grand pour le porter, cela n'est guère croyable.

Il en sera toujours douté,
Quand bien ce cerf aurait été
Plus ancien qu'un patriarche;
Tel animal, en vérité,
N'eût jamais su tenir dans l'arche.

De M. de Guilleragues, ambassadeur à Constantinople, à Racine.

Péra, le 9 juin 1684.

J'ai été sensiblement attendri et flatté, Monsieur, à la lecture de la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Eloigné de vous et des représentations qui peuvent en imposer sur vos tragédies, et très-dégoûté des pays fameux que vous avez chantés, vos œuvres, cependant, me paraissent plus belles que jamais. Oui, Monsieur, je suis très-dégoûté de ces pays dont les poètes et les historiens de l'antiquité ont dit de si belles choses, et je vois qu'ils n'étaient pas d'exacts observateurs de la vérité.

Le Scamandre et le Simoïs sont à sec dix mois de l'année; leur lit n'est qu'un fossé. L'Hèbre est une rivière du quatrième ordre. La Natolie, le Pont, la Nicomédie, Ithaque, présentement Céphalonie, la Macédoine, le terroir de Larisse et celui d'Athènes ne peuvent jamais avoir fourni la quin-

zième partie des hommes dont les historiens font mention. Il est impossible que tous ces pays, cultivés avec des soins imaginables, aient jamais été fort peuplés. Le terroir est presque partout pierreux, aride et sans rivière; on y voit des montagnes et des côtes pelées, plus anciennes que tous les écrivains. Le port d'Aulide, absolument gâté, peut avoir été bon, mais il n'a jamais pu contenir les mille vaisseaux des Grecs, ni mille barques. Délos est un misérable rocher; Cythère et Paphos sont des lieux affreux; Cythère, ou Cérique, est une petite île, la plus désagréable et la plus infertile qui soit au monde; il n'y a jamais eu un air plus corrompu que celui de Paphos, absolument inhabitée. Nave ne vaut pas mieux. Les poètes, apparemment, mettaient Vénus dans les lieux où ils avaient leurs maîtresses, mais ils l'ont très-mal placée. Je ne vous parle point de deux mille évêchés en Grèce, nommés dans l'histoire ecclésiastique, qui ne peuvent avoir eu douze paroisses chacun.

J'eusse voulu que, vous souvenant de l'attachement que j'ai pour tout ce qui vous touche, vous m'eussiez écrit quelque chose de votre famille. Je crois le petit Racine bien vif. Je prévois qu'à mon retour je n'oserai l'attaquer sur le grec ancien, mais je l'étonnerai avec le grec vulgaire, langue aussi corrompue et aussi misérable que l'ancienne Grèce l'est devenue.

Adieu, mon cher monsieur, continuez à me donner des marques de souvenir de notre ancienne amitié, et écrivez-moi, quand même vous devriez me traiter encore de monseigneur. Je ne sais pourquoi vous me donnez libéralement quelque part à vos tragédies, quoique je n'en aie jamais eu d'autre que celle de la première admiration. Vous m'avez appris bien des choses, au lieu que je ne vous en ai jamais appris qu'une. Je vous ai découvert qu'un trésorier de France prend le titre de chevalier et a le droit honorable d'être enterré avec des éperons dorés. Il ne doit donc pas prodiguer

légèrement le titre de monseigneur. Vous ne me marquez pas si vous voyez souvent M. le marquis de Seignelay. Adieu, mon cher monsieur.

Du prince de Ligne à madame la marquise de C.

De Carassbazar.

J'ai quitté la médiation et je rentre dans la vie active. J'ai trouvé en arrivant de nouveaux sujets d'admiration, mais avant de vous en parler, madame la marquise, que je vous dise un mot sur la fidélité. Ne vous alarmez pas de ce mot, cela ne regarde ni vous, ni moi; il s'agit d'un Tartare barbare à qui j'ai été confié, malgré la mauvaise réputation et l'air sauvage de ces gens-là. Il m'aurait peut-être volé ou rossé s'il m'avait rencontré; mais comme je m'étais remis entre ses mains, il aurait sacrifié sa vie pour me défendre. Je lui échappai un instant pour aller graver sur un rocher, à trente pas dans la mer, un nom cher à mon cœur; il m'a cherché partout, et me croyant massacré, il était prêt à mettre le feu au village voisin, en attendant qu'il sût positivement ce que j'étais devenu. Comme je revenais *sous la conduite de mon connnétable,* j'ai cru me tromper en voyant une maison au milieu de déserts odoriférants, mais plats et verts comme un billard. J'ai bien cru me tromper davantage en la trouvant blanche, propre, entourée d'un terrain cultivé, dont la moitié était un verger, et l'autre moitié un potager que traversait le plus pur et le plus rapide des ruisseaux; mais j'ai été bien plus surpris encore d'en voir sortir deux figures célestes habillées en blanc, qui m'ont proposé de m'asseoir à une table couverte de fleurs, sur laquelle il y avait du beurre et de la crème. Je me rappelai les déjeûners des romans anglais. C'étaient les filles d'un riche fermier que le ministre de Russie à Londres avait envoyées au prince

Potemkin pour faire des essais d'agriculture en Tauride. J'en reviens aux admirations, aux merveilles. Nous avons trouvé des ports, des armées et des flottes dans l'état le plus brillant. Cherson et Sébastopol surpassent tout ce qu'on peut en dire. Chaque jour est marqué par quelque grand évènement ; tantôt une nuée de Cosaques des rives du Tanaïs manœuvrent autour de nous à leur manière, tantôt les Tartares de la Crimée, infidèles jadis à leur khan Sélim Gheray, parce qu'il voulut les enregimenter, forment d'eux-mêmes des corps pour venir au-devant de l'impératrice. On a traversé pendant plusieurs jours des espaces immenses de déserts, d'où Sa Majesté a chassé les Tartares Zaporogues, Budjacks et Nogays, qui, il y a dix ans, menaçaient ou ravageaient l'empire. Ces lieux étaient ornés de tentes magnifiques pour les déjeûners, soupers, dîners et couchers ; et ses campements, décorés avec une pompe asiatique, présentaient le spectacle le plus militaire. Ces mêmes déserts seront bientôt transformés en champs, en bois et en villages ; ils sont déjà l'habitation de plusieurs régiments, et ils deviendront bientôt celle de paysans qui s'y établiront à cause de la bonté du terrain. L'impératrice a laissé dans chaque ville de gouvernement pour plus de cent mille roubles de présents. Chaque jour de repos était marqué par le don de quelques diamants, des bals, des feux d'artifice et des illuminations à dix lieues à la ronde. D'abord des forêts en feu paraissent sur les montagnes, puis des buissons ardents, se rapprochant de nous, deviennent des bûchers immenses.

Encore une petite remarque sur tant de pays que nous parcourons. Les sujets de cet empire, qu'on a la bonté de plaindre si souvent, ne se soucieraient pas de vos Etats-généraux ; ils prieraient les philosophes de ne pas les éclairer, et les grands seigneurs de ne pas leur permettre de chasser sur leurs terres. Malgré la chicane qu'ils font au Saint-Esprit, ils n'en sont pas maltraités, et sont plus fins qu'on ne pense ;

ils ont besoin de baiser la main de leurs popes et de se prosterner devant la souveraine, pour être soumis. Du reste, ils ne sont esclaves que pour ne pas se faire du mal, ni à eux, ni aux autres; mais ils sont libres de s'enrichir, ce qu'ils font souvent, comme on peut le voir par la magnificence des différents costumes des provinces. L'impératrice, qui ne craint pas de passer pour être gouvernée, donne à ceux qu'elle emploie toute l'autorité et la confiance possibles : il n'y a que pour faire du mal qu'elle ne donne d'autorité à personne. Elle se justifie de sa magnificence, en disant que de donner de l'argent lui en rapporte beaucoup, et que son devoir est de récompenser et d'encourager; elle se justifie d'avoir créé un grand nombre d'emplois dans les provinces, parce que cela fait circuler les espèces, élève des fortunes, et oblige des gentilhommes à demeurer dans leurs terres plutôt qu'à Pétersbourg et Moscou. Si elle a bâti en pierre deux cent trente-sept villes, c'est, dit-elle, que tous les villages de bois, brûlés si souvent, lui coûtaient beaucoup. Si elle a créé une flotte superbe sur la mer Noire, c'est parce que Pierre Ier aimait la marine. Elle a toujours quelque excuse de modestie pour toutes les grandes choses qu'elle fait. On n'a pas d'idée du plaisir qu'il y a à la suivre.

Adieu, chère marquise, j'entends déjà des millions d'allah que font retentir vers l'Orient nos bons Musulmans pour notre heureux voyage : je me surprends quelquefois à invoquer Mahomet tout comme un autre. Puisse-t-il verser sur votre joli visage la rosée de ses bénédictions, pour qu'il soit toujours aussi frais que la rosée du matin!

Du comte de Creutz à Marmontel.

Madrid, 4 février 1765.

MON CHER AMI,

J'ai eu le projet de vous oublier; je n'en suis pas venu à bout. Pour mon malheur, mes amis sont toujours présents à mon imagination. Les soupers délicieux de madame Geoffrin me poursuivent au milieu des sombres assemblées de Madrid; et quoique les Espagnols ne demandent guère à être amusés, j'ai tant Paris dans la tête, que j'ennuie l'ennui même.

Depuis que je suis dans ce pays, il me paraît que le genre humain soit arriéré de dix siècles. Les Pyrénées sont, à mon avis, les barrières du monde éclairé, que la philosophie n'a jamais pu passer. Cependant, il ne faut pas être calomniateur de l'humanité; ce peuple est généreux, doux, sensible; il est même laborieux, là où le physique et le moral ne s'y opposent pas. Dans les provinces du Nord, telles que la Galice et les Asturies, où l'on respire un air moins brûlant, où les lois ont encore quelque autorité, et les hommes quelques privilèges, la culture des terres est perfectionnée, les mines sont exploitées, et la côte fourmille de matelots. On voit bien que partout où la liberté jette son ombre, elle rafraîchit la nature exténuée, et les hommes sortent de leur anéantissement.

La Catalogne, rafraîchie par les vents de la Méditerranée, est cultivée comme le Languedoc, et présente un aspect riant et animé. Le peuple vif, spirituel et industrieux, mêle les plaisirs au travail, et les artisans courent de leur atelier au bal de l'Opéra, où ils déploient, dans la manière de se masquer, un génie inventif, mais romanesque, qui caractérisait l'esprit des Maures, leurs anciens maîtres.

La Valence est l'orgueil de la nature : tout y paraît illusion ; les palais enchantés qui l'ornent sont des couvents de moines, construits avec une grande magnificence dans des solitudes délicieuses qui semblent créées exprès pour divertir l'homme sur les maux attachés à l'humanité. Au pied des montagnes qui protègent le pays des vents de l'ouest, j'ai trouvé les jardins d'Armide. De ces montagnes descendent en cascades un millier de ruisseaux à travers des bosquets de grenadiers, de lauriers et d'orangers qui représentent des temples antiques. La fraîcheur de l'ombre, le murmure des eaux, le parfum des arbres odoriférants, la terre tapissée de lavande, de jacinthes, de roses et d'œillets, tout cela excite en vous ces sensations délicieuses que la jeunesse éprouve à la première lecture des romans, et que l'homme devenu plus sensé et moins heureux est désespéré de ne plus ressentir.

Les Castilles et la Manche offrent un spectacle bien différent ; tantôt vous voyez une chaîne de montagnes affreuses, image du bouleversement de la nature et du monde en ruine : c'est le séjour même de l'hiver au milieu de l'été : tantôt la vue est fatiguée par des plaines immenses qui ressemblent à un océan de sable calciné, et dont les inégalités représentent absolument les vagues d'une mer en furie. L'œil attristé se promène en vain sur les lointains pour chercher de la verdure et de l'ombre : il ne rencontre qu'un horizon nu et des villes désertes. Les chaleurs insupportables qui y règnent six mois de l'année sont étouffantes, comme celles du Sahara et de Biledulgérid. Les hommes, accablés et presque anéantis, éprouvent en travaillant une sensation douloureuse, et ne trouvent de soulagement que dans le repos ; ils resteraient les bras croisés pendant toute l'éternité, et croient que le purgatoire n'est qu'une maison de travail.

C'est au milieu de ces arides campagnes qu'est situé Madrid. Au bas de la ville coule un filet d'eau presque imper-

ceptible, qu'on honore du nom de rivière. La ville est bien percée, les rues larges, propres et décorées de fontaines. Les maisons, grandes et spacieuses, vous donnent en même temps une idée de magnificence et de misère; on dirait qu'elles sont faites pour y loger une nation entière; mais à peine sont-elles meublées. La distribution des pièces paraît inventée par quelque ennemi secret de l'ordre et de l'arrangement. Les grands ont des terres, ou plutôt des Etats, qu'ils n'ont jamais vus; ils préfèrent végéter dans leurs hôtels, entourés d'une armée de domestiques qui les servent tristement à genoux. S'ils sortent, c'est pour traîner une existence fastidieuse à la cour, ou pour aller indolemment à la promenade. Là on les voit affaissés sous le poids de leur inutilité dans des voitures indignes, ornées de découpures de laiton. Une dépense sourde, un luxe mesquin, absorbent leurs immenses revenus. Le duc d'Arcor paie en pension à ses domestiques 300,000 francs par an : le duc de Médina-Céli jouit de 10 millions de réaux de revenu, et est noyé de dettes. La noblesse, cependant, quoique sans éducation, a quelque chose de grand dans le cœur, des manières nobles, beaucoup de franchise et de probité; ils sont pleins d'honnêteté et d'égards pour les étrangers. Le duc de Médina-Céli est un homme d'un grand mérite; il aime les gens de lettres, il les honore, il les cultive. En gémissant sur l'ignorance de la nation, il avoue que le mal est sans remède.

Le roi d'aujourd'hui est réellement un grand roi. Son gouvernement est vigoureux. Ses ministres tremblent devant lui, ainsi que ses favoris. Le choix qu'il en fait prouve bien son discernement et la connaissance profonde qu'il a des hommes et des affaires. Il a établi l'ordre dans les différentes branches de l'administration, embelli la capitale, construit les plus beaux chemins de l'Europe, établi le militaire sur un pied respectable, payé 32 millions des dettes de son prédécesseur, réduit à rien le pouvoir de l'inquisition. Ce tribunal,

qui faisait trembler les rois mêmes, n'est plus qu'un fantôme incapable de faire peur même aux enfants; mais de réformer des abus qui tiennent à la constitution, de changer le génie et les mœurs de tout une nation, ce n'est pas l'effort d'un seul règne.

Le nouveau palais de Madrid et les maisons de campagne sont vraiment royales. Les jardins de Saint-Ildefonse ont quelque chose de merveilleux. On les a plantés dans les abimes, sur la descente de l'affreux Guadarama, dont les sommets sont toujours couverts de neige. Les eaux sont d'une magnificence et d'une beauté qui surpassent de beaucoup celles de Versailles et de Marly. Les bains de Diane n'ont rien de pareil dans l'univers. Ces jardins ont coûté 45 millions de piastres fortes.

Escurial est un vaste édifice, simple et majesteux. Le Roi y demeure au milieu des moines, des livres et des morts. On y a rassemblé les plus beaux tableaux de Flandre et d'Italie. La bibliothèque n'est recommandable que par les manuscrits grecs et arabes qu'elle renferme. Le Panthéon, ou la sépulture des rois, est d'une magnificence qui imprime la terreur. L'architecture est d'un style sublime mais lugubre: On n'y voit que les marbres les plus rares; les sarcophages sont d'un vert antique. Les yeux sont éblouis; mais les cheveux se dressent sur la tête, et l'on sent bien que c'est le séjour de la mort.

Aranjuez est un séjour délicieux, c'est le triomphe de l'art et de la nature. Le Tage est amené sous les fenêtres du palais, où il forme la plus belle cascade qui soit au monde. Les arbres de l'allée de la reine, que suit le Tage dans l'étendue d'une lieue, sont plantés du temps de Charles V. On n'en voit d'aussi grands que dans les Indes; ils se perdent dans les nues, et forment de leur ombrage des voûtes impénétrables aux ardeurs du soleil. Un million de promenades variées offrent les vues les plus pittoresques et la même

fraîcheur. C'est une chose bien voluptueuse dans un pays où les chaleurs sont si désespérantes, qu'il semble à chaque instant qu'on devrait être pulvérisé ou réduit en momie.

Le Roi a une chasse magnifique à Prado, à Saint-Ildefonse et à Escurial. A la grande battue que le Roi faisait au mois de novembre dans ce dernier endroit, j'ai vu six à sept mille bêtes courir à la fois, et, semblables à une armée, couvrir une plaine immense. Le bruit qu'elles faisaient ressemblait à celui du tonnerre; mais le plaisir de tirer dans un troupeau serré, où l'on ne peut pas manquer, me paraît bien mince pour un chasseur.

Les mœurs dans les provinces sont encore pures. La fierté, la patience, la frugalité caractérisent le paysan. Les femmes sont belles et modestes. Leurs danses et leurs chansons, appelées *seguidillas*, ont je ne sais quoi de naïf, de séduisant qui enlève et qui donne une idée de l'âge d'or. Mais, dans la capitale, la perte des mœurs est déclarée, la corruption y est affreuse, la débauche y marche la tête levée. La génération présente ressemble à une race de nains estropiés. C'est bien le sang le plus laid de la terre. Les assemblées sont tristes et silencieuses; on dirait, en entrant dans ces appartements mal éclairés, qu'il s'agit d'une cérémonie funèbre.

Il y a dans cette ville deux théâtres où l'on représente tous les jours des chefs-d'œuvre d'absurdité. On a joué, depuis huit jours, une tragédie appelée la *Fille de l'Air ;* et l'on n'est pas encore au cinquième acte. Rien n'est plus gracieux, ni plus indécent qu'une danse appelée *fandango :* cependant les femmes de qualité ne se font aucun scrupule de la danser dans les bals publics.

Les *tonadillas* plaisent infiniment par un caractère original; ce sont des scènes coupées, chantées avec beaucoup de grâce et d'expression. La musique tout espagnole est capricieuse, mais charmante; elle présente avec rapidité des tableaux variés et fortement touchés : c'est tout ce qu'il y a de plus singulier et de plus intéressant.

Les combats de taureaux sont des spectacles dignes des anciens Romains; il est impossible d'y assister sans se sentir l'âme élevée. Rien n'égale la férocité de ses animaux, si ce n'est le courage et la légèreté des *torreros*. Des attitudes nobles, fières et bien dessinées, décèlent leur supériorité; leur adresse surpasse l'imagination.

L'été passé, à Aranjuez, un seul homme, sans autre arme qu'une corde, s'avance vers un furieux taureau, lui jette la corde autour des cornes, tourne ensuite avec rapidité autour d'un pieu fixé au milieu de l'arène, jusqu'à ce que la tête du taureau soit attachée au pieu. L'animal pousse des mugissements affreux et frappe la terre de ses pieds; mais l'homme, sans se déconcerter, passe une selle sur le dos du taureau, saute dessus, coupe la corde, et, monté sur cette bête féroce, va en combattre un autre. C'est là où l'on voit la supériorité de l'homme, et ce que peut l'intelligence contre la force aveugle.

J'avoue qu'après avoir saisi les principaux traits de cette nation, il me reste bien peu à dire sur le reste. Les caractères ont si peu de nuances, qu'ils paraissent tous jetés dans le même moule. L'inertie et le repos amortissent toutes les passions vives; on ne voit pas ici de ces scènes variées, de ces métamorphoses subites que l'inquiétude et l'horreur pour l'ennui produisent chez les autres nations. Pendant onze mois qu'a duré la maladie du Roi, il n'y avait ni conseil, ni ministres : aucun ordre n'émanait du trône, tous les emplois étaient vacants; chacun obéissait parce qu'il le voulait bien; en un mot l'Etat était sans gouvernement et dans une anarchie parfaite. Cependant il n'en résulta ni désordre, ni vol, ni assassinat; c'est que le silence des passions tient ici lieu de police et de lois; c'est un peuple assoupi qui ne fait que des rêves honnêtes. Il a pourtant produit les Trajan et les Théodose, et s'il se réveille un jour, il étonnera peut-être encore l'univers par ses vertus.

Pardonnez-moi, mon cher ami, de vous avoir écrit une si grande lettre, et surtout dans une langue que je possède si peu ; mais je n'ai pu m'empêcher de donner quelques signes de vie à un ami avec lequel j'ai passé des moments qui ont fait le bonheur de ma vie. J'espère que vous me ferez l'honneur de m'écrire, et de me marquer surtout ce que vous avez fait de bon depuis mon départ, si votre *neuvaine* est finie, ce poème charmant qui efface Anacréon et Ovide ; ce qu'est devenu ce *conte philosophique* qu m'a arraché des larmes ; si vous avez fini vos quatre épîtres, où les vérités les plus sublimes sont ornées de tout ce que l'imagination a de brillant ; si vous avez achevé de traduire le héros de Corneille : quelques mots sur tout cela me consoleront pour dix mois, et me feront oublier tous les ennuis de ce pays-ci. Dites à nos amis communs que, quoique je vive dans le voisinage du tropique, je ne suis pas encore calciné ; qu'il me reste toute ma sensibilité, et que mes amis sont l'univers pour moi.

De P.-L. Courier à Mme la princesse de Salm Dick.

Tivoli, 12 juin et 1er octobre 1810.

MADAME,

Vous deviez partir pour vos terres dans deux mois, lorsque vous me fîtes ces lignes très-aimables. Or, votre lettre est du 6 mai ; la poste sera bien paresseuse si celle-ci ne vous trouve encore à Paris.

Il y a quelques mots dans votre lettre qui pourraient faire croire que vous ne vous êtes pas toujours bien portée depuis la dernière fois que j'eus l'honneur de vous voir. Vous étiez alors fraîche et belle, si je m'y connais, et vous ne paraissiez pas pouvoir être jamais malade. Mais enfin, je vois bien

qu'à l'heure où vous m'écriviez, votre santé était bonne; elle le serait toujours, s'il y avait quelque justice aux arrangements de ce monde.

Assurément j'irai vous voir dans votre château, et plus tôt que plus tard, et voici comment : D'ici à Paris, quand je m'y rendrai, je passe à Strasbourg, je trouve de là le Rhin :

> Doutez-vous que le Rhin ne me porte en deux jours
> Aux lieux où la Roër y voit finir son cours?

J'ai depuis longtemps, Madame, votre château dans la tête, mais d'une construction toute romanesque. Il serait plaisant qu'il n'y eût à ce château ni tourelles, ni donjon, ni pont-levis, et que ce fût une maison comme aux environs de Paris. J'en serais fort déconcerté, car je veux absolument que vous soyez logée comme la princesse de Clèves ou la dame des Belles-Cousines, et je tiens à cette fantaisie. Sur vos environs, je crains moins d'être démenti par le fait; je vois vos prairies, vos bois, votre Rhin, votre Roër, qui ne se fâcheront pas si je les compare au Tibre et à l'Anio, à moins qu'ils ne soient fiers de couler à vos pieds; mais, en bonne foi, rien ne peut se comparer à ce pays-ci, où partout de grands souvenirs se joignent à des beautés naturelles; c'est tout ensemble ce qu'il y a de mieux dans le rêve et la réalité. Votre idée de laisser là Paris en hiver, si c'était pour venir ici, aurait quelque chose de raisonnable; mais là-bas, dans vos frimas, bon Dieu! j'ai passé un hiver sur les bords du Rhin; j'y pensai geler à vingt ans; je ne fus jamais si près d'une cristallisation complète.

Que vous manderai-je d'ici? les rossignols ne chantent plus depuis quelques jours, dont bien me fâche; si les nouvelles de cette espèce vous peuvent intéresser, je vous en ferai une gazette. Ma vie se passe à présent toute entre Rome et Tivoli; mais j'aime mieux Tivoli. C'est un assez

vilain village à six lieues de Rome, dans la montagne. Pour la description du pays on a fait vingt volumes, et tout n'est pas dit. Si vous en voulez avoir une idée, il y faut venir, Madame; vous ne sauriez faire de votre vie un plus joli pèlerinage. Tout ce que j'ai d'éloquence sera employé quelque jour à vous prêcher sur ce texte.

Vous avez l'air de parler froidement de mon Longus, comme si j'y avais fait quelque petit ravaudage; mais, Madame, songez que je l'ai ressuscité. Cet auteur était en pièces; depuis quinze cents ans on n'en trouvait plus que les lambeaux. J'arrive, je ramasse tous ces pauvres membres, je les remets à leur place, et puis je le frotte de mon baume et l'envoie *jouer à la faussette*. Que vous semble de cette cure? La Grèce me doit des autels.

Je ne sais si, dans votre château, vous aurez plus qu'à Paris le temps de penser à moi, et de *m'en bailler par-ci par-là quelque petite signifiance,* comme dit le paysan de Molière. Ne seriez-vous point de ces gens qui, moins ils voient de monde, et plus ils sont occupés? Quoi qu'il en soit, comme on se flatte, et moi surtout plus que personne, je compte bien avoir de vos nouvelles *à tout le moins une fois l'an.*

J'ai lu avec un très-grand plaisir votre éloge de Lalande; cela donne envie d'être mort, quand on est de vos amis. Je ne saurais prétendre aux honneurs de l'éloge; mais, pour mon épitaphe, je me recommande à vous; c'est une chose que vous pouvez faire sans beaucoup rêver. Il s'agit seulement de mettre en rimes que je m'appelais *Paul-Louis,* de Saint-Eustache de Paris, et que je fus toute ma vie, Madame, votre très-humble, etc.

Du même à M. et Mme Thomassin, à Strasbourg.

Lucerne, le 25 août 1809.

. . . .

Ma demeure est à mi-côte, en plein midi, au-dessus d'une vallée tapissée de vert, mais d'un vert inconnu à vous autres mondains, qui croyez être à la campagne auprès des grandes villes. J'ai en face une hauteur qu'on appellerait chez vous montagne, toute couverte de bois, et ces bois sont pleins de loups, dont je reçois chaque matin les visites dans ma cour, comme M. de Champcenetz recevait ses créanciers. Plus loin, je vois dans les grandes Alpes l'hiver au-dessus du printemps; à droite, d'autres montagnes entrecoupées de vallons; à gauche, le lac et la ville, et puis encore des montagnes ceintes de feuillages et couronnées de neige. Ce sont là ces tableaux qu'on vient voir de si loin, mais auxquels, nous autres Suisses, nous ne faisons non plus d'attention qu'un mari aux traits de sa femme après quinze jours de ménage. . . . .

. . . .

Je me baigne tous les jours dans le lac et le plus souvent dans un endroit qui est un port pour les bateaux. Dimanche dernier, au soleil couchant, je m'étais déshabillé pour me jeter à l'eau. Les eaux de ces lacs, par parenthèse, sont toujours très-froides, et le baptême n'en est que plus salutaire; mais on n'en use point ici, et je crois même qu'il n'y a personne dans le pays qui sache nager. Moi, qui n'ai point d'autre plaisir, je m'en donne du matin au soir, et je m'en trouve très-bien. J'avais donc défait ma toilette; un bouquet d'arbres, une espèce de lisière de taillis le long du rivage m'empêcha de voir quelques barques qui venaient côte à côte prendre terre où j'étais, et qui, survenant tout-à-coup,

me mirent au milieu de vingt femmes, dans le costume d'Adam avant le péché. Ce fut, je vous assure, une scène, non pas une scène muette, mais des cris, des éclats de rire; je n'ouïs jamais rien de pareil; les échos s'en mêlant redoublèrent le vacarme. Ces dames se sauvèrent où elles purent, et moi je m'enfuis sous les ondes, comme les grenouilles de La Fontaine. Je fus prier les nymphes de me cacher dans leurs grottes profondes, mais en vain. Il me fallut bientôt remettre le nez hors de l'eau; bref, les Lucernoises me connaissent, et c'est peut-être ce qui m'empêche de leur faire ma cour.

*Du même à M. ***.*

Rome, avril 1812.

Ce matin, de grand matin, j'allais chez M. Dagincourt, et comme je montais les degrés de la Trinité-du-Mont, je le rencontrai qui descendait, et il me dit : Vous veniez me voir? Il est vrai, lui dis-je; mais puisque vous voilà sorti... Non, reprit-il, entrez chez moi, je suis à vous dans un moment. Je fus chez lui et je l'attendis; et comme il tardait un peu, je descendis dans son jardin, et je m'amusai à regarder les plantes et les fleurs, qui sont fort belles et nombreuses, et pour la plupart étrangères, à ce qu'il me parut, et aussi rangées d'une façon particulière et pittoresque; car il y a beaucoup d'arbustes, dont les uns, plantés fort épais, sont comme une espèce de pépinière coupée par de jolies allées; les autres tapissent les murs, et du pied de la maison montent en rampant jusqu'au faîte. La maison est dans un des angles du jardin; de grands arbres grêles, qui sont, je crois, des acacias, s'élèvent à la hauteur du tout, et parent les rayons du soleil sans nuire à la vue; tellement qu'on voit de là tout Rome au bas du Pincio, et les collines opposées

de Saint-Pierre *in Montorio* et du Vatican. Au fond du jardin, aux deux angles, il y a deux fontaines qui tombent dans des sarcophages, et dont l'eau coule par des canaux le long des murs et des allées. En me promenant, j'aperçus parmi des touffes de plantes fort hautes, une tombe antique de marbre avec une inscription. Je m'approchais pour la lire, écartant les plantes, cherchant à poser le pied sans rien fouler, quand M. Dagincourt, que je n'avais pas vu : C'est ici, me dit-il, l'Arcadie du Poussin, hors qu'il n'y a ni danses ni bergers. Mais lisez, lisez l'inscription. Je lus; elle était en latin, et il y avait dans la première ligne : *Aux dieux Mânes;* un peu au-dessous : *Fauna vécut quatorze ans trois mois six jours*, et plus bas, en petites lettres : *Que la terre te soit légère, fille pieuse et bien-aimée!*

De M. de Châteaubriand à M. de Fontanes (1).

Quiconque s'occupe uniquement de l'étude de l'antiquité et des beaux-arts, ou quiconque n'a plus de liens dans la vie, doit venir demeurer à Rome. Là, il trouvera pour société une terre qui nourrira ses réflexions et qui occupera son cœur, des promenades qui lui diront toujours quelque chose. La pierre qu'il foulera aux pieds lui parlera, et la poussière que le vent élèvera sous ses pas renfermera quelque grandeur humaine. S'il est malheureux, s'il a mêlé les cendres de ceux qu'il aima à tant de cendres illustres, avec quel charme ne passera-t-il pas du sépulcre des Scipions, du tombeau d'un ami vertueux, du charmant mausolée de Cecilia Metella au modeste cercueil d'une femme infortunée! Il pourra croire que ces mânes chéris se plaisent à errer autour de ces monuments avec l'ombre d'un Cicéron pleurant encore sa chère Tullie, ou d'une Agrippine encore occupée de l'urne de Ger-

(1) On peut voir le commencement de cette lettre, page 34.

manicus. S'il est chrétien, ah! comment pourrait-il alors s'arracher de cette terre qui est devenue sa patrie, de cette terre qui a vu naître un second empire plus saint dans son berceau, plus grand dans sa puissance que celui qui l'a précédé; de cette terre, enfin, où les amis que nous avons perdus, dormant avec les saints dans les catacombes, sous l'œil du Père des fidèles, paraissent devoir se réveiller les premiers dans leur poussière, et semblent plus voisins des cieux.

Quoique Rome, vue intérieurement, ressemble aujourd'hui à la plupart des villes européennes, toutefois elle conserve encore un caractère particulier : aucune autre cité ne présente un pareil mélange d'architecture et de ruines, depuis le sublime Panthéon d'Agrippa jusqu'aux murailles gothiques de Bélisaire; depuis les monuments apportés d'Alexandrie jusqu'au dôme élevé par Michel-Ange. La beauté de ces femmes est un autre trait distinctif: elles rappellent par leur port et leur démarche, les Clélie et les Cornélie; on croirait voir des statues antiques de Junon et de Pallas descendues de leur piédestal, et se promenant autour de leurs temples. D'une autre part, on trouve chez les Romains ce *ton des chairs*, que les peintres appellent *couleur historique*, et qu'ils emploient dans leurs tableaux. Il semble naturel que des hommes, dont les aïeux ont joué un si grand rôle sur la terre, aient servi de modèle ou de type aux Raphaël et aux Dominiquin, pour représenter les personnages de l'histoire.

Une autre singularité de la ville de Rome, ce sont les troupeaux de chèvres, et surtout ces attelages de grands bœufs aux cornes énormes, que l'on trouve couchés au pied des obélisques égyptiens, parmi les débris du *Forum*, et sous les arcs où ils passaient autrefois pour conduire le triomphateur romain à ce Capitole, que Cicéron appelle *le consul public de l'univers*.

Romanos ad templa Deûm duxêre triumphos.

A tous les bruits ordinaires des grandes cités, se mêle ici le bruit des eaux que l'on entend de toutes parts, comme si l'on était auprès des fontaines de Blandusie ou d'Egérie. Du haut des collines qui sont renfermées dans l'enceinte de Rome, ou à l'extrémité de plusieurs rues, vous apercevez la campagne en perspective, et les champs d'une manière tout-à-fait pittoresque. En hiver, les toits des maisons sont couverts d'herbe, à peu près comme les vieux toits de chaume de nos paysans. Ces diverses circonstances contribuent à donner à Rome je ne sais quoi de rustique qui vous rappelle que ces premiers dictateurs conduisaient la charrue, qu'elle dut l'empire à des laboureurs, et que le plus grand de ses poètes ne dédaigna pas d'enseigner l'art d'Hésiode aux enfants de Romulus :

Ascræumque cano romana per oppida carmen.

Quant au Tibre qui baigne cette grande cité, et qui en partage la gloire, sa destinée est tout-à-fait bizarre. Il passe dans un coin de Rome, comme s'il n'y était pas ; on n'y daigne pas jeter les yeux, on n'en parle jamais, on ne boit point ses eaux ; les femmes ne s'en servent pas pour laver ; il se dérobe furtivement entre de méchantes maisons qui le cachent, et court se précipiter dans la mer, honteux de s'appeler le *Tevere.*

Il faut maintenant, mon cher ami, vous dire quelque chose de ces ruines dont vous m'avez tant recommandé de vous parler, et qui font une si grande partie des dehors de Rome ; je les ai toutes vues en détail, soit à Rome, soit à Naples, excepté pourtant les temples de *Pæstum,* que je n'ai pas eu le temps de visiter. Vous sentez qu'elles doivent prendre différents caractères, selon les souvenirs qui s'y rattachent.

Dans une belle soirée du mois de juillet dernier, j'étais allé m'asseoir au Colysée, sur la marche d'un des autels consacrés aux douleurs de la Passion. Le soleil, qui se couchait,

versait des fleuves d'or par toutes ces galeries où roulait jadis le torrent des peuples; de fortes ombres sortaient en même temps de l'enfoncement des loges et des corridors, ou tombaient sur la terre en larges bandes noires. Du haut des massifs de l'architecture j'apercevais, entre les ruines du côté droit de l'édifice, le jardin du palais des Césars, avec un palmier qui semble être placé tout exprès sur ces débris pour les peintres et les poètes. Au lieu des cris de joie que des spectateurs féroces poussaient jadis dans cet amphithéâtre, en voyant déchirer des chrétiens par des lions et des panthères, on n'entendait que les aboiements des chiens de l'ermite qui garde ces ruines. Mais au moment où le soleil descendit sous l'horizon, la cloche du dôme de Saint-Pierre retentit sous les portiques du Colysée. Cette correspondance, établie par des sons religieux entre les deux plus grands monuments de Rome païenne et de Rome chrétienne, me causa une vive émotion... Je me rappelai que ces mêmes Juifs qui, dans leur première captivité, travaillèrent aux édifices de l'Egypte et de Babylone, avaient aussi, dans leur dernière dispersion, bâti cette énorme enceinte; que le monument sous les voûtes duquel résonnait cette cloche chrétienne, était l'ouvrage d'un empereur païen marqué dans les prophéties pour la destruction finale de Jérusalem. Sont-ce là, mon cher ami, d'assez hauts sujets de méditation fournis par une seule ruine, et croyez-vous qu'une ville où de pareils effets se reproduisent à chaque pas, soit digne d'être vue?

Je suis retourné hier, 9 janvier, au Colysée, pour le voir dans une autre saison et sous un autre aspect: j'ai été étonné, en arrivant, de ne point entendre l'aboiement des chiens qui se montraient ordinairement dans les corridors supérieurs de l'amphithéâtre, entre des ruines et des herbes séchées. J'ai frappé à la porte de l'ermitage pratiqué dans le cintre d'une loge; on ne m'a point répondu; l'ermite est mort. L'inclémence de la saison, l'absence du bon solitaire, des souvenirs

récents et douloureux ont redoublé pour moi la tristesse de cette enceinte, au point que j'ai cru voir les ruines d'un édifice que j'avais admiré quelques jours auparavant dans toute son intégrité et toute sa fraîcheur. C'est ainsi, mon très-cher ami, que nous sommes avertis à chaque pas de notre néant. L'homme cherche au dehors des raisons pour s'en convaincre : il va méditer sur les restes des monuments des empires ; et il ne songe pas qu'il est lui-même une ruine encore plus chancelante, et qu'il sera tombé avant ces débris ! Ce qui achève de rendre notre vie *le songe d'une ombre*, c'est que nous ne pouvons pas même espérer de vivre longtemps dans le souvenir de nos amis, puisque leur cœur, où s'est gravée notre image, est, comme l'objet dont il retient les traits, une argile sujette à se dissoudre. On m'a montré à Portici un morceau de cendre du Vésuve, qui tombe en poudre sans le toucher, et qui conserve l'empreinte, chaque jour plus effacée, du sein et du bras d'une jeune femme ensevelie sous les ruines de Pompéia : c'est une image assez juste (bien qu'elle ne soit pas encore assez vaine) de la trace que notre mémoire laisse dans le cœur des hommes, qui n'est que *cendre et poussière*.

Avant de partir pour Naples, j'étais allé passer quelques jours seul à Tivoli. Je parcourus les ruines des environs et surtout celles de la *Villa Adriana*. Surpris par la pluie au milieu de ma course, je me réfugiai dans les salles des *Thermes*, voisins du *Pécile*, sous un figuier qui avait renversé le pan d'un mur en s'élevant. Dans un petit salon octogone, ouvert devant moi, une vigne vierge avait percé la voûte de l'édifice, et son gros cep lisse, rouge et tortueux, montait le long du mur comme un serpent. Tout autour de moi, à travers les arcades des ruines, s'ouvraient des points de vue sur la campagne romaine ; des buissons de sureau remplissaient les salles désertes où venaient se réfugier quelques merles solitaires. Les fragments de maçonnerie étaient tapissés de

feuilles de scolopendre dont la verdure satinée se dessinait comme un travail en mosaïque sur la blancheur des marbres. Çà et là de hauts cyprès remplaçaient les colonnes tombées dans ces palais de la mort; l'acanthe sauvage rampait à leurs pieds sur ces débris, comme si la nature s'était plu à reproduire, sur ces chefs-d'œuvre mutilés de l'architecture, l'ornement de leur beauté passée. Les salles diverses et les sommités des ruines ressemblaient à des corbeilles et à des bouquets de verdure; le vent en agitait les guirlandes humides, et toutes les plantes s'inclinaient sous la pluie du ciel.

Pendant que je contemplais ce tableau pittoresque et sauvage, mille idées confuses se pressaient dans mon esprit: tantôt j'admirais, tantôt je détestais la grandeur romaine; tantôt je pensais aux vertus, tantôt aux vices de ce propriétaire du monde, qui avait voulu rassembler une image de son empire dans son jardin. Je me rappelais les évènements qui avaient renversé cette *villa* superbe; je la voyais dépouillée de ses plus beaux ornements par le successeur d'Adrien, les barbares y passer comme un tourbillon, s'y cantonner quelquefois, et, pour se défendre dans ces mêmes monuments qu'ils avaient à moitié détruits, couronner l'ordre grec et toscan du créneau gothique; enfin, des religieux chrétiens ramenaient la civilisation dans ces lieux, plantaient la vigne et conduisaient la charrue dans le *temple des Stoïciens* et les *salles de l'Académie*. Bientôt le siècle des arts renaissait, et de nouveaux souverains achevaient de bouleverser ce qui restait encore des ruines de ces palais, pour y trouver quelques chefs-d'œuvre des arts. A ces diverses pensées sa mêlait une voix intérieure qui me répétait ce qu'on m'a cent fois écrit sur la vanité des choses humaines. Il y a même double vanité dans les monuments de la *villa Adriana*; ils n'étaient, comme on sait, que des imitations d'autres monuments répandus dans les provinces de l'empire romain: le véritable

temple de *Sérapis* à Alexandrie, la véritable *Académie* à Athènes, n'existent plus ; vous ne voyez donc dans les copies d'Adrien que des ruines de ruines.

Il faudrait maintenant, mon cher ami, vous décrire le temple de la Sybille à Tivoli, et le charmant temple de Vesta suspendu sur la cascade ; mais le temps me manque. Je regrette encore de ne pouvoir vous peindre cette charmante cascade célébrée par Horace ; j'étais là dans vos domaines, vous l'héritier du *simplex munditus* (1) du chantre de l'*Art poétique ;* mais je l'ai vue dans une saison assez triste, et je n'étais pas moi-même fort gai. Je vous dirai plus, j'ai été importuné du bruit des eaux, de ce bruit qui m'a tant de fois charmé dans les forêts américaines. Je me rappelle encore avec quelles délices, la nuit, au milieu du désert, lorsque mon bûcher était à demi-éteint, que mon guide dormait, que mes chevaux paissaient à quelque distance ; je me rappelle, dis-je, avec quelles délices j'écoutais la mélodie des eaux et des vents dans les profondeurs des bois. Ces murmures tantôt plus forts, tantôt plus faibles, croissant et décroissant à chaque instant, me faisaient tressaillir, et chaque arbre était pour moi une espèce de lyre harmonieuse dont les vents tiraient d'ineffables accords.

Aujourd'hui je m'aperçois que je suis beaucoup moins sensible à tous ces charmes de la nature, et je doute que la cataracte même de Niagara me causât la même admiration qu'autrefois. Quand on est très-jeune, la nature muette parle beaucoup, parce qu'il y a surabondance dans le cœur de l'homme; tout son avenir est devant lui (si mon Aristarque veut me passer cette expression) ; il espère reporter ses sensations au monde, et il se nourrit de mille chimères ; mais dans un âge plus avancé, lorsque la perspective que nous avions devant nous passe derrière, que nous sommes détrom-

(1) Elégante simplicité.

pés sur une foule d'illusions, alors la nature seule devient plus froide et moins parlante, les *jardins parlent peu* (1). Il faut, pour qu'elle nous intéresse encore, qu'il s'y rattache des souvenirs de la société, parce que nous nous suffisons moins à nous-mêmes : la solitude absolue nous pèse, et nous avons besoin de ces conversations *qui se font le soir à voix basse entre des amis* (2).

Je n'ai pas quitté Tivoli sans visiter la maison du poète que je viens de citer : elle était en face de la *villa* de Mécène. C'était là qu'il offrait *floribus et vino genium memorem brevis ævi* (3). L'ermitage ne pouvait pas être grand, car il est situé sur la croupe même du côteau ; mais on sent qu'on devait être bien à l'abri dans ce lieu, et que tout y était commode, quoique petit. Du verger qui était au-devant de la maison, l'œil embrassait un pays immense, vraie retraite du poète à qui peu suffit, et qui jouit de tout ce qui n'est pas à lui, *spatio brevi spem longam resces* (4). Après tout, il est fort aisé d'être philosophe comme Horace ; il avait une maison à Rome, deux *villa* à la campagne, l'une à Utique et l'autre à Tivoli. Il buvait d'un certain vin du consulat de Tullus avec ses amis ; *son buffet était couvert d'argenterie* ; il disait familièrement au premier ministre du maître du monde : *Je ne sens point les besoins de la pauvreté, et si je voulais quelque chose de plus, Mécène, tu ne me le refuserais pas.* Avec cela on peut chanter *Lalagé*, se couronner de *lis qui vivent peu*, parler de la mort en buvant le Falerne, et *livrer au vent les chagrins.*

Je remarque qu'Horace, Virgile, Tibulle, Tite-Live, moururent tous avant Auguste, qui eut en cela le sort de Louis XIV : notre grand prince survécut peu à son siècle, et se coucha le

(1) La Fontaine.
(2) Horace.
(3) Des fleurs et du vin au génie qui nous rappelle la brièveté de la vie.
(4) Renferme dans un espace étroit de longues espérances.



dernier dans la tombe, comme pour s'assurer qu'il ne restait rien après lui.

Il vous sera sans doute fort indifférent de savoir que la maison de Catulle est placée à Tivoli, au-dessus de la maison d'Horace, et qu'elle sert maintenant de demeure à quelques religieux chrétiens; mais vous trouverez peut-être assez remarquable que l'Arioste soit venu imposer *ses fables comiques* au même lieu où Horace s'est joué de toutes les choses de la vie. On se demande avec surprise comment il se fait que le chantre de Roland, retiré chez le cardinal d'Est à Tivoli, ait consacré ses *divines folies* à la France, et à la France demi-barbare, tandis qu'il avait sous les yeux les sévères monuments et les graves souvenirs du peuple le plus sérieux et le plus civilisé de la terre. Au reste, la *villa d'Est* est la seule *villa* moderne qui m'ait intéressé, au milieu des *villa* de tant d'empereurs et de consulaires. Cette illustre maison de Ferrare a eu le bonheur peu commun d'avoir été chantée par les deux plus grands poètes de son temps, et les deux plus beaux génies de l'Italie moderne.

Piacciavi, generosa Ercolea prole, etc.

C'est ici le cri d'un homme heureux, qui rend grâce à la maison puissante dont il recueille les faveurs, et dont il fait lui-même les délices. Le Tasse, plus touchant, fait entendre dans son invocation les accents de la reconnaissance d'un grand homme infortuné :

Tu magnanimo Alfonso, il qual ritogli, etc.

C'est faire un noble usage du pouvoir, que de s'en servir pour protéger les talents exilés, et recueillir le mérite fugitif. Arioste et Hippolyte d'Est ont laissé dans les vallons de Tivoli un souvenir qui ne cède pas en charme à celui d'Horace et de Mécène. Mais que sont devenus les protecteurs et les protégés? au moment même où j'écris, la maison d'Est vient

de s'éteindre, sa *villa* tombe en ruines, comme celle du ministre d'Auguste; c'est l'histoire de toutes les choses et de tous les hommes :

> *Linquendà tellus; et domus, et placens*
> *Uxor* (1).

Je passai presque tout un jour à cette superbe *villa*. Je ne pouvais me lasser d'admirer la vaste perspective dont on jouit du haut de ses terrasses : au-dessus de vous s'étendent les jardins avec leurs platanes et leurs cyprès; après les jardins viennent les restes de la maison, placée au bord de l'Anio; de l'autre côté de la rivière, sur le coteau en face, règne un bois de vieux oliviers, où l'on trouve les débris de la *villa* de Varus; un peu plus loin, à gauche dans la plaine, s'élèvent les trois monts *Monticelli, san Francesco* et *san Angelo*; et, entre les sommets de ces trois monts voisins, apparaît le sommet lointain et azuré de l'antique *Soracte;* à l'horizon et à l'extrémité des campagnes romaines, en décrivant un cercle par le couchant et le midi, on découvre les hauteurs de Monte-Fiascone, Rome, Civita-Vecchia, Ostie, la mer, Frascati, surmonté des pins de Tusculum; enfin, revenant chercher Tivoli vers le levant, la circonférence entière de cette immense perspective se termine au mont Ripoli, autrefois occupé par les maisons de Brutus et d'Atticus, et au pied duquel se trouve la *villa Adriana* avec toutes ses ruines.

On peut découvrir au milieu de ce tableau le cours de *Teverone,* qui descend vers le Tibre, et que l'œil suit jusqu'au point où s'élève le monument de la famille *Plotia,* bâti en forme de tour. Le grand chemin de Rome se déroule aussi dans la campagne : c'était l'ancienne voie Tiburtine, autrefois bordée de sépulcres, et le long de laquelle des meules de foin, élevées en pyramides, imitent encore des tombeaux.

(1) Il faudra quitter la terre, une maison, une épouse chérie.

Il serait difficile de trouver dans le reste du monde une vue plus étonnante et plus propre à faire naître de puissantes réflexions. Je ne parle pas de Rome, dont on aperçoit le dôme, et qui seul dit tout; je parle seulement des lieux et des monuments renfermés dans cette vaste étendue. Voilà la maison où Mécène, rassasié des biens de la terre, mourut d'une maladie de langueur; Varus quitta ce beau coteau pour aller verser son sang dans les forêts de la Germanie; Cassius et Brutus abandonnèrent ces retraites enchantées pour bouleverser leur patrie; sous ces hauts pins de Frascati, Cicéron dictait ses Tusculanes; Adrien fit couler un nouveau Pénée au pied de cette colline, et transporta dans ces lieux les noms, les charmes et les souvenirs du vallon de Tempé. Vers cette source de la Solfatare, la reine captive de Palmyre acheva ses jours dans l'obscurité, et sa ville d'un moment disparut dans le désert; c'est ici que le roi Latinus consulta le dieu Faune dans la forêt d'Albunée; c'est ici qu'Hercule avait son temple, et que la sibylle Tiburtine dictait ses oracles; ce sont là les montagnes des vieux Sabins, les plaines de l'antique Latium, terre de Saturne et de Rhée, berceau de l'âge d'or, chanté par tous les poètes; riants coteaux de Tibur et de Lucrétile dont le seul génie français a pu retracer les grâces, et qui attendaient le pinceau du Poussin et de Claude Lorrain.

Je descendis de la *villa* d'Est vers les trois heures après midi, je passai le *Teverone* sur le pont de Lupus, pour rentrer à Tivoli par la porte Sabine en traversant le bois des vieux oliviers dont je viens de vous parler. J'aperçus une petite chapelle blanche appelée *Quintilanea*, dédiée à la sainte Vierge, et bâtie sur les ruines de la *villa* de Varus. C'était un dimanche; la porte de cette chapelle était ouverte, j'y entrai. Je vis trois petits autels disposés en forme de croix; sur celui du milieu s'élevait un crucifix d'argent devant lequel brûlait une lampe suspendue à la voûte. Un seul homme, qui avait l'air très-malheureux, était prosterné

auprès d'un banc. Il priait avec tant de ferveur, qu'il ne leva pas même les yeux sur moi au bruit de mes pas. Je sentis ce que j'ai mille fois éprouvé en entrant dans une église, c'est-à-dire un certain *apaisement* des troubles du cœur (pour parler comme nos vieilles Bibles), et je ne sais quel dégoût de la terre. Je me mis à genoux à quelque distance de cet homme, et, inspiré par le lieu, je ne pus m'empêcher de prononcer cette prière : « Dieu du voyageur, qui avez voulu que le pélerin vous adorât dans cet humble asile, bâti sur les ruines du palais d'un grand de la terre ; Mère de douleur, qui avez établi votre culte de miséricorde dans l'héritage de ce romain malheureux, mort loin de son pays, dans les forêts de la Germanie ; nous ne sommes ici que deux fidèles prosternés au pied de votre autel solitaire. Accordez à cet inconnu, qui semble si profondément humilié devant vos grandeurs, tout ce qu'il vous demande ; faites que les prières de cet homme servent à leur tour à guérir mes infirmités, afin que ces deux chrétiens, qui sont inconnus l'un à l'autre, qui ne se sont rencontrés qu'un instant dans la vie, et qui vont se quitter pour ne plus se voir ici-bas, soient tout étonnés, en se retrouvant au pied de votre trône, de se devoir mutuellement une partie de leur bonheur, par les miracles de la charité ! »

Quand je viens à regarder, mon cher ami, toutes les feuilles éparses sur mon bureau, je suis épouvanté de mon énorme fatras, et j'hésite à vous l'envoyer. Je sais pourtant que je ne vous ai rien dit, et que j'ai oublié mille choses que j'aurais dû vous dire. Comment, par exemple, ne vous ai-je pas parlé de *Tusculum*, de ce Cicéron qui, selon Sénèque, « fut le seul génie que le peuple romain ait eu égal à son empire ? » *Illud ingenium quod solum populus romanus par imperio suo habuit.* Mon voyage à Naples, ma descente dans le cratère du Vésuve, mes courses à Pompéia, à Capoue, à Caserte, à la Solfatare, au lac d'Averne, à la grotte de la

Sibylle, auraient pu vous intéresser; Baïes, où se sont passées tant de scènes mémorables, mériterait seul un volume. Il me semble que je vois encore la tour de *Bola*, où était placée la maison d'Agrippine, et où elle dit ce mot sublime aux assassins envoyés par son fils : « *Ventrem feri.* » L'île de *Nisida*, qui servit de retraite à Brutus après le meurtre de César, le pont de Caligula, la *Piscine admirable*, tous ces palais bâtis dans la mer, dont parle Horace, vaudraient bien la peine qu'on s'y arrêtât un peu. Virgile a placé ou trouvé dans ces lieux les belles fictions du sixième livre de son *Enéide*; c'est là qu'il écrivait à Auguste ces paroles modestes (elles sont, je crois, les seules lignes en prose que nous connaissions de ce grand homme) :

« Je reçois fréquemment de tes lettres..... Quant à mon » Enée, s'il était digne de tes oreilles, par Hercule, je te » l'enverrais volontiers; mais c'est une si grande entreprise, » qu'il me semble qu'il y a presque de la folie à l'avoir com- » mencée, me livrant surtout, comme tu le sais, pour cet » ouvrage, à diverses études beaucoup plus considérables » que la composition de l'ouvrage même. »

Mon pèlerinage au tombeau de Scipion l'Africain est un de ceux qui a le plus satisfait mon cœur, bien que j'aie manqué le but de mon voyage. On m'avait dit que son mausolée existait encore, et qu'on y lisait même le mot *patria*, seul reste de cette inscription qu'on prétend y avoir été gravée : *Ingrata patria, nequidem ossa habebis*. Je me suis rendu à *Patria*, l'ancienne *Literne*; je n'ai point trouvé le tombeau, mais j'ai erré sur les ruines de la maison que le plus grand et le plus aimable des hommes habitait dans son exil. Il me semblait voir le vainqueur d'Annibal se promener au bord de la mer, sur la côte opposée à celle de Carthage, et se consolant de l'injustice de Rome par les charmes de l'amitié et le souvenir de ses vertus.

Quant aux Romains modernes, mon cher ami, Duclos me

semble avoir de l'humeur lorsqu'il les nomme *Italiens de Rome*. Je crois qu'il y a encore chez eux le fond d'une nation peu commune. On peut découvrir aisément parmi ce peuple, trop sévèrement jugé, un grand sens, du courage, de la patience, du génie, des traces profondes de ses anciennes mœurs, je ne sais quel air de souverain et quels nobles usages qui sentent encore la royauté. Avant de condamner cette opinion, qui peut vous paraître bizarre, il faudrait entendre mes raisons, et je n'ai pas le temps de vous les rapporter.

Pour cette fois, j'ai fini. Je vous envoie ce morceau de ruines, faites-en tout ce qu'il vous plaira. Dans la description des divers objets dont je vous ai parlé, je crois n'avoir omis aucune circonstance remarquable, si ce n'est que le Tibre est toujours le *flavus Tiberinus* de Virgile. On prétend qu'il doit cette couleur limoneuse aux pluies qui tombent dans les montagnes dont il descend. Souvent, par le temps le plus serein, en regardant couler ses flots décolorés, je me suis représenté une vie écoulée au milieu des orages; le reste de son cours passe en vain sous un ciel pur, le fleuve demeure teint des eaux de la tempête qui l'ont troublé dans sa source.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

Pages.

Du style épistolaire. 1

Des différents genres de style. 21

Lettres dans le genre simple. 22
Madame de Sévigné à sa fille, et suivante. . . . . 22 à 23
Paul-Louis Courier à sa femme, et suivantes. . . 24 à 29
Lettres dans le genre tempéré.. 30
De J.-J. Rousseau à M. Dubelloy.. 30
De Paul-Louis Courier à madame la comtesse d'Albany, à Florence.. 31
Du même à M. Raoul de Rochette.. 32
Du même à M. Clavier.. 32
Du même à M. Schweighæser.. 33
Lettre dans le genre élevé. 34
De M. de Chateaubriand à M. de Fontanes. 34

Des défauts du style. 39

De Voiture au duc d'Enghien.. 40
Lettre de Balzac.. 43
Lettre de Boileau. 44
Lettre de Balzac.. 45
Lettre de Voiture. 47

Des figures.. 49

De la métaphore.. 52
De l'allégorie. 54

De l'antithèse. 56
De la comparaison. 59
De l'ironie. 62
De la réticence. 66
De la suspension. 67
De l'hyperbole. 68
De l'hypothypose. 73
De la prosopopée. 76
De la répétition. 77
Des jeux de mots, bons mots, etc. 79
Des citations. 81
Des anecdotes, contes, récits, etc. 87
Des proverbes, locutions proverbiales, etc. 90
Emploi de mots, de locutions, etc. 91
Pensées ingénieuses, fines, profondes, etc. 92

Du cérémonial des lettres. 94

Des auteurs épistolaires. 101

De Thalès à Phérécyde, et réponse. 103
De Pittacus à Crésus. 104
D'Anaximène à Pythagore. 105
D'Antigone à Zénon, et réponse. . . . . 106 à 107
De Platon à Architas. 109
D'Isocrate à Alexandre. 110
Des épistolaires latins. 112
De Cicéron à Atticus. 114
Du même au même. 116
De Pline à Tacite. 118

Épistolaires français. — Seizième siècle. 123

D'Ossat. 123
Jeannin (*le président*). 123
Balzac. 123
Voiture. 125

Épistolaires français. — Dix-septième siècle. 126
Gui-Patin. 126
Saint-Évremond. 126
Ninon de Lenclos. 127
Bussy Rabutin. 127
Madame de Sévigné. 128
Madame de Grignan. 130
Madame de Simiane. 131
Madame de Coulanges. 131
Madame de Maintenon. 132
Madame de Villars. 133
Fléchier. 133
Madame de la Fayette. 134
Boileau Despréaux. 134
Boursault. 135
Racine (Jean). 135
Madame des Ursins. 136
Madame de Lambert. 137
Fénélon. 137
Madame Dunoyer. 137
Mademoiselle Dupré. 138
Choisi (l'abbé de). 138
J.-B. Rousseau. 138
La Motte Houdard. 139

Épistolaires français. — Dix-huitième siècle. 139
Madame de Tencin. 139
Montesquieu. 139
Madame de Staël. 140
Voltaire. 141
Mademoiselle Aïssé. 142
Madame du Deffant. 142
J.-J. Rousseau. 143
Madame de Chastelet. 143

Madame d'Épinay. 144
Courier (Paul-Louis) 144

Modèles de lettres. 146

Développement de sentiments. 150

Madame de Sévigné à sa fille. 150
De la même à la même.. 152
De Paul-Louis Courier à sa mère, à Paris. 154
Du même au général Duroc.. 155
Madame de Sévigné à sa fille. 156
Paul-Louis Courier à son père.. 157
Le vicomte d'Orte à Charles IX. 158
Du duc de Lorraine à l'Empereur. 159
D'Anne de Boulen au roi Henri VIII, son mari.. . . 159
De Fénélon à M. l'évêque de Blois.. 161
Du même, sur la mort d'un ami.. 162
Du même, sur le même sujet. 163
De Voltaire à madame Denis.. 163
De Christophe Colomb au roi d'Espagne. 165
De Marie Stuart à Élisabeth. 168
Milady Rivers au colonel Rivers. 169
De Marie-Antoinette à madame Élisabeth. 171

Lettres de félicitation, de bonne année, etc. 173

Du duc de Montansier au Dauphin.. 173
De Pascal à la reine Christine. 173
De Voltaire à M. Philippon.. 174
Du même à M. le maréchal duc de Richelieu. . . . 175
Du même au roi de Prusse. 176
Du même à M. le prince de Ligne.. 176
De madame de Sévigné au comte de Bussy. 177
De Paul-Louis Courier à M....., officier d'artillerie, à Cosenza. 179
Du même à M....., officier d'artillerie, à Naples. . . 180

Du même à M. Poydavant. 181
Du même à sa femme. 182
Du même à madame Mariana Dionigi. 183
De madame de Sévigné au comte de Bussy. 184
De la même à sa fille.. 185
De la même à la même. 185
Réponse de la même à la même. 185
Réponse de la même à la même.. 185
De madame de Simiane. 186
Réponse de la même. 186
De Bussy-Rabutin à mademoiselle Dupré.. 187
Du même à l'évêque d'Autun.. 187
Du chevalier de Saint-Véran à une Dame.. 188
Du même à M***, ministre-secrétaire d'État.. . . . 188
De Voltaire à M. de la Martinière. 189
Du même au roi Stanislas. 190
Du même au duc de Richelieu. 190
Du même au même. 190

Lettres de conseils. 190

De Racine à son fils. 190
Du chevalier de Mérée à M***. 192

Lettres de reproches. 193

De madame de Maintenon à son frère. 193
De Paul-Louis Courier à Jannin.. 194
De Paul-Louis Courier à M. le général Dedon. . . . 195

Lettres d'excuses. 196

De J.-J. Rousseau à M. Dupeyrou. 196

Lettres de condoléances. 197

De madame de Grignan à M***.. 197
De madame de Maintenon au roi. 198

De J.-B. Rousseau à un de ses amis, sur la mort de son fils. 198
De J.-J. Rousseau à M. le maréchal de Luxembourg. 199
De madame de Genlis à madame la comtesse d'H. . 199

Lettres de demande, d'invitation, etc. 200

De Racine à madame de Maintenon. 200
De madame de Sévigné à M. de Coulanges. 202
Du marquis de Feuquières à Louis XIV. 203
De Scarron au duc de Retz. 204
De mademoiselle de Launay à M. de Fontenelle. . . 205
De M. de Fontenelle à mademoiselle de Launay. . . 206
De Racine à M. Levasseur. 207
De P.-L. Courier à M. Millengen. 208
Du même à M. Leduc aîné. 209

Lettres de remerciement. 209

De Racine au prince de Condé. 209
De Voltaire à M. le comte de Schouvalof. 210
De J.-J. Rousseau au roi de Prusse. 212
De P.-L. Courier à M. le général ***. 212

Lettres de recommandation. 213

De madame de Maintenon à madame de Montespan. 213
De Boursault à M. de Quamteal. 214
De Fontenelle à Montesquieu. 215

Lettres d'affaires, de discussion, etc. 216

De Paul-Louis Courier à sa femme. . . . . 216 à 220
De Courier au ministre de la guerre 222
De Bernardin de Saint-Pierre à M. Hennin. 222
De P.-L. Courier à Mme Courier, et suivante. . 225 à 226

Lettres sérieuses, morales, philosophiques, etc. . . . 227

De madame de Sévigné à sa fille. 227

De la même au comte de Bussy. 228
De la même au même. 229
De Racine à son fils. 229
De J.-J. Rousseau à M. ***, et suivantes. . . . 230 à 234

Diplomatie, politique, etc. 235
De Sully au président Jeannin, et réponse.. . . 235 à 242
De Torcy à Louis XIV. 243
De Louis XIV au comte d'Estrades.. 248
De Fénélon au marquis de Louville. 251
De Louis XV à la Czarine. 256
De l'abbé Galiani à M. Suard. 258

Narrations, lettres anecdotiques, etc.. 263
De madame de Sévigné à sa fille, et suivante. . . 263
De la même à madame de Coulanges. 265
De la même à sa fille.. 266
De Racine à La Fontaine. 268
Paul-Louis Courier à sa mère.. 271
Voltaire à M. le comte d'Argental. 273
Du même à M. Ficher. 274
Du même à M. le marquis d'Argenson. 275
De Gay à M. F.... 275
De Pope à Henri Cromwel. 277
De madame d'Épinay à M. de Lubière. 279
De la même à l'abbé Galiani.. 281
De P.-L. Courier à M. ***. 283
Du même à M. de Sainte-Croix. 284
Du même à madame Pégalle. 286
Du même à madame Courier. 290
Du même à M. ***. 292
De Dupaty. 293

Descriptions. 295
De madame de Sévigné à sa fille.. 295

De La Fontaine à sa femme. 297
De M. de Guilleragues à Racine. 301
Du prince de Ligne à madame C. 303
Du comte de Creutz à Marmontel. 306
De P.-L. Courier à madame de Salm Dick. 312
Du même à M. et Mme Thomassin. 315
Du même à M. ***. 316
De M. de Châteaubriand à M. de Fontanes. 317

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

BAR-SUR-SEINE. — IMP. SAILLARD.

ENCYCLOPÉDIE-RORET.

COLLECTION
DES
MANUELS-RORET
FORMANT UNE
ENCYCLOPÉDIE
DES SCIENCES ET DES ARTS,
FORMAT IN-18;

Par une réunion de Savans et de Praticiens;

MESSIEURS

Amoros, Arsenne, Biot, Biret, Biston, Boisduval, Boitard, Bosc*, Boyard, Cahen, Chaussier, Choron, De Gayffier, De Lafage, P. Desormeaux, Dubois, Huot, Janvier, Julia-Fontenelle, Julien, Lacroix, Landrin, Launay, Leduuy, Sébastien Lenormand, Lesson, Loriol, Matter, Miné, Noel, Rang, Richard, Riffault, Scribe, Tarbé, Terquem, Thiébaut de Berneaud, Thillaye, Toussaint, Tremery, Vauquelin, Verdier, Vergnaud, etc., etc.

Tous les Traités se vendent séparément, 250 volumes environ sont en vente; pour recevoir franc de port chacun d'eux, il faut ajouter 50 centimes. Tous les ouvrages qui ne portent pas au bas du titre *à la Librairie Encyclopédique de Roret* n'appartiennent pas à la *Collection de Manuels-Roret* qui a eu des imitateurs et des contrefacteurs (M. Ferd. *Ardant*, gérant de la maison *Martial Ardant frères*, à Paris, et M. *Renault* ont été condamnés comme tels.)

Cette Collection étant une entreprise toute philantropique, les personnes qui auraient quelque chose à nous faire parvenir dans l'intérêt des sciences et des arts, sont priées de l'envoyer franc de port à l'adresse de M. le *Directeur de l'Encyclopédie-Roret, format in-18*, chez M. Roret, libraire, rue Hautefeuille, n. 10 *bis*, à Paris.

Nouveau cours complet d'agriculture du 19e siècle, par les *membres de la section d'agriculture de l'Institut*, 16 vol. in-8, ornés de figures (ensemble de plus de 8,800 pages). Prix, 56 fr.

Zoologie classique, ou Histoire naturelle du Règne animal, par M. F.-A. Pouchet, professeur, 2 vol. in-8 et Atlas de 44 pl. et 5 grands tableaux